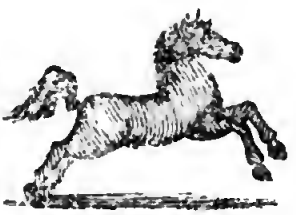
NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
IV
326
VITTORIO EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE



Armadio XXII

Palchetto

Num.° d' ordine 3

8-1-14

B. Bau
JZ
326

6137C7

HISTOIRE

DES

CHEVALIERS

HOSPITALIERS

DE SAINT JEAN

DE JÉRUSALEM,

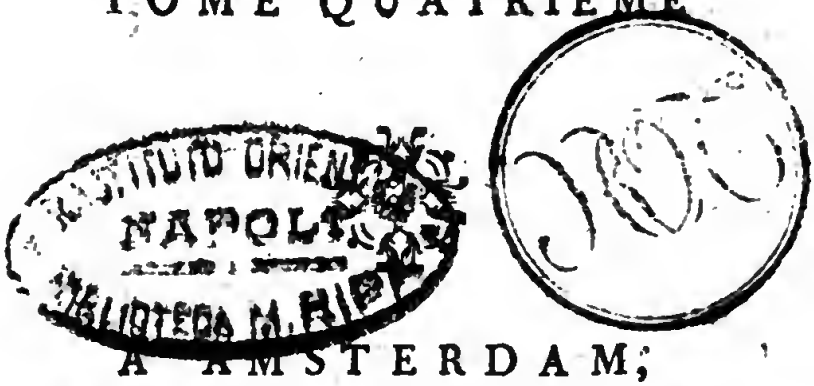
Appellés depuis CHEVALIERS DE RHODES, & aujourd'hui CHEVALIERS DE MALTE.

Par M. l'Abbé de VERTOT, de l'Académie des Belles-Lettres, &c.

DERNIERE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXX.

HISTOIRE
DES
CHEVALIERS
HOSPITALIERS
DE SAINT JEAN
DE JÉRUSALEM,

Appellés depuis CHEVALIERS DE RHODES, *& aujourd'hui* CHEVALIERS DE MALTE.

LIVRE DIXIEME.

LE Grand Maître n'eut pas plutôt donné les ordres nécessaires pour la défense de l'isle de Malte, qu'il passa à celle du Goze : il la parcourut, & visita les endroits où les Corsaires pouvoient faire

Villiers de l'Isle-Adam.

1530.

Villiers de l'Isle-Adam.

quelques descentes, ordonna des retranchements, fit entrer dans le château plusieurs pieces d'artillerie, & des munitions de guerre & de bouche, laissa dans cette place une compagnie d'infanterie ; &, après avoir exhorté les habitants à conserver une fidélité inviolable à l'Ordre, il repassa à Malte, & étendit aussi-tôt ses vues & ses soins sur Tripoli, cette ville d'Afrique dont on a vu que l'Ordre avoit eu tant de peine à se charger, à cause qu'elle étoit éloignée & sans défense.

Fazelius de rebus Siculis, l. 1. Boz. t. 3, l. 5.

Nous avons dit que le Chevalier Sanguesse y avoit été établi pour Gouverneur par les Commissaires qui, au nom de l'Ordre, en prirent possession. Le Grand-Maître, en lui envoyant de nouveaux secours, le confirma dans cet emploi. On ne pouvoit guere le remettre en de meilleures mains ; c'étoit un ancien Chevalier qui s'étoit signalé au dernier siege de Rhodes par plusieurs actions de valeur, & qui, combattant sous les ordres du Grand-Maître pendant un siege si long & si meurtrier, avoit acquis l'art de conserver les places qui lui seroient confiées. Ce Commandeur se trouvant resserré dans Tripoli par d'autres villes voisines, & par des bourgades toutes habitées par des Infideles, & par des peuples autrefois sujets des Rois de Tunis, envoyoit souvent contre ces Africains, & sur leur territoire, différents partis pour ravager la campagne.

Parmi ces villes occupées par des Ma-

hométans, Gienzor & Tachiora ou Tachiore s'étoient ſouſtraites depuis quelques années de la domination des Rois de Tunis : la garniſon de Tripoli faiſoit ſouvent des priſonniers & du butin juſqu'aux portes de ces places. Les habitants de Gienzor fatigués par les entrepriſes continuelles de ces incommodes voiſins, traiterent avec eux ; &, moyennant certaine contribution dont on convint, Sangueſſe, du conſentement du Grand-Maître, leur accorda la paix, & étendit de ce côté-là la liberté du commerce. Villiers de l'Iſle-Adam.

Le Seigneur de Tachore, plus puiſſant que ceux de Gienzor, & maître d'un bon port, ne voulut point entendre parler de tribut. Le territoire de ce Cheque ou Seigneur de Tachore du côte de Tripoli, conſiſtoit dans une grande plaine qui s'étendoit à quatre lieues de cette ville, vers le Levant. Cette grande campagne étoit remplie de villages qui fourniſſoient à leur Seigneur un aſſez grand nombre de cavaliers & d'arquebuſiers fort braves, & dont le principal exercice étoit de voler. Ils en vinrent aux mains avec les Maltois : chaque parti dreſſoit des embûches à ſes voiſins. Tout cela ſe paſſa d'abord avec aſſez peu de perte de part & d'autre, ſi on en excepte la mort du Chevalier de Harlai, de la langue de France, qu'un excès de co u

Villiers de l'Isle-Adam.

rage & trop peu de précaution fit périr, avec la troupe qu'il commandoit, dans une embuscade de Tachorizains.

Nous ne nous serions pas arrêtés à ces courses ordinaires entre des peuples voisins, & de différente religion, si ces petites guerres n'en avoient causé dans la suite de bien plus importantes, & dans lesquelles nous verrons que les armes des Chevaliers de saint Jean ne furent pas moins utiles aux Princes Chrétiens dans cette troisieme partie du monde, qu'elles l'avoient été dans l'Asie, pendant le séjour que la Religion avoit fait d'abord dans la Palestine, & ensuite dans l'isle de Rhodes.

Il y avoit déjà quelque temps que des guerres civiles s'étant élevées dans les états d'Alger & de Tunis, les Turcs Ottomans, ou plutôt des Corsaires sous leur nom, pour profiter de ces divisions, s'étoient emparés de plusieurs places situées le long des côtes de Barbarie. Plusieurs Chevaliers, & ceux mêmes qui avoient témoigné le plus d'éloignement pour se charger de la défense de Tripoli, proposerent alors au Grand-Maître de porter de ce côté-là tout l'effort des armes de la Religion. Ils lui représenterent que l'Ordre ne pourroit jamais conserver une place aussi foible que Tripoli, & sur-tout sans territoire, à moins de la couvrir par de nouvelles conquêtes, &

par une étendue de pays qui pût fournir à la subsistance de la garnison. Ce projet n'étoit pas sans fondement ; mais outre que le Grand-Maître, avant que de s'engager dans cette guerre, étoit bien-aise de laisser affoiblir ces Infideles, de se ruiner réciproquement, il étoit d'ailleurs actuellement occupé par un dessein formé depuis long-temps, & dont il espéroit que la Religion pourroit tirer un avantage plus considérable. Villiers de l'Isle-Adam.

Modon attiroit alors toute son attention ; c'étoit l'unique objet de ses desirs ; & tout ce qui pouvoit l'approcher de Rhodes paroissoit à ses yeux comme un autre Rhodes même, ou du moins comme un moyen qui pourroit un jour lui en faciliter la conquête. Ainsi, avant que de fixer absolument sa résidence dans l'isle de Malte, & avant que d'engager son Ordre dans les dépenses nécessaires pour mettre hors d'insulte cette isle ouverte de tous côtés, il résolut, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans Modon, de tâcher de surprendre cette place.

Dans cette vue, il prit à la solde de la Religion un bon nombre de soldats qui venoient de servir au siege de Florence, que le Pape & l'Empereur avoient entrepris de concert, & où ces deux Princes avoient rétabli l'autorité des Médicis. Le Chevalier Salviati, parent de ce Pontife, & Prieur de Rome, par ordre *Bor. t. 3. l. 6.*

Villiers de l'Isle-Adam.

du Grand-Maître, amena ces troupes à Malte sur six galeres bien armées, dont il y en avoit trois à l'Ordre. Le Vice-Roi de Sicile avoit prêté la quatrieme, & Jacques Grimaldi, Seigneur Génois, & grand homme de mer, en avoit loué deux autres qui lui appartenoient, moyennant mille écus par mois; & on étoit convenu qu'il les commanderoit en personne tant que dureroit cette expédition.

Le Grand-Maître ne pouvant quitter Malte, dont sa présence faisoit la principale force, nomma pour Général de l'entreprise le Prieur de Rome; & le Chevalier de Boniface, Bailli de Manosque, devoit avoir le commandement de la flotte, pendant que le Général seroit à terre, & attaché à l'attaque de Modon. Des brigantins de différentes grandeurs chargés de troupes & de munitions de guerre, devoient accompagner les galeres; & on confia deux vaisseaux marchands, chargés de planches, & destinés pour l'exécution de l'entreprise, à Jean Scandali, Chrétien Grec de l'isle de Zante, fils d'un des deux renégats dont nous avons parlé dans le livre précédent, & à Jeanni Nécolo, auſſi Chrétien Grec, tous deux connus à Modon par le commerce fréquent qu'ils y faisoient.

L. IX.

Outre un grand nombre de Cheva-

liers qui s'embarquerent pour cette expédition, le Vicomte de Cigale, fameux armateur, & frere du Cardinal de ce nom, offrit ſes ſervices au Grand-Maître ; & il joignit la flotte de l'Ordre avec deux galeres bien armées, qui lui appartenoient, & qu'il commanda en perſonne. Villiers de l'Iſle-Adam.

Avant que cet armement ſortît des ports, on tint pluſieurs conſeils au ſujet de l'exécution de cette entrepriſe ; & après différents projets, le Grand-Maître s'arrêta à celui-ci : que les galeres, brigantins, grips & autres petits navires ſe tiendroient cachés le long des côtes de la petite isle de Sapienza, ſituée vis-à-vis Modon ; que, ſur le ſoir & proche de la nuit, on feroit avancer deux navires marchands, chargés en apparence de bois & de planches, mais ſous leſquelles il y auroit un bon nombre de Chevaliers & de braves ſoldats cachés ; que le jeune Scandali, ſous prétexte de demander pratique, & de concert avec ſon pere, ſe rendroit au pied de la tour du môle, qui étoit environ à cinq cents pas de la place, & qu'il s'en empareroit ; que le compagnon du jeune Scandali ſe préſenteroit d'un autre côté à l'entrée du port, & qu'après avoir eſſuyé pour la forme la viſite de Quir Calojan, l'autre renégat, directeur de la Douane, il ſe retireroit à la faveur de la nuit dans ſa

Villiers de l'Isle-Adam. maison ; que le lendemain, à l'ouverture de la porte, les troupes qui étoient cachées dans ses deux brigantins, se joindroient pour s'emparer de cette porte ; qu'on tireroit aussi-tôt un coup de canon pour en donner avis au Général, qui à l'instant partiroit de l'isle de Sapienza, débarqueroit ses troupes, & se jetteroit dans la place par la porte qui auroit été surprise.

1531. Le Prieur de Rome, qui étoit chargé de cette expédition, partit du port de Malte le dix-sept Août ; & après avoir vogué heureusement pendant quelques jours, il ne voulut arriver que de nuit à l'isle de Sapienza. Il cacha sa petite flotte dans la cale de l'isle la plus couverte, & après avoir désarboré ses galeres, il envoya à Modon Straligopule & Marquet, ces deux Rhodiens dont nous avons parlé, afin de reconnoître si les deux renégats n'avoient point changé de disposition, & s'ils étoient toujours maîtres de leurs postes, & en état de tenir leur parole. Les deux Rhodiens déguisés en marchands entrerent dans Modon, virent les deux Grecs renégats, & les ayant trouvés fermes, inébranlables, & même dans l'impatience de se signaler dans l'exécution de cette entreprise, ils les engagerent à passer avec eux dans l'isle de Sapienza pour en conférer avec le Prieur de Rome. Ce

Général les reçut bien, & après leur avoir confirmé de la part du Grand-Maître les promeſſes d'une magnifique récompenſe, que les deux Rhodiens leur avoient faites, il leur propoſa différentes difficultés, auxquelles ils ſatisfirent pleinement. Ils ajouterent que tout conſiſtoit dans la diligence & la promptitude de l'exécution; & pour y déterminer Salviati, ils lui repréſenterent que l'Ordre n'avoit manqué l'entrepriſe ſur Rhodes, que par ſa lenteur & ſon trop de précaution. Mais ce Général craignant une double intelligence, & que ces deux Grecs, après avoir renoncé à la foi ne fiſſent pas ſcrupule de le trahir & de le livrer aux Turcs, il exigea d'eux, avant que de s'engager plus avant, qu'ils conduiſiſſent à Modon le Commandeur Sciateſe, Romain; le Chevalier de Broc, Français, de la langue de Provence, & le Seigneur Jacques Grimaldi, afin qu'étant ſur les lieux ils puſſent tous trois reconnoître s'il y avoit ſûreté dans cette entrepriſe, & convenir enſuite des dernieres meſures pour le débarquement des troupes & l'attaque de la place. Villiers de l'Iſle-Adam.

Ces deux renégats, avec les Chevaliers déguiſés en marchands, aborderent ſur le ſoir au port de Modon, comme s'ils fuſſent revenus pour les affaires de leur commerce de l'isle de

Villiers de l'Iſle-Adam.

Sapienza. Scandali le pere, qui commandoit dans la tour du môle, ſous prétexte d'y donner à ſouper à ces prétendus marchands, leur fit voir la facilité qu'il avoit de les en rendre maîtres, & dans la même vue ils furent coucher chez l'autre renégat, qui logeoit proche de la porte de la ville, & dont, comme Douanier, il avoit les entrées libres. Les Chevaliers parurent contents de la diſpoſition où ils voyoient ces deux Grecs; & le fils de Scandali, chrétien, comme nous l'avons dit, & qui n'avoit pas voulu imiter ſon pere dans ſon apoſtaſie, les ramena le lendemain à Sapienza.

Les Chevaliers à leur retour déclarerent au Général qu'ils croyoient que ces deux renégats marchoient à bon pied dans cette affaire, mais qu'après tout, on ne pouvoit prendre trop de précaution avec des traîtres; qu'ils trouvoient même de grandes difficultés dans l'exécution de cette entrepriſe; que quoique Scandali commandât dans la tour du môle, les Janiſſaires qui y étoient de garde, au premier mouvement qu'il feroit, prendroient les armes contre lui; que ſur le bruit inévitable dans ces occaſions, & ſur l'avis qu'en recevroit le Gouverneur de Modon, il feroit fermer auſſi-tôt les portes de la ville, & que la garniſon & les habitants ſeroient bien-

tôt en état de repouſſer ceux qui les attaqueroient. Ces difficultés, & même celles qu'en pareilles occaſions on ne peut preſque jamais prévoir, balançoient dans l'eſprit du Général le deſir qu'il avoit de tenter cette entrepriſe. Le jeune Scandali, ayant pénétré une partie des ſoupçons du Général, lui dit que ſon pere ne l'avoit fait venir de Zante, & ne lui avoit communiqué le ſecret de ce deſſein, que dans la vue de l'offrir & de le lui remettre pour ôtage de ſa fidélité, & qu'il étoit prêt de reſter dans ſa galere; qu'à l'égard des Janiſſaires, qui étoient en petit nombre dans la tour du môle, ſon pere ſauroit bien les éloigner ſous différents prétextes, & qu'il avoit même réſolu de les faire boire & de les enivrer, pour les mettre hors d'état de s'oppoſer à l'entrée des Chevaliers dans la tour; d'ailleurs, que le deſſein de ſon pere & de ſon aſſocié n'avoit jamais été d'emporter cette place à force ouverte; qu'on n'y réuſſiroit que par ſurpriſe; qu'il craignoit ſeulement que la facilité qui paroiſſoit dans l'exécution, n'eût fait naître la défiance du Général. Enfin ce jeune homme, plein de zele & de courage, leur montra cette conquête par des endroits ſi aiſés & ſi brillants, que tout le Conſeil réſolut de ne pas différer davantage; & en renvoya le jeune Scandali à ſon pere, pour l'aſ- Villiers de l'Iſle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

surer que le soir même on tenteroit l'entreprise.

Dans cette vue, le Général fit embarquer plusieurs Chevaliers & un bon nombre de soldats sur deux felouques, & on les cacha sous des planches, dont ces deux petits bâtiments paroissoient chargés, & qui étoient destinés à faciliter le débarquement des troupes qui étoient sur les galeres. Stéfi Marquet, le Rhodien dont le Commandeur Bozio s'étoit servi si utilement pour former le premier plan de cette conjuration, étoit sur le premier brigantin, qu'on appelloit en ce temps-là un grips. Il se rendit sur le soir à l'entrée du port. Calojan, qui en avoit la garde en qualité de Grand-Douannier, feignant de ne les pas connoître, monta dans ce navire; & après l'avoir visité pour la forme, & pour ne se pas rendre suspect, il en fit son rapport au Gouverneur comme d'un petit navire chargé de planches, qu'un marchand venoit vendre, dit-il, à des ouvriers de la ville : le Gouverneur lui permit de le laisser entrer. Ceux qui étoient cachés dans cette felouque, déguisés en matelots, à la faveur des ténebres & sous prétexte d'être obligés de partir le lendemain de grand matin, mirent à bord ces planches & des pieces de bois, dont ils formerent une espece de pont vis-à-vis la porte de la ville qu'on vouloit

ſurprendre, pour faciliter le débarquement des troupes qui étoient ſur les galeres ; ils ſe retirerent enſuite dans la maiſon du renégat, où ils paſſerent le reſte de la nuit. Villiers de l'Iſle-Adam.

Le jeune Scandali, qui étoit dans l'autre felouque, vint preſque en même temps donner fond à la pointe de la tour ; & comme ſon pere y commandoit, & que lui-même y venoit ſouvent de l'isle de Zante où il demeuroit, les Janiſſaires de la tour, avec leſquels, il étoit familier, le reçurent ſans difficulté, & il entra dans cette tour avec huit autres Grecs déguiſés en Turcs, qui en parloient la langue avec facilité, & qui ſe diſoient ſoldats des garniſons de Lépante & de Patras. Son pere, ſuivant qu'on en étoit convenu, diſperſa par différentes commiſſions quelques-uns des gardes, & invita à ſouper ceux qui reſtoient. Dans la chaleur du repas on leur préſenta d'un excellent vin grec, que ſon fils, dit-il, lui avoit apporté dans ſa felouque. Les véritables Turcs, d'autant plus friands de cette liqueur, qu'elle leur étoit défendue par la loi, en burent avec excès : ils furent bientôt ivres, & à la faveur d'un aſſoupiſſement qui ſuit ordinairement l'ivreſſe, les Chrétiens Grecs, déguiſés en Janiſſaires, introduiſirent dans la tour les Chevaliers & leurs ſoldats qui étoient reſtés

Villiers de l'Iſle-Adam.

cachés dans le brigantin. Ils couperent la gorge aux Turcs, en lierent d'autres, ſe rendirent maîtres de la tour, & tout cela ſe paſſa dans le ſilence de la nuit, ſans bruit, & ſans que le Gouverneur, qui étoit logé à cinq cents pas de la tour, en eût aucune connoiſſance.

D'un autre côté, le renégat Calojan, à la pointe du jour, & à l'ouverture de la porte, s'y préſenta avec quelques Chevaliers déguiſés en matelots, & qui avoient paſſé la nuit dans ſa maiſon : ils s'arrêterent à la porte pour donner le temps au reſte des ſoldats qui étoient cachés dans les deux grips, de s'avancer. Ces deux troupes ſe joignirent ; ils étoient environ trois cents hommes. A leur approche les prétendus matelots, qui étoient à l'entrée de la porte, mirent l'épée à la main, chargerent les gardes, en tuerent quelques-uns, & le gros de la troupe étant ſurvenu, ſe ſaiſit de la porte, & crut la ville priſe. On tira auſſi-tôt un coup de canon pour ſignal, & pour donner avis au Général qu'il s'avançât en diligence avec ſes galeres. En l'attendant, les troupes Chrétiennes, au lieu de marcher droit au château où le Gouverneur s'étoit retiré après avoir laiſſé ſeulement un corps-de-garde à la porte de la ville, ſe jetterent dans les premieres maiſons, & les plus proches de la porte, pour les piller ; on y

commit toutes les violences ordinaires en pareilles occaſions, dans des places ſurpriſes ou emportées d'aſſaut & l'épée à la main. Les habitants, pour éviter la premiere fureur du ſoldat, ſe réfugierent dans le château : le Gouverneur leur fit prendre les armes, & ayant reconnu le petit nombre des Chrétiens, & que la plupart s'étoient même ſéparés pour piller, il ſortit à la tête de ſa garniſon & des habitants, chargea bruſquement ces pillards qui étoient diſperſés, & en tua d'abord pluſieurs. Un péril commun les réunit ; ils ſe rallierent, firent ferme, & en attendant l'arrivée des galeres, tâcherent de ſe maintenir dans les différents poſtes qu'ils occupoient. On ſe battit de part & d'autre avec une égale fureur ; les Chevaliers, qui perdoient à tous moments les plus braves de la troupe, ſe déſeſpéroient de ne point voir arriver le ſecours ; mais ils ne ſavoient pas qu'un vent violent & contraire avoit empêché le Général d'entendre le bruit du canon ; & ce ne fut que ſur le midi, & par une barque que le jeune Scandali dépêcha, qu'il apprit que les Chevaliers étoient dans la ville, & aux mains avec la garniſon du château. Il ſe rendit auſſi-tôt dans la place ; & avec toute la diligence que pût faire la chiourme de ſes galeres, il débarqua ſans obſtacle. Après que, ſelon

Villiers de l'Iſle-Adam.

Villiers de l'Iſle-Adam.

l'ordre de la guerre, il eût laiſſé quelques troupes commandées par le Chevalier d'Humieres, à la garde des galeres, & dans la tour du môle, il s'avança à la tête du corps qu'il commandoit, joignit ceux qui étoient aux mains avec le Gouverneur & ſa garniſon ; &, autant par ſa valeur que par le nombre ſupérieur de ſes ſoldats, il l'obligea bientôt de ſe renfermer dans le château. Comme il n'y avoit pas moyen de l'y forcer ſans artillerie, il en envoya chercher ſur les galeres : mais pendant tout le temps qu'on mit à faire venir du canon, il arriva du ſecours au Gouverneur. Ce Commandant n'avoit pas plutôt vu la premiere troupe des Chevaliers dans la place, qu'il avoit dépêché des couriers dans les villes voiſines, & au Gouverneur de la province, pour lui faire part de la deſcente & de l'attaque des Chrétiens. Heureuſement pour le Gouverneur du château, le Sandiac de la province étoit à la tête d'un corps conſidérable de troupes que, par ordre de Soliman, il devoit conduire inceſſamment ſur les frontieres de Hongrie, où le Grand-Seigneur faiſoit alors la guerre. Le Sandiac, qui n'étoit pas campé loin de Modon, aux premieres nouvelles qu'il eut de l'entrepriſe des Chevaliers, fit partir quelques compagnies de cavalerie, qui ſe rendirent avec une extrême diligence à Mo-

don, & qui furent introduites dans le château par une porte qui donnoit dans la campagne, pendant que le Général des Turcs s'avançoit lui-même à la tête de ſix mille hommes d'infanterie. Le Gouverneur de la place ayant fait mettre pied à terre à ſes cavaliers pour engager l'action, ſortit à leur tête, & chargea les Chevaliers, avec toute ſa garniſon. Quoique le Prieur de Rome s'apperçut bien qu'il étoit venu du ſecours aux Infideles; il ne laiſſa pas de ſoutenir leur attaque avec beaucoup de courage; & après leur avoir tué les plus braves de leurs cavaliers, fait pluſieurs priſonniers, il força les autres à chercher leur ſalut derriere les fortifications du château. Cependant ayant appris de ſes priſonniers que le Sandiac arriveroit infailliblement à Modon avant le ſoleil couché, & n'ayant pas de troupes en aſſez grand nombre pour lui réſiſter & aſſiéger la place dans les formes, comme il n'avoit compté, pour le ſuccès de ſes deſſeins, que ſur l'avantage d'une ſurpriſe, il ſe vit réduit malgré lui & avec beaucoup de chagrin à la néceſſité de ſe rembarquer. Villiers de l'Iſle-Adam.

Mais avant que de faire ſonner la retraite, il fit bloquer la porte du château par un bon retranchement, & il abandonna la ville entiere au pillage. Les plus riches maiſons devinrent alors

Villiers de l'Isle-Adam.

la proie du ſoldat ; les Chevaliers même & les principaux Officiers prirent part à une occupation plus utile qu'honorable.

On ne peut exprimer les richeſſes qu'ils enleverent dans cette ville. Ce qui fut encore plus fâcheux pour les habitants, c'eſt que les Chrétiens tranſporterent dans leurs galeres & dans leurs vaiſſeaux plus de huit cents femmes ou filles ; qu'ils firent priſonnieres & eſclaves. Parmi ces dames de Modon, le haſard fit tomber entre les mains du Vicomte de Cigale une jeune Turque d'une rare beauté : après l'avoir conduite à Meſſine & l'avoir fait baptiſer, il en fit ſa femme, & en eut un fils appellé Scipion Cicala, que différentes aventures conduiſirent à Conſtantinople, & qui, après avoir pris le Turban, parvint par ſa valeur au commandement des armées, & vengea depuis les Turcs du ſac de Modon.

Un peu avant le ſoleil couché les Chevaliers abandonnerent cette ville ; tout ſe rembarqua ſans obſtacle & ſans perte, ſi on ne compte pour une perte très-conſidérable les frais de cet armement, dont la Religion ne fut pas dédommagée par le pillage qui ne tourna qu'au profit des particuliers.

Le Grand-Maître, par le retour des galeres, n'apprit qu'avec douleur le mauvais ſuccès de cette entrepriſe ; mais comme ſon courage fut toujours au-deſ-

sus des accidents de la fortune, il jugea dès-lors que la Providence vouloit que son Ordre se fixât dans Malte ; & il ne songea plus qu'à fortifier cette isle, & à la mettre à couvert des insultes & des incursions des corsaires. Villiers de l'Isle-Adam.

Pendant qu'il étoit occupé par des soins si dignes d'un Souverain, il s'éleva un nouveau sujet d'exercer sa patience & sa fermeté. Balthasar Waltkirk, Evêque de Malte, étant mort, c'étoit à l'Empereur à nommer celui qui devoit remplir cette dignité ; & la Religion, suivant le traité fait avec ce Prince, lui devoit proposer trois Ecclésiastiques, dont un au moins devoit être au choix de l'Ordre, en le prenant parmi les sujets de l'Empereur. Le Grand-Maître & le Conseil présenterent au Vice-Roi de Sicile, Frere Pontus Laurencin, de la langue d'Auvergne; Frere Thomas Bozio, Italien, & Vice-Chancelier de l'Ordre, & Frere Dominique Cubelle, de la langue d'Arragon, & vassal de l'Empereur. Le Grand-Maître, pour récompenser dans la personne de Thomas Bozio le rare mérite & les services importants que le Commandeur son frere avoit rendus à l'Ordre, eût été bien aise que le choix de l'Empereur fût tombé sur Bozio. Il fit part au Pape de ses vues. Ce Pontife, dont le Commandeur avoit été pendant sa vie un des Camériers secrets, & qui conservoit

Villiers de l'Iſle-Adam.

chérement la mémoire de ſes ſervices, en écrivit à ce Prince. Non-ſeulement il en parla à ſon Ambaſſadeur comme d'une choſe qui lui ſeroit agréable, il ordonna encore au Seigneur Salviati ſon parent, & pere du Prieur de Rome, d'en écrire de ſa part au Cardinal Campége, qui réſidoit alors auprès de l'Empereur en qualité de Légat *à latere*, pour qu'il preſſât ſans relâche cette nomination. L'Empereur reçut agréablement les Officiers du ſaint Pere, & il lui fit dire par ſon Ambaſſadeur qui réſidoit à Rome, qu'il lui donneroit dans peu de temps la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit au ſujet de l'Evêché de Malte. Mais ce Prince qui ne diſpoſoit de ſes graces qu'avec une extrême circonſpection, ſoit pour en tirer d'autres du Pape, ou qu'il n'eût pas le temps de vaquer à cette affaire, différa la nomination de Bozio; & ce ne fut qu'après avoir engagé le Pape & la Religion de ſaint Jean dans une ligue contre les Turcs, qu'il déclara publiquement la nomination à l'Evêché de Malte en faveur de Thomas Bozio : il en remit l'acte entre les mains de l'Ambaſſadeur de la Religion qui réſidoit auprès de lui.

Ce Miniſtre, qui ſavoit combien cette nomination feroit plaiſir au Grand-Maître, lui envoya cet acte par un courier exprès. Le Grand-Maître le reçut avec

une joie ſenſible, & qu'il partagea avec le nouvel élu, auquel il annonça les premieres nouvelles de ſa dignité. Tous les Chevaliers qui étoient alors dans l'isle, en félicitérent l'un & l'autre; & le Sacerdoce & l'Empire ayant également concouru dans cette élection, on regarda cette affaire comme heureuſement finie. Le Grand-Maitre, pour y mettre le ſceau & la derniere main, voulut que Bozio allât lui-même prendre ſes bulles, & ſe faire ſacrer à Rome. Il le fit accompagner par un Ambaſſadeur extraordinaire qu'il dépêcha au Pape pour le remercier de la continuation de ſes bontés envers l'Ordre, & cet Ambaſſadeur étoit chargé de préſenter en même temps l'élu à ſa Sainteté. Villiers de l'Iſle-Adam.

L'un & l'autre étant arrivés à Rome, demanderent & obtinrent une audience du Pape. L'Ambaſſadeur en lui préſentant Bozio, lui dit qu'il étoit chargé de la part du Grand-Maître & du Conſeil de le remercier de ſes bons offices auprès de l'Empereur, & d'avoir engagé ce Prince à préférer Bozio à un de ſes ſujets. Mais quelle fut la ſurpriſe de ce Miniſtre & de celui qui l'accompagnoit, lorſqu'il entendit ces paroles ſortir de la bouche de ce Pontife: Que l'Egliſe de Malte étoit déjà pourvue d'un Paſteur; qu'il avoit nommé lui-même à cet Evêché le Cardinal Ghinucci; qu'il

Villiers de l'Iſle-Adam.

n'avoit pu donner des marques plus éclatantes de ſon affection conſtante envers l'Ordre, qu'en mettant dans cette place un des plus dignes ſujets de l'Egliſe, & un Cardinal d'un auſſi grand mérite; que cette Eminence alloit envoyer à Malte un Grand-Vicaire pour prendre poſſeſſion en ſon nom de cette dignité, & qu'il eſpéroit qu'il n'y trouveroit pas d'obſtacles ni d'oppoſition.

Quoique l'Ambaſſadeur fût comme aſſommé par un diſcours ſi peu attendu, il ne laiſſa pas de lui répondre qu'il trouveroit toujours dans le Grand-Maître & dans le Conſeil une parfaite ſoumiſſion à ſes ordres; mais que cette affaire regardoit uniquement l'Empereur, & la maniere dont il prendroit un changement ſi ſurprenant. *C'eſt à nous*, repartit le Pape en hauſſant ſa voix, *& non pas à Charles, à pourvoir cette Egliſe, depuis que la propriété de cette isle a paſſé à d'autres mains.* Et là-deſſus il congédia l'Ambaſſadeur & Bozio, qui ſe retirerent pénétrés de chagrin, & couverts de confuſion.

Le Grand-Maître n'en fut pas moins ſurpris & affligé. Il ne manquoit plus, pour ainſi dire, à ſa conſtance que cette derniere épreuve; il la ſoutint avec ſa fermeté ordinaire; & pour ſe démêler d'une affaire auſſi délicate, & ne ſe pas trouver entre deux Puiſſances qu'il avoit

également intérêt de ménager, il jugea à propos, avant que de faire aucun mouvement, de voir le parti que prendroit l'Empereur. Il n'en pouvoit pas prendre lui-même un plus judicieux. Villiers de l'Isle-Adam.

Charles-Quint, qui trouva sa dignité blessée par l'entreprise du Pape, fit son affaire de celle de Bozio. Ce Prince, quoique si concerté dans toutes ses paroles, ne put s'empêcher de faire éclater son ressentiment. Sangro, un de ses historiens, prétend que dans les premiers mouvements de son indignation & de sa colere, il lui échappa de dire qu'il ne s'étoit jamais fié à ce Pape, parce qu'il avoit observé que dans toutes ses fonctions il y avoit toujours quelque finesse cachée; & que ce Prince ajouta que pour cette fois il avouoit à sa honte qu'il y avoit été trompé, pour ne s'être pas assez défié des manieres vives & empressées en apparence dont il avoit sollicité lui-même la nomination de Bozio. Apparemment que le chagrin de se voir la dupe du Pape dans un art où il se croyoit infiniment supérieur à ce Pontife, arracha des plaintes ameres de Charles-Quint. Mais quoi qu'il en dit, & peut-être pour soulager son ressentiment, il paroît par tous les historiens, que les offices du Pape avoient d'abord été très-sinceres. Son changement ne fut point l'effet d'un dessein prémédité; mais on prétend que

Villiers de l'Iſle-Adam.

ce Pontife ne vouloit ſupplanter l'Empereur que pour ſe venger du retardement qu'il avoit apporté à la nomination de Bozio, & que dans le chagrin que cela lui donnoit, il n'avoit pu s'empêcher de dire à ce ſujet, en s'en plaignant à quelques Cardinaux : *Que quand un Souverain Pontife s'abaiſſoit juſqu'à prier, ſes prieres & ſes offices devoient être reçus comme des commandemants.*

D'autres ſoutiennent que, ſans chercher dans ce changement un raffinement de vengeance, dont il n'étoit pas trop capable, il avoit fait réflexion, que dans la conſidération & le crédit que la plupart des Chevaliers avoient dans toutes les Cours de l'Europe, & ſur-tout dans ce degré de puiſſance où cet Ordre militaire s'étoit élevé, il ne convenoit point aux intérêts du ſaint Siege que l'Empereur & les Rois de Sicile ſes ſucceſſeurs conſervaſſent ſur l'Evêché de Malte le droit de patronage, qui donnoit aux titulaires l'entrée dans le Conſeil, & même la premiere place après le Grand-Maître ; qu'un Evêque habile & intrigant, dans les troubles dont l'Italie étoit ſouvent agitée, pourroit engager les Chevaliers dans des partis oppoſés à ceux des Papes ; en un mot qu'on ne devoit point ſouffrir qu'un Ordre religieux, toujours armé, voiſin de l'Italie, & qui avoit à ſon

ſon commandement des troupes & des flottes, dépendit d'une autre puiſſance que de celle du ſaint Siege. Villiers de l'Iſle-Adam.

Quoi qu'il en ſoit de ce motif, qui ne laiſſoit pas d'avoir ſa ſolidité, & quelques inſtances que l'Empereur fit pour obliger le Pape à ſe deſiſter de la nomination du Cardinal Ghinucci, ce Pontife, en conſervant le dehors d'une bonne intelligence avec Charles-Quint, fut toujours inébranlable ſur cet article : & ce qui pourroit faire croire que ſa fermeté ne venoit point de ſon reſſentiment, c'eſt qu'étant à l'extrêmité, & dans ces moments précieux qui décident de l'éternité, & où toutes les paſſions diſparoiſſent, il fit appeller le Cardinal Caraffa, qu'il connoiſſoit pour très-attaché aux intérêts du ſaint Siege, & il le chargea de repréſenter à ſon ſucceſſeur qu'il étoit obligé en conſcience de maintenir hautement la nomination qu'il avoit faite de Ghinucci. Mais comme les dernieres intentions des Souverains les plus abſolus ſont preſque toujours enſevelies dans leurs tombeaux, Paul III, qui ſuccéda depuis à Clément, ayant reçu des lettres très-preſſantes de la part de l'Empereur, & voulant d'ailleurs pour ſes intérêts particuliers en faveur de ſa famille, ménager un Prince ſi puiſſant, il réſolut de lui donner ſatisfaction. L'affaire fut miſe en négociation :

Villiers de l'Iſle-Adam.

il ſe trouva des tempéraments pour concilier les intérêts des deux concurrents. Bozio, après trois ans de pourſuites & de dépenſes infinies à la Cour de Rome, & à la ſuite de l'Empereur, obtint enfin ſes Bulles; mais à condition de payer au Cardinal une penſion de neuf mille livres par an; & l'Empereur qui croyoit qu'il y alloit de ſa gloire, que celui auquel il avoit procuré l'Evêché, en jouît dans toute ſon étendue, pour le dédommager de la penſion, lui donna en Sicile une abbaye de pareille valeur.

Quoique cette affaire n'ait été terminée que ſous le Pontificat de Paul III, nous avons cru, pour la ſatisfaction du lecteur, en devoir anticiper la concluſion, & afin de n'être pas obligé de revenir au même fait par des digreſſions qui embarraſſent ſouvent le fil de la narration.

Cependant, la fermeté que Clément avoit fait paroître à maintenir la nomination du Cardinal Ghinucci, n'avoit rien diminué de ſon zele contre les Infideles. Il joignit un bon nombre de ſes galeres à la flotte de l'Empereur: & ſur un Bref très-preſſant qu'il en écrivit au Grand-Maître, ce Prince de ſon côté mit auſſi-tôt en mer la grande caraque, les galeres & les vaiſſeaux de la Religion. On peut dire que pour ces armements l'Ordre n'avoit pas beſoin des exhortations de ce Pontife: les Chevaliers,

par l'eſprit de leur inſtitut, & par reconnoiſſance pour Charles-Quint, lui fournirent toujours de puiſſants ſecours quand il s'agiſſoit de faire la guerre aux Infideles. Il ne ſe paſſa guere d'actions, comme nous l'allons voir, ſoit en Aſie, ſoit en Afrique, où on ne vit briller dans les armées de l'Empereur les étendards de ſaint Jean. Villiers de l'Iſle-Adam.

Cette eſcadre joignit le 8 d'Août la flotte de l'Empereur commandée par le fameux André Doria, Prince de Melphe. Celle des Turcs, compoſée de ſoixante & dix voiles, étoit alors dans le Golfe de Larta ou de la Préverſe. Doria, faiſant route, trouva auprès de Zante ſoixante galeres Vénitiennes, & il propoſa au noble Vincent Capello qui en étoit Général, de joindre leurs flottes, de forcer Gallipoli, & de porter leurs armes juſqu'à Conſtantinople, qu'ils trouveroient dénuée de ſa garniſon ordinaire, parce que Soliman l'en avoit tirée pour fortifier l'armée qu'il commandoit en perſonne ſur les frontieres de Hongrie. Mais les Vénitiens, qui ménageoient les Turcs avec tant d'égards, qu'ils en ſouffroient ſouvent des inſultes, ſans les oſer repouſſer, ſe diſpenſerent de prendre part à cette entrepriſe, ſous prétexte qu'ils avoient promis au Grand-Seigneur de demeurer neutres en cette guerre.

Villiers de l'Iſle-Adam.

La flotte chrétienne ſe trouvant alors entre l'isle de Sapienza & Modon, on propoſa de s'attacher à cette derniere place, & d'en former le ſiege. C'étoit le ſentiment du Prieur de Rome & des Chevaliers, qui auroient été bien aiſes de tenter à force ouverte la conquête d'une place qu'ils avoient manqué de ſurprendre l'année précédente. Mais les Soldats, qui n'avoient guere d'autre ſolde que le butin qu'ils pouvoient faire, témoignerent beaucoup de répugnance pour cette entrepriſe, & ils diſoient aſſez hautement qu'ils n'expoſeroient pas leurs vies à l'attaque d'une place auſſi forte, & où les Chevaliers, l'année précédente, n'avoient rien laiſſé qui pût dédommager les victorieux de leurs fatigues. Le Conſeil de guerre ſe crut obligé de diſſimuler des diſcours qu'on auroit punis, ſi ces Soldats euſſent été payés exactement : & l'on ſe détermina à faire le ſiege de Coron, place alors bien moins fortifiée, & qui n'étoit éloignée de Modon que de douze milles par terre.

Coron ou Coroné, autrefois *Chénonée*, patrie de Plutarque, auſſi grand Philoſophe que fameux Hiſtorien, ſe trouve à la gauche du Cap Gallo, de la figure d'un triangle ſcalene, ou à côtés inégaux : un des angles regarde un rocher eſcarpé ; les deux autres ſont vus du Golfe de Coron, qui ſert preſque de

port à la tour. Mais ces angles ne ſont pas battus par les eaux de la mer, & l'on peut, en les côtoyant, faire facilement le tour de cette fortereſſe, laquelle étoit revêtue d'une muraille à l'antique & aſſez foible, mais flanquée de ſix tours d'ancienne ſtructure. Villiers de l'Iſle-Adam.

Doria en ayant reconnu la ſituation, après avoir débarqué ſes troupes, fit avancer les galeres; ils les plaça derriere les vaiſſeaux de haut bord, & ſurtout la grande caraque de la Religion, qui, tirant par deſſus les galeres, abattit la plupart des défenſes de cette place. Toute l'artillerie de ces vaiſſeaux, & deux batteries qu'on avoit dreſſées à terre, ayant fait une large breche, le Comte de Sarno, & Mandoſe, Meſtre de camp d'un Régiment d'Eſpagnols, furent commandés pour monter à l'aſſaut: ils s'y porterent avec beaucoup de valeur; mais ils ne trouverent pas moins de courage dans les Turcs, qui leur tuerent trois cents Soldats, pluſieurs Officiers, & en bleſſerent un plus grand nombre. Les Prieurs de Rome & d'Auvergne, qui avançoient pour les ſoutenir, prirent leurs places; ils étoient ſortis l'un & l'autre de la grande caraque, à la tête de deux cents Chevaliers, & de cinq cents hommes à la ſolde de la Religion. Ce ſecond aſſaut ne fut pas moins meurtrier que le premier: malheureuſement pour

Villiers de l'Isle-Adam. les attaquants, les échelles ne se trouverent pas de longueur proportionnée à la hauteur des murailles : il fallut que les Chevaliers, pour gagner le haut de la breche, tâchassent de s'accrocher à la muraille, & qu'ils grimpassent des mains & des pieds.

Dans une situation si violente, ils se trouverent exposés au feu de la mousqueterie, aux coups d'arbalêtres ; & les pierres, les feux d'artifices, & les huiles bouillantes ne leur furent pas épargnés. Il en périt un grand nombre par ces différentes armes ; mais, comme ils étoient résolus de se faire tous tuer aux pieds des murailles, plutôt que d'abandonner l'attaque, après avoir invoqué le nom de saint Jean qui étoit leur cri de guerre, ils se pousserent avec tant de fureur, qu'en se soutenant les uns les autres, ils s'éleverent jusques sur la breche, s'en rendirent les maîtres, & y arborerent le grand étendard de la Religion.

Les armées de terre & de mer ne virent ce signal de la victoire qu'avec de grands cris de joie. Ce bruit fit croire aux assiégés que les Chrétiens étoient maîtres de la place : ceux des habitants qui étoient encore retranchés en différents quartiers de la ville, & la garnison du château, arborerent le drapeau blanc. La capitulation fut bientôt signée ; les Turcs naturels, avec leurs mai-

ſons, furent conſervés, & on abandonna celles des Juifs au pillage. Doria fut enſuite aſſiéger Patras, dont il ſe rendit maître, pendant que les galeres de la Religion s'emparerent du château d'Ardinel, & d'autres forts ſitués le long de la côte, & qu'ils emporterent ſans trouver beaucoup de réſiſtance. Après cette expédition, & l'hiver approchant, les différentes eſcadres dont la flotte chrétienne étoit compoſée, ſe ſéparerent, & ſe retirerent dans leurs ports. Villiers de l'Iſle-Adam.

L'année ſuivante, les Turcs, qui n'aimoient pas à demeurer ſur leur perte, firent un puiſſant armement pour recouvrer Coron; & ſi-tôt qu'on put tenir la mer, un fameux Corſaire appellé le Maure, par ordre de Soliman, vint avec quatre grandes galeres bloquer cette place, pendant qu'un autre Général Turc l'aſſiégeoit par terre.

Doria inſtruit de leurs deſſeins, ſe mit auſſi-tôt en mer, & il fut joint par les galeres du Pape & de la Religion, commandées par le Prieur de Rome. La flotte chrétienne s'avança en bonne ordonnance contre les Infideles. Les ſoldats demandoient la bataille avec de grands cris; mais Doria, quoiqu'auſſi brave ſoldat que grand Capitaine, ſoit par prudence, ou pour ſe perpétuer dans le commandement, évitoit les combats déciſifs, & il diſoit ordinaire-

Villiers de l'Isle-Adam.

ment qu'il n'aimoit pas à ſe trouver dans des occaſions où la fortune avoit ſouvent plus de part que la conduite des Généraux. Son unique deſſein étoit de jetter du ſecours dans la place, & enſuite ſe retirer. Dans cette vue, il mit à la tête de ſa flotte la grande caraque de Malte, d'où, comme d'un fort & d'une citadelle, il battoit en ruine les Turcs; & il avoit donné ordre à des Capitaines particuliers, à la faveur du feu & de la fumé du canon, de faire couler dans la place des barques chargées de ſoldats & de munitions. Mais ce deſſein fut ſi mal exécuté, que ces petits vaiſſeaux furent tout-à-coup enveloppés par les galeres des Turcs. Les Chrétiens ayant pris l'épouvante, les uns ſe jettent dans le gros de l'armée, d'autres qui avoient débarqué, croient échapper plus aiſément à la fureur des Infideles, en rentrant dans leurs eſquifs; mais ils y entrerent en ſi grand nombre, & avec tant de précipitation, qu'ils coulerent à fond, & avancerent leur mort en la voulant éviter.

Les Turcs, devenus maîtres d'une partie du convoi, attaquent enſuite les grands vaiſſeaux. Tout combat, tout ſe mêle: les galeres attaquent les galeres, les navires ſe joignirent aux navires. Doria d'un côté, & le Prieur de Rome de l'autre, viennent au ſecours des plus

preſſés : leur préſence anime les ſoldats, & rétablit l'ordre dans la flotte. La fortune change bientôt de parti ; les Chrétiens recouvrent leurs petits vaiſſeaux, en prennent pluſieurs aux Turcs, & même ces Infideles s'étant jettés le ſabre à la main dans un vaiſſeau de la Religion, & étant déjà maîtres du premier pont, il ſurvint un autre vaiſſeau de Malte, qui dégagea le vaiſſeau de la Religion, & fit priſonniers les aſſaillants, qui ſe virent chargés de chaînes qu'ils deſtinoient pour ces Chevaliers. Enfin cette forêt de mâts s'éclaircit peu-à-peu ; le bruit diminue par la mort des uns & la fuite des autres. Doria victorieux ravitaille Coron, ſe remet à la voile, pourſuit les Infideles, & va rechercher de nouvelles occaſions d'acquérir de la gloire. Villiers de l'Iſle-Adam.

L'eſcadre de la Religion, rappellée par le Grand-Maître, ſe detacha alors du corps de la flotte Chrétienne, & rentra dans ſes ports. Malte & Tripoli, & les côtes de Naples & de Sicile étoient également menacées par Barberouſſe, chef des corſaires de Barbarie, qui, avec quatre-vingt-deux galeres, couroit les mers, & portoit de tous côtés la terreur & l'épouvante, ſans qu'on ſût encore où la foudre alloit tomber. Comme l'ancienne ville de Malte étoit peu fortifiée, que le bourg, réſidence des Che-

Villiers de l'Iſle-A-dam.

valiers, étoit commandé de différents endroits, & que le couvent n'avoit pour toute retraite que le château Saint-Ange, le Conſeil étoit d'avis qu'on y laiſſât ſeulement trois cents Chevaliers pour le défendre; que le Grand-Maître ſe retirât en Sicile, & qu'il y tranſportât le couvent, les reliques, les ornements des égliſes, les titres & le tréſor de la Religion. Mais ce généreux vieillard rejetta courageuſement cet avis : *Je n'ai jamais*, leur dit-il, *fui devant les ennemis de la Croix, & pour conſerver les reſtes d'une vie languiſſante, on ne me verra point donner un ſi mauvais exemple à mes Religieux.* Il envoya auſſi-tôt cent Chevaliers, avec quelques compagnies d'infanterie, dans la ville, qu'on appelloit la Cité notable, & autant que le temps le put permettre, on éleva à la hâte quelques ouvrages avancés autour du bourg. Tous les habitants de l'iſle, par ordre du Grand-Maître, prirent les armes; & pour pourvoir à la ſûreté des reliques & des titres de la Religion, il les fit paſſer en Sicile, où ce précieux dépôt fût conſervé avec ſoin. Après de ſi ſages précautions, il attendit avec fermeté l'arrivée des Barbares; mais leur Général prit une autre route : il retourna en Afrique, & fit éclater des deſſeins dont nous aurons lieu de parler dans la ſuite.

Le Grand-Maître, auſſi attentif à la

conſervation de la diſcipline réguliere, qu'à la défenſe de ſon état, profita de cet intervalle que lui donnoient les Infideles, pour convoquer un Chapitre général. Depuis la perte de Rhodes, & pendant huit années que la Religion, ſans réſidence fixe, avoit erré en différents endroits, il s'étoit introduit pluſieurs abus auxquels il jugea à propos de remédier. Les Chevaliers, en abordant à Malte, s'étoient logés ſéparément, & comme ils avoient pu, en différents quartiers du bourg, & même de l'iſle, contre l'uſage de l'Ordre, & contre ce qui s'étoit pratiqué à Rhodes, où il y avoit un endroit de la ville, appellé *Collachio*, uniquement deſtiné pour le logement des Chevaliers, ſans que les ſéculiers y puſſent habiter. Le Grand-Maître, de concert avec le Chapitre, rétablit à Malte un réglement ſi ſage, & tous les Chevaliers furent obligés de ſe venir loger auprès de lui; &, pour ainſi dire, ſous les yeux d'un Supérieur auſſi exact & auſſi vigilant. Ce fut par le même eſprit de religion, qu'on proſcrivit ces habillements trop riches & éloignés de la ſimplicité & de la modeſtie ſi convenable à des Religieux; & on porta la ſévérité de ce réglement contre tout ce qui avoit le moindre air d'une vaine diſtinction, juſqu'à interdire aux Commandeurs qui étoient

Villiers de l'Iſle-Adam.

Villiers de l'Isle-Adam.

Grands-Croix de porter hors de l'isle de Malte la marque de leur dignité ; & il ne leur fut permis de s'en parer que le jour qu'ils partiroient de leur pays & de leurs commanderies pour se rendre à la capitale de l'Ordre.

De ces réglements particuliers, on passa aux affaires les plus importantes du gouvernement. Le Chapitre en corps se fit représenter le traité fait avec l'Empereur, touchant l'établissement de la Religion dans l'isle de Malte, & il le confirma par un acte solemnel. On admit les appels du Conseil ordinaire au Conseil complet, c'est-à-dire dans lequel on faisoit entrer, outre les Grands-Croix, deux Chevaliers les plus anciens de chaque langue ; mais il fut statué que l'appel de ce dernier Conseil n'auroit point d'effet suspensif, & que les Sentences qui émaneroient de ce Tribunal, seroient exécutées, par provision seulement, nonobstant l'appel au Chapitre général.

Comme la Religion étoit engagée à faire de grandes dépenses ; qu'elle entretenoit six à sept galeres, sans les vaisseaux de haut-bord & les brigantins ; qu'elle tenoit à sa solde des troupes dans les isles de Malte, de Gozo & à Tripoli ; qu'il falloit nourrir le peuple réfugié de Rhodes, bâtir une église & une infirmerie, le Chapitre jugea à pro-

pos d'augmenter les reſponſions ſur les Commanderies de l'Ordre, & on ſupplia le Grand-Maître, dont on connoiſſoit le parfait déſintéreſſement, de vouloir bien continuer le ſoin qu'il prenoit de l'adminiſtration des finances. Villiers de l'Iſle-Adam.

Ce fut par ce dernier Réglement que ſe termina le Chapitre, dont l'aſſemblée n'auroit pu être que très-utile à la Religion, ſi, ſur la fin ou peu après, il n'étoit ſurvenu un déſordre, où quelques langues prirent part, en vinrent aux mains, & cauſerent un tumulte & un ſcandale qui affligea ſenſiblement le Grand-Maître & tout le corps de la Religion.

Le ſujet de cette querelle vint d'un différend particulier qui s'émut entre un Gentilhomme Florentin & ſéculier, domeſtique du Prieur de Rome, & un jeune Chevalier Français, neveu du Commandant Servier, de la langue de Provence. Ils ſe battirent, & le Chevalier Français fut tué. L'oncle du mort, qui prétendoit que le Florentin avoit uſé de ſupercherie dans ce combat, ſe fit accompagner de ſes amis, le chercha, & l'ayant rencontré auſſi accompagné d'autres Gentilshommes Penſionnaires du Prieur, les chargea, en bleſſa pluſieurs, & les obligea de s'enfuir, & de chercher leur ſalut & un aſyle dans le palais de leur Patron.

Villiers de l'Iſle-Adam

Ce Seigneur puiſſamment riche, parent, d'autres diſent même neveu du Pape, & Général de ſes Galeres & de celles de la Religion, avoit juſqu'à ſoixante Gentilshommes ſéculiers, & pluſieurs Chevaliers Italiens attachés à ſa perſonne. Ils s'armerent auſſi-tôt, & ſortirent pour venger leur compatriote; & ſans diſtinguer les langues de France, ils chargerent avec fureur tous les Français qu'ils rencontrerent. Ils en tuerent quelques-uns, en bleſſerent pluſieurs, & d'une querelle particuliere firent une guerre ouverte & déclarée entre les deux nations. Les Chevaliers des langues d'Auvergne & de France, ſurpris & irrités de cette inſulte, ſe joignirent à celle de Provence. Toute la Nation ſe réunit, & s'aſſembla chez le Chevalier de Bléville pour tirer raiſon de cet attentat. Mais avant que de porter plus loin leur reſſentiment, cette aſſemblée particuliere envoya des Députés au Grand-Maître pour lui demander juſtice. Le Grand-Maître fit part de leurs plaintes au Prieur de Rome, & lui ordonna de punir les coupables.

Salviati, fier de ſon alliance avec le Pape régnant, & qui ſe regardoit comme un autre Grand-Maître, ſe contenta, pour toute ſatisfaction, de faire mettre aux arrêts, ſur ſa capitane, les plus criminels de ſes Gentilshommes, & il fit

dire aux langues offenſées, qu'après qu'il auroit examiné cette affaire, il leur rendroit juſtice. Ce procédé hautain, peu convenable dans une ſi noble République, dont tous les membres ſe croient égaux, irrita de nouveau les Chevaliers Français. La réponſe du Prieur leur parut une pure illuſion, & faite pour éluder leurs juſtes plaintes, & ils regarderent l'arrêt des criminels moins comme une priſon, que comme un moyen dont ce Prieur ſe ſervoit pour les ſouſtraire à l'autorité des loix, & à la Juriſdiction du Conſeil & des Juges de la Religion. Ainſi, ſans conſulter eux-mêmes ni les loix, ni les devoirs de véritables Religieux, ils ſortent bien armés, ſe jettent dans la galere du Prieur, s'en rendent maîtres, & pleins de fureur & de reſſentiment, poignardent quatre des Gentilshommes du Prieur qui étoient aux arrêts, & qui avoient tué ou bleſſé leurs camarades: & fiers du honteux honneur d'une vengeance ſi indigne de leur profeſſion, après cette ſanglante exécution, ils ſortirent comme en triomphe de la capitane, & ſe retirerent dans leurs auberges. Villiers de l'Iſle-Adam.

Le Prieur, outré du maſſacre de ſes Gentilshommes, appelle auprès de lui tous les Chevaliers de la langue d'Italie, & par ſes émiſſaires, il met encore

Villiers de l'Iſle-Adam.

dans ſes intérêts les deux langues d'Eſpagne, Arragon & Caſtille, qui ſe déclarent pour lui, & viennent en armes à ſon ſecours. Les Français, qui ne s'étoient pas ſéparés, étant avertis de cette ligue, ſortent de nouveau de leurs auberges, & vont chercher leurs ennemis juſques dans la maiſon du Prieur; ils ſont reçus à coups de mouſquet, & ils y répondent par un feu qui n'étoit pas inférieur. Jamais pareille diſcorde n'étoit arrivée dans l'Ordre depuis ſa fondation : un tumulte affreux régnoit dans ce quartier de la ville. En vain le Grand-Maître leur envoya ordre de ſe retirer; il n'y avoit plus de ſubordination ni d'obéiſſance; la diſcorde régnoit dans tous les quartiers de la ville; chaque parti ne prenoit ordre que de ſa fureur & de ſon emportement. On continuoit à tirer de tous côtés, & le Prieur ayant fait venir de ſes galeres quelques pieces d'artillerie, les Français amenerent de leur côté un canon qu'ils braquerent contre la porte de ſon palais, pour la mettre en pieces. La nuit qui ſurvint augmenta encore le déſordre & la confuſion.

Le Grand-Maître plein de douleur de voir ſes Chevaliers aux mains les uns contre les autres, voulut ſortir, & eſſayer ſi le reſpect de ſa préſence ne contiendroit pas les mutins. Mais le Conſeil,

dans la crainte que ce vénérable vieillard, pendant la nuit, & au milieu d'un si terrible tumulte, ne reçût quelque bleſſure, le conjura de reſter dans ſon palais, & on envoya à ſa place, & à la tête de la garniſon du château, le Bailli de Manoſque, ancien Chevalier, révéré dans l'un & l'autre parti par ſa ſageſſe, encore plus que par ſa dignité. Ce Seigneur mêlant adroitement de juſtes reproches à des manieres pleines de douceur, ſe fit écouter par les plus emportés, & il les obligea à la fin à mettre les armes bas. Chacun ſe retira de ſon côté; la nuit calma cette fureur, & le jour vit naître la honte & le repentir. Mais le Grand-Maître ne crut pas devoir laiſſer ſans punition les auteurs d'un tumulte de ſi dangereux exemple : il en priva douze de l'habit; & ſi nous en croyons Bozio, on en jetta dans la mer quelques-uns des plus opiniâtres, qui ne vouloient pas reconnoître leur faute, & capables d'en commettre de nouvelles, & de rallumer la ſédition. Villiers de l'Iſle-Adam.

Quelque juſte que fût ce châtiment, le Grand-Maître conçut une égale douleur du crime & de ſa punition. Il en tomba malade, & il ſe reprochoit, comme le plus grand de ſes malheurs, de n'avoir ſurvécu à la perte de Rhodes, que pour être le triſte témoin de la violence & de la rebellion de ſes Religieux. La

Villiers de l'Isle-Adam.

crainte d'un avenir encore plus fâcheux, l'orgueil de ses Chevaliers déguisé sous le nom de courage; le luxe & la mollesse de quelques autres, fruits malheureux de passions plus criminelles, qui, malgré son exemple & la sévérité de ses ordonnances, s'étoient déjà introduites dans l'Ordre : tout cela jetta ce grand homme dans une sombre mélancolie. Il ne fit plus que traîner les restes d'une vie languissante ; & les fâcheuses nouvelles qu'il recevoit continuellement d'Angleterre, dont il prévoyoit des suites funestes pour son Ordre, le conduisirent insensiblement au tombeau.

Henri VIII, comme nous l'avons dit dans le neuvieme livre, régnoit dans cette isle. Ce Prince, avec dispense du Pape Jules II, avoit épousé Catherine d'Arragon, veuve d'Artus, Prince de Galles, son frere aîné, & il avoit passé dix-huit ans avec la Reine son épouse dans une union réciproque, lorsqu'une passion déréglée pour une jeune Anglaise lui fit naître des scrupules sur la validité de son mariage; & comme s'il eût pris, dans les agitations de l'amour, des inquiétudes de conscience, il s'en fit du moins un prétexte pour justifier son divorce avec la Reine. Le peu d'agréments de cette Princesse, & les charmes trop dangereux d'Anne de Boulen, lui persuaderent aisément qu'il y avoit des abus

dans ſa diſpenſe : il étoit Roi, il ne manqua ni de courtiſans ſerviles, ni de ſavants mercenaires qui le flatterent dans ſon erreur. Villiers de l'Iſle-Adam.

L'affaire avoit été portée à Rome & au Tribunal du Pape. Le refus conſtant que fit Clément VII d'approuver les prétextes de ſon divorce, révolta ce Prince impérieux, & paſſionné contre l'autorité du ſaint Siege. Ne pouvant obtenir la grace qu'il ſollicitoit avec tant d'empreſſement, il réſolut de s'en paſſer ; & il crut que pour parvenir à ſes fins, le plus court chemin étoit d'abolir dans ſes Etats l'autorité des Souverains Pontifes. Il fit plus. De concert avec le Parlement, qu'il avoit eu l'adreſſe d'intéreſſer dans cette affaire, il ſe revêtit lui-même de cette puiſſance ſpirituelle, & il n'eût point de honte de ſe faire déclarer, par un acte ſolemnel, chef de l'Egliſe Anglicane, pour n'être pas obligé de ſe ſoumettre au jugement du Chef viſible de l'Egliſe univerſelle, qui refuſoit de ſéparer ce que Dieu avoit uni.

Ce Prince, autrefois ſi ſage & ſi éclairé, & pour lors furieux dans ſa paſſion, perſécutoit cruellement ceux de ſes Sujets qui refuſoient d'adorer la chimere de ſa ſuprématie. Prélats, Eccléſiaſtiques, Religieux, Séculiers, perdirent la vie pour n'avoir pas voulu ſouſcrire au

Villiers de l'Isle-Adam.

double divorce qu'il venoit de faire avec l'Eglise Catholique & avec Catherine d'Arragon son épouse légitime. Le crime de leze-majesté, qui, sous les mauvais Princes, est souvent le crime des innocents, suppléoit aux prétextes qui manquoient pour les faire périr. Le Parlement qu'Henri avoit eu l'habileté de rendre le Ministre de ses passions, proscrivit l'illustre Polus, encore plus distingué par sa piété & une profonde érudition, que par sa naissance royale, qu'il tiroit du Duc de Clarence, frere d'Edouard IV.

Le Roi d'Angleterre avoit recherché avec empressement son approbation, & il avoit voulu l'obliger d'écrire en faveur de ses erreurs. Ni les promesses, ni les menaces de ce Prince ne l'ebranlerent point; il lui représenta avec beaucoup de fermeté l'injustice de ses nouvelles prétentions. Ce Prince, qui auroit bien voulu avoir la réputation d'aimer la vérité, & la satisfaction de ne l'entendre jamais, ne lui put pardonner cette liberté. Polus, pour se soustraire à son ressentiment, se retira à Rome; le Pape le prit sous sa protection, & honora le sacré College par sa promotion à la dignité de Cardinal.

Henri lui fit un crime de ce titre éminent : il mit sa tête à prix, & on prétend qu'il auroit été assassiné par des ban-

dits aux gages du Roi d'Angleterre, ſi le Pape qui révéroit les grandes qualités du Cardinal Anglois, ne lui eût donné des gardes pour veiller à ſa conſervation. La diſgrace de Polus fut funeſte à toute ſa maiſon. Marguerite Plantageneſte, Comteſſe de Salisbury, ſa mere; Henri Polus de Montaigu, ſon frere; Henri de Courtenay, Marquis d'Exceſter, ſon couſin, accuſés d'avoir entretenu quelque correſpondance avec le nouveau Cardinal, perdirent la vie ſur un échafaud. Le Roi, toujours exceſſif dans ſa vengeance, en étendit les effets juſques ſur le jeune Courtenay, fils de Henri. A la vérité, il eut honte de faire mourir un enfant; mais il le fit conduire à la tour, & il l'enſevelit dans une priſon, de peur qu'il n'entreprît un jour de venger la mort de ſon pere. Villiers de l'Iſle-Adam.

Au milieu de tant de ſupplices, les Proteſtants, quoique rebelles au ſaint Siege, n'en étoient pas mieux traités. Henri, ennemi de toutes les nouveautés dont il n'étoit pas auteur, par une cruauté bizarre, & qui n'avoit point d'exemple, faiſoit brûler les Hérétiques, & pendre les Catholiques qui oſoient adhérer publiquement au ſaint Siege. La plupart des courtiſans, incertains de la religion du Prince, n'en avoient plus d'autre que ſa volonté. Catholiques & Proteſtants, on cachoit ſa Religion com-

Villiers de l'Isle-Adam.

me un crime : il n'y avoit que la rebellion contre l'autorité du saint Siege qu'on pût faire paroître impunément. C'étoit l'idole de la Cour, & le seul moyen de s'y maintenir. Le Roi, pour se venger des Religieux qui persévéroient dans l'obéissance due au saint Siege, en abandonna les biens en proie à ses courtisans; mais ces mêmes biens, si injustement acquis, les précipiterent insensiblement du schisme dans l'hérésie. Plusieurs, sous le regne d'Edouard son fils, pour s'épargner une restitution nécessaire, embrasserent les opinions de Luther & de Calvin; & l'opinion la plus utile leur parut à la fin la plus véritable.

Les Commandeurs & les Chevaliers de Malte, dévoués d'une maniere particuliere au saint Siege, & qui reconnoissoient le Pape pour leur premier Supérieur, ne furent pas exempts de cette persécution. Mais comme cet Ordre, composé en partie de la premiere Noblesse, étoit puissant dans le Royaume, & que le Prieur de saint Jean de Londres avoit même séance dans le Parlement, en qualité de premier Baron d'Angleterre, il différa leur proscription, & la suppression entiere de l'Ordre, jusqu'à ce qu'il l'eût fait autoriser, comme il fit depuis, par un acte du Parlement. Cependant, il n'y eût guere de persécutions indirectes qu'il ne leur fit essuyer.

La plupart, ſous différents prétextes, furent arrêtés, ou du moins on ſaiſit les biens de leurs Commanderies. Ceux qui purent échapper à la malice & à la dureté de ſes Miniſtres, & qui prévoyoient les ſuites funeſtes du ſchiſme, abandonnerent tous leurs biens, & ſe retirerent à Malte. On les voyoit arriver ſans aucun fonds aſſuré pour leur ſubſiſtance. Le Grand-Maître, comme un bon pere, y pourvut avec une bonté infinie, & tâchoit de les conſoler. Il n'avoit pas moins beſoin lui-même de conſolation. Cette perſécution d'un Roi chrétien envers un Ordre qui avoit bien mérité de toute la Chrétienté, mit le comble à cette ſuite de diſgraces qu'il avoit éprouvées dans la grande-maîtriſe. Il n'y put réſiſter plus long-temps : il tomba malade ; une fievre violente eut bientôt conſumé le peu de vie qui lui reſtoit, & il expira dans les bras de ſes chers Chevaliers le vingt-un d'Août. Prince recommandable par ſa rare valeur, par ſa fermeté héroïque, & par la ſageſſe & la douceur de ſon gouvernement ; vertus qu'il poſſéda dans un degré éminent, & qu'on tâcha depuis de repréſenter par ce peu de mots qui furent gravés ſur ſon tombeau : Villiers de l'Iſle-Adam.

C'EST ICI QUE REPOSE LA VERTU VICTORIEUSE DE LA FORTUNE.

Pierre Dupont.

Frere PIERRE DUPONT, d'une illuſtre maiſon dans le comté d'Aſte, iſſu des anciens Seigneurs de Lombriacs, & de Caſal-gros en Piémont, & Bailli de ſainte Euphémie dans la Calabre, ſuccéda à Villiers de l'Isle-Adam. Il étoit alors dans ſon Bailliage, & ſon mérite & ſes vertus firent ſeuls ſa recommandation. C'étoit un ancien Chevalier, grave, auſtere dans ſes mœurs, zélé obſervateur da la diſcipline réguliere, & ſon élection juſtifie que ſi, par le malheur des temps, il s'étoit introduit quelque relâchement dans la pratique des ſtatuts, cependant dans les affaires importantes, & ſur-tout quand il s'agiſſoit du choix d'un Grand-Maître, tous les Chevaliers ne conſultoient alors que leur conſcience, & que le mérite ſeul emportoit tous les ſuffrages.

1534. *Boz. l. 7*

Thomas Bozio, élu Evêque de Malte, fut envoyé par le Conſeil aux Grand-Maître pour lui porter l'acte de ſon élection. Il n'en apprit les nouvelles que les larmes aux yeux, & il vouloit ſe diſpenſer d'accepter une ſi grande dignité ; mais de fâcheuſes nouvelles qu'il reçut par un nouveau courier, le déterminerent, & hâterent ſon départ.

On lui avoit dépêché le Chevalier Geſvalle pour lui donner avis des revolutions qui venoient d'arriver en Afrique, & dans le Royaume de Tunis, dont Airadin

Airadin Barberouſſe, s'étoit rendu maî- Pierre
tre, & que ce Corſaire redoutable me- Dupont.
naçoit Tripoli d'un ſiege. Le nouveau Grand-Maître s'embarqua auſſi-tôt, & ſe rendit le 10 de Novembre à Malte. Ses premiers ſoins furent de faire paſſer un puiſſant ſecours à Tripoli ; mais quand on y auroit tranſporté toutes les forces de l'Ordre, quelque braves que fuſſent les Chevaliers, ils n'étoient pas capables avec quatre ou cinq galeres de réſiſter à Barberouſſe, maître de deux états auſſi puiſſants qu'Alger & Tunis, & qui d'ailleurs, en qualité de Bacha de la mer, & de Grand-Amiral de Soliman, avoit ſous ſes ordres cent galeres, & plus de deux cents vaiſſeaux de différentes grandeurs Il étoit frere de Horruc ou d'Horace Barberouſſe, tous deux fameux par leur fortune & par leur valeur.

Ces deux Corſaires, quoique nés dans la lie du peuple de la ville de Mételin, n'avoient rien de la baſſeſſe de leur naiſſance. Dès leur premiere jeuneſſe, & ſi-tôt qu'ils purent porter les armes, ils firent éclater leur courage & leur ambition, & coururent enſemble les mers ſur un ſeul brigantin qui faiſoit toute leur fortune.

Une valeur ſi déterminée, d'heureux ſuccès, des priſes conſidérables, augmenterent leur réputation & leurs forces. Ils acheterent ou firent conſtruire

Pierre Dupont.

des vaiſſeaux & des galeres, formerent une petite flotte, & attirerent depuis ſous leurs enſeignes d'autres pirates qui les reconnurent pour leurs chefs & leurs généraux. L'ambition & les richeſſes ne ſéparerent point les deux freres. Horruc, plus âgé qu'Airadin, avoit à la vérité le principal commandement; mais ce dernier, en ſon abſence, n'avoit pas moins d'autorité : également braves, également cruels, Corſaires déterminés, & qui ſe diſoient amis de la mer, & ennemis de tous ceux qui navigeoient ſur cet élément, ils attaquoient indifféremment les Muſulmans comme les Chrétiens; & en faiſant le métier de voleurs & de Corſaires, ils apprirent inſenſiblement celui de conquérant.

Il ne manquoit à leur fortune qu'un port dont ils fuſſent les maîtres, pour y retirer leurs priſes. La guerre qui s'éleva entre Sélim Eutémi, Prince d'Alger, & ſon frere, leur en fit naître l'occaſion. Ils ſe déclarerent pour un de ces Princes, & les accablerent tous deux. Horruc, reçu dans Alger en quatité d'allié, s'en rendit maître : il fit étrangler Eutémi qui l'avoit appellé à ſon ſecours : ſes troupes le proclamerent Roi d'Alger; & pour mettre ſa conquête ſous une puiſſante protection, il en fit hommage à Soliman, Empereur des

Turcs, & ſe fit ſon tributaire. Il prit depuis les villes de Cercelle & de Bugie, conquit le royaume de Trémiſan, dont Alger faiſoit autrefois partie, & remporta pluſieurs avantages ſur les Eſpagnols qui avoient pris la défenſe du Roi de Trémiſan, leur vaſſal. Mais comme les armes ſont journalieres, il ſe vit aſſiégé dans la capitale de ce Royaume, & après une défenſe opiniâtre, l'artillerie des Eſpagnols ayant réduit les fortifications de cette place, en poudre, ne pouvant, ni tenir plus long-temps, ni ſe réſoudre à capituler, il tâcha de s'échapper avec ſes tréſors par un conduit ſouterrein qui aboutiſſoit dans la campagne. Le Marquis de Gomare, Gouverneur d'Oran, qui commandoit au ſiege, averti de ſa fuite, le pourſuivit vivement. Pierre Dupont.

Barberouſſe, pour retarder la pourſuite des Eſpagnols, & pour avoir le temps de gagner les déſerts, répandoit d'eſpace en eſpace de l'or, de l'argent, & des étoffes précieuſes. Mais rien ne pût arrêter les Chrétiens, ils l'attaquerent au paſſage de la riviere de Huenda; il fallut en venir aux mains. Barberouſſe fit ferme : ſon courage augmenta par le déſeſpoir de ne point échapper à ſes ennemis, & la vue d'un péril inévitable lui en fit perdre la crainte. Il ſe jette avec fureur au milieu des Chrétiens, &

Pierre Dupont.

tue de ſa main pluſieurs Officiers ; mais après tout, comme la partie n'étoit pas égale, le plus grand nombre prévalut, & Horruc, enveloppé de tous côtés, périt avec quinze cents hommes qui l'accompagnoient dans ſa retraite, & qui furent taillés en pieces. Son frere Airadin, avec le nom de Barberouſſe prit le titre de Roi d'Alger ; il s'aſſocia depuis avec deux fameux pirates, qu'il fit ſes lieutenants. L'un nommé comme lui Airadin, Caramanien de naiſſance, & que ſa fureur & ſa cruauté avoient fait nommer *Chaſſe-diables* ; l'autre Corſaire, Juif renégat, de la ville de Smyrne, étoit connu ſous le nom Turc de *Sinan*. Ces trois Corſaires étoient la terreur de toutes les côtes chrétiennes, & tenoient, pour ainſi dire, la mer Méditerranée ſous leur Empire. Chaſſe-diables, non-content des priſes continuelles qu'il faiſoit en mer, voulut, à l'exemple de Barberouſſe, & peut-être pour ſe ſouſtraire de ſa dépendance, ſe faire un établiſſement particulier. Il ſurprit Tachiora, dont nous avons parlé au commencement de ce livre, ſe rendit maître de la place, fit entrer ſon eſcadre dans le port, & il eut la vanité de ſe faire proclamer Roi de cette Ville.

Bez. l. 6. Mais pour demeurer toujours uni en apparence avec Barberouſſe, & lui donnant avis de ſa nouvelle conquête, il

lui en rendit l'hommage, & proteſta de ne ſe détacher jamais de ſes intérêts. Barberouſſe, quoique indigné de l'ambition de ſon lieutenant, crut devoir diſſimuler une injure qu'il ne pouvoit venger ſans s'affoiblir. Il reçut l'hommage de Chaſſe-diables, le félicita ſur ſa conquête ; & ce Corſaire n'ayant rien à craindre du côté d'Alger, fit des courſes ſur le territoire de Tripoli. La guerre s'alluma entre les Chevaliers & ce nouveau Prince ; il leur enleva deux brigantins qui appartenoient à la Religion, obligea ceux de Genzior ſes voiſins à rompre l'alliance & le traité qu'ils avoient fait avec Tripoli ; & pour tenir les Chevaliers comme inveſtis dans cette place, malgré tous leurs efforts, il fit conſtruire, à la portée du canon, une tour ou château, appellée depuis *la Tour d'Alcaïde*, qui découvroit tout ce qui entroit dans le port de Tripoli, ou qui en ſortoit. Pierre Dupont.

Muley Haſcen, Prince Maure, Roi de Tunis, qui redoutoit l'ambition & le voiſinage de ce Turc, fit une alliance particuliere contre lui avec le Gouverneur de Tripoli ; & avant que ce Corſaire pût s'affermir dans ſa nouvelle conquête, il réſolut de l'en chaſſer. Dans cette vue, il mit ſur pied un corps aſſez conſidérable de troupes, la plupart compoſées des Arabes de la cam-

Pierre Dupont.

pagne : & avec un train d'artillerie que les Chevaliers de Tripoli lui fournirent, il assiégea Tachiora. Mais, soit par la valeur & le courage de Chasse-diables, soit manque de capacité dans les Généraux de Hascen, ce Prince fut obligé de lever le siege, & d'employer depuis à sa propre défense des troupes qu'il n'avoit levées que pour attaquer ses ennemis.

Hascen dont nous parlons, étoit fils de Muley Mahomet, qui, de plusieurs de ses femmes, avoit eu trente-quatre enfants. Quoique Muley fût le dernier, à ce qu'on prétend, ou du moins des plus jeunes, sa mere, qui apparemment étoit alors la Sultane favorite, eut assez de pouvoir sur l'esprit de Mahomet pour en tirer une déclaration en faveur de son fils, par laquelle il le désignoit pour son successeur. Cette femme ambitieuse, pour l'empêcher de varier, le fit aussi-tôt empoisonner. Ce crime fut le premier degré par lequel Hascen s'éleva sur le trône : & pour s'y maintenir, il fit mourir ou aveugler la plupart de ses freres & de ses neveux. Alraschid, qui étoit un de ses ainés, lui échappa ; ce Prince se réfugia à Alger, & implora la protection du corsaire Barberousse, qui, pour profiter de ces divisions, le reçut bien : il lui promit même un puissant secours ; mais il lui fit comprendre en même temps, qu'étant

Officier & vaſſal du Grand-Seigneur, il ne pouvoit pas s'engager, ſans ſa permiſſion, dans cette entrepriſe, ajoutant que s'il vouloit venir avec lui à Conſtantinople, il ne doutoit pas que ce grand Prince & tout le Divan n'approuvaſſent une guerre ſi juſte, & dont il ſe chargeoit de faire voir à Sa Hauteſſe les avantages & les facilités. Pierre Dupont.

Le Prince Maure, qui n'avoit pas d'autre reſſource, s'abandonna à ſes conſeils. Barberouſſe, qui avoit ſes vues particulieres, le conduiſit à Conſtantinople, & quand ils furent arrivés, il prévint le Grand-Seigneur; & dans une audience ſecrete, le perfide corſaire lui repréſenta qu'à la faveur du parti & des intelligences qu'Alraſchid avoit dans Tunis, il ſeroit aiſé de s'emparer de cette ville & de tout le royaume, & de l'annexer enſuite à ſes états. Soliman, avide de gloire & d'étendre les bornes de ſon Empire, goûta ces raiſons; par ſes ordres, on travailla dans tous les ports à un armement extraordinaire; on vit bientôt en mer quatre-vingt-dix galeres, & plus de deux cents navires chargés de munitions de guerre & de troupes de débarquement. Le Grand-Seigneur careſſa Alraſchid, qui, à la vue d'une armée ſi redoutable, ſe flattoit de rentrer dans Tunis comme en triomphe. Mais quand il fut queſtion

Pierre Dupont.

de s'embarquer, Soliman le fit arrêter dans le Serrail ; & cela s'exécuta avec tant de ſecret, que, quand on mit à la voile, toute la flotte crut que ce Prince infortuné étoit ſur la capitane, & dans la galere du Général.

Ce corſaire étant parti de Conſtantinople, pour cacher ſes deſſeins au Roi de Tunis, fit voile du côté de l'Italie, ravagea les côtes de la Pouille & de la Calabre, répandit la terreur de ſes armes dans Naples & Gayette ; & après avoir pillé les bourgs & les villages, fait eſclaves un grand nombre d'habitants, & laiſſé par-tout de triſtes marques de ſa fureur, il paſſa par le phare de Meſſine, exerça les mêmes cruautés le long des côtes de Sicile, s'approcha du Cap de Paſſano, comme s'il eût eu deſſein d'y faire une deſcente, & tourna enſuite tout court du côté de l'Afrique. Il aborda proche de la Goulette, & fit publier qu'il ramenoit Alraſchid. Pour ſe concilier la garniſon du fort, il le fit ſaluer par une décharge de ſon artillerie, mais ſans boulets ; & ayant envoyé un Officier dans la place demander au Gouverneur pour qui il tenoit : *Nous ſommes ſerviteurs des événements*, répondit l'Aga, *& nous conſerverons la place pour le parti qui prévaudra, & pour celui de ces Princes qui demeurera Roi de Tunis.*

Barberouſſe, qui n'ignoroit pas l'importance de cette place ; la clef du royaume, lui fit repréſenter que le Grand-Seigneur l'avoit envoyé pour placer ſur le trône de Tunis le légitime héritier ; qu'il avoit ordre d'attaquer & de faire périr tous ceux qui s'y oppoſeroient ; qu'il pouvoit juger par ſes propres yeux des forces de ce Prince, & s'il étoit en état d'y réſiſter. Celui qui étoit chargé de cette négociation la conduiſit ſi adroitement, & ſut mêler ſi à propos les promeſſes avec les menaces, que le Gouverneur, peut-être ſéduit encore par des ſommes conſidérables, livra la place au corſaire, qui après y avoir laiſſé une forte garniſon, ſe rendit aux portes de Tunis. Cette ville, la capitale du royaume du même nom, eſt ſituée ſur la côte de Barbarie, au ſeptentrion de l'Afrique, entre Tripoli & Alger, à la pointe du golfe de la Goulette, & à deux milles de la mer Méditerranée : de-là ſe découvroient les ruines de la fameuſe Carthage. Pierre Dupont.

On comptoit en ce temps-là plus de vingt mille maiſons dans la ville de Tunis ; le peuple à proportion, y étoit nombreux ; mais elle n'avoit que de ſimples murailles ſans fortifications : & comme cette place étoit commandée de pluſieurs endroits du côté de l'occident, toute ſa force ne conſiſtoit que

Pierre Dupont. dans le château & dans le nombre des habitants.

A l'approche de l'armée de Barberouſſe, & ſur les bruits qu'on répandoit que le Prince Alraſchid étoit à la tête des Turcs, le peuple toujours avide, & ſouvent la dupe du changement de maître, s'émut & prit les armes. Haſcen, qui craignoit d'en être abandonné, ſortit du château, tâcha d'appaiſer la ſédition, remontra aux plus mutins la fidélité qu'ils lui avoient jurée, & pour les gagner, deſcendit juſqu'aux prieres les plus baſſes. Mais, ſoit averſion pour ſon gouvernement, ou compaſſion pour Alraſchid, parce qu'il étoit malheureux, le peuple rejetta avec de grands cris, & même avec mépris, les remontrances & les prieres du Roi; & ce Prince, craignant qu'on n'attentât à ſa vie, ou qu'on ne le livrât à ſon ennemi, ſortit ſur le champ de la ville, ſans même rentrer dans le château, & ſans emporter avec lui ſes tréſors.

Marmol, dans ſa deſcription de l'Afrique, rapporte que ce Prince lui avoit avoué que dans l'agitation & le trouble que lui cauſoient l'approche des ennemis & la révolte de ſes ſujets, en deſcendant du château dans la ville, il avoit oublié une bourſe de velours rouge, où il y avoit deux cents diamants, d'une groſſeur & d'une valeur ineſti-

mable. Il ne fut pas plutôt ſorti de Tunis, que les habitants en ouvrirent les portes à ſes ennemis. Barberouſſe y entra auſſi-tôt à la tête de neuf mille Turcs, & ſe rendit maître du château & des principaux poſtes de la ville. Les habitants l'avoient reçu d'abord avec de grands témoignages de joie; mais voyant qu'Alraſchi ne paroiſſoit point, on commença à ſe défier du Corſaire, quoiqu'il dit que le Prince étoit reſté malade ſur ſa galere; & la fourberie ayant enfin été découverte, les habitants, au lieu de prêter ſerment de fidélité à Soliman, comme il les empreſſoit, déteſterent hautement la perfidie du Corſaire, prirent les armes, chargerent ſes troupes pour les obliger de ſortir de leur ville. Mais ils avoient affaire à un Capitaine qui ſavoit faire la guerre, & qui avoit prévu cette révolution. Barberouſſe, pour contenir le peuple, fit tourner l'artillerie du château, dont il étoit le maître; & ſes ſoldats firent une ſi furieuſe décharge de leurs mouſquets ſur ces habitants, que, pour faire ceſſer le maſſacre, ils furent réduits à reconnoître le Grand-Seigneur pour ſouverain, & Barberouſſe pour ſon Vice-Roi. Pierre Dupont.

Ce Corſaire auſſi habile que brave, après s'être ſervi ſi utilement de ſes armes pour réprimer le peuple, employa les careſſes & les manieres plei-

Pierre Dupont.

nes de douceur pour gagner les principaux habitants. Par leur moyen il fit alliance avec les Arabes de la contrée, s'empara de la plupart des villes qui étoient plus avant dans les terres, y mit garniſon, & dans le deſſein d'élargir un canal pour faire un port à Tunis, & le mettre en état de recevoir les plus grands vaiſſeaux, il ſe ſervit des eſclaves chrétiens, dont il y avoit plus de vingt mille dans cette ville, & il leur fit ouvrir le canal de la Goulette, qui entre de la mer dans le lac ſur lequel eſt ſituée la ville de Tunis.

Tel étoit l'état des côtes d'Afrique & des provinces voiſines de Tripoli, lorſque le Grand-Maître arriva à Malte. Ce Seigneur jugea bien que, ſans des forces ſupérieures, & une puiſſance au-deſſus de celle de ſon Ordre, les Chevaliers ne pourroient pas ſe maintenir dans Tripoli. De tous les Souverains de l'Europe, il n'y avoit que Charles-Quint que cette entrepriſe intéreſſât, & qui fut capable de s'y oppoſer : il devoit craindre que ce Corſaire redoutable, après tant de conquêtes, ne tentât de s'emparer des Royaumes de Sicile & de Naples ; ce qui, par la ſuite du temps auroit fait tomber Malte en ſa puiſſance. Ainſi de l'avis du Conſeil, le Grand-Maître envoya à l'Empereur en ambaſſade le Commandeur Ponce

de Léon, Grand-Croix, pour le ſolliciter de faire paſſer une armée en Afrique, capable de maintenir les Chevaliers dans la ville de Tripoli, & d'arrêter les progrès ſurprenants de Barberouſſe. Pierre Dupont.

L'Empereur reçut en même temps, & au même ſujet, une autre ambaſſade de la part de Muley-Haſcen, dont un renégat Génois, appellé Ximaa, ſon Capitaine des Gardes, étoit le chef. Ce renégat voyant ſon maître détrôné, & ſans eſpérance de pouvoir recouvrer ſa couronne, lui conſeilla d'avoir recours à Charles-Quint, Prince à qui Barberouſſe, lui dit-il, étoit odieux, & qui ſe feroit un honneur de rétablir dans ſes Etats un Roi qui en avoit été dépouillé ſi injuſtement.

Haſcen confia l'exécution de ce projet à celui qui en étoit l'auteur; le Génois ſe rendit à Madrid, eut audience de l'Empereur, qui, craignant pour ſes royaumes de Naples & de Sicile, écouta favorablement l'un & l'autre Ambaſſadeurs. L'affaire fut miſe en délibération dans le Conſeil; & après qu'elle eût été examinée devant l'Empereur par ſes Miniſtres & ſes plus habiles Généraux, on réſolut de porter la guerre en Afrique, tant pour mettre les royaumes de Naples & de Sicile à couvert des armes du Roi d'Alger, que pour raſſurer la navigation de la mer d'Eſpagne en Italie, où 1535. *Boz. l. 7.*

Pierre Dupont.

aucun vaiſſeau marchand ou paſſager, par la crainte des Corſaires, n'oſoit plus paroître ſans s'expoſer à être enlevé.

Charles-Quint parut ſe conformer à cette réſolution ; mais avant que d'employer la force, ce Prince, le plus grand politique de ſon ſiecle, & qui tiroit ſouvent plus d'avantage de ſes négociations ſecretes que de ſes armes, tâcha de gagner Barberouſſe, & de le détacher des intérêts de Soliman. Il chargea de la conduite de cette intrigue un autre Génois, appellé Louis Preſantes, qui, ſous prétexte de commercer à Tunis, s'y rendit ſur un vaiſſeau marchand que l'Empereur lui avoit fourni ſecrétement : il étoit chargé de lettres de créance, qui lui donnoient la qualité d'Ambaſſadeur. Après s'être fait introduire ſous un autre prétexte auprès de Barberouſſe, il lui rendit ſes lettres ; & ſuivant ſon inſtruction, il lui propoſa une alliance particuliere avec Charles-Quint, & il lui offrit de la part de ce Prince de contribuer à le rendre Monarque abſolu de toute l'Afrique, s'il vouloit s'engager à tenir dans la ſuite une ſi belle Monarchie, & la rendre tributaire de la couronne d'Eſpagne. Par une ſeconde inſtruction entiérement oppoſée à la premiere, cet Agent avoit ordre de s'aboucher le plus ſecrétement qu'il pourroit avec certains ha-

bitants de Tunis, dont on lui donna les noms, & que l'Ambaſſadeur de Haſcen avoit dit être bien intentionnés pour ſon maître; de reconnoître leur diſpoſition; de les aſſurer du prompt retour de ce Prince à la tête d'une armée, & de les exhorter à prendre les armes en ſa faveur, quand il paroîtroit aux portes de leur ville. Pierre Dupont.

Mais ce Miniſtre ayant voulu mener en même temps deux négociations ſi différentes, ſe rendit bientôt ſuſpect; l'intrigue fut découverte, & Barberouſſe, ſans s'embarraſſer du droit des gens, fit étrangler l'Ambaſſadeur. L'Empereur voyant que toutes les voies de la négociation étoient fermées, ſe détermina à une guerre ouverte; il renvoya l'Ambaſſadeur de Haſcen à ſon maître, avec charge de l'aſſurer qu'il iroit lui-même à la tête d'une puiſſante armée pour le rétablir ſur ſon trône; & il écrivit en même temps, par un exprès au Grand-Maître pour lui faire part de ſon deſſein, & pour inviter les Chevaliers à ſe joindre à lui dans une entrepriſe dont, par rapport à Tripoli, ils pouvoient tirer de grands avantages.

Le Grand-Maître ayant reçu la lettre, & l'ayant communiquée au Conſeil, il fut réſolu qu'on armeroit pour cette expidition autant de vaiſſeaux que l'Ordre en pourroit fournir. La Reli-

Pierre Dupont.

gion mit en mer quatre galeres des plus grandes & des mieux pourvues, avec dix-huit briganiins tous bien armés, ſans compter la grande caraque, qui ſeule étoit plus redoutable, & rendit plus de ſervice dans cette expédition, qu'une eſcadre entiere. Un nombre conſidérable de Chevaliers s'embarquerent ſur ces différents vaiſſeaux, & chaque Chevalier menoit à ſa ſuite deux braves ſoldats, au lieu de domeſtiques. Le Commandeur Aulério Botigella, ancien Officier de marine, fut nommé pour Général de cette flotte particuliere, & Antoine Grolée, Bailli titulaire de Lango, devoit commander la caraque & les troupes de débarquement.

Barberouſſe ne pouvant ignorer les deſſeins des Princes Chrétiens, ſe pourvut d'armes, de munitions & de vivres, appella auprès de lui tous les corſaires du Levant, tira d'Alger ce qu'il y avoit de troupes, & dépêcha divers Ambaſſadeurs à tous les petits Rois d'Afrique pour implorer leur ſecours, & leur repréſenter que la perte de Tunis entraîneroit après elle celle de toute la Barbarie. Son argent réuſſit mieux que l'éloquence de ſes négociateurs ; &, à la faveur de quelques ſommes conſidérables qu'il envoya aux principaux Chefs des Arabes, il en tira quinze mille hommes, tous gens de cheval, & qui ſans s'em-

barraſſer du parti qu'ils prenoient, metroient leur vie en commerce pour une légere ſolde, & faiſoient de la guerre un métier mercenaire. Charles-Quint, de ſon côté, avoit aſſemblé une puiſſante flotte, compoſée de près de trois cents voiles, & chargée de vingt-cinq mille hommes de pied, & de deux mille chevaux, outre un nombre conſidérable de volontaires de différentes nations, & des premieres maiſons de l'Europe, qui vouloient ſe ſignaler aux yeux de ce grand Empereur. Pierre Dupont.

Le rendez-vous général étoit dans le port de Cagliari, ville de l'iſle de Sardaigne, diſtante ſeulement de ſoixante lieues des côtes d'Afrique. L'Empereur ayant reçu les ſecours du Pape & de l'Ordre de Malte, en partit le treize de Juin, & arriva heureuſement à Porto-Farina, appellée anciennement Utique, ville fameuſe dans l'hiſtoire Romaine, par la mort du dernier Caton. On prétend que Barberouſſe, averti que l'Empereur commandoit ſon armée en perſonne : *Si ce Prince*, dit-il aux Officiers qui l'environnoient, *qui juſqu'ici a preſque toujours fait la guerre par ſes Lieutenants, acquiert dans cette campagne la gloire qui lui manque, il faudra nous réſoudre à perdre celle que nous avons acquiſe au prix de notre ſang.*

Ce Pirate, qui ne doutoit pas que les

Pierre Dupont.

Chrétiens ne commençaſſent leur entrepriſe par l'attaque du fort de la Goulette, y avoit fait entrer ſix mille Turcs des plus braves de ſon armée. Ils étoient commandés par Chaſſe-diables & par Sinan le Juif, ces deux fameux corſaires dont nous avons parlé, & en qui Barberouſſe avoit une entiere confiance. Il envoya en même temps l'eunuque Azanaga, un autre de ſes Généraux, avec trente mille Maures ou Arabes, mais tous archers ou arquebuſiers, & la plupart à cheval, pour harceler ſans ceſſe les Chrétiens; & comme il n'étoit pas aſſuré de la fidélité des habitants de Tunis, il s'enferma dans cette place avec l'élite de ſes troupes.

Sagredo, t. 2 & 3.

L'Empereur débarqua ſon armée ſans obſtacle à une portée du canon du fort de la Goulette; ce n'étoit qu'une groſſe tour quarrée, mais bien flanquée, & ſituée à 12 milles de Tunis, à l'embouchure du canal par où l'eau de la mer entre dans l'étang au bord duquel Tunis eſt bâtie. Ce canal eſt long d'un trait d'arbalêtre, mais ſi étroit, qu'une galere n'y peut paſſer qu'à force de rames. Barberouſſe avoit fait conſtruire un pont ſur ce canal; & dans une langue de terre qui ſe trouvoit entre la mer & la tour de la Goulette, il fit faire un rempart qui découvroit toute la côte, & défendoit les galeres qu'il tenoit hors du canal.

Les Généraux de l'Empereur choiſirent l'endroit qui leur parut le plus commode pour camper, & ils l'entourerent de bonnes lignes, larges, profondes, & fortifiées d'eſpace en eſpace par des redoutes. La garniſon de la Goulette, pour interrompre ces travaux, faiſoit de fréquentes ſorties, dans leſquelles trois cents Eſpagnols & quatre cents Italiens furent taillés en pieces : en même temps les cavaliers Maures & Arabes harceloient continuellement l'armée Chrétienne, & venoient eſcarmoucher juſqu'à l'entrée du camp. Mais les fortifications en étant achevées, on commença à dreſſer des batteries, tant contre le fort, que du côté de la campagne, & le feu en fut ſi terrible & ſi continuel, que les Turcs de la garniſon, auſſi-bien que les Maures & les Arabes qui tenoient la campagne, n'oſerent plus approcher du camp de l'Empereur. Pierre Dupont.

Ce Prince, qui jugeoit bien que la priſe de cette forteresſe emporteroit avec elle celle de Tunis, réſolut, ſi-tôt que les breches ſeroient trouvées aſſez ouvertes, d'y faire donner un aſſaut : on battoit la place en même temps par terre & par mer.

Doria, qui commandoit la flotte, faiſoit avancer les galeres tour-à-tour ; & après qu'un rang avoit tiré, un autre prenoit ſa place pour faire ſes déchar-

Pierre Dupont. ges. La grande caraque de la Religion étoit poſtée comme au ſiege de Coron, derriere toutes les galeres; mais par ſa hauteur elle tiroit aiſément pardeſſus, & elle fit un feu ſi terrible & ſi continuel, qu'elle démonta toutes les pieces de la tour. Le Commandeur Botigelle, Prieur de Piſe, s'étant apperçu que le principal comite des galeres de l'Ordre, de peur d'échouer contre terre, faiſoit tenir les rames hors de l'eau, fut à lui l'épée à la main, & lui commandant de faire voguer ſa chiourme : *Malheureux*, lui dit-il, *faut-il que pour conſerver deux ou trois carcaſſes de galeres, nous manquions de faire une belle action ?*

Le Chevalier de Converſa, habile Ingénieur, ſe diſtingua par une entrepriſe encore plus hardie : il arma une barque longue de fauconneaux, la remplit de mouſquetaires, & la pouſſa enſuite juſqu'au pied de la tour ; de-là il tiroit contre tous les Turcs qui ſe préſentoient ſur les breches; & pendant qu'il rechargeoit d'un côté, il tournoit adroitement ſa barque, & préſentoit l'autre côté, qui faiſoit feu auſſi-tôt. Par cette manœuvre il tua un grand nombre des Infideles, ſans qu'il pût être offenſé par l'artillerie de la tour, dont il étoit trop proche. Enfin, le feu ayant continué de tous côtés, depuis minuit juſqu'à midi, l'Empereur, avant que les Turcs euſſent

le temps de réparer les breches, & d'y faire des retranchements, ordonna un aſſaut général. Les Chevaliers, conformément à leur prééminence, & à la poſſeſſion où ils étoient d'être toûjours à la tête des attaques, furent chargés de marcher les premiers à celle qui ſe devoit faire du côté de la mer. Pierre Dupont.

Le Commandeur de Grolée, appellé autrement le Bailli Paſſim, qui commandoit les troupes deſtinées au débarquement, les fit entrer dans des barques & des vaiſſeaux plats; mais en approchant du bord, ces eſquifs ſe trouverent enſablés. Le Chevalier Copier, de la maiſon d'Hiéres en Dauphiné, qui portoit l'étendard de la Religion, ſe jetta le premier dans l'eau avec ſon enſeigne. Il fut ſuivi de tous les Chevaliers, qui, ayant de l'eau juſqu'au-deſſus de la ceinture, s'avancerent fiérement l'épée à la main, gagnerent le rivage, & malgré une grêle de mouſquetades, monterent à l'aſſaut. Les Eſpagnols ſoutenus par les Italiens & les Allemands, attaquerent un autre endroit. Par ces différentes attaques, les Chrétiens forcerent les breches, & gagnerent les boulevards & le haut de la tour, & s'en rendirent les maîtres, malgré la vigoureuſe réſiſtance des Turcs. Mais cette victoire coûta à la Religion beaucoup de ſes plus braves Chevaliers, & il n'en revint preſ-

Pierre Dupont. qu'aucun ſans bleſſures. Comme cette tour n'avoit point de dehors, on fut auſſi-tôt au corps de la place, & l'artillerie en ayant déjà ruiné toutes les fortifications, les aſſiégeants s'en virent les maîtres après une heure de combat.

Chaſſe-diables & Sinan le Juif voyant leur défenſe inutile, ſe jetterent dans l'étang avec la garniſon; ils marcherent le long des baſſes par une route qu'on avoit marquée avec des pieux, gagnerent Tunis; & d'autres s'arrêterent à Arra-
Juillet. dez, petite ville ſur le chemin de la
1535. Goulette à Tunis. Les Chrétiens les pourſuivirent, & en tuerent un grand nombre. L'Empereur entra dans la Goulette, ſuivi du Roi Haſcen, & ſe tournant vers ce Prince : *Voilà*, lui dit-il, *la porte ouverte par où vous rentrerez dans vos Etats.* On prétend qu'on trouva dans le port de cette place quatre-vingt-ſept galeres, galéottes, & autres vaiſſeaux à rames, tous armés, outre plus de trois cents pieces de canon, la plupart de bronze; un nombre infini de mouſquets, d'arbalêtres, de piques & d'épées. Cette place étoit l'arſenal de Barberouſſe, qu'il avoit cru juſqu'alors imprenable, où il retiroit ſes priſes & ſon butin.

L'Empereur ayant donné quelques jours à ſes troupes pour ſe repoſer, leur fit prendre le chemin de Tunis, où Barbe-

rouſſe s'étoit retiré. Quoique ce pirate fût peu aſſuré de la fidélité des Tuniſiens, & encore moins de la bravoure des Arabes, cependant comme c'étoit un homme d'un grand courage, il réſolut de tenter le ſort des armes, d'aller au-devant des Chrétiens, & de leur livrer bataille, plutôt que de s'enfermer dans une place qui d'ailleurs étoit peu fortifiée. Mais avant que de ſe mettre en campagne, il tint un grand conſeil de guerre, & ayant fait appeller les principaux chefs de ſon armée, Turcs, Maures & Arabes, il leur repréſenta le peu de troupes de l'Empereur en comparaiſon des ſiennes; que les plus braves parmi les Chrétiens avoient péri au ſiege de la Goulette; que les chaleurs exceſſives du pays, auxquelles les ſoldats de l'Europe n'étoient pas accoutumés, en avoient rendu malades & languiſſants un grand nombre; qu'ils manquoient d'eau, enſorte que la plupart mouroient de ſoif. Il ajouta que le camp de l'Empereur étoit rempli de richeſſes immenſes; qu'ils n'en tireroient pas moins de la rançon des priſonniers qu'ils feroient. *Enfin*, leur dit-il, *je vous promets la victoire ſi vous voulez vaincre, & vous trouverez dans la défaite de vos ennemis une fortune abondante, votre propre ſalut, & celui de vos femmes & de vos enfants.* Pierre Dupont.

Pierre Dupont.

On ne lui répondit que par des proteſtations d'une fidélité inviolable ; mais au travers de ces proteſtations, il démêla ſur la plupart des viſages un air d'inquiétude, & une impreſſion de crainte qui lui en cauſa beaucoup à lui-même. Comme d'ailleurs il connoiſſoit le caractere léger & inconſtant de ces Africains, il tint la nuit un conſeil ſecret ſeulement avec les Turcs attachés à ſa fortune. Il leur dit qu'ils ſe trouvoient malheureuſement engagés dans une place où ils avoient trois ſortes d'ennemis dont il falloit également ſe défier ; que les Maures ſouffroient impatiemment la domination des Turcs, & ſeroient ravis de les voir taillés en pieces ; que les Arabes, plus propres à faire des courſes qu'à tenir ferme dans un combat, pour peu qu'il y eût de péril, ſe débandoient à la vue de l'ennemi ; & qu'il y avoit actuellement vingt-deux mille Chrétiens eſclaves, renfermés dans Tunis, qui ne manqueroient pas d'en faciliter l'entrée aux troupes de l'Empereur, s'ils en pouvoient trouver l'occaſion ; que quoiqu'ils fuſſent renfermés tous les ſoirs dans le château, il ne falloit qu'un traître & un renégat pour leur en ouvrir les portes, & les rendre maîtres de la ville, pendant qu'ils ſeroient aux mains avec les Chrétiens ; mais que pour ſe

tirer

tirer de cette inquiétude, il étoit réſolu, avant que de ſortir de la place, de faire égorger tout ces eſclaves ſans pardonner à un ſeul. Pierre Dupont.

Chaſſe-diables ſe déclara hautement en faveur d'un ſentiment ſi inhumain; il ſoutint que ſi on épargnoit les eſclaves, il les feroit repentir un jour de leur fauſſe pitié; & que dans une pareille conjoncture c'étoit pêcher contre toutes les regles de la politique, que de conſerver l'ennemi qui peut vous perdre. Mais le Juif Sinan, auquel une partie de ces eſclaves appartenoit, & dont ils faiſoient la principale richeſſe, s'oppoſa à cet avis. Il repréſenta à Barberouſſe, qu'une action ſi barbare les rendroit odieux à toutes les nations; qu'ils aliéneroient même par-là les eſprits des Tuniſiens qui avoient pris ou acheté le plus grand nombre de ces Chrétiens; que lui-même y perdoit le prix & la rançon des plus conſidérables, dont il s'étoit rendu maître; qu'après tout il ſeroit toujours aſſez temps d'en venir à une ſi cruelle précaution; qu'il falloit réſerver cette exécution pour un coup de déſeſpoir; au lieu que s'ils battoient les troupes de l'Empereur, la perte qu'ils auroient faite par la mort précipitée de leurs eſclaves empoiſonneroit la joie qui ſuit la victoire. *Bor. l. 5. l. 8.*

Quoique Barberouſſe n'eût pas cou-

Pierre Dupont.

tume de préférer un avis modéré au plus violent, l'avarice en cette occaſion retint ſa cruauté naturelle : il conſentit de différer la mort des eſclaves ; mais pour aſſurer ſa vengeance, s'il étoit vaincu, ils les fit charger de nouvelles chaînes, défendit qu'on les laiſſât ſortir du cachot où ils étoient enfermés ; & il fit mettre ſous ce bâtiment pluſieurs tonneaux pleins de poudre à canon, pour le faire ſauter quand il l'ordonneroit. Il partit enſuite à la tête de ſes troupes pour aller au-devant de l'Empereur, & il campa dans une plaine qui n'étoit qu'à une lieue de Tunis : les armées furent bientôt en préſence. Les Hiſtoriens Eſpagnols pour augmenter la gloire de Charles-Quint, prétendent qu'il n'y avoit pas moins de quatre-vingt-dix mille hommes dans l'armée de Barberouſſe. On en jugea par le ſuccès de la bataille, ſi on peut donner ce nom à une déroute, où, de l'aveu de ces écrivains, les Chrétiens ne perdirent que dix-huits ſoldats, & les Infideles environ trois cents.

Les Arabes ſe préſenterent d'abord d'aſſez bonne grace au combat, & vinrent à la charge avec de grands cris ; mais ils n'eurent pas plutôt entendu tonner l'artillerie, & eſſuyé les premiers coups de mouſquet, que ces troupes accoutumées à ne combattre qu'en caraco-

lant, se débanderent, s'enfuirent, & disparurent en un instant : & ce qui acheva de consterner Barberousse, c'est que dans leur fuite ils entraînerent les Maures & les Tunisiens, qui de leur côté regagnerent la ville avec plus d'empressement qu'ils n'en étoient sortis. Les chefs des Arabes, dans le dessein de faire leur cour à Hascen, se vanterent depuis de les avoir retenus, & empêché de combattre. Barberousse fit sonner la retraite, railla les fuyards, & sans leur faire aucun reproche, leur dit seulement qu'il les remettroit le lendemain aux prises avec les Chrétiens. Pierre Dupont.

Ce n'étoit pas son dessein. Entouré de tous côtés par des ennemis secrets ou déclarés, il ne retenoit sous les armes tant de troupes que pour couvrir sa retraite, & la pouvoir faire avec sûreté. Il cacha même avec soin ce projet aux Turcs qui paroissoient lui être les plus fideles ; néanmoins l'empressement de ses gens à tirer ses trésors du château, en fit soupçonner quelque chose ; & l'ordre qu'il donna ensuite de mettre le feu aux poudres qui étoient sous la prison des esclaves, ne laissa plus douter du parti qu'il avoit pris : mais les ministres ordinaires de ses cruautés ne furent pas maîtres d'exécuter une si affreuse barbarie.

Il y avoit alors parmi ces esclaves un

Bozio. 8. c. 3. f. 152.

Pierre Dupont.

Hoſpitalier, Commandeur de Turin, appellé Frere Paul Siméoni, que Barberouſſe n'avoit jamais voulu relâcher, quelque rançon que l'Ordre lui eût offerte. Nous en avons déjà parlé au ſujet de l'Isle de Léro, que ce Chevalier, à l'âge de dix-huit ans, défendit avec tant de courage contre les entrepriſes & les attaques des Infideles. Siméoni, dans cette derniere conjoncture, gagna deux renégats, geoliers des eſclaves; & ayant eu par leur moyen des marteaux & des limes, il briſa ſes fers, & aida à rompre ceux des compagnons de ſon eſclavage. Ils forcerent enſuite la ſalle d'armes du château, s'armerent de tout ce qui tomba ſous leurs mains, taillerent en pieces ce qui reſtoit de ſoldats Turcs dans le château, s'en rendirent maîtres, & après en avoir barricadé les portes, & mis de bons corps de garde dans les principaux endroits, le Chevalier, chef de l'entrepriſe, monta au haut du château, & fit banniere blanche; pour avertir l'armée chrétienne de venir à leur ſecours. Barberouſſe ayant été averti qu'on entendoit beaucoup de bruit dans le château, y accourut en criant qu'on lui ouvrît les portes; mais on ne lui répondit qu'à coups de mouſquet & par une grêle de pierres que les eſclaves lui jetterent. Alors tranſporté de fureur, il s'écria:

François de Médallino, & Vincent de Bataro Giaſſraga.

Tout eſt perdu, puiſque ces chiens ſont maîtres du château & de mes tréſors. Pierre Dupont. Sans s'arrêter davantage il ſortit de la ville avec Chaſſe-diables, & ce qu'il put ramaſſer de Turcs, & avant que l'Empereur put être averti de cette réſolution, il s'enfuit, & gagna la ville de Bone, bâtie proche des ruines de l'ancienne Hyppone, ville célebre par l'épiſcopat de ſaint Auguſtin, un des quatre premiers Peres de l'Egliſe, & ſon oracle après ſaint Paul ſur les matieres de la grace.

Siméoni ayant appris la fuite du Corſaire, en fut donner avis à l'Empereur, qui s'avança auſſi-tôt. En entrant dans la place, le premier objet qui ſe préſenta devant lui, fut ce Chevalier à la tête de ſix mille de ſes compagnons d'eſclavage. Charles-Quint en l'embraſſant : *Ami Chevalier*, lui dit-il, *benie ſoit à jamais la courageuſe réſolution qui vous a fait rompre vos chaînes, faciliter ma conquête, & augmenter la gloire de votre Ordre.* Siméoni, comblé d'honneur, ſe retira ſur les galeres de Malte, & fut ſaluer le Général & ſes confreres. Mais les troupes de l'Empereur & les eſclaves ſe répandirent dans la ville, & y commirent des excès ſi affreux de toute eſpece, qu'il ſembloit que des Chrétiens vouluſſent enchérir ſur la violence & la lubricité des peu-

Pierre Dupont.

ples les plus barbares. Les malheureux habitants de l'un & de l'autre ſexe éprouverent dans leurs perſonnes, & dans celles qui leur étoient les plus cheres, des tortures, & différentes ſortes de gênes pour les obliger de découvrir à leurs cruels vainqueurs les tréſors cachés : quand on n'en pouvoit plus rien tirer, on les maſſacroit enſuite de ſang froid. Les jeunes filles étoient expoſées à des infamies encore plus odieuſes & plus inſupportables que les plus cruels ſupplices ; & quand le ſoldat fut las de tuer, ou d'aſſouvir ſa brutalité, ſans aucun égard pour l'âge, le ſexe, ou la naiſſance, il chargea de chaînes tout ce qui tomboit entre ſes mains. Les perſonnes du ſexe les mieux faites & les plus jeunes étoient arrachées d'entre les bras de leurs meres ; & les Officiers ſe les réſervoient pour les faire ſervir à leurs infames plaiſirs.

Boy. t. 3. l. 8.

Parmi ces eſclaves infortunés, ſe trouva une jeune fille d'une rare beauté & des premieres maiſons de la ville, appellée Ayſa : elle étoit tombée en partage à un officier Eſpagnol, qui l'amenoit dans le camp & dans ſa tente. Moley Haſcen, qui la rencontra garottée d'une maniere indigne de ſa haute naiſſance, touché de compaſſion, & peut-être d'un ſentiment encore plus vif, arrêta, & offrit à ſon Patron de la ra-

cheter. La Mauriſque, naturellement fiere, & outrée de douleur & de colere, s'écria, en lui crachant au viſage : *Retire-toi, perfide, méchant Haſcen, qui, pour recouvrer un royaume qui ne t'appartenoit pas, as trahi honteuſement ton pays & ta nation.* Mais ce Prince, ſans ſe rebuter, continuant d'offrir à l'Officier des ſommes conſidérables pour ſa rançon, Ayſa furieuſe lui répéta ; *Retire-toi, te dis-je, je ne veux point d'un tyran pour libérateur.* Pierre Dupont.

On prétend que plus de deux cents mille perſonnes périrent ou furent eſclaves : pluſieurs trouverent la fin de leurs jours dans la fureur des ſoldats ; d'autres, qui croyoient échapper dans les ſables & les déſerts voiſins, furent étouffés par les chaleurs exceſſives qui ſe font ſentir dans des climats brûlants, & moururent de ſoif. On fait monter le nombre des priſonniers à plus de quarante mille de différent ſexe.

L'Empereur, maître de Tunis, rétablit Muley Haſcen ſur le trône, mais à condition de relever de la couronne d'Eſpagne ; & pour gage de ſa fidélité, il retint entre ſes mains le fort de la Goulette, dont il rétablit les fortifications. Par ce traité, il obligea le Prince Maure d'en payer la garniſon, & d'y envoyer en ôtage le Prince Mahomet un de ſes enfants, avec quelques autres Seigneurs

Pierre Dupont. de ſa Cour. L'Empereur ſe diſpoſa enſuite à retourner en Europe ; mais avant que de s'embarquer, le vingt-cinq de Juillet que l'Egliſe célebre la fête de ſaint Jacques, Patron de l'Eſpagne, ce Prince en ſolemniſa la mémoire dans ſon camp. Après y avoir entendu la Meſſe, qui fut chantée en muſique, il voulut dîner ſur le grand gallion de Malte, appellé Caracca, où il fut ſervi par les Chevaliers avec une extrême magnificence. Le deſſein de l'Empereur, après avoir mis à la voile, étoit de paſſer par Mehédia, ville d'Afrique, dont il vouloit s'emparer ; mais il s'éleva une tempête qui écarta les vaiſſeaux & les galeres ; & ce ne fut pas ſans de grands périls que cette flotte victorieuſe aborda à Drépano en Sicile.

Le Grand-Maître lui envoya en cette ville une célebre ambaſſade pour le féliciter ſur l'heureux ſuccès de ſes armes. Ce Prince répondit obligeamment qu'il en devoit la meilleure partie à la valeur & au courage des Chevaliers ; & pour tenir l'Ordre toujours attaché à ſes intérêts, il combla de préſents les principaux Chevaliers qui l'avoient ſuivi dans cette expédition, & ordonna, par un nouveau reſcrit, que le Grand-Maître & le Couvent puſſent tirer librement & ſans péages de la Sicile les munitions de guerre & de bouche dont ils au-

roient beſoin. Par un autre édit & un privilege particulier, il déclara qu'aucun Chevalier, ſous quelque prétexte que ce fût, ne pourroit jouir, dans toute l'étendue de ſes états, des biens de l'Ordre, ſans l'attache particuliere du Grand-Maître & du Conſeil, & que les originaux de ſes proviſions n'euſſent été vus par Sa Majeſté ou ſes Miniſtres, ou enregiſtrés dans ſon conſeil d'Etat. Pierre Dupont.

L'eſcadre de la Religion entra heureuſement dans les ports de Malte; mais la joie des Chevaliers fut peu de temps après tempérée par la mort du Grand-Maître, qui à peine remplit cette grande dignité pendant un an. La Religion perdit en ſa perſonne un digne Chef & un véritable Religieux. Pendant ſon gouvernement il interdit aux Chevaliers, ſous des peines très-ſéveres, la coutume, ou, pour mieux dire, l'abus qu'ils avoient apporté d'Italie, d'aller en maſque pendant le carnaval; & il ſubſtitua à ces bacchanales l'uſage des tournois, des combats à fer émouſſé, & de pluſieurs autres jeux militaires, qu'il leur faiſoit regarder comme un exercice plus convenable à des guerriers.

Ce fut par le même attachement à l'obſervance de la regle, qu'il refuſa, malgré les inſtances du Pape Paul III, de nommer à une Commanderie vacante un jeune Chevalier, au préjudice de ſes

Pierre Dupont.

anciens. Il écrivit à ce Pontife qu'à ſon avénement à la grande-Maîtriſe on avoit exigé de lui, comme de tous ſes prédéceſſeurs, des ſerments ſolemnels d'obſerver les ſtatuts de la Religion, & qu'il prioit Sa Sainteté de trouver bon qu'il ne violât pas une obligation qu'il avoit contractée aux pieds des autels & ſur les ſaints évangiles.

Didier de Saint Jaille. 1536. 1 Nov.

DIDIER DE SAINT JAILLE, Prieur de Toulouſe, un des plus généreux défenſeurs de Rhodes, dont nous avons eu lieu de parler dans la relation de ce ſiege, ſuccéda à Pierre Dupont : il fut élu, comme ſon prédéceſſeur, pendant ſon abſence. Le Chevalier de Bourbon parvint en même temps, par la mort de Frere Pierre de Cluis, au grand-prieuré de France. Le premier uſage que le nouveau Prieur fit des richeſſes attachées à ſon prieuré, fut de faire faire une magnifique tapiſſerie, où ſur un fond de ſoie rehauſſé d'or, on voyoit les portraits de tous les Grands-Maîtres repréſentés au naturel, & tirés d'après d'excellents originaux qu'on avoit rapportés de Rhodes, & ſi-tôt qu'un meuble ſi riche & ſi curieux fut achevé, il l'envoya à Malte, & le conſacra pour orner la principale égliſe de cette isle.

Boz. l. 8.

Ces marques de la libéralité & du déſintéreſſement des Chevaliers, n'étoient pas alors extraordinaires dans

l'Ordre : la plupart des Commandeurs, ceux sur-tout qui étoient revêtus des principales dignités de la Religion, en consacroient généreusement tous les revenus à faire des armements contre les Infideles. La plupart cherchoient la gloire préférablement au gain qu'ils pouvoient faire par leurs prises, & on peut dire qu'en tout temps il y avoit plus de Chevaliers en mer que sur terre & dans leurs commanderies. On les voyoit rentrer souvent dans le port de Malte, traînant à leur suite des vaisseaux & des galeres des Infideles, dont ils délivroient aussi-tôt les esclaves chrétiens de différentes nations; & ces Chrétiens, après avoir recouvré leur liberté, rapportoient dans leur patrie le souvenir & le témoignage du zele & de la valeur des Chevaliers. Didier de Saint Jaille.

Parmi ces hommes illustres, qui mériteroient chacun une histoire particuliere, on comptoit Botigella, Prieur de Pise, & Général des galeres; Georges Schilling, Grand-Bailli d'Allemagne; Grolée, Bailli de Lango; Jacques Pelloquin, Lieutenant du Grand-Maître; Léon Strozzi, Prieur de Capoue; Château-Renaud, Maréchal de l'Ordre; le Commandeur Parisot de la Valette, & beaucoup d'autres, dont on trouve les noms dans les Mémoires de la Religion.

Didier de Saint Jaille.

Mais aucun en ce temps-là ne s'étoit rendu plus formidable aux Corſaires, que le Prieur de Piſe : il ne quittoit point la mer. Aucun Corſaire n'oſoit s'approcher des côtes de la Sicile & de Malte, qu'il ne ſe vit auſſi-tôt ſurpris & enlevé ; & il fit cette année tant de priſes, que les Corſaires publioient qu'il avoit dans ſa galere un démon familier déguiſé en chien, qui l'avertiſſoit du jour de leur départ des côtes d'Afrique, & des endroits où il les pourroit rencontrer. On n'avoit guere vu de Général qui joignît à une ſi grande connoiſſance de la mer un courage ſi déterminé : fort ou foible, il attaquoit tout ce qu'il rencontroit, & ſans s'embarraſſer des repréſailles, il faiſoit pendre tous les renégats qui lui tomboient entre les mains. D'ailleurs, dur & ſévere dans le commandement, il exigeoit des Chevaliers qui étoient ſous ſes ordres, la même valeur dont il leur donnoit l'exemple. Il n'étoit pas moins exact dans ce qui regardoit la diſcipline militaire ; & après une expédition où il avoit fait des priſes conſidérables, quelques Chevaliers ayant oſé mettre la main ſur le butin, il les fit arrêter, & les tint dans une longue priſon, comme uſurpateurs des biens de l'Ordre.

Il ne faiſoit que rentrer dans le port de Tripoli, lorſqu'on découvrit ſur le

soir, & du haut de la tour, trois grosses galiotes, qui faisoient route vers l'isle de Gelves. Les Capitaines des galeres lui demanderent aussi-tôt permission de sortir du port pour les aller combattre. *Ne voyez-vous pas*, leur dit cet habile marin, *que s'ils vous apperçoivent, la nuit qui est proche les dérobera à votre poursuite, avant que vous les ayez pu joindre? Laissons-les aller à présent; mais ils n'iront pas si loin que je ne les rattrape demain au point du jour.* En effet, aussi-tôt qu'il fut nuit, il sortit du port avec trois galeres, & tint la route de Gelves autant que les ténebres le lui purent permettre. A peine le jour parut, qu'il découvrit ces galiotes qui alloient de conserve; il leur donna aussi-tôt la chasse. Les Corsaires se voyant poursuivis, se séparerent, & une des galiotes tâcha de gagner les côtes de Barbarie; mais une galere appellée la *Cornue* lui coupant le chemin, l'eut bientôt jointe, & les Chevaliers, le sabre à la main, se présenterent à l'abordage. Les Turcs, qui étoient en grand nombre dans ce vaisseau, se jetterent tous du côté que les Chevaliers vouloient attaquer; leur précipitation & le grand nombre qui ne se trouva que d'un côté, causa leur perte. La galiote se renversa, coula bas à la vue & au grand regret des Chevaliers, encore plus fâchés de la mort des

Didier de Saint Jaille

Didier de Saint Jaille.

eſclaves Chrétiens qui furent noyés, que d'avoir manqué une priſe qui ne pouvoit leur échapper. La ſeconde galiote eut un ſort à peu près pareil; les Chevaliers cherchoient à l'aborder, & comme les Turcs y étoient en grand nombre, ils n'évitérent point le combar, & tournerent la proue contre la galere de la Religion. De part & d'autre il ſe fit de furieuſes décharges de fleches & de mouſqueteries, qui mirent un grand nombre de Chrétiens & de Turcs hors de combat. Le pilote des Infideles, plus adroit que celui des Chevaliers, lui préſenta le côté; & après avoir fait une décharge nouvelle de ſes fleches, prit le large; mais le Général Botigella, qui s'étoit réſervé pour ſecourir la galere qui ſeroit la plus preſſée, s'oppoſa au paſſage de la galiote, & la joignit proue contre proue. Le combat recommença avec une nouvelle fureur; le courſier & les mouſquets firent une furieuſe décharge de part & d'autre; le combat ſe maintint long-temps avec un égal avantage; la victoire plus d'une fois paſſa ſucceſſivement dans l'un & l'autre parti. Les Corſaires, gens de mer, élevés dans le feu & au milieu des armes, ſe battoient avec un courage déterminé; plus d'une fois ils ſe flatterent d'emporter la rembade, & de faire reculer les Chevaliers qui la défendoient;

mais ils avoient en tête des hommes intrépides qui n'avoient jamais connu de péril. Cette courageuſe milice ſe jetta, l'épée à la main, dans la galiote, en même temps que les ſoldats de la *Cornue* forcerent un autre endroit, & ſe joignirent aux ſoldats de la capitane. Ce fut moins alors un combat qu'un maſſacre général. Le ſoldat Chrétien ne fit point de quartier ; mais emportés par l'avidité de faire du butin, ils ſe précipiterent en ſi grand nombre dans ce vaiſſeau, que le poids extraordinaire de ceux qui y entrerent, & qui ſe tenoient tout d'un côté, peut-être auſſi quelque voie d'eau reçue dans ce combat, le firent couler à fond. Les vainqueurs alors confondus avec les vaincus, eurent un ſort pareil, & périrent dans le ſein même de la victoire. Didier de Saint Jaille.

La plus grande des galiotes commandée par Scander, fameux Corſaire, & par un autre Rais ou Capitaine, fit tous ſes efforts pour gagner Zoara, à treize milles de l'isle de Gelves, vers l'Orient ; mais le Chevalier Pariſot de la Valette, Capitaine d'une des galeres, & le digne camarade de Borigella, lui donna la chaſſe ſi vivement, que les Turcs ne purent éviter le combat. Il fut auſſi ſanglant & auſſi meurtrier que le précédent. Scander ſe battit comme un homme qui n'avoit jamais craint la

Didier de Saint Jaille.

mort, & qui ne ſe ſoucioit pas de périr s'il n'étoit pas victorieux. Le Commandeur de la Valette, à la tête des Chevaliers de ſa galere, & en butte aux traits de ſes ennemis, reçut deux coups de fleches, dont il ne s'apperçut point dans la chaleur du combat; mais quelque temps après il ſentit un coup de mouſquet qui lui fracaſſa une jambe, & le jetta ſur le tillac. Dans cet état, & entre la vie & la mort, il ne relâcha rien de ſon courage & de ſon ardeur pour la victoire. Les Chevaliers & les ſoldats Chrétiens, animés par ſes cris, ſe pouſſerent contre les Infideles avec une valeur ſi déterminée, qu'ils entrerent dans leur vaiſſeau. Il y fallut livrer un ſecond combat : les Turcs s'étant ralliés auprès du mât, on en vint tout de nouveau aux mains. Ces Barbares furieux de déſeſpoir, & encouragés par l'exemple de leur Chef, firent des prodiges de valeur; quoique réduits en un petit nombre, ils forcerent les Chrétiens d'abandonner leur vaiſſeau; & après s'être décramponnés d'avec la galere, malgré tous les efforts des Chevalier, ils prirent le large, & firent route du côté de Zoara. Ils n'en étoient pas éloignés quand les Chevaliers, qui voguoient après leur proie, les rejoignirent. On recommença à ſe battre; ce fut un troiſieme combat :

mais la partie n'étoit plus égale. Les Turcs avoient perdu la plupart de leurs ſoldats & de leurs matelots ; à peine en reſtoit-il aſſez pour conduire ce vaiſſeau ; & le peu qui s'y trouva, voyant le rivage proche, ſe jetta à la mer pour le gagner. Comme il y en avoit un grand nombre de bleſſés, la plupart ſe noyerant, &, entre autres, les deux Rais ou Capitaines. Les Chevaliers s'emparerent de la galiote ; on y délivra deux cents Chrétiens ; les Turcs furent mis à la chaîne, & les renégats pendus. Botigella rèntra avec ſa priſe & triomphant dans le port de Tripoli. Didier de Saint Jaille.

Ce ſuccès, & la guerre continuelle que les Chevaliers faiſoient aux Turcs d'Afrique, tant par terre que par mer, détermina ces Barbares à les chaſſer, s'ils pouvoient, de Tripoli. Chaſſe-diables, Seigneur de Tachiora ou Tajora, le plus intéreſſé dans cette guerre, ſe chargea de l'entrepriſe : il raſſembla ce qu'il put tirer de troupes de Tachiora, de Gienzor & d'Almaya ; le rendez-vous étoit à la tour de l'Alcaïde. Il en partit la nuit, & au point du jour il préſenta l'eſcalade aux endroits de la muraille de Tripoli qu'il crut les moins défendus. Il eſpéroit de ſurprendre les Chevaliers ; mais Georges Schilling, Grand-Bailli d'Allemagne, qui commandoit dans Tripoli, averti par des eſpions qu'il en-

Didier de Saint Jaille.

tretenoit dans Tachiora, étoit ſous les armes avec toute ſa garniſon, & les Infideles ne parurent pas plutôt au pied des murailles, qu'ils ſe virent accablés de feux d'artifice, d'huile bouillante & de coups de pierre, pendant que l'artillerie & les mouſqueteries de la place tiroient ſans relâche ſur les troupes les plus éloignées, & qui ſoutenoient ceux qui avoient la tête de l'attaque. Quoique Chaſſe-diables vit bien qu'il étoit découvert, il n'en combattit pas avec moins de courage & de réſolution. Ses troupes, à ſon exemple, firent des efforts extraordinaires pour gagner le haut de la muraille; mais elle étoit bordée par un bon nombre de Chevaliers intrépides, qui ne comptoient pour rien les bleſſures & la mort: pluſieurs périrent par les fleches & la mouſqueterie des Infideles. Ces derniers perdoient encore plus de monde; mais ils les remplaçoient auſſi-tôt par ce grand nombre de troupes qu'ils avoient amenées à cette expédition; au lieu que les Chevaliers, qui pour lors n'étoient pas plus de quarante avec une médiocre garniſon, ne tiroient du ſecours que de leur courage, qui ſembloit même augmenter à proportion que leur nombre diminuoit. Le grand Bailli ſe portoit, ſur-tout, dans tous les endroits qui étoient les plus preſſés; on le voyoit preſqu'en même temps

dans toutes les attaques. Chaſſe-diables, de ſon côté, n'oublioit rien des devoirs d'un digne chef de guerre ; & moins par ſes paroles que par ſon exemple, il entraînoit à ſa ſuite ſes ſoldats, & faiſoit tous ſes efforts pour gagner le haut de la muraille ; mais ce Général ayant été renverſé de deſſus ſon échelle par un coup de feu, on eut bien de la peine à le retirer du fond du foſſé où il étoit tombé. Les Turcs le croyant mort, perdirent courage ; tout ſe débanda, & ils laiſſerent au pied des murailles un grand nombre des leurs qui avoient été tués. Didier de Saint Jaille.

Après leur retraite, le Grand-Bailli dépêcha à Malte un brigantin pour donner avis au Lieutenant du Grand-Maître & au Conſeil de l'entrepriſe de Chaſſe-diables. Il leur repréſenta, dans ſa lettre, que Tripoli ſans baſtions & ſans boulevards, n'auroit pas pu tenir contre une armée qui en auroit fait le ſiege dans les formes ; qu'on étoit même expoſé tous les jours à une pareille ſurpriſe, & que pour la prévenir, & éloigner les Infideles de ſon voiſinage, il falloit attaquer & raſer la tour de l'Alcaïde, qui tenoit de ce côté-là la place bloquée & inveſtie, & empêchoit le commerce des Chrétiens avec les Maures & les Arabes, habitants du pays, & auſſi ennemis des Turcs & des Corſaires que les Chevaliers.

Didier de Saint Jaille.

Le Conſeil approuva cette entrepriſe, dont on confia la conduite au Commandeur Botigella, Prieur de Piſe & Général des galeres. Il ſe mit auſſi-tôt en mer avec cent-cinquante cavaliers & environ ſept cents hommes de troupes que la Religion entretenoit à Malte ; & le Bailli Schilling, Gouverneur de Tripoli, traita en même temps avec quelques Chevaliers ou Seigneurs Arabes, qui moyennant une certaine ſomme dont il convint, lui fournirent un corps de cavalerie. Botigella ayant débarqué ſes troupes à Tripoli, y prit une partie de l'artillerie dont il avoit beſoin, il la fit traîner par ſes eſclaves & par ſa chiourme, juſqu'auprès de la tour qu'il vouloit aſſiéger ; & ſans ſe donner le loiſir d'ouvrir la tranchée, après avoir dreſſé ſes batteries, il ſe contenta de les couvrir de gabions. Chaſſe-diables, au bruit de cette attaque, y accourut de Thachïora avec ce qu'il avoit de troupes ; mais étant arrivé au bourg d'Adabus, qui n'étoit éloigné de la tour que de trois milles, il ſe trouva arrêté par les Chevaliers qui étoient à la tête de la cavalerie des Arabes. Comme il ne ſe ſentoit pas aſſez fort pour attaquer un corps de troupes bordé de cent-cinquante Chevaliers, il ſe contenta de légeres eſcarmouches, à la faveur deſquelles environ ſoixante Turcs ſe jetterent dans la place. Ce ſecours

n'empêcha pas le Général Botigella de la battre continuellement ; mais s'appercevant que ſon artillerie ne produiſoit pas un effet auſſi prompt qu'il le ſouhaitoit, il fit venir de ſes galeres les rambades dont il ſe ſervit comme de mantelets ; & à l'abri de cette eſpece de défenſe, il attacha le mineur au pied des murailles qu'il fit ſauter. Les Chevaliers monterent auſſi-tôt ſur la breche, qu'ils trouverent ſans défenſe. La plupart des Corſaires avoient été enſevelis ſous les ruines de la mine ; ceux qui étoient échappés, encore étourdis du bruit, voyant les Chevaliers maîtres de la breche, & l'épée à la main, mirent les armes bas. Botigella fit auſſi-tôt raſer la tour, & durant que ſa chiourme & les autres eſclaves étoient occupés à ce travail, il s'avança à la tête de ſa petite armée vers le bourg d'Adabus, où l'ennemi s'étoit retranché. Il l'en chaſſa, abandonna aux Arabes le pillage de cette bourgade, & après avoir laiſſé dans Tripoli les troupes néceſſaires pour en fortifier la garniſon, il ſe rembarqua pour retourner à Malte. Didier de Saint Jaille.

Il trouva ſur ſa route un grand galion qui venoit d'Egypte, chargé de riches marchandiſes. Un fameux Capitaine Turc, appellé Ardor, le commandoit. Botigella alla droit à lui avec ſes galeres, le joignit, & malgré tout le feu de ſes

Didier de Saint Jaille.

canons, les Chevaliers ſe préſenterent à l'abordage, ſauterent dans le vaiſſeau Turc le ſabre à la main, & s'en rendirent maîtres. On y fit deux cents Turcs priſonniers & eſclaves, & la priſe fut eſtimée cent-ſoixante mille écus. Botigella toujours heureux, & qui méritoit de l'être, rentra dans le port de Malte. Le Commandeur Jacques de Pelloquin, Lieutenant du Grand-Maître; la plupart des Seigneurs du Conſeil, & ce qu'il y avoit de Chevaliers dans l'isle, ſe trouverent ſur le port pour le recevoir à ſon débarquement. Comme on avoit appris l'heureux ſuccès de ſon expédition, il en fut loué & félicité publiquement; & toute cette noble milice le conduiſit comme en triomphe à l'Egliſe de S. Laurent, où il fut remercier Dieu du ſuccès qu'il avoit donné à ſes armes.

On étoit encore dans les premiers mouvements de la joie que cauſoit au couvent l'heureux retour du Géneral Botigella, lorſque différents accidents y répandirent une conſternation générale. Un jeune Diaco ou Novice, qui aſpiroit à devenir Chapelain de l'Ordre, vola des perles & des pierreries dont les Chevaliers avoient orné la ſtatue de Notre-Dame de Philerme, qu'on avoit rapportée de Rhodes. Quelques jours après un Chevalier Anglois, éperduement amoureux d'une Maltoiſe, mais furieux de jalou-

sie, sur de légers soupçons, la poignarda de sa main. Le Lieutenant du Grand-Maître fit arrêter le voleur & le meurtrier; & après qu'ils eurent été condamnés par les Juges séculiers de l'isle, on les transporta à un mille loin du port: on les mit ensuite dans des sacs, & on les jetta tous vivants dans la mer. Didier de Saint Jaille.

Ces malheurs en précéderent un autre qui n'affligea pas moins tout le corps de la Religion. Le Chevalier de Varennes-Nagu, Commandeur de Trébous, étant arrivé à Malte le 10 d'Octobre, y apporta les tristes nouvelles de la mort du Grand-Maître de saint Jaille, qui étant parti du prieuré de Toulouse pour se rendre au couvent, tomba malade à Montpellier, & y mourut le 26 de Septembre. On s'assembla le lendemain pour lui donner un successeur. Cette dignité regardoit particuliérement le Commandeur Botigella, ou le Seigneur de Grolée, appellé autrement le Commandeur Passim, Bailli de Lango, tous deux anciens Chevaliers, & que par leurs services, leurs faits d'armes, & une piété singuliere, avoient si bien mérité de la Religion & de toute la Chrétienté. 26 Sept. 1536.

Mais une cabale conduite par le Chevalier Garcie Cortez, qui se trouva alors le Chevalier de l'élection, tourna le plus grand nombre des suffrages en faveur du Commandeur JEAN D'OMEDES, de la Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes.

langue d'Arragon, & Bailli de Caſpe. Ce Bailli lui avoit promis long-temps auparavant de lui faire tomber ſon Bailliage, ſi par ſon moyen il parvenoit à la grande-Maîtriſe. L'habile Eſpagnol, homme intrigant, & qui trouvoit ſa propre élévation dans celle de ſon ami, fit valoir, parmi les ſeize électeurs, la bleſſure & la perte d'un œil qu'Omedes avoit ſoufferte pendant le ſiege de Rhodes. Peut-être auſſi que ſans trop appuyer ſur une bleſſure, preuve de valeur ſouvent équivoque, l'adroit Eſpagnol ſut ſe prévaloir de la ſupériorité que les Chevaliers de ſa nation, à la faveur de la puiſſance de l'Empereur, prenoient alors dans les aſſemblées de la Religion. Quoi qu'il en ſoit, on n'eut pas plutôt rendu publique l'élection d'Omedes, que la plupart des trois cents ſoixante Chevaliers qui compoſoient l'aſſemblée, en parurent conſternés. Les triſtes préjugés qu'on fit alors du gouvernement de l'élu furent juſtifiés dans la ſuite par une conduite intéreſſée, partiale, & même pleine de dureté.

L'illuſtre Botigella, ſi digne de cette premiere place, en fut exclus, & il ne garda pas même celle de Commandant ou de Général des galeres, dont Léon Strozzi, Prieur de Capoue, fut depuis revêtu, jeune Seigneur d'une des premieres maiſons de Florence, proche parent de

de Catherine de Médicis, Reine de France, & auquel le Pape Clément VII son oncle, en lui donnant l'habit de l'Ordre, avoit remis cette dignité, qu'il poſſédoit quand il fut élevé au ſouverain Pontificat. Jean d'Omedes.

Le jeune Prieur devenu capitaine avant que d'avoir été ſoldat, avoit fait ſes premieres armes ſous le commandement du fameux André Doria, Général de l'Empereur, & pour prémices de ſon commandement, il ſe trouva avec quatre galeres de la Religion à la priſe de douze autres, commandées par un Turc appellé Ali Zélif, grand homme de mer, & chef de cette eſcadre. Doria, ſans compter les galeres de la Religion, en avoit trente-quatre, & ayant rencontré les Infideles dans le canal de Corfou, il les attaqua avec cette confiance que lui donnoit juſtement le nombre ſupérieur de ſes galeres. Mais il éprouva dans cette occaſion que rien n'eſt ſupérieur à un courage déterminé. Ali avoit ſur ſes galeres un grand nombre de Janiſſaires, qu'il étoit chargé de paſſer en Dalmatie, où Soliman aſſembloit un corps de troupes. Ces ſoldats firent paroître une valeur ſurprenante, & ſe battirent en gens qui ne vouloient pas ſurvivre à leur défaite. Ils s'attacherent ſur-tout aux galeres des Chevaliers, leurs anciens & perpétuels ennemis; deux galeres Tur-

Jean d'Omedes.

ques, dont l'une étoit la capitane, inveſtirent la capitane de Malte. La premiere s'attacha à la proue, & l'autre préſenta le côté. Le combat fut ſanglant & meurtrier : les Turcs preſſoient vivement les Chevaliers. Pluſieurs de cet Ordre, entre autres, Conſtans Opert, un des principaux Officiers de la capitane, fut tué en s'oppoſant courageuſement à l'abordage des Turcs, qui tâchoient de ſe jetter dans cette galere. La fortune ſembloit en cet endroit les favoriſer, & peut-être qu'ils auroient enlevé la capitane ; mais dans ce péril, le Prieur de Capoue fit braquer une coulevrine contre la galere qui préſentoit le côté. Ce fut le ſalut de la capitane : la galere ennemie, bleſſée ſous œuvre de ce ſeul coup, ſe remplit d'eau, & coula bas. Les Chevaliers pour lors débarraſſés de ce côté-là, tournerent toutes leurs forces contre la capitane des Turcs : le combat devenu plus égal, devint auſſi plus meurtrier. Les Chevaliers & les Turcs, dans la vue d'enlever la capitane du parti contraire, ſe précipitoient également dans les armes les uns des autres. Les Chevaliers à la fin parurent prendre de l'avantage ſur ces Infideles ; ils forcerent les Janiſſaires, & ſe jetterent en foule & le ſabre à la main dans leur galere. Les Turcs revenus de l'étourdiſſement que leur cauſa une attaque ſi violente,

recommencerent le combat avec une nouvelle fureur ; le ſoldat acharné ne vouloit ni donner ni recevoir de quartier ; le vivant prenoit auſſi-tôt la place du mort. Preſque tous les Turcs avoient été tués, que les Chevaliers n'étoient pas encore maîtres de la galere, & le peu qui reſtoit d'Infideles combattoient moins pour ſauver leur vie, que pour la faire perdre à un Chevalier. Ils ſe firent tous tuer juſqu'au dernier, & ce qu'on n'avoit guere vu dans ces ſortes de combats, le Prieur prit cette galere ſans y avoir fait un ſeul priſonnier. Jean d'Omedes.

Les Infideles, qui étoient dans les autres galeres, malgré l'inégalité du nombre des vaiſſeaux, ne montrent pas moins de courage ; & quoique environnés de trente-huit galeres chrétiennes, ils ſe battirent avec la même opiniâtreté que ceux de la capitane. Les Chrétiens forcerent enfin la victoire à ſe déclarer en leur faveur, mais ils l'acheterent fort cher ; & outre un grand nombre de ſoldats, on y perdit Antoine Doria, un des Officiers Généraux, le Chevalier Copés, & pluſieurs autres de même ordre, qui furent tués ou bleſſés dans ce combat.

Le Général de l'Empereur ayant appris que dix galeres de France étoient parties du port de Marſeille pour porter à Conſtantinople un Ambaſſadeur du Roi François I, ſe rangea ſous le cap de Paſ-

Jean d'Omedes.

faro pour les ſurprendre. Le Général de la Religion, pour obſerver une exacte neutralité entre ces Princes, ſe ſépara du corps de la flotte, courut pendant ce temps-là les côtes de la Calabre, donna la chaſſe à deux groſſes galiotes & une flûte de Corſaires, dont il ſe rendit maître, & délivra quatre cents eſclaves Chrétiens qu'il conduiſit dans le port de Malte, avec les priſonniers qu'il avoit faits. Tout le monde courut le féliciter ſur l'heureux ſuccès de ſes premieres armes, & on en tira d'heureux préjugés qu'il juſtifia depuis par de grandes actions qu'il fit, tant ſur l'Océan que dans la Méditerranée. A peine ce jeune Général avoit-il déſarmé, qu'il apprit que Philippe Strozzi, ſon pere, avoit été fait priſonnier dans un combat par le jeune Côme de Médicis, Duc de Florence; que ce Prince l'avoit fait conduire dans cette ville chargé de chaînes, & qu'on lui faiſoit actuellement ſon procès comme à un criminel d'Etat & à un rebelle. Le Prieur de Capoue, accablé par une ſi triſte nouvelle, demanda au Conſeil ſon congé; &, après l'avoir obtenu, il frêta, à ſes dépens, un brigantin, & partit ſur le champ pour paſſer en Italie.

Pour l'intelligence de ce point d'hiſtoire, qui influe beaucoup dans tout ce que nous ſerons obligés de rapporter au ſujet de ce Prieur un des plus grands

Capitaines de ſon ſiecle, il faut ſe ſouvenir de tout ce que nous avons dit dans le livre précédent, touchant la guerre que l'Empereur Charles-Quint avoit faite au Pape Clément VII, de la maiſon de Médicis. Pendant cette guerre & la priſon de ce Pontife, les citoyens de Florence étoient partagés en deux partis; les uns, attachés à la maiſon de Médicis, tâchoient de la porter ſur le trône & la rendre ſouveraine; les autres ſoutenoient l'ancien gouvernement, & vouloient conſerver leur liberté & l'Etat républicain. Tant que le Pape Clément fut brouillé avec l'Empereur, ce Prince avoit maintenu hautement les Républicains; ils comptoient abſolument ſur ſa protection, & les Médicis avoient été chaſſés de Florence comme des tyrans & des ennemis de la liberté publique. Jean d'Omedes.

Mais l'Empereur, dont les réſolutions changeoient ſuivant ſes intérêts, s'étant raccommodé avec le Pape, la confiance des Florentins diminua, & leur liberté fut fort ébranlée; par le traité fait entre le Pape & Charles-Quint, les Médicis devoient être rétablis à Florence dans tous leurs biens, & dans les dignités dont ils étoient en poſſeſſion avant leur banniſſement; & par un article ſecret, l'Empereur s'étoit engagé à établir, comme Prince & Gouverneur perpétuel de cette République, Alexandre de Médicis, bâ-

Jean d'Omedes.

tard de Laurent, Duc d'Urbain : d'autres diſent qu'il étoit fils de Clément même. Tel fut le ſujet du ſiege que les troupes du Pape & de l'Empereur mirent de concert devant cette place ; &, après s'en être rendus les maîtres, pour ne pas effaroucher le parti Républicain, l'Empereur voulut que le nouveau Prince ne prît ſimplement que le titre de Gouverneur de la République de Florence. Mais Alexandre, trop jeune pour être modeſte, & ſe voyant depuis devenu gendre de l'Empereur par ſon mariage avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de ce Prince, affectoit des manieres de Souverain, & gouvernoit cet Etat avec une hauteur & une indépendance qui le rendirent odieux, non-ſeulement à ſes concitoyens, mais encore à ſes propres parents. Il ſe forma contre la vie de ce Prince une dangereuſe conſpiration ; Philippe Strozzi, mari de Clarice de Médicis, ſœur du Pape Léon X, ſe mit à la tête des conjurés, & il eut l'adreſſe d'engager dans le même parti Laurent de Médicis, couſin d'Alexandre, ſon plus proche héritier, & même ſon favori. Peut-être qu'outre le motif & le prétexte de défendre la liberté publique, il enviſageoit une ſi grande ſucceſſion, & qu'il étoit plus ennemi du Prince que de la principauté.

Ce perfide, le Miniſtre ordinaire des

plaiſirs du Duc Alexandre, ſous prétexte d'un rendez-vous qu'il lui avoit ménagé, à ce qu'il lui dit, avec une Dame Florentine, l'attira dans ſa maiſon, & le poignarda. Mais, au lieu de s'emparer du palais, & d'exciter le peuple, par l'eſpérance & l'appât de la liberté, à prendre les armes en ſa faveur, le trouble, l'étonnement & la peur ſuccéderent à une action ſi cruelle; il s'enfuit, & les partiſans de la maiſon de Médicis, revenus de leur ſurpriſe, & qui ne pouvoient ſe maintenir ſans un chef, mirent en la place du Duc Alexandre, Côme de Médicis, quoique d'une branche éloignée, jeune homme à peine âgé de ſeize ans, mais d'un eſprit déjà formé, & qui dans une conjoncture ſi délicate, ne montra pas moins de courage que d'ambition. Il étoit fils de Jean de Médicis, un des plus fameux Capitaines d'Italie, & de Marie Salviati, femme illuſtre par la nobleſſe de ſon origine, & par la ſageſſe de ſa conduite. Depuis la mort de Jean de Médicis elle avoit vécu dans un veuvage auſtere: renfermée dans ſa maiſon, elle n'avoit paru occupée que de l'éducation du jeune Côme. Aux premieres nouvelles qu'elle eut qu'on vouloit faire occuper à ſon fils la place du Duc Alexandre, ſoit que, par un ſentiment de mere, elle craignît pour lui un poſte ſi dangereux, ſoit auſſi, comme des Hiſtoriens l'ont avan-

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes.

cé, que cette généreuſe femme préférât la liberté de ſa patrie à l'élévation de ſon fils, elle employa ſes prieres & ſes larmes pour le détourner de cette entrepriſe. Mais Côme, plus ferme ou plus ambitieux, ſans écouter ſes remontrances, ſe livra aux partiſans de ſa maiſon : par leur crédit il fut reconnu dans une aſſemblée publique pour Gouverneur de la république. L'Empereur, averti de la mort funeſte de ſon gendre, confirma cette diſpoſition. Côme prit les rênes du gouvernement, & dans un âge ſi peu avancé, il ſe conduiſit avec tant de prudence, qu'il ne ſeroit pas aiſé de décider s'il fut plus redevable de la principauté de Florence à la fortune, qu'à ſon habileté.

Strozzi & les partiſans de l'état républicain voyant que le parti des Médicis prévaloit dans la ville, en ſortirent, délivrerent ſecrétement des commiſſions pour lever des troupes, & ſe mettre en état d'y rentrer les armes à la main. Ils ſe flattoient que le jeune Côme, occupé des premiers ſoins du gouvernement, on ne ſeroit pas ſi-tôt en état de les pourſuivre. Mais ce Prince, qui avoit des eſpions fideles dans toutes les cabales, fut bientôt averti de leur armement ; & pour ne leur pas donner le temps de le groſſir, il ſortit de Florence, à la tête de ſes amis & des troupes que le Gouver-

nement entretenoit en tout temps. Fortifié de l'autorité des loix dont il étoit dépositaire, il marcha droit aux Strozzi, qui étoient prescrits publiquement par le Magistrat. Les deux partis se rencontrerent proche de Marono, village peu éloigné de Florence. On en vint bientôt aux mains; mais ce fut moins un combat qu'une déroute. La plupart des conjurés, craignant de tomber dans les mains de leurs ennemis, prirent la fuite. Strozzi, & quelques amis fideles, qui ne voulurent pas l'abandonner, firent ferme, & se battirent en désespérés, & comme des gens qui se vouloient faire tuer: ils n'en purent venir à bout. Côme, qui avoit un si grand intérêt de connoître à fond les forces & les relations secretes de ce parti, avoit ordonné qu'on les épargnât. Il fut obéi, on se contenta de les envelopper: il furent désarmés, chargés de chaînes & conduits dans les prisons de Florence, où on commença à instruire leur procès. Jean d'Omedes.

Ce fut sur d'aussi tristes nouvelles que le Prieur de Capoue partit de Malte, & passa en Italie, pour travailler à la liberté de son pere. Mais étant arrivé à Naples, il apprit qu'il s'étoit tué lui-même dans sa prison, soit pour éviter l'ignominie du supplice, soit comme quelques Historiens l'ont publié, par la crainte que la violence des tortures & de la question

Jean d'Omedes.

ne lui arrachât le nom des partiſans ſecrets qu'il avoit dans la ville. Cet homme que l'antiquité païenne eût adoré, mais que Rome chrétienne condamne, ſe tua d'une épée qu'on avoit laiſſée dans ſa chambre. On trouva ſur le manteau de la cheminée ce vers de Virgile, qu'il y avoit gravé auparavant avec la pointe de cette épée;

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor.
Qu'il ſorte de ma cendre un généreux vengeur.

Ses enfants, fideles à la mémoire de leur pere, ſe dévouerent à ſa vengeance, mais d'une maniere noble & autoriſée par les loix. Comme ils regardoient l'Empereur comme le deſtructeur de la liberté de leur patrie, & l'auteur indirect de la mort de leur pere, ils s'attacherent à la France, & ſervirent dans ſes armées. Pierre Strozzi l'ainé parvint par ſa valeur à la dignité de Maréchal, & le Prieur de Capoue ſe diſtingua dans le ſervice de mer, où il commanda en qualité de Général des galeres. Il n'en fut pas moins utile à ſon Ordre: la ſuite de cette hiſtoire ſera connoître les ſervices importants qu'il rendit à la Religion. Il en auroit même depuis rempli la premiere dignité, ſi on n'avoit craint que, pour ſatisfaire ſon reſſentiment particulier, il n'eût donné atteinte à la neutralité dont les Grands-Maîtres & tout

l'Ordre font profeſſion à l'égard des Princes Chrétiens. Jean d'Omodes.

En ſon abſence, & pendant ſon ſéjour en Italie, le Chevalier Paul Siméoni, Prieur de Lombardie, qui avoit eu tant de part à la priſe de Tunis, fut fait Général des galeres, & reçut ordre peu après de ſe trouver avec le Marquis de Terre-Neuve devant le port de Suſe en Afrique, qui s'étoit ſouſtraite de l'obéiſſance de Muley-Haſcen, Roi de Tunis, & que ce Prince vouloit aſſiéger.

Suſe a été bâtie ſur un rocher proche de la mer, à huit ou neuf lieues de Tunis, au-delà du Cap-Bon. Le port en eſt ſûr & défendu comme une place par un ancien château fortifié, & entouré de foſſés avec une eſplanade autour. Depuis que l'Empereur fut de retour de la conquête de Tunis, les Turcs ſe ſaiſirent de la plupart des places qui ſont le long de la côte, & reſſerrerent Muley-Haſcen dans ſa capitale. Ce Prince, pour ſe rétablir entiérement dans ſes Etats, & en chaſſer les uſurpateurs, eut recours à l'Ordre de ſaint Jean. Il envoya à Malte un Ambaſſadeur appellé Camugi, pour implorer le ſecours des Chevaliers. Et pour les intéreſſer dans cette entrepriſe, ce Miniſtre leur repréſenta que les Corſaires avoient fortifié Tachiore; qu'ils y avoient jetté une puiſſante garniſon ſous le commandement de Mora Aga, un

Jean d'Omedes. des principaux Capitaines de Barberouſſe ; qu'on attendoit ce Général des Corſaires avec une flotte nombreuſe, & que ſi on ne prévenoit ſes deſſeins, la Religion ne pourroit jamais conſerver Tripoli. Le Grand-Maître jugea à propos de faire paſſer ces avis à l'Empereur, qui ſe trouvant plus intéreſſé lui-même à la défenſe de Muley ſon vaſſal, que la Religion, exhorta le Grand-Maître à joindre ſes forces avec celles de Sicile pour chaſſer les Corſaires de la côte de Barbarie, & il ordonna à ſon Vice-Roi de fournir à Muley tout le ſecours dont il pourroit avoir beſoin pour faire le ſiege de Suſe.

Le Grand-Maître & le Vice-Roi mirent en mer quatorze galeres chargées d'un bon nombre de Chevaliers, & des troupes que la Religion tenoit à ſa ſolde, auxquels le Vice-Roi pour ſa part joignit trois mille hommes d'infanterie, ſous les ordres du Marquis de Terre-Neuve, Seigneur Sicilien, qui devoit commander les troupes de débarquement, pendant que le Général des galeres de la Religion tiendroit la mer.

Cette eſcadre ayant traverſé le canal de Malte, aborda proche de l'endroit où Muley avoit formé ſon camp. Après que le Marquis de Terre-Neuve & les Chevaliers eurent débarqué leurs troupes & un train d'artillerie dont le Roi

de Tunis manquoit, on ouvrit la tranchée & on dreſſa les batteries, qui commencerent à foudroyer l'endroit le plus foible de la ville : on l'auroit infailliblement emportée, ſi le Marquis, trompé par un renégat, n'eût changé ſon canon de place. Ce renégat, feignant de s'être échappé, & affectant une ſenſible douleur d'avoir quitté ſa religion & ſon pays, ſe jetta aux pieds du Marquis, répandant un torrent de larmes, & lui demanda pardon de ſa déſertion & de ſon apoſtaſie. Le Marquis, ſéduit par les apparences de ſon repentir, lui promit un aſyle dans ſon armée, & après la priſe de Suſe, de le repaſſer en Europe. Il interrogea enſuite ce renégat ſur l'état de la place : le traître lui en fit un rapport concerté auparavant avec le Gouverneur. Il lui dit ſur-tout avec un air de ſincérité, que l'endroit que ſon canon battoit étoit le plus fort de la place ; que la muraille étoit terraſſée, & que, quand même on pourroit la ruiner & l'abattre, on trouveroit derriere de profonds retranchements fortifiés de flancs & de redans, & garnis d'un grand nombre de mouſquetaires qui en défendoient l'approche ; que le Gouverneur le voyant attaché à cette attaque, s'étoit vanté qu'il y feroit périr tous les Chrétiens. Le Marquis inquiet & chagrin, lui demanda quel étoit le poſte le plus foible de la place :

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. le renégat l'ayant amené au point qu'il ſouhaitoit, lui indiqua l'endroit le plus fort. Le Marquis, ſéduit par les conſeils de ce perfide, changea ſa batterie de place, & porta tout l'effort de ſes armes contre certaines tours qui flanquoient le château. A en croire le renégat elles devoient crouler aux premiers coups de canon; on conſomma toute la poudre qu'on avoit apportée de Malte & de Sicile, ſans y avoir pu faire qu'une breche aſſez étroite. Cependant, comme les munitions de guerre manquoient, le Marquis, toujours trompé par le renégat, voulut qu'on tentât un aſſaut. Cent trente Chevaliers & quatre cents ſoldats à la paie de la Religion y monterent les premiers. Quoiqu'ils ne puſſent s'avancer qu'à la file, ils ne laiſſerent pas de gagner le haut de la breche; leur deſſein étoit d'y faire un logement, mais ils trouverent devant eux des retranchements ſi hauts & ſi profonds; il partit des flancs tant de coups de mouſquets & d'arbalêtres, qu'ils furent obligés de ſe retirer. On propoſa de tourner d'un autre côté l'attaque & les batteries; le défaut de poudre empêcha l'exécution de ce projet. Ce fut avec une violente douleur que le Marquis ſe vit réduit à lever le ſiege. Avant que de ſe rembarquer il vouloit décharger ſa colere ſur le renégat; mais celui-ci content de l'heureux

ſuccès de ſa tromperie, étoit entré dans la ville pour en recevoir la récompenſe. Les Chevaliers, après avoir laiſſé aux pieds des murailles & ſur la breche un grand nombre de leurs camarades & de leurs ſoldats, retournerent triſtement à Malte, où ils ſe plaignirent que l'Empereur, eût ſacrifié les forces de la Religion ſous un Général ſi peu digne de les commander. Jean d'Omedes.

Le Commandeur Botigella joignit ſes avis à de ſi juſtes plaintes : il revenoit de Tripoli dont il avoit été Gouverneur, & après ſon temps fini, on lui avoit donné pour ſucceſſeur Fernand de Francamont, Commandeur d'Ecolca ; & Alphonſe Cordan, Chevalier d'une grande réputation, devoit commander la cavalerie de la place. Botigella à ſon retour prit occaſion du mauvais ſuccès du ſiege de Suſe, pour repréſenter au Grand-Maître & au Conſeil que l'expérience devoit leur avoir appris que les Chrétiens ne feroient jamais de conquêtes fixes & durables ſur les côtes d'Afrique, & parmi les Maures, ſoit par l'averſion qu'inſpire la différence des religions, ſoit par l'inconſtance & la légéreté naturelle de ces peuples, qui n'étoient pas même plus fideles aux Souverains de la nation, qu'aux étrangers ; que depuis le retour de Charles-Quint, la plupart des villes qui ſont le long des côtes d'Afrique s'é-

Jean d'Omedes.

toient revoltées plus d'une fois ; que ces guerres & les armements que la Religion faiſoit en faveur de l'Empereur, épuiſoient l'Ordre de ſes meilleurs ſujets, & lui coûtoient des ſommes immenſes ; que la ceſſion que ce Prince avoit faite de Tripoli, ou, pour mieux dire, que la condition onéreuſe de ſe charger de la défenſe d'une pareille place qu'il avoit attachée au tranſport qu'il avoit fait de l'isle de Malte, devoit être regardée comme un préſent fatal à la Religion, & qu'il falloit la remettre au plutôt à ce Prince, ou, s'il prétendoit que les Chevaliers y reſtaſſent, exiger qu'il la mît lui-même en état de défenſe, & qu'il y fît conſtruire à ſes dépens des fortifications, & d'autres ouvrages néceſſaires pour ſoutenir un ſiege.

Quelque déférence qu'eût le Conſeil pour le ſentiment de Botigella, il jugea à propos, ſur une affaire auſſi importante, de conſulter les Chevaliers les plus habiles en fait de fortifications, & ſur-tout ceux qui avoient commandé dans cette place. Tous d'un même avis conclurent qu'elle n'étoit pas tenable ; & ſur leur rapport, le Conſeil dépêcha à l'Empereur le Bailli Grolée, qui, étant arrivé à ſa Cour, lui repréſenta qu'il étoit impoſſible de conſerver Tripoli, ſi on ne fortifioit cette place par des murailles de la hauteur & de la largeur néceſſaires :

qu'il y falloit creuſer des foſſés, y ajouter des boulevards; que ſans cette précaution, c'étoit expoſer à la boucherie les Chevaliers qui s'y renfermeroient; que la ville priſe, le château bâti à l'antique ne dureroit que peu de jours; qu'il ſeroit peut-être plus utile pour le ſervice de Sa Majeſté d'abandonner une auſſi méchante place, d'en faire ſauter le château, & de combler l'embouchure du port. Mais l'Empereur, qui ne vouloit, ni faire la dépenſe néceſſaire pour fortifier cette place, ni ſe priver d'un port qui lui ſervoit d'entrée dans l'Afrique, & dont la défenſe ne lui coûtoit rien, chargea le Bailli, de dire, de ſa part, au Grand-Maître & au Conſeil, qu'il n'oublieroit rien pour mettre Tripoli en état de défenſe; qu'il exhorteroit l'Ordre à y entretenir toujours une forte garniſon, & qu'en cas que les Infideles en formaſſent le ſiege, il alloit envoyer inceſſamment des ordres très-précis au Vice-Roi de Sicile, pour y jetter tous les ſecours dont on auroit beſoin. Ce Prince ajouta qu'il eſpéroit dans peu de chaſſer tous les Corſaires Turcs des côtes d'Afrique, & qu'en attendant qu'il pût tourner ſes armes de ce côté-là, la Religion lui feroit plaiſir de joindre ſes galeres à la flotte qu'il avoit envoyée dans la Méditerranée. Jean d'Omedes.

Le Bailli, à ſon tour, ayant rendu compte au Conſeil du ſuccès de ſon am-

Jean d'Omedes.

baſſade, on arma auſſi-tôt quatre galeres; deux cents Chevaliers s'y embarquerent ſous le commandement de Siméoni, Bailli de Lombardie, qui joignit à Meſſine l'armée chrétienne, commandée par André Doria, Prince de Melphe, & Grand-Amiral de l'Empereur. Ce Général étoit Génois, d'une maiſon noble; mais qu'il illuſtra par ſa valeur incomparable. Le Roi François I, & le Pape Clément VII, lui confierent l'un après l'autre le commandement de leurs flottes. Il quitta depuis la ſolde du Roi, & ſe mit à celle de l'Empereur. Ce Prince, dont l'intrigue étoit encore plus redoutable que l'épée, & ſi habile à corrompre les Généraux de ſes ennemis, ſéduiſit le Génois par les offres qu'il lui fit faire d'une penſion de ſoixante mille ducats, & de douze galeres entretenues, avec la liberté des Génois ſous la protection de l'Empereur, & que Savonne ſeroit remiſe ſous la domination des Génois. Doria, ayant fait ſon traité, publia, pour juſtifier ſon changement de parti, que le Roi de France ne lui payoit pas l'entretien de ſes galeres; qu'il l'avoit fruſtré de la rançon du Prince d'Orange ſon priſonnier de guerre, & que quelques offices qu'il eût employés auprès des Miniſtres de François I, en faveur des Génois ſes compatriotes, il n'avoit pu obtenir qu'il les traitât moins

durement. On prétend que ce dernier sujet de plainte eut plus de part à son changement de parti, que tous les autres ; que ce Général, avide de gloire, s'étoit flatté de s'en acquérir une immortelle en délivrant sa patrie de la domination des Français. Peut-être envisageat-il en même temps, qu'à la faveur de la protection de l'Empereur, & sous ombre de cette liberté, il y établiroit sa propre autorité pour regle du Gouvernement. Jean d'Omedes.

Quoi qu'il en soit de ces différents motifs, la France ne pouvoit guere faire de perte plus considérable, ni l'Empereur d'acquisition plus utile. Il s'en servoit également contre Soliman & contre François premier ; & dans l'occasion dont nous parlons, il commandoit non-seulement les vaisseaux de Charles-Quint, mais il avoit encore l'autorité suprême en qualité de Généralissime sur toute la flotte de la ligue chrétienne.

Le Pape étoit entré dans cette ligue avec l'Empereur & l'Ordre de Malte ; il étoit question d'y engager les Vénitiens ; mais ces Républicains évitoient avec soin tout sujet de rupture avec Soliman, Prince redoutable, & dont les états étoient voisins de ceux de la République. Doria, pour les rendre suspects à Soliman, & comme si ces Républicains eussent agi de concert avec lui, écrivit

Jean d'Omedes. à Girolamo Pézaro leur Général, qu'il falloit qu'il attaquât les Turcs, avant que leurs différentes eſcadres fuſſent jointes. Il envoya ſa lettre par une petite barque, qui ne manqua pas, comme c'étoit ſon deſſein, de tomber entre les mains des Infideles. Elle fut envoyée auſſi-tôt à Soliman, qui en fit des plaintes très-aigres au Baile ou Ambaſſadeur de la république. En vain ce Miniſtre proteſta que la République n'avoit aucune intelligence avec Charles-Quint; ſes ſerments & toutes ſes proteſtations ne faiſoient pas grande impreſſion ſur l'eſprit de Soliman : *Et il n'y a*, lui dit ce Prince, *qu'un ſeul moyen de juſtifier vos maîtres; c'eſt qu'ils ſignent actuellement une ligue avec moi contre l'Empereur, & qu'ils joignent leurs vaiſſeaux à ma flotte pour attaquer ſes Etats.* Le Sénat, dont la neutralité eſt la maxime fondamentale, rejetta cette propoſition, & il arriva dans le même temps un accident qui fournit le ſujet ou le prétexte à une rupture.

La galere impériale du Sultan, écartée par la tempête, étant tombée de nuit dans la flotte des Vénitiens, Alexandre Contarini, Provéditeur Général de l'armée, croyant à cauſe des ténebres, que ce fût un vaiſſeau de Corſaires, l'attaqua, tua le Rais ou Commandant, tailla en pieces trois cents Janiſſaires, & s'en rendit maître. Soliman en fit de grandes

plaintes, & demanda que Contarini lui fût livré pour être puni. Mais n'ayant pu obtenir cette satisfaction, il déclara la guerre aux Vénitiens. Jean d'Omedes.

Quelque part que les Chevaliers aient eu dans cette guerre, le détail n'est point de mon sujet ; je remarquerai seulement que les flottes chrétiennes & celle du Turc, se rencontrerent proche d'un golfe de la mer Adriatique, qu'elles se canonnerent furieusement ; mais que celle des Turcs, moins forte & commandée par Barberousse, se jetta dans le golfe d'Arta, pour éviter le combat ; qu'il se passa plusieurs actions particulieres, mais peu décisives ; enfin que Doria, quoique sollicité puissamment par le Patriarche d'Alexandrie, qui commandoit l'escadre du Pape, & par les Chevaliers de saint Jean, sous prétexte que les vaisseaux manquoient de vent, refusa opiniâtrément d'avancer sur les ennemis, & qu'il vit tranquillement échapper Barberousse, de peur de faire périr le seul Général ennemi, redoutable à son maître, & qui, tant qu'il vivroit, le rendroit lui-même nécessaire à l'Empereur : politique qui s'observa réciproquement entre Barberousse & Doria, qui, sans aucune intelligence concertée entre eux, ne poussoient jamais leur avantage contre leurs propres intérêts, & jusqu'à se défaire d'un ennemi qui, tout rival qu'il

Jean d'Omedes. étoit, ſervoit à faire valoir leur capacité & leurs talents.

Les armes des Chrétiens furent encore moins heureuſes par terre, qu'elles ne l'avoient été ſur mer. La conquête de la Hongrie avoit toujours fait partie du vaſte projet, ou, pour mieux dire, de la chimere d'une monarchie univerſelle, qu'on a attribué à Charles-Quint. Ferdinand, Roi des Romains, & frere de ce Prince, de concert avec lui, ou, pour mieux dire, par ſes ordres, tenoit actuellement la ville de Bude aſſiégée, & Rocandorf, un de ſes Généraux, pouſſoit ce ſiege avec beaucoup de vigueur. Soliman, jaloux de l'agrandiſſement de la maiſon d'Autriche, & ſous prétexte que Sépuſe, dernier Roi de Hongrie, l'avoit nommé par ſon teſtament tuteur d'un fils qu'il avoit laiſſé encore à la mamelle, envoya Mahomet, un de ſes Bachas, pour jetter du ſecours dans la place. Le Général Turc attaqua les lignes des Autrichiens, les força, tailla en pieces plus de vingt mille hommes, mit en fuite, ou fit priſonniers les reſtes malheureux de cette armée; & Soliman arrivant peu après en Hongrie, entra dans Bude, y mit une puiſſante garniſon, ſous prétexte de prévenir les deſſeins de Ferdinand; & pour couvrir ſon uſurpation, il déclara publiquement qu'à la majorité du jeune Roi il lui remettroit cette place.

Malgré une promeſſe ſi ſolemnelle, dont les Princes ambitieux ne trouvent que trop de prétexte de ſe diſpenſer, les Hongrois ne furent pas moins alarmés que les Allemands de l'entrepriſe du Grand-Seigneur. Perſonne ne doutoit que l'Empereur n'armât puiſſamment pour ſe défaire d'un voiſin ſi redoutable : ç'auroit même été un ſpectacle digne de l'attention de tous les autres Souverains, de voir ces deux grands Princes, l'un & l'autre ſi puiſſants & ſi ambitieux, aux priſes l'un contre l'autre, & ſe diſputer, les armes à la main, la poſſeſſion entiere de la Hongrie. Mais ſoit que Charles-Quint ne voulut pas confier ſa gloire à la fortune, ſoit qu'il ſe flattât d'un ſuccès moins douteux dans une autre entrepriſe, ce Prince, toujours impénétrable dans ſes projets, abandonna la défenſe de la Hongrie au Roi ſon frere, pour porter ſes armes en Afrique, & dans les états de Barberouſſe. L'éloignement de ce Roi Corſaire, qui étoit paſſé à Conſtantinople, lui fit croire qu'il ne trouveroit que de foibles obſtacles à la conquête d'Alger, & il eſpéra qu'il ne ſeroit pas moins heureux au ſiege de cette place, qu'il l'avoit été à celui de Tunis. Dans cette vue il donna ſes ordres en Eſpagne, à Naples & en Sicile, afin qu'on y fît des préparatifs conformes à la grandeur de cette entrepriſe. Ferdinand Cortez, cet

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes.

Eſpagnol qui avoit acquis tant de gloire à la découverte & à la conquête du Mexique, fut chargé de l'armement qui ſe devoit faire en Eſpagne. Fernand de Gonzague, & Dom Pédro de Tolede, Vices-Rois de Sicile & de Naples, n'y travaillerent pas avec moins d'ardeur dans ces deux Royaumes. On tira de l'Allemagne & de la comté de Bourgogne un corps de cavalerie; & Camille Colonne, Auguſtin Spinola, & Antoine Doria, revêtus de la commiſſion de Colonels, firent des levées d'infanterie dans toute l'Italie.

Le Grand-Maître de Malte reçut en même temps une lettre de l'Empereur, qui dans les termes les plus obligeants, invitoit les Chevaliers à joindre leurs armes aux ſiennes dans une guerre ſainte, & qui n'avoit pour objet, leur diſoit-il, que la ruine des Corſaires & des ennemis de la Religion. Il ſe préſenta pour cette expédition un ſi grand nombre de Chevaliers, que Malte & le Couvent ſeroient reſtés déſerts, ſi le Grand-Maître par ſa prudence n'avoit reſtreint ce ſecours à quatre cents Chevaliers. Ils s'embarquerent ſur quatre galeres de la Religion, chacun ſuivi de deux valets bien armés, & Georges Schilling, Grand-Bailli d'Allemagne, & Général alors des galeres de la Religion, fut nommé pour commander cette eſcadre

dre. Il joignit dans le port de Boniface une partie de la flotte de l'Empereur, qui la commandoit en perſonne, d'où on ſe rendit à Majorque, où les vaiſſeaux & les galeres avoient ordre de ſe trouver avant la fin de Septembre. Jean d'Omedes.

Perſonne n'auguroit bien d'une entrepriſe faite dans une ſaiſon ſi avancée : mais comme l'Empereur en pourſuivoit l'exécution avec beaucoup d'ardeur, le courtiſan, toujours flatteur, n'avoit garde de publier une vérité contraire à l'inclination du Prince. Il n'y eut qu'André Doria, Grand-Amiral, & le Marquis Delvaſto, Général des armées de terre, qui oſerent lui repréſenter les périls où il s'expoſoit : & Doria, le plus grand homme de mer qui fut dans ce ſiecle, lui dit que, dans une pareille ſaiſon, il n'y avoit point de pilote qui oſât, ſans une extrême néceſſité, tenir long-temps la mer ; que celle de Barbarie étoit alors fort orageuſe, & qu'il craignoit qu'un coup de vent ne diſſipât ſa flotte, & n'empêchât le ſuccès de ſes armes. Ce vénérable vieillard ajouta avec ſon ſtyle guerrier : *Souffrez*, lui dit-il, *qu'on vous détourne de cette entrepriſe ; car pardieu ſi nous y allons, nous périrons tous.* A quoi l'Empereur répondit en riant : *Vingt-deux ans d'Empire pour moi, & ſoixante & douze ans de vie pour vous, nous doivent ſuffire à tous deux pour mourir*

Jean d'Omedes.

contents ; ſans vouloir changer de réſolution, ils s'embarqua, mit la proue vers Alger ; & après avoir eſſuyé une tempête aſſez violente, il gagna la rade de cette ville, où il arriva le 24, d'autres diſent le 26 d'Octobre.

Quoique le vent fut appaiſé, la mer étoit encore ſi émue, que pour ne pas obliger les ſoldats à ſe mettre dans l'eau juſqu'à la ceinture, on différa de deux jours le débarquement. Il ſe fit enſuite ſans beaucoup de réſiſtance de la part des Infideles. Soixante galeres mirent leurs troupes à terre, & les gros vaiſſeaux firent paſſer les leurs dans des chaloupes. Le débarquement étant achevé, l'armée de terre ſe trouva compoſée de vingt mille hommes de pied, & de ſix mille chevaux. L'Empereur, pour prévenir les jalouſies ordinaires entre différentes nations, partagea ſes troupes en trois corps : le premier fut compoſé d'Italiens, auxquels ce Prince joignit les Chevaliers & les ſoldats de Malte, commandés par le Grand-Bailli, & qui ne prenoient l'ordre que de l'Empereur. On mit dans le ſecond corps les Eſpagnols, tous vieux ſoldats : les Allemands, les Bourguignons, & un grand nombre de volontaires faiſoient le troiſieme. Les Eſpagnols avoient l'avant-garde, les Italiens le corps de bataille où étoit l'Empereur, & les Allemands avoient été

mis à l'arriere-garde. Chacun de ces corps avoit trois pieces de campagne à sa tête, pour combattre les Arabes qui, sans garder aucun ordre, attaquoient, tuoient, & revenoient continuellement à la charge. Jean d'Omedes.

L'Empereur ordonna que le bataillon de Malte s'étendit à la gauche du corps de bataille pour repousser ces coureurs; les Chevaliers étoient à pied, armés de cuirasses, le pot en tête, & la pique ou le sponton à la main. L'auteur d'une relation envoyée au Pape remarque que leurs soubrevestes étoient toutes de damas ou de velours cramoisi, sur lequel brilloient leurs Croix blanches, & qui faisoient paroître un certain air de grandeur & de fierté, qui jettoit la terreur parmi les Barbares qui osoient les approcher. Le quartier de l'Empereur fut marqué entre deux torrents; il fit entourer une petite colline de gros canons qui battoient en même temps la campagne & la ville.

La ville d'Alger est bâtie en forme d'amphithéatre sur la pente d'une montagne qui regarde le port: on en attribue la fondation au fils de Juba, Roi de Mauritanie. Barberousse, en partant pour Constantinople, y avoit laissé pour Gouverneur un vieil eunuque appellé Hascen Aga, renégat, de l'isle de Sardaigne, grand homme de mer, & qui

Jean d'Omedes. avoit toute ſa confiance. L'Empereur ; avant que d'attaquer la place, lui dépêcha un Gentilhomme pour le porter à lui en ouvrir les portes. Cet Envoyé, pour l'y déterminer, lui repréſenta la puiſſance de l'Empereur, ſes forces, ſon armée de terre & de mer. Il y ajouta des offres de ſommes conſidérables, & il conclut ſon diſcours par lui repréſenter qu'il devoit profiter de cette occaſion pour retourner dans ſa patrie, & pour rentrer en même temps dans le ſein de l'Egliſe, dont le malheur de ſa fortune l'avoit arraché. L'eunuque écouta paiſiblement tout ce diſcours, & pour toute réponſe il lui dit : *Que c'étoit être fou que de ſe mêler de conſeiller ſon ennemi ; mais que c'étoit être encore plus fou que de s'arrêter aux conſeils qu'un ennemi donne :* & là-deſſus il congédia ce Gentilhomme.

Ce Gouverneur avoit dans ſa place huit cents Turcs, vieux ſoldats & fort aguerris, avec environ ſix mille habitants, partie Maures & partie Grenadins, tous portants les armes, & qui ſe ſeroient fait tuer juſqu'au dernier, plutôt que de retomber ſous la domination des Eſpagnols. L'Aga avoit envoyé en même temps de l'argent & des préſents à différents Capitaines des Arabes, pour les obliger à ſe répandre dans la campagne, & à harceler le camp des Chrétiens, & ils

n'y étoient que trop disposés par le génie de cette nation qui ne subsiste que de ses courses & de ses brigandages. Toute la plaine en fut bientôt couverte. La plupart portoient de longues zagaïes, qu'ils lançoient avec tant d'adresse, que les Chrétiens avoient bien de la peine à en parer les coups. Jean d'Omedes.

Pendant que ces coureurs continuoient leurs escarmouches, il s'éleva à l'entrée de la nuit une furieuse tempête, mêlée d'une pluie extrêmement froide, & qui remplit d'eau tout le camp des Chrétiens. La pluie avoit tellement détrempé la terre, qu'on ne marchoit plus que dans la boue : d'ailleurs, comme on n'avoit pas encore eu le temps de débarquer les tentes & les équipages, toute l'armée n'avoit que le ciel pour couvert. Les meches des soldats étoient éteintes, & la poudre de leurs fourniments mouillée. Le Gouverneur, pour profiter de ce désastre, fit faire une sortie au point du jour par une partie de sa garnison. Ils tomberent d'abord sur trois compagnies qu'on avoit postées sur un pont de pierre qui aboutissoit à une des portes de la ville ; les Infideles trouvant ces soldats transis de froid, les taillerent en pieces. Ce petit succès les porta jusqu'à se jetter sur le quartier de l'Empereur, mais les Colonels Colona & Spinola y accoururent à la tête de leurs régiments ;

Jean d'Omedes.

ils furent ſoutenus par les Chevaliers de Malte, qui, quoiqu'à pied, ſe mêlerent ſi furieuſement avec la cavalerie des Turcs & des Maures, qu'ils en tuerent un grand nombre, & en démonterent pluſieurs. L'Auteur qui m'a fourni en partie cette relation, rapporte qu'un Chevalier Français, appellé frere Nicolas de Villegagnon, ſe jettant avec l'impétuoſité naturelle à ſa nation au milieu des Infideles, fut bleſſé au bras gauche d'un coup de lance que lui porta un cavalier Maure; mais que ce Chevalier ayant manqué contre lui ſon coup de pique, comme le Maure tournoit ſon cheval pour lui donner un ſecond coup, le Chevalier qui étoit d'une haute taille & d'une force proportionnée à ſa grandeur, ſauta ſur la croupe du cheval de ſon ennemi, le poignarda, & le jetta à terre. Ses camarades ne montrerent pas moins de courage : tout ſe rallia ſous l'enſeigne de la Religion; & Fernand de Gonzague, un des Lieutenants-Généraux de l'Empereur, adreſſant la parole au Grand-Bailli de l'Ordre : *Courage*, lui cria-t-il, *généreux Commandeur : ce n'eſt pas aſſez que de battre ces chiens, il faut les pourſuivre & entrer avec eux dans Alger: ce n'eſt qu'à vos Chevaliers qu'il apartient de finir la guerre avant qu'elle ſoit commencée, & de prendre une place auſſi forte, ſans artillerie & ſans armes.* Les Che-

Relation du ſiege d'Alger adreſſée au Pape Paul III par le Secrétaire de ſon Légat.

valiers, qui ne tiroient leurs forces que de leur courage, n'avoient pas beſoin d'être animés par ces diſcours : & pleins d'ardeur & de feu, ils pourſuivirent les Infideles juſqu'à la porte de la ville. Ils étoient prêts de ſe jetter dans la place, lorſque le Gouverneur ſacrifiant à la fureur des Chrétiens ce qui reſtoit de ſes ſoldats hors la ville, en fit fermer la porte. Le même Ecrivain que je viens de citer, rapporte que le Chevalier Ponce de Savignac, Français de nation, & qui portoit l'enſeigne de l'Ordre, planta ſon poignard dans la porte, comme une preuve, qu'il en avoit approché d'auſſi près qu'il ſe pouvoit. Comme la pluie avoit ceſſé dès le matin, le vieux Gouverneur ayant reconnu de deſſus les murailles que les ſoldats de cette ſortie n'avoient eu à combattre que contre les Chevaliers & quelques compagnies d'Italiens, il fit braquer contre eux l'artillerie qui étoit de ce côté-là ſur les remparts de la ville : pour empêcher en même temps leur retraite, il fit une ſeconde ſortie avec les meilleures troupes de ſa garniſon, armées d'arbalêtres de fer, dont on ſe ſervoit utilement dans des temps de pluie. On en vint derechef aux mains : la plupart des Italiens, nouveaux ſoldats, qui n'avoient jamais vu de guerre, tranſis de froid, ou prenoient la fuite, ou ſe laiſſoient égorger ſans ſe

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. défendre. L'Empereur averti du péril où les Chevaliers étoient expofés, envoya à leur ſecours quelques compagnies d'Allemands. Le Bailli Schilling, de la même nation, ſe mit à leur tête, chargea de nouveau les Infideles, les pouſſa une ſeconde fois juſques aux portes d'Alger, & ramena ſa troupe couverte de gloire & de bleſſures. Les Infideles ſe ſervoient de traits empoiſonnés : tous ceux qui en furent atteints, moururent depuis; entre autres, Frere Ponce de Savignac, Enſeigne de la Religion, ce Chevalier qui avoit enfoncé ſon poignard dans la porte d'Alger, comme nous venons de le rapporter. Malgré une large bleſſure que lui avoit fait un coup d'arbalêtre, & quoiqu'il ſentît que le poiſon lui gagnoit le cœur, il eut le courage & la force, appuyé ſur un ſoldat, de tenir toujours de ſa main ſon étendard levé; & ce ne fut qu'en expirant qu'il l'abandonna. Outre ce Chevalier, & celui de Villars, de la langue d'Auvergne, qui demeura eſtropié de ſa bleſſure, on prétend que la Religion dans ces deux occaſions perdit plus de ſoixante & quinze Chevaliers, parmi leſquels on comptoit Frere Diégo de Couteras, Eſpagnol; Frere Lopez Alvarez, Navarrois; Frere Juan, dit Pennas, Caſtillan; Frere Pierre de Reſſay, Jean Babot, Charles de Gueval, Jean Pinard, tous Français; Frere Joſeph de la Coſa, & Frere

Marie Catracanti, Italiens; trois Chapelains de l'Ordre, & près de quatre cents hommes à la ſolde de la Religion. Jean d'Omedes.

Mais cette perte étoit peu conſidérable par rapport à celle que l'Empereur fit le même jour de la plus grande partie de ſa flotte. Des nuages obſcurcs commencerent à dérober la lumiere du ſoleil, & furent ſuivis d'une tempête ſi furieuſe, qu'il ſembloit que les vents, la mer, la terre, les éclairs, le tonnerre, la pluie & tous les éléments confondus enſemble, concouruſſent pour faire périr l'armée chrétienne. Les vaiſſeaux arrachés par la violence des vents de deſſus leurs ancres, paroiſſoient quelquefois élevés par des montagnes d'eau juſqu'aux nues, & un moment après ils retomboient dans les abymes, & juſqu'au fond de la mer. Quelques-uns agités par la violence des vents, ſans que les pilotes & les matelots puſſent les gouverner, ſe briſoient les uns contre les autres; d'autres portés par l'effort de la tempête le long de la côte, échouoient contre les écueils qui les mettoient en pieces; en ſorte qu'en moins d'une demi-heure il périt quinze galeres & quatre-vingt-ſix vaiſſeaux. Ce qui rendoit cette perte encore plus ſenſible, c'eſt que ces navires étoient chargés de vivres, & qu'en les perdant, l'armée de terre perdoit encore l'eſpérance de pouvoir ſubſiſter, ſur-tout dans

Jean d'Omedes. un pays déſert & occupé par des Barbares qui triomphoient de ſa diſgrace & du malheur des Chrétiens.

Dans cette extrêmité, quelques Officiers de galeres, qui voyoient leur perte inévitable, par un coup de déſeſpoir, tâchoient d'échouer le long de la côte, dans la vue que la tempête les jetteroit dans quelque endroit plus près de terre, d'où les plus heureux, ſoit à la nage, ou ſur les débris de leurs vaiſſeaux, pourroient ſe ſauver. Pluſieurs prirent ce parti, & périrent miſérablement, ou furent tués par les Arabes qui bordoient le rivage, & qui, ſans vouloir faire d'eſclaves, égorgeoient impitoyablement ces malheureux, comme nous l'apprenons de l'Hiſtorien Ulloa, dont le pere s'étoit trouvé à cette funeſte expédition. Cet Auteur rapporte que le vaiſſeau de Dom Antoine Cariéro, Chef d'eſcadre, ayant été mis en pieces, une jeune Eſpagnole d'une rare beauté, qui étoit dans ce vaiſſeau, & qui ſervoit à ſes plaiſirs, ayant été jettée par les flots ſur le rivage, un Arabe, à la vue de la richeſſe de ſes habits, & des pierreries dont elle étoit couverte, accourut auſſi-tôt pour en faire ſa proie, & que, ſans ſe laiſſer toucher aux prieres, aux larmes, & même aux charmes de cette jeune perſonne, il la maſſacra inhumainement.

La mer étoit couverte de navires bri-

fés, de pieces de bois flottantes, de corps d'hommes & de chevaux. La galere de Jannetin Doria, le cher neveu du Grand-Amiral, ayant voulu échouer contre terre, s'engrava au bord de la mer, & il alloit être tué comme les autres par les Arabes, ſi l'Empereur, triſte ſpectateur de ce naufrage, n'y eût envoyé Dom Antoine d'Arragon, avec quelques compagnies Italiennes, qui le tirerent des mains de ces Barbares. On dit que l'Amiral ayant appris le péril qu'il avoit couru, s'écria les larmes aux yeux : *Il falloit que mon neveu fut expoſé à cette diſgrace, pour m'apprendre, avant que de mourir, à pleurer ſur mer.* Douze galeres qui appartenoient en propre à cet Amiral, quatre commandées par Virginie des Urſins, pluſieurs galeres de Naples & de Sicile, & trois cents Colonels, Capitaines de vaiſſeaux, ou Officiers de terre & de mer, & plus de huit mille ſoldats ou matelots, périrent en cette occaſion. Jean d'Omedes.

Les matelots d'une galere de Malte, appellé *la Bâtarde*, ayant tenté de la faire échouer contre quelque plage où ils puſſent ſe ſauver, Frere Francois d'Azévédo, qui la commandoit, s'étant apperçu de leur deſſein, s'y oppoſa avec une fermeté invincible : & ſur ce que ces mariniers devenus plus hardis par le péril commun, lui repréſenterent que

Jean d'Omedes. l'Ordre ne perdroit pas beaucoup en perdant le corps de cette galere, qui ſervoit depuis plus de vingt ans, & qui avoit été pluſieurs fois réparée & radoubée, le Commandeur mettant l'épée à la main, leur dit : *Cette galere m'a été confiée par la Religion ; je tuerai le premier qui ſe mettra en état de la détruire, & il faut périr ici ou la ſauver.* Une réſolution ſi héroïque, le courage & la fermeté de ce Chevalier en inſpirerent à ſon équipage. A ſon exemple, & par l'argent qu'il répandit avec profuſion, tout le monde mit la main à la pompe, & malgré la grande quantité d'eau qui y entroit, il conſerva ſa galere. Une autre de la Religion appellée la *Catarinetta*, commandée par Jean Barientos, penſa périr par un autre malheur. Son timon ayant été rompu par un violent coup de mer, le vaiſſeau, ſans gouvernail, & porté par la tempête, alloit ſe briſer contre des rochers ; mais deux hardis matelots attachés avec des cordes, ſe firent deſcendre tout nuds dans la mer, remirent un autre timon qu'on avoit de réſerve, & ſans d'autres outils que leurs mains, ils firent entrer l'aiguille dans l'œil du timon, & ſauverent cette galere.

L'armée de terre n'étoit pas dans un moindre danger, ſans tentes & ſans équipages, ſans munitions, ſans vivres, pas même pour un jour, & ſans les reme-

des néceſſaires pour panſer les bleſſés. L'Auteur de la relation que j'ai ſuivie, dit, en parlant au Pape Paul III à qui il l'avoit envoyée : *Je puis aſſurer Votre Sainteté que j'ai vu cinq Chevaliers de Malte, & plus de trente Gentilshommes volontaires, languir & perdre tout leur ſang dans la boue, ſans qu'on pût leur donner aucun ſecours : par ordre de l'Empereur, on tua tous les chevaux de l'armée, & on les diſtribua aux ſoldats par compagnies.* Jean d'Omedes.

Ce Prince leva enſuite le ſiege, & tint à ſon retour le même ordre & la même route qu'il avoit obſervés à ſon débarquement. Les Chevaliers de Malte, quoique la plupart bleſſés, occuperent le poſte d'honneur, & furent mis à l'arriere-garde, avec les ſoldats de la Religion, & ceux de l'armée qui étoient les mieux armés. L'Auteur de la relation ajoute qu'ils eurent à ſoutenir les attaques du Gouverneur d'Alger, qui, à la tête de ſa cavalerie, & pour traverſer la marche de l'armée, leur faiſoit des charges continuelles. Enfin les Chrétiens gagnerent ſur le ſoir le bord d'un torrent appellé Alcaras, mais qui, groſſi par la pluie, ne ſe trouva pas guéable. Il fallut camper dans cet endroit, & y paſſer la nuit, que les ouvriers de l'armée employerent à dreſſer un pont avec des débris de vaiſſeaux qui ſe trouverent ſur la plage, & ſur lequel l'armée paſſa le len-

Jean d'Omedes.

demain. Après trois jours de marche, elle arriva proche du Cap de Matafus, où les malheureux reſtes de la flotte étoient abordés. L'armée s'y rembarqua avec la joie de quitter ce rivage.

A peine y avoit-il trois heures qu'on étoit à la voile, qu'il s'éleva une nouvelle tempête : la flotte fut diſperſée de nouveau ; pluſieurs vaiſſeaux périrent, un entre autres, où il y avoit ſept cents ſoldats Eſpagols ; il fit naufrage à la vue de l'Empereur, ſans qu'on le pût ſecourir. Enfin les Chrétiens, parmi tant de périls, & dans la crainte continuelle d'être abymés dans la mer, arriverent au port de Bugi, dont les Eſpagnols étoient Maîtres depuis la conquête qu'en avoit faite Dom Pedre de Navarre, Général des Rois Catholiques. Muley Haſcen, Roi de Tunis, s'y rendit avec des vivres & des rafraîchiſſements pour l'Empereur & pour ſon armée. Ce Prince le reçut bien, & l'aſſura de ſa protection, & après que le calme fut revenu, il en partit le ſeize de Novembre pour Cartagene, où il arriva le vingt-cinq du même mois. Avant que de ſe rembarquer, il congédia avec de grands témoignages de ſatisfaction le Bailli d'Allemagne, & tous les Chevaliers, qui, ſur trois galeres à demi-briſées, regagnerent avec beaucoup de peine le port de Malte.

Pendant que les vaiſſeaux & les ga-

leres de la Religion étoient retenus en Afrique au ſiege d'Alger, le canal de Malte étoit ſouvent rempli de Corſaires qui en tenoient le port bloqué, inſultoient les côtes de l'iſle, & de celle du Goze, & en enlevoient les habitants qui étoient aſſez malheureux pour tomber entre leurs mains. Le Grand-Bailli, à ſon retour, n'eut pas plutôt fait radouber ſes galeres, qu'il ſe mit en mer, leur donna la chaſſe, purgea le canal de ces Pirates, les pourſuivit juſques ſur les côtes d'Afrique, prit pluſieurs Rais ou Capitaines, & répandit dans ces mers la terreur de ſon nom & la crainte de ſes armes. Jean d'Omedes.

Le gros temps l'ayant obligé de ſe retirer dans le port de Tripoli, il apprit par un envoyé de Muley Haſcen, Roi de Tunis, que ce Prince envoyoit au Gouverneur de la place, que Barberouſſe, irrité de trouver les Chevaliers à la tête de toutes les entrepriſes que les Chrétiens faiſoient contre les Turcs d'Afrique, ſollicitoit à la Porte un ordre pour faire le ſiege de Tripoli; que Morat Aga, ſon Lieutenant, en faiſoit les préparatifs à Tachiore; qu'il avoit même fait conſtruire une redoute dans le village d'Adabus, voiſin de Tripoli, où il avoit mis un corps avancé qui, de ce côté-là, tenoit Tripoli comme bloqué. Il ajouta que les liaiſons de Haſcen avec l'Em-

Jean d'Omedes.

pereur & les Chevaliers, avoient rendu ſon maître odieux aux Turcs & aux autres Princes de ſa Religion, & que pluſieurs, même des principales villes de ſon Etat, comme Souſa, Monaſter, Méhédia ou Africa, Aſſacos & Calibie, s'étoient révoltées, & que les unes avoient reçu les Turcs, & d'autres prétendoient ſe maintenir par leurs ſeules forces dans une entiere indépendance; qu'un grand nombre de Tuniſiens mécontents s'étoient retirés dans Alger ſous la protection de Barberouſſe, depuis la déroute de l'Empereur; que l'on ne doutoit pas qu'on ne vît dans peu ce redoutable Corſaire, à la tête d'une armée, faire le ſiege de Tripoli & de Tunis; que Haſcen devoit partir inceſſamment pour aller trouver l'Empereur qui étoit alors en Italie, & lui demander les ſecours qu'il avoit tout lieu d'eſpérer d'un Prince qu'il reconnoiſſoit pour ſon Souverain.

Nous avons déjà dit que les Chevaliers avoient ſollicité l'Empereur de mettre Tripoli en état de défenſe, ou qu'il leur fût permis d'en combler le port, de faire ſauter le château, & d'abandonner une ville ſi à charge à l'Ordre. Le Grand-Bailli, après avoir viſité tout de nouveau la place, tint enſuite un conſeil de guerre avec le Gouverneur & les principaux Chevaliers de la garniſon; &, d'un commun avis, après avoir eu le conſente-

ment du Grand-Maître & du Conſeil on renvoya à Charles-Quint d'autres Ambaſſadeurs qui lui firent de nouvelles inſtances, & qui lui repréſenterent qu'on ne pouvoit conſerver cette place ouverte de tous côtés, ſans en relever les murailles, & les fortifier par des ouvrages avancés; que le pays ne fourniſſoit ni chaux ni pierres pour ces différents travaux; qu'on n'en pourroit tirer de Malte ſans une grande dépenſe, outre que les Chevaliers étoient aſſez embarraſſés à s'y fortifier; mais que ſi Sa Majeſté Impériale trouvoit à propos qu'ils reſtaſſent dans une auſſi méchante place, il étoit néceſſaire qu'il ordonnât à ſon Vice-Roi de Sicile d'y envoyer inceſſamment de l'argent, des ouvriers & des matériaux; que, pour prévenir le ſiege dont on étoit menacé, & pendant qu'on travailleroit aux fortifications, on y fît entrer quelques compagnies des troupes de Sicile; que les galeres de ce royaume avec celles de la Religion tinſſent la mer pour empêcher les Infideles de faire des deſcentes, & de traverſer les ouvrages qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer d'entreprendre pour la ſûreté de cette place. Jean d'Omedes.

Cette ambaſſade n'eut pas un ſuccès plus heureux que la premiere. L'Empereur, qui craignoit que les Turcs ne s'attachaſſent à la conquête de la Sicile,

Jean d'Omedes. mais qui prévoyoit en même temps qu'ils ne tourneroient jamais leurs armes de ce côté-là, tant que les Chevaliers seroient maîtres de Tripoli, étoit bien aise que ces guerriers, au prix de leur sang & à leurs dépens, occupassent en Afrique les forces de ses ennemis: ainsi il fit dire par ses Ministres aux Ambassadeurs de la Religion, que, conformément au traité de l'inféodation de Malte, il souhaitoit que les Chevaliers se maintinssent dans Tripoli : il ajouta des promesses magnifiques d'un puissant secours, si la place étoit assiégée; mais il s'excusa d'accorder des troupes & l'argent qu'on lui demandoit, sur le pressant besoin qu'il en avoit, disoit-il, pour résister aux armes des Français & des Turcs qui attaquoient en même temps ses Etats ou ceux du Roi des Romains son frere, tant en Flandres, en Italie, qu'en Hongrie.

Le Grand-Bailli fut sensiblement touché de voir revenir ces Ambassadeurs sans autres secours que de vaines promesses. Cependant, comme c'étoit un homme d'un grand courage, quoique tout lui manquât, il ne se manqua pas à lui-même & à son Ordre; & avant que de partir de Tripoli, il résolut de mettre cette place en état, si elle étoit assiégée, de pouvoir attendre du secours de Malte ou de Sicile. Dans cette vue, il employa la chiourme de ses galeres à creu-

Jean d'Omedes.

ſer & à élargir les foſſés en quelques endroits ; on hauſſa les murailles, & on ajouta au château quelques ouvrages de terres pour en éloigner les approches : lui-même & tous les Chevaliers de ſon eſcadre & de la garniſon ſervoient les ouvriers, & s'employoient à l'envi dans ces travaux militaires. Mais comme après tout de pareilles fortifications faites à la hâte, ne pouvoient au plus que reculer de quelques jours la perte de la ville, le Grand-Bailli, qui ne déſeſpéroit pas que l'Empereur, infiniment jaloux de ſa gloire, ne fît des efforts extraordinaires pour maintenir Muley Haſcen dans un Royaume qu'il regardoit comme ſa conquête, écrivit à ce Roi Maure ; & par ſa lettre il l'exhortoit de preſſer ſon départ, & de ſe rendre inceſſamment à la Cour de l'Empereur. Il ſe flattoit que les ſecours qu'il tireroit de ce Prince, ſerviroient également à la conſervation de Tripoli, comme à celle de Tunis ; & que les Turcs voyant une armée de Charles-Quint ſur les côtes d'Afrique, ne haſarderoient pas en ſa préſence de faire le ſiege de Tripoli.

Muley, ſuivant ces avis & ſon propre intérêt, ſe diſpoſa à paſſer en Italie ; & en ſon abſence il laiſſa le gouvernement de ſon état & de ſa capitale à un Maur appellé Mahomet Temtes ou le Begue.

Jean d'Omedes. Un renégat, Corſaire de nation, nommé Caid Ferrath, devoit commander dans le château ; & comme le Roi de Tunis redoutoit l'humeur inquiéte du Prince Muley Hamida ſon fils ainé, pour l'occuper, il l'envoya du côté du Cap-Bon avec quelques compagnies d'Arabes, dans le deſſein de ſoumettre quelques Cheques ou Seigneurs qui refuſoient de payer les tributs auxquels ils étoient aſſujettis.

Muley, après avoir établi cet ordre dans ſes états, en partit, paſſa par la Goulette pour y voir le Prince Mahomet ſon fils qui y étoit en ôtage avec pluſieurs Maures ; & après avoir conféré du ſujet de ſon voyage avec Dom Franciſco de Touar, il lui confia ſes pierreries & ce qu'il avoit de plus précieux. Il chargea ſon vaiſſeau de préſents magnifiques pour l'Empereur & pour ſes Miniſtres : il s'embarqua, & ſoit par une certaine oſtentation inſéparable du trône, ou pour ſa ſûreté, & pour ſe défendre, ſi dans la traverſe il étoit attaqué par de Corſaires, il ſe fit eſcorter par cinq cents hommes, Officiers de guerre, ou ſimples courtiſans, & qui lui ſervoient de gardes. Sa navigation fut heureuſe ; il arriva ſans obſtacle en Sicile, d'où il paſſa à Naples : il y fut reçu avec beaucoup de magnificence par le Vice-Roi. Il dépêcha enſuite des couriers pour demander une

entrevue à l'Empereur ; mais ce Prince, qui étoit preſſé de paſſer en Allemagne, où les mouvements excités par les Luthériens l'appelloient, envoya des ordres au Vice-Roi de conférer avec le Prince Maure du ſujet de ſon voyage, & enſuite de lui en rendre compte. Jean d'Omedes.

Fin du dixieme Livre.

LIVRE ONZIEME.

Jean d'Omedes.

PENDANT que le Roi de Tunis & le Miniſtre de Charles-Quint conféroient enſemble ſur les moyens de s'oppoſer à Barberouſſe & aux autres Corſaires, la fortune ſuſcita à Muley un ennemi dont il ne s'étoit pas aſſez défié, & qui lui enleva ſa Couronne. Le Prince Hamida, fils aîné de Muley, avoit un favori, appellé Mahomet, qui par la voie ordinaire des courtiſans, la flatterie, & une complaiſance ſervile, s'étoit rendu maître de toute ſa confiance. Ce favori cachoit au fond de ſon cœur une haine mortelle, & des deſirs violents de vengeance contre le Roi qui avoit fait mourir ſon pere. L'abſence de ce Prince lui parut une occaſion favorable pour ſatisfaire ſon reſſentiment. Il jetta dans l'eſprit d'Hamida des ſoupçons au ſujet du voyage du Roi ſon pere en terre Chrétienne. Il lui dit qu'il devoit craindre que Muley ne voulût laiſſer après ſa mort ſa Couronne au Prince Mahomet ſon ſecond fils; que c'étoit peut-être le motif des conférences qu'il avoit eues avec le Gouverneur de la Goulette; qu'on n'ignoroit pas qu'il lui avoit remis tous ſes tréſors, & que vraiſemblablement il n'étoit allé trouver l'Empereur que

pour lui faire agréer cette disposition, & en tirer comme du Prince souverain une investiture en faveur de son frere. Hamida, jeune, ambitieux, & brûlant du desir de regner, prit feu à ces discours; &, de concert avec son favori, il fit répandre dans Tunis des bruits sourds, que le Roi son pere étoit tombé griévement malade à Naples; & qu'avant que de mourir il avoit voulu recevoir le baptême, & s'étoit fait Chrétien. Jean d'Omedes.

A la faveur de ces bruits, dont il étoit l'auteur secret, & comme s'il n'eût pas douté de la mort du Roi, il se rendit à Tunis, & monta au Palais pour en prendre possession. Mais le Vice-Roi, vieillard austere & ferme, lui reprocha son excès de facilité à croire de méchantes nouvelles; & après lui avoir dit qu'il rendroit compte à Muley de son empressement à lui succéder, il l'obligea de sortir de la capitale. Hamida, confus du mauvais succès de son artifice, & inquiet de l'avenir, se retira dans une maison de plaisance à quelques milles de Tunis. Il ne fut pas plutôt sorti de cette place, que le Vice-Roi se jetta dans une barque, se rendit au château de la Goulette pour savoir du Gouverneur quelles nouvelles il avoit reçues de Sicile & de Naples: & sur ce qu'il apprit que le Roi son maître étoit en parfaite santé, il s'en revint

Jean d'Omedes. avec beaucoup de joie dans ſon Gouvernement.

Mais le favori d'Hamida tirant avantage de ſon voyage, répandit parmi le peuple de nouveaux bruits ; que la mort de Muley n'étoit que trop certaine ; que ç'avoit été le ſujet du voyage que le Vice-Roi venoit de faire avec tant de précipitation à la Goulette ; qu'on n'ignoroit pas que ſon frere Adulzes, & le jeune Perrath, fils du Gouverneur du château de Tunis, étoient élevés auprès de Mahomet, & en ôtage comme lui dans le fort de la Goulette ; que le Vice-Roi n'en avoit fait le voyage que pour conférer avec eux & avec le Gouverneur chrétien des moyens les plus sûrs pour placer Mahomet ſur le trône de Tunis ; & qu'infailliblement on verroit au premier jour les Eſpagnols, les armes à la main, ramener ce jeune Prince à Tunis, & l'en faire proclamer Souverain.

Le peuple, toujours avide de la nouveauté, ajouta une foi entiere à ces bruits, qui augmenterent encore en paſſant de bouche en bouche, & qu'on chargea de pluſieurs circonſtances fabuleuſes. A en croire ſur-tout les partiſans d'Hamida, ils publioient que le jeune Mahomet ſon frere, élevé chez les Chrétiens avoit embraſſé ſecrétement le chriſtianiſme, comme le gage le plus sûr qu'il pourroit donner à l'Empereur de ſa fidélité.

Le

La crainte d'avoir un Chrétien pour Souverain, alarma toute la ville. On s'aſſemble, on cabale, & on députe enfin à Hamida pour l'exhorter à venir au ſecours d'un peuple qui vouloit lui mettre la couronne ſur la tête. On le trouva ſe promenant dans des jardins, enſeveli dans une profonde mélancolie, déteſtant la fauſſe démarche que ſon favori lui avoit fait faire, & croyant bien que le Roi ſon pere, à ſon retour, ne lui pardonneroit pas le fatal empreſſement qu'il avoit fait paroître pour monter ſur le trône. La nouvelle de l'émotion du peuple fit ſuccéder la joie à ces triſtes preſſentiments ; il ramaſſa ſes partiſans, & à leur tête, & à la faveur du peuple, il entre dans Tunis, ſurprend le Vice-Roi & le Gouverneur du château, les fait égorger, maſſacre les plus zélés ſujets de Muley, s'empare du palais, & pour prémices de ſa puiſſance, ce jeune tyran par un inceſte déteſtable, contraint les femmes les plus chéries de ſon pere d'entrer dans ſon lit. Jean d'Omedes.

Le Roi de Tunis, ayant appris de ſi fâcheuſes nouvelles, & dans la crainte que ſon fils, pour ſe maintenir ſur le trône, ne ſe fortifiât de la protection & du ſecours de Barberouſſe, réſolut de retourner inceſſamment en Afrique. Du conſentement du Vice-Roi, il leve juſqu'à deux mille hommes qu'il ramaſſe parmi les bandits & les exilés, met à leur

Jean d'Omedes. tête un ancien Officier du pays appellé l'Ofrédo, s'embarque, & arrive à la Goulette, où les nouvelles & les différentes circonſtances de la révolte d'Hamida lui furent confirmées. Le Gouverneur lui conſeilloit de ne point ſortir de ſa place qu'il ne fût inſtruit des forces de ſon ennemi, & de la diſpoſition de ſes ſujets; mais Muley, prévenu que ſon fils n'oſeroit ſoutenir ſa préſence, & encouragé par l'Ofrédo, qui ſe flattoit de s'enrichir à la priſe de Tunis, ſe mit en chemin. Ce qui acheva de le déterminer à prendre un parti ſi dangereux, ſur-tout avec ſi peu de forces, c'eſt que des traîtres par des ordres ſecrets d'Hamida, ſe préſentèrent ſur ſon chemin comme de fideles ſujets qui venoient ſe ranger ſous les étendards de leur légitime Souverain, & ils lui dirent qu'ils avoient laiſſé ſon fils fort conſterné des nouvelles de ſon retour, incertain du parti qu'il avoit à prendre, & qu'on diſoit qu'il étoit réſolu de ſe réfugier dans le fond des terres, chez quelques Arabes ſes amis.

Muley ſéduit par les diſcours de ces perfides, hâta ſa marche. En approchant de Tunis, il en vit ſortir d'abord quelques eſcadrons, qui, à leur contenance mal aſſurée, ſembloient ne s'être avancés que pour reconnoître ſes forces. On ne laiſſa pas d'en venir à de légeres eſcarmouches; mais pendant

que les rebelles amuſoient Muley, il en vint un plus grand nombre qui engagerent le combat. Les troupes ſe mêlerent enſuite ; la bataille fut ſanglante ; Muley emporté par ſon courage, & encore plus par ſa colere, pouſſoit vivement les troupes qui lui étoient oppoſées ; mais en combattant à la tête d'un eſcadron, il reçut une bleſſure que ſes ſoldats crurent mortelle ; ce qui ralentit leur ardeur. Dans le même temps il ſortit de la forêt des Oliviers, voiſine de Tunis, un grand corps d'infanterie compoſé d'Arabes, que Hamida avoit pris à ſa ſolde. Les Chrétiens s'en virent bientôt enveloppés ; & malgré leur courage & leur fermeté, les Infideles ſupérieurs en nombre, les taillerent en pieces. Quelques-uns, en tâchant de ſe ſauver à la Goulette par l'étang, ſe noyerent, & le malheureux Muley, abandonné des Chrétiens & des Maures, fut pris. On le conduiſit auſſi-tôt à ſon fils ; mais ce perfide auquel il reſtoit quelque ſorte de honte de ſon crime, ne voulut pas le voir. Il le fit jetter, chargé de chaînes, dans un cachot, & le lendemain il lui envoya des bourreaux, qui ne lui laiſſerent que le choix de la mort, ou d'être aveuglé. Il prit ce dernier parti, & on lui enfonça une lancette ardente dans les deux yeux. Jean d'Omedes.

Une révolution ſi ſurprenante dans un royaume voiſin de Tripoli, & allié avec

Jean d'Omedes.

l'Ordre de S. Jean, conſterna les Chevaliers. Ceux ſur-tout qui ſe voyoient à Tripoli, éloignés de Malte, environnés des Infideles, dans une place ſans fortifications, & commandée de pluſieurs endroits, ne doutoient pas de ſe voir aſſiégés au premier jour. Fernand de Bracamont qui en étoit Gouverneur, déſeſpérant de s'y pouvoir maintenir, & ſous prétexte qu'il n'y avoit point d'honneur à acquérir dans la défenſe d'une place ſi foible, fit de grandes inſtances auprès du Grand-Maître pour être rappellé, & obtint à la fin ſon congé. Il eut pour ſucceſſeur Chryſtophe de Solertarſan, Grand-Chancelier, dont dans la ſuite on n'eut pas plus de ſujet d'être content. Cependant, comme dans un poſte ſi important on avoit beſoin d'un Gouverneur plein d'expérience, & auſſi ſage qu'intrépide, le Grand-Maître & le Conſeil jugerent à propos de le rappeller, & on ſubſtitua en ſa place le Commandeur de la Valette, Chevalier de la langue de Provence, & qui depuis qu'il avoit pris l'habit à Malte, n'en étoit ſorti que pour aller en courſe contre les Infideles. Il eſſuya dans ces expéditions l'une & l'autre fortune, mais toujours avec le même courage & la même fermeté. Tantôt vainqueur, & quelquefois vaincu, il ſe vit même dans les fers des Infideles; mais il n'en étoit pas plus

tôt ſorti qu'il armoit de nouveau. Son nom ſeul portoit la terreur dans les mers d'Afrique & de Sicile ; & parmi ce grand nombre de Chevaliers qui faiſoient la courſe, les Infideles n'avoient point d'ennemi plus redoutable. Il ne fut pas plutôt arrivé à Tripoli, qu'il fit faire la revue des Officiers & des ſoldats, Chrétiens ou Maures, alliés de la Religion. Il les pourvut tous de bonnes armes, caſſa ceux qui ne lui parurent pas propres à les porter, ou ceux qui furent convaincus, faute d'argent, de les avoir jouées, & punit ſévérement les blaſphémateurs. Il mit enſuite hors de la ville & du château toutes les bouches inutiles, fit un grand amas de vivres, ajouta de nouvelles fortifications à la place autant que ſa mauvaiſe ſituation & le peu d'argent qu'il avoit le purent permettre ; & après en avoir fait lever un plan exact & de toute la côte d'Afrique, il l'envoya par un Chevalier à l'Empereur, pour lui faire voir de quelle importance il lui étoit pour ſes états d'Italie, & même d'Eſpagne, que Tripoli ne tombât pas entre les mains des Infideles, & ſur-tout de Dragut, alors chef de tous les Corſaires de Barbarie, qui avoit ſuccédé à Barberouſſe dans cet emploi, & qui n'étoit occupé que du deſſein de chaſſer les Chevaliers des côtes d'Afrique.

Jean d'Omedes.

Dragut dont nous venons de parler,

Jean d'Omedes. étoit né dans un petit village de la Natolie, ſitué vis-à-vis de l'isle de Rhodes. Son pere & ſa mere étoient Mahométans, gens pauvres, & qui ne ſubſiſtoient que de la culture des terres & du travail de leurs mains. Cette vie obſcure & pénible ne convenant pas à l'humeur vive & inquiete du jeune Dragut, il prit parti dès l'âge de douze ans avec un Officier d'artillerie, qui ſervoit ſur les galeres du Grand-Seigneur. D'abord mouſſe, & ſimple matelot, enſuite pilote, & depuis, à l'école de ſon patron, il devint excellent canonnier. Pendant pluſieurs années il ſervit en cette qualité ſur différents vaiſſeaux; & ayant fait quelque profit, il parvint à être de part dans un brigantin de Corſaires. Il eut bientôt à lui ſeul une galiote, avec laquelle il fit des priſes conſidérables. Il groſſit enſuite ſon armement, & ſe fit redouter dans tout le Levant. Parmi les Infideles il n'y avoit point de pilote qui eût une connoiſſance ſi parfaite des isles, des ports & des rades de la Méditerranée. Mais comme tout ce qui navigeoit dans les Mers de Turquie dépendoit en quelque maniere de Barberouſſe, alors Amiral du Grand-Seigneur, Dragut rechercha ſa protection, & ſe rendit à Alger pour lui offrir ſes ſervices.

La réputation de ce Corſaire l'avoit précédé; Barberouſſe étoit inſtruit de ſa

valeur, & sur-tout de sa capacité dans la conduite des vaisseaux. Il fut ravi de pouvoir s'attacher un homme de ce mérite. Pendant plusieurs années il le chargea de différentes expéditions, dont il s'acquitta à la satisfaction de son Général, & avec un entier succès. Barberousse, après l'avoir fait passer par tous les degrés de la milice, en fit son Lieutenant, & lui donna le commandement d'une escadre de douze galeres. Jean d'Omedes.

Depuis ce temps-là il ne se passoit point d'été que ce redoutable Corsaire ne ravagea les côtes de Naples & de Sicile: aucun vaisseau chrétien n'osoit même s'exposer à passer d'Italie en Espagne, qu'il ne fût aussi-tôt enlevé; & quand la mer ne lui fourniſſoit point de proie, il s'en dédommageoit par des descentes le long des côtes, pilloit les bourgs & les villages, & faisoit esclaves les habitants.

L'Empereur fatigué des plaintes qu'il en recevoit de tous côtés, ordonna à André Doria, son Amiral, de le chercher, de tâcher, à quelque prix que ce fût, de s'en défaire; & d'en purger la mer. Doria ayant reçu les ordres de l'Empereur; arma aussi-tôt ce qu'il trouva de vaisseaux & de galeres en état d'aller en mer: & comme ce vieux Général étoit rassasié de gloire, pour en faire acquérir à Jannetin Doria son neveu, il le chargea de cette expédition. Le jeune Doria partit

Jean d'Omedes. aussi-tôt ; chercha Dragut, & fut enfin assez heureux pour le rencontrer le long des côtes de l'isle de Corse, dans le port ou la cale de Giralate, château situé entre Calvi & Layazzo. Le Corsaire qui ne savoit point que la flotte de l'Empereur fût en mer, se croyoit en sûreté dans cette anse ; mais il s'y vit bientôt enfermé & foudroyé par le canon du château, & par l'artillerie des vaisseaux. Il se défendit d'abord avec son courage ordinaire ; mais le feu supérieur des Chrétiens fit taire le sien, & il vit en même temps toute la côte de l'isle bordée des habitants en armes, gens féroces qui accoururent pour contribuer à sa défaite, & pour se venger de celui qui avoit tant de fois ravagé leurs campagnes, & pillé leurs maisons.

Dans cette extrêmité, Dragut n'eut point d'autre parti à prendre que d'arborer le drapeau blanc ; il demanda à entrer en négociation, & qu'on lui fît bonne guerre. Mais toute la composition qu'il obtint, fut de racheter sa vie au prix de sa liberté : il fut obligé, avec ce qu'il avoit alors de galeres, de se remettre au pouvoir du Général chrétien. On le fit passer avec ses Officiers sur la capitane à la vue du jeune Doria qui n'avoit pas encore de barbe. Ce vieux Corsaire, outré de rage, s'écria : *Faut-il qu'à mon âge je me voie dans les fers d'un petit ef-*

féminé ? Les Hiſtoriens du temps prétendent qu'il ſe ſervit même d'un terme bien plus offenſant, que la pudeur ne permet pas de rapporter, & que Jannetin, irrité d'une injure ſi atroce, lui donna quelques gourmades, & le fit enchainer. Jean d'Omedes.

Il reſta dans l'eſclavage pendant quatre ans entiers; & quoiqu'il offrit la carte blanche pour ſa rançon, on n'étoit pas réſolu de lui rendre ſa liberté. Mais les Génois alarmés depuis de voir le fameux Barberouſſe avec cent galeres dans la riviere de Genes, demanderent Dragut à Doria : & pour empêcher qu'on ne ravageât leur territoire, ils le renvoyerent avec des préſents à l'Amiral du Sultan.

Barberouſſe le rétablit auſſi-tôt dans ſon emploi, & lui confia à l'ordinaire un détachement de ſes galeres. Les mauvais traitements qu'il avoit reçus pendant qu'il étoit dans les chaînes, augmenterent ſa haine naturelle contre les Chrétiens. Il courut toutes les côtes du royaume de Naples, prit & ſaccagea Caſtel-Lamare, & la plupart des villages de la côte, fit un grand nombre d'eſclaves, & peu de jours après il enleva une galere de la Religion, qu'un gros temps avoit ſéparée de ſon eſcadre, & ſur laquelle ce Corſaire trouva ſoixante & dix mille écus, qui étoient deſtinés pour

Jean d'Omedes.

les fortifications de Tripoli : perte irréparable à l'égard de cette place, & pour ceux à qui elle appartenoit. Barberouſſe étoit retourné à Conſtantinople, où, quoique âgé de plus de quatre-vingt ans, il paſſoit les jours & les nuits avec ſes plus belles eſclaves. Mais ayant pouſſé la débauche trop loin, on le trouva mort dans ſon lit de ces excès. Soliman ſentit vivement ſa perte; & pour le remplacer, il ordonna à tous les Corſaires de ſes états de reconnoître Dragut pour Général; mais ſans le revêtir de la dignité d'Amiral. Cependant il ne laiſſa pas de lui confier toute ſon autorité du côté du midi & à l'égard des côtes d'Afrique.

L'ambition de Dragut crût avec ſon pouvoir; & à l'exemple de Barberouſſe, il réſolut de s'emparer de quelque place forte, & d'un bon port, où ſous l'aveu & la protection de Soliman, il pût retirer ſes priſes, & s'en faire comme un petit état, & une principauté particuliere. Plein de ces vues, & avant que les ordres de la Porte euſſent décidé des opérations de la campagne, il ramaſſa pendant l'hiver même ce qu'il y avoit dans ces mers de Corſaires. S'étant mis à leur tête, il chaſſa d'abord les Eſpagnols des villes de Souſa, de Monaſter & de Fagues; toutes places qui faiſoient autrefois partie du royaume de Tunis,

mais qui, pour être ouvertes & ſans aucune fortification, recevoient indifféremment dans leurs ports le parti le plus puiſſant, & celui qui tenoit la mer : en ſorte qu'elles avoient paſſé ſucceſſivement, & plus d'une fois de la dominations des Maures & des Princes naturels du pays, à celle des Corſaires Turcs, & depuis ſous la domination des Eſpagnols. Jean d'Omedes.

Dragut s'en étoit rendu maître avec la même facilité ; mais comme il prévit qu'il ne pourroit pas s'y maintenir contre toutes les forces de l'Empereur, & qu'au retour du Printemps il s'y verroit aſſiégé par les galeres de Naples & de Sicile, il jetta les yeux ſur la ville d'Africa, autrement appellée Méhédia, & connue du temps des Romains ſous le nom d'Adrumette. Cette place ſituée entre Tunis & Tripoli, étoit bâtie ſur une langue de terre qui avance dans la mer. On l'appelloit la petite Afrique, comme une des plus conſidérables de cette troiſieme partie de notre continent. Elle étoit fortifiée réguliérement ; ſes murailles très-élevées, terraſſées en dedans d'une épaiſſeur extraordinaire, garnies de tours & de boulevards ; l'artillerie en étoit nombreuſe & en bon état. On trouvoit au deſſus de la ville, ſur une éminence qui la dominoit, un fort ou une eſpece de château qui lui

Jean d'Omedes

ſervoit de citadelle. Le port étoit grand, ſûr, & à l'abri de tous vents. Il y en avoit un particulier & plus petit pour les galeres, & qui étoit fermé par une barriere de fer : les flots de la mer battoient le pied des murailles, & environnoient cette place de tous côtés, excepté par l'endroit ſeul qu'elle tenoit à la terre ferme.

Les habitants, tous Maures & Mahométans, après s'être ſouſtraits de la domination des Rois de Tunis leurs Princes naturels, avoient érigé leur gouvernement en forme de république : & de peur de ſurpriſe, & qu'on ne donnât atteinte à leur liberté, ils n'admettoient dans leur ville ni Turcs, ni Chrétiens; & ſi, par la néceſſité du commerce, ils ſouffroient dans leur port quelques vaiſſeaux étrangers, c'étoit toujours en petit nombre, & avec des précautions qui les mettoient hors d'état d'en être ſurpris.

Cette place telle que nous la venons de repréſenter, devint l'objet des deſirs ambitieux de Dragut. Mais comme il n'avoit pas de troupes ſuffiſantes pour l'attaquer à force ouverte, & qu'il n'étoit pas même aſſuré que le Grand-Seigneur trouvât bon qu'il y employât ſes armes, il réſolut de faire ſuppléer l'artifice à la force, & de tâcher, en formant quelque intelligence dans la place, de s'en rendre maître, perſuadé que les

Princes ne désavouent guere les entre- Jean d'Omedes.
prises mêmes les plus injustes ; quand par le succès elles tournent à leur profit. Dans cette vue, & pour reconnoître la place de plus près, il entroit quelquefois dans le port ; mais seulement avec un léger brigantin ou quelque galiote ; & il contenoit ses soldats dans une modestie rare parmi les Corsaires. Insensiblement il fit connoissance avec un des principaux Magistrats, appellé Ibrahim Barat, & qui commandoit dans une des principales tours qui flanquoient les murailles de cette place. Dragut cultiva cette nouvelle amitié par des présents de ce qui se trouvoit de plus rare dans ses prises ; seul moyen parmi les Barbares, & souvent même parmi les Chrétiens, pour en attirer la confiance. Il commença par lui laisser entrevoir qu'il l'associeroit volontiers dans les prises qu'il faisoit tous les jours, & il lui fit connoître ensuite le profit immense qu'il tireroit de cette société ; mais en même temps il lui fit envisager que, pour rendre cette société plus durable, & leur liaison plus sûre, il étoit à souhaiter qu'il pût être admis dans la ville en qualité de citoyen. Le Maure, gagné par l'espérance du gain, se chargea d'en faire la proposition au conseil ; mais la profession du Corsaire la fit rejetter par tous les Magistrats, & Ibrahim fut même repris

Jean d'Omedes. ſévérement d'en avoir fait la premiere ouverture. Le dépit & le chagrin de ſe voir rebuté, menerent ce Maure plus loin qu'il n'avoit peut-être penſé d'abord : il parut à Dragut qu'il étoit capable de tout entreprendre pour s'en venger. Le Corſaire, pour profiter de la chaleur de ſon reſſentiment, lui propoſa de le recevoir dans cette tour de la ville dont il avoit le commandement, & il lui fit goûter cette nouvelle propoſition par des ſommes conſiderables.

L'avare Maure ne put y reſiſter, il s'abandonna entiérement à Dragut : leur marché fut bientôt conclu ; ils convinrent que le Corſaire partiroit inceſſamment ; que pour faire oublier ſes vues, & diſſiper l'ombrage que les Magiſtrats en auroient pu prendre, il laiſſeroit couler quelque temps ſans reparoître ; qu'il prendroit enſuite toutes les troupes qu'il avoit dans Souſa & dans Monaſter ; qu'il les feroit filer le plus ſecrétement qu'il pourroit du côté d'Africa ; qu'il s'approcheroit juſqu'au pied de la tour pendant une nuit, & à une heure que le Maure lui aſſigna, & que par le poſte où il commandoit, il lui faciliteroit l'entrée dans la ville. Ce perfide complot fut exécuté avant que les habitants s'en apperçuſſent ; Dragut, à la faveur des ténebres, entra dans la tour, & de-là dans la ville, & en occupa les prin-

paux poſtes. Le jour découvrit aux citoyens leur malheur, ils ne laiſſerent pas de prendre les armes : on en vint aux mains ; mais comme tout étoit rempli de trouble & de confuſion, ils ſe battirent avec plus d'impétuoſité que de conduite. Les Corſaires en taillerent en pieces une partie, & obligerent les autres à mettre les armes bas, & à reconnoître pour maître & pour ſouverain celui qu'ils avoient refuſé d'admettre pour citoyen. Il introduiſit depuis dans la place de nouvelles troupes qui faiſoient redouter ſon autorité, & qui ſervoient à la maintenir : & après avoir établi ſur des fondements auſſi ſolides ſa nouvelle domination, il confia le gouvernement de cette ville à un jeune Corſaire ſon neveu, appellé le Rais ou Capitaine Eſſé. Jean d'Omedes.

Il partit enſuite d'Africa, ſur des ordres de la Porte, pour continuer ſes courſes contre les Chrétiens ; mais avant que de s'embarquer, il ordonna à ſon neveu de ſe défaire, en ſon abſence, de ce Maure qui l'avoit introduit dans la place, de peur que le repentir d'avoir trahi ſa patrie, ou peut-être l'eſpoir d'une plus grande récompenſe, ne l'engageât à une nouvelle trahiſon. Le Gouverneur, dès qu'il fut parti, ne manqua pas d'exécuter ſes ordres, & Ibrahim reçut la récompenſe que méritoit ſa perfidie.

Jean d'Omedes.

Les nouvelles de la conquête d'Afrique alarmerent toutes les côtes de la Sicile, & donnerent beaucoup d'inquiétude à l'Empereur. Ce Prince prévit que le Corſaire en alloit faire ſa place d'armes; que le port lui ſerviroit à l'avenir de retraite pour ſes vaiſſeaux, & qu'il lui ſeroit aiſé d'infeſter de-là toutes ces mers, & même de déſoler les côtes de Naples & de Sicile. Pour prévenir ſes deſſeins; & avant que ſa domination fût plus affermie, il réſolut de faire le ſiege de cette ville. L'affaire ayant été miſe en délibération, ſon conſeil fut d'avis de reprendre Souſa, Monaſter & les autres places voiſines, d'où les Corſaires auroient pu tirer du ſecours, afin de trouver moins de difficulté dans le ſiege d'Africa.

Doria, par ſon ordre, mit en mer la flotte qu'il commandoit; le Pape y joignit les galeres de l'Egliſe, & le Grand-Maître, à la priere de l'Empereur, envoya pour cette expédition celles de Malte, ſous le commandement du Bailli de la Sangle. Il y avoit dans cette eſcadre particuliere cent-quarante Chevaliers, & un bataillon de quatre cents hommes des troupes que la Religion entretenoit à ſa ſolde. Toutes ces forces étant réunies, la flotte Chrétienne mit à la voile, tint la route des côtes d'Afrique; & ſur des avis que Doria reçut que Dragut étoit dans le port de

Monaſter, il ſut l'y chercher. Mais le Corſaire étoit trop habile & trop défiant pour s'enfermer dans une ſi mauvaiſe place ; il prit le large, tint la mer ; & étant bien inſtruit que Doria n'avoit pas aſſez de troupes ſur ſa flotte pour former le ſiege d'Africa, ſoit pour éviter ſa rencontre, ſoit pour faire diverſion, en attendant qu'il fût éclairci de ſes deſſeins, il courut les côtes d'Eſpagne, où il continua ſes ravages ordinaires. Jean d'Omedes.

Doria, de ſon côté, pour ſuivre les ordres de l'Empereur, débarqua ce qu'il avoit de troupes au Cap-Bon, s'empara du fort de Calibie, l'ancienne Clupée des Romains, d'où il s'avança enſuite juſqu'aux portes de Monaſter. A l'approche des troupes chrétiennes, qui ne paroiſſoient pas en grand nombre, les Turcs, joints aux habitants qui avoient pris les armes en leur faveur, firent une ſortie, moins pour combattre, que pour reconnoître les forces de leurs ennemis. Les Chevaliers, qui avoient la tête de l'attaque, & qui étoient ſoutenus par un terce eſpagnol, les joignirent, engagerent le combat malgré les Maures, en tuerent un grand nombre, tournerent le reſte en fuite, & les ſuivirent de ſi près qu'ils entrerent avec eux dans la ville, & s'en rendirent maîtres. Une partie des habitants qui ne s'étoient point trouvés à cette ſortie, & les Turcs qui

Jean d'Omedes. purent échapper à la premiere fureur des victorieux, se réfugierent avec le Gouverneur dans le château. Doria, après avoir fait sommer le Commandant de se rendre, sur son refus fit dresser ses batteries : le fort fut foudroyé à coups de canon. A peine eut-on fait breche, que l'Amiral chrétien, sans examiner si elle étoit assez grande, & qui auroit cru se déshonorer en attaquant une si petite place selon les regles ordinaires, ordonna qu'on se préparât pour l'assaut. Les habitants eussent bien voulu capituler ; mais le Gouverneur, vieux Corsaire, & qui avoit plusieurs de ses compagnons avec lui, en rejetta fiérement la proposition. Son audace & la précipitation de Doria furent cause que l'attaque & la défense furent également vives & meurtrieres ; la Religion y perdit la plupart de ses Chevaliers, & cette action avoit déjà duré plus d'une heure & demie, sans qu'on pût juger quel en seroit le succès, lorsque le Gouverneur fut tué sur la breche d'un coup de mousquet. Ce coup, comme s'il eût porté sur tous les soldats de la garnison, leur fit perdre courage, & on arbora le drapeau blanc. Les Corsaires, pour sauver leur vie, consentirent à perdre leur liberté ; & les habitants, qui, par zele pour leur religion, avoient pris les armes en leur faveur, ne furent pas mieux traités.

L'Empereur, tirant un bon augure de ce premier avantage, ordonna à Doria de diſpoſer tout pour le ſiege d'Africa, & il lui fit ſavoir que les Vice-Rois de Naples & de Sicile avoient ordre de lui fournir tous les ſecours de troupes & de munitions dont il auroit beſoin. L'Amiral écrivit auſſi-tôt à Dom Pedre de Tolede, Vice-Roi de Naples, & à Dom Juan de Véga, qui commandoit en Sicile, de lui envoyer au plutôt ce qu'ils avoient de galeres & de vaiſſeaux chargés de munitions de guerre & de bouche, & les troupes de débarquement. En les attendant, & pour empêcher qu'on ne fît entrer des troupes dans Africa, il fut ſe poſter aux isles Cumilieres ou Coniglieres, plus proche encore de cette place que Monaſter, quoique cette derniere n'en fût qu'à trois milles. Le Vice-Roi de Naples lui fit ſavoir qu'il lui préparoit un puiſſant ſecours, qui ſeroit commandé par Dom Garcie ſon fils : celui de Sicile l'aſſura de la même choſe, & il ajouta que tous les peuples de ſon Gouvernement, comme plus voiſins d'Africa, ayant un ſi grand intérêt de chaſſer les Corſaires de cette place, il prétendoit conduire lui-même ſes troupes. Mais comme le ſecours qu'il préparoit n'étoit pas encore prêt, & que d'ailleurs Dragut avec différentes eſcadres couroit ces mers

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. pour ſurprendre les vaiſſeaux Chrétiens, & traverſer l'entrepriſe, ce Vice-Roi exigea de l'Amiral qu'il fixât le rendez-vous général de toute la flotte Chrétienne à Drépano en Sicile, afin de mettre en ſûreté les côtes de ce royaume. Il lui mandoit qu'il étoit réſolu de s'y rendre lui-même avec ce qu'il avoit de vaiſſeaux & de galeres, & qu'après avoir joint leurs eſcadres, & mis en un ſeul corps toutes les forces maritimes de l'Empereur, ils pourroient tous aller ſans inquiétude & de concert faire le ſiege d'Africa.

L'Amiral, qui des isles Cumilieres tenoit le port de cette place comme bloqué, prévit que s'il quittoit ſon poſte, Dragut ne manqueroit pas de s'en prévaloir, & d'y jetter du ſecours; mais comme il lui étoit venu des ordres ſecrets de n'agir dans la conduite du ſiege que par les avis de Dom Juan de Véga, ancien Officier & Général habile, Doria fut contraint de le venir trouver à Palerme. De-là ils ſe rendirent enſemble à Drépano, où ils trouverent les galeres & les troupes de Naples & de Malte.

Le ſecours de Naples conſiſtoit en vingt-quatre galeres & pluſieurs bâtiments chargés de troupes. Dom Garcie de Tolede, comme nous le venons de dire, commandoit cette puiſſante eſ-

cadre ; &, comme Doria ne quittoit guere la mer, ce jeune Seigneur se flattoit de conduire le siege, & d'en avoir tout l'honneur : mais ayant appris que le Vice-Roi de Sicile avoit déclaré qu'il marcheroit en personne, le chagrin de se voir privé de la gloire qu'il espéroit acquérir, le fit rembarquer, comme s'il eût voulu partir, & se séparer du reste de l'armée. Pour couvrir son mécontentement d'un prétexte spécieux, il dit à Doria que le Vice-Roi son pere ayant reçu des ordres de l'Empereur de mettre toutes ses galeres en mer pour chercher Dragut & le combattre, il ne pouvoit pas se dispenser de suivre son instruction. Jean d'Omedes.

Doria vit avec douleur que cette division entre les chefs, causée par une jalousie pour le commandement, feroit échouer l'entreprise, & que Dom Garcie, quoique jeune Officier, mais indépendant du vice-Roi de Sicile, se prévaloit du besoin qu'on avoit du corps qui étoit à ses ordres, il fit ce qu'il put pour tâcher de le retenir, & pour l'empêcher de partir : l'affaire fut mise en négociation. Le Bailli de la Sangle, qui commandoit les galeres de Malte, en fut chargé par Doria. Ce sage Chevalier portoit les paroles de chaque côté ; mais quelques propositions qu'on fit à Dom Garcie, il ne voulut ja-

Jean d'Omedes. mais se relâcher. Il soutenoit que commandant en chef une flotte, & un corps d'armée, rien ne l'obligeoit, sans des ordres exprès de l'Empereur, de servir en qualité de subalterne; qu'à la vérité tant qu'il seroit en mer, il savoit le respect qui étoit dû au pavillon de l'Empereur & à son Grand-Amiral; mais que sur terre, & sur-tout dans une terre étrangere, il ne prendroit jamais l'ordre d'un Général qui de droit n'avoit aucune autorité sur les troupes Napolitaines. Cette contestation fut vive, & dura plusieurs jours: enfin le Bailli de la Sangle, qui étoit d'un génie conciliant, les fit convenir que sur terre ils auroient tous deux une égale autorité; que chacun commanderoit les troupes qu'il auroit amenées au siege; que le Conseil de guerre, à la pluralité des voix, décideroit des attaques, & que les ordres seroient donnés au nom de l'Empereur, & comme s'il commandoit lui-même en personne au siege. Ces contestations étant heureusement terminées, toute la flotte mit à la voile, prit la route d'Africa, & on débarqua les troupes au levant de cette place, le vingt-six de Juin.

Pendant que Doria étoit passé à Drépano, Dragut, comme l'avoit bien prévu cet habile Amiral, n'avoit pas manqué de jetter un puissant se-

cours dans la place; il y avoit fait entrer tous ſes meilleurs Officiers, avec des vivres & des munitions de guerre; en même temps il tenoit la mer pour traverſer les convois qu'on pourroit envoyer à l'armée chretienne. Le Gouverneur de la Goulette, Officier plein de valeur, & d'une grande réputation, ſur des ordres exprès de l'Empereur, ſe rendit au ſiege; & le Grand-Maître de Malte, qui n'ignoroit pas la perte que la Religion avoit faite à l'aſſaut du château de Monaſter, envoya une nouvelle recrue de Chevaliers pour remplacer les morts. Jean d'Omedes.

Après que les Généraux eurent debarqué leurs troupes, leurs munitions, & leur artillerie, on ouvrit la tranchée: on dreſſa des batteries, & l'artillerie commença à tirer contre la place. Les Magiſtrats & les principaux habitants, tous bons négociants, voyant une armée ſi redoutable au pied de leurs murailles, déteſtoient les brigandages de Dragut qui leur avoit attiré cette guerre; ils parloient même tout haut de traiter avec les Chrétiens; mais le Rais Eſſé, neveu de Dragut & Gouverneur de la place, ſoldat déterminé, les menaça, s'il entendoit parler de la capitulation, de les poignarder tous les uns après les autres, & de mettre enſuite le feu dans la ville. Après leur avoir

Jean d'Omedes. reproché leur lâcheté, il leur demanda avec plus de douceur, ſi, en ſe livrant aux Chrétiens, ils étoient aſſez dupes pour croire que leur ennemis mortels, devenus leurs maîtres, leur laiſſeroient l'exercice de leur religion, & la poſſeſſion de leurs biens; qu'ils ſongeaſſent que dans cette guerre il s'agiſſoit de ce que tous les hommes ont de plus cher, & qu'ils avoient à défendre leurs vies, leur liberté, leur religion, leurs femmes & leurs enfants. En même temps, pour les raſſurer, il leur repréſenta la force de la place, ſon artillerie nombreuſe, ſes armes & ſes munitions. Il ajouta qu'il avoit ſous ſes ordres dix-ſept cents hommes d'infanterie, & ſix cents cavaliers que ſon oncle avoit choiſis parmi ſes meilleures troupes, & tous réſolus comme lui de s'enſevelir ſous les ruines de la place, plutôt que de la rendre aux Chrétiens. Les Magiſtrats, plutôt intimidés par ſes menaces, que raſſurés par ſes promeſſes, ſe diſpoſerent malgré eux à ſoutenir un ſiege qu'ils ne pouvoient empêcher. Mais le petit peuple furieux de zele, & d'autant plus jaloux de ſa religion, qu'il ne la connoiſſoit guere, ne répondit au diſcours du Gouverneur que par des imprécations contre les Chrétiens. Tous à l'envi s'exhortoient à mourir pour leur religion; en ſorte que le préjugé & l'entêtement leur

leur tinrent lieu de fermeté & de courage. Jean d'Omedes.

Le Gouverneur, pour les fortifier dans ce ſentiment, & pour leur faire voir qu'il ne craignoit pas les Chrétiens, fit ſortir de la place ſa cavalerie avec trois cents arquebuſiers, qui occuperent une colline voiſine, & d'où avec leurs mouſquets & quelques pieces de campagne, ils battoient le camp de l'Empereur. Dom Garcie, dont le quartier étoit proche, s'avança auſſi-tôt à la tête d'une partie de ſes troupes, pour les déloger de ce poſte. L'eſcarmouche fut vive & opiniâtre, comme il arrive ordinairement dans les premieres actions, dont l'événement ſemble former un préjugé pour le ſuccès de toute entrepriſe. Le Gouverneur, pour ſoutenir ſes gens, fit encore ſortir à leur ſecours ſix cents Maures armés de mouſquets, qui firent une furieuſe décharge, & qui maltraiterent extrêmement les Napolitains. Quoique le Vice-Roi de Sicile n'eût pas été peut-être fâché de voir Dom Garcie battu & repouſſé, cependant le ſervice de l'Empereur, & l'intérêt de la cauſe commune le porterent à exhorter les Chevaliers à marcher au ſecours des Napolitains. Le Bailli de la Sangle, qui commandoit le bataillon de Malte marcha auſſi-tôt, joignit les Maures, les chargea, l'épée à la

Jean d'Omedes. main : & ces Infideles, peu faits à combattre de pied ferme, ſe débanderent. L'infanterie regagna les portes de la ville, qui furent enſuite fermées pour la cavalerie ; elle ſe diſperſa dans la plaine, &, à courſe de cheval, ſe jetta dans une forêt d'oliviers, où elle ſe perdit.

Le canon avoit commencé par battre la fauſſe braie, & le pan de la muraille qui formoit cette langue de terre dont nous avons parlé. La breche paroiſſant raiſonnable, on envoya quelques Officiers pour la reconnoître. A leur retour, ils rapporterent qu'ils avoient apperçu derriere la breche de profonds retranchements bien flanqués, dont le fond étoit garni de pointes de fer, & qu'on perdroit infailliblement toutes les troupes qu'on y enverroit. Mais le Vice-Roi de Sicile ſoupçonnant que la peur pouvoit avoir beaucoup de part à ce rapport, ou du moins qu'il étoit fort exagéré, fit réſoudre l'aſſaut pour le vendredi ſuivant ; & dant l'intervalle, on redoubla la batterie afin d'élargir la breche. Le vendredi, deux heures avant le jour, le Vice-Roi qui vouloit avoir tout l'honneur de cette entrepriſe, malgré la poſſeſſion où étoient les Chevaliers d'être à la tête de toutes les attaques, fit avancer ſes troupes au pied de la muraille.

Ces Siciliens trouverent la breche de la fauſſe braie bordée d'ennemis, qui firent une furieuſe décharge, & tuerent un grand nombre de Chrétiens. Les aſſaillants, ſans s'épouvanter, & peut-être, ſans connoître le péril, gagnerent le haut de la breche; & les plus braves ſe jetterent à corps perdu dans le foſſé, qui étoit entre la fauſſe-braie & le fort. Mais ils y périrent tous, à l'exception d'un ſeul, que les Infideles épargnerent pour tirer quelque connoiſſance des deſſeins des Chrétiens. D'autres troupes qui s'avançoient pour ſoutenir ce premier corps, n'eurent pas un ſort plus heureux; elles trouverent par-tout de profondes coupûres & des retranchements entaſſés les uns ſur les autres, & d'où il partoit une grêle continuelle de canon & de mouſqueterie. Tout ce qui paroiſſoit étoit foudroyé par le feu des aſſiégés. Cet aſſaut coûta aux Généraux leurs plus braves ſoldats; &, pour ne pas perdre plus de monde, on fit ſonner la retraite. L'Officier, comme le ſoldat, rebutés d'une attaque ſi périlleuſe, ſe jetterent avec précipitation dans leurs tranchées. Ce mauvais ſuccès ralentit extrêmement l'ardeur des aſſiégeants. Si le ſoldat mécontent & rebuté n'oſa pas encore parler de lever le ſiege, on jugea bien cependant qu'il traîneroit en longueur. Pour ſurcroît Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. de disgraces, les vivres commencerent à manquer ; & ensuite, des maladies contagieuses, causées par la fatigue & la mauvaise nourriture, attaquerent l'Officier comme le simple soldat. Le Bailli de la Sangle, qui comptoit pour le premier de ses devoirs celui de l'hospitalité, dressa sous ses tentes une espece d'hôpital & d'infirmerie, où il faisoit traiter avec grand soin les soldats malades. Les Chevaliers, par son ordre, & à son exemple, les servoient tour-à-tour, & toute l'armée n'admiroit pas moins leur charité que leur valeur.

Dragut, toujours attentif à la défense d'une place qui lui étoit si importante, tâcha d'y faire entrer du secours ; il mit à terre huit cents hommes de ses troupes, & ayant encore ramassé trois mille Maures, bons arquebusiers, qu'il avoit levés à prix d'argent, il s'enfonça dans la forêt des oliviers, voisine d'Africa, où les Chrétiens avoient coutume d'aller chercher des fascines. Son dessein étoit d'attaquer les lignes le jour de saint Jacques, Patron des Espagnols, dans l'espérance d'en trouver les soldats ou ivres, ou du moins débandés & en désordre : & il avoit fait avertir le Gouverneur, pour faciliter l'entrée du secours, de faire en même temps une sortie avec toute sa garnison. Mais le

hasard fit découvrir son embûche, & avança le combat. Le Vice-Roi de Sicile, accompagné du Bailli de la Sangle, du Gouverneur de la Goulette, & avec une grosse escorte de Chevaliers, étant allé dans la forêt pour faire couper des fascines, Dragut, qui y étoit caché, après les avoir laissé approcher, se leva tout d'un coup avec ses gens, fit d'abord une furieuse décharge, & vint fondre ensuite, le sabre à la main, sur les Chevaliers. Le Bailli, quoique surpris par l'ennemi, eut bientôt remis en ordre de vieux guerriers, & capables de le prendre d'eux-mêmes. Ce bataillon se forma sans peine; ce fut moins une escarmouche qu'un combat de pied ferme & opiniâtre: on se battit long-temps avec différents succès. Les Turcs & les Maures, par des décharges fréquentes, tuoient beaucoup de Chrétiens, & on regretta, sur-tout, Louis Pérés de Vargas, Gouverneur de la Goulette, & plusieurs Chevaliers des plus braves. Ce ne fut pas sans peine que le Vice-Roi débarrassa sa troupe de la forêt, & gagna la plaine, Dragut le poursuivit quelque temps, & revint plusieurs fois à la charge; mais trouvant toujours les mêmes hommes, & des guerriers qui, quoique en petit nombre, faisoient une bonne contenance, il fit sonner la retraite. Les Maures, qui connoissoient

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. le pays, ſe jetterent dans la forêt, ſe diſperſerent à leur ordinaire, & ne ſe rallierent qu'auprès de Faques, qui étoit leur rendez-vous.

Au retour du Vice-Roi, les Généraux tinrent conſeil; &, par leur ordre & leurs ſoins, on continua avec la même furie les décharges de toutes les batteries, & on en dreſſa même de nouvelles. Mais les murailles étoient ſi épaiſſes, & ſi bien terraſſées, que le canon ne faiſoit, pour ainſi dire, que les effleurer; & les breches parurent ſi petites & couvertes par des retranchements ſi fortifiés, qu'on n'oſa haſarder un nouvel aſſaut. On commençoit même à croire qu'on ſeroit obligé de lever le ſiege; mais Dom Garcie, plein de feu, toujours en action, & occupé uniquement du ſuccès de l'entrepriſe, forma un deſſein qui lui en procura le principal honneur. Il avoit appris, par quelques transfuges, qu'un endroit des murailles battu des eaux de la mer, étoit plus foible, & même négligé par les aſſiégés, qui ne croyoient pas que les gros vaiſſeaux en puſſent approcher, à cauſe des bancs de ſable que les flots avoient pouſſés de ce côté-là. Dom Garcie, après avoir communiqué ſon projet à l'Amiral & au Conſeil, prit le corps de deux vieilles galeres qui ne tiroient pas beaucoup d'eau, qu'il attacha étroitement l'une & l'autre, & ſur

lesquelles il fit dresser une batterie avec ses parapets & ses embrasures. Cette machine, à la faveur de la nuit, fut remorquée par des esquifs & des chaloupes, & conduite vis-à-vis de l'endroit où il vouloit faire ouverture : & il assura ces deux galeres avec quatre ancres ; deux du côté de terre & du mur, & les deux autres vers la pleine mer. Jean d'Omedes.

On commença au point du jour à battre le pan de muraille opposé à cette plate-forme ; & le canon tira avec tant de furie, qu'une grande partie de cette muraille tomba en peu de temps. Au jugement des Ingénieurs, il y eut bientôt une ouverture raisonnable, & qui détermina les Généraux à tenter un assaut. Les Chevaliers de Malte, suivant l'usage & le privilege attaché à un corps si illustre, eurent la pointe. Le Bailli de la Sangle régla leur marche, & l'ordre de l'attaque ; il ordonna que le Commandeur de Giou, escorté par deux files des plus anciens Chevaliers, porteroit à leur tête l'étendard de la Religion. Le Chevalier de Guimeran, & en cas qu'il fut tué, le Chevalier Copier, devoit soutenir ce premier corps avec toute la jeunesse de l'Ordre, & plusieurs volontaires de différentes nations qui avoient demandé à combattre sous l'enseigne de S. Jean. On avoit mis à la queue quatre compagnies des soldats de

Jean d'Omedes. Malte, chacune commandée par des Officiers de l'Ordre ; & le Bailli, avec quelques anciens Chevaliers qu'il avoit retenus auprès de lui, devoient fermer la marche, pour ſe porter enſuite dans les endroits qui auroient le plus beſoin de ſa préſence & de ſon ſecours.

Le Vice-Roi de Sicile avec ſes troupes, & Dom Garcie avec celles de Naples, pour faire diverſion, ſe chargerent chacun de leur côté des autres attaques ; & ces deux Généraux, qui aſpiroient l'un & l'autre à la gloire d'arborer le premier ſon enſeigne ſur le haut de la breche, promirent à leurs ſoldats des récompenſes magnifiques. Les Chevaliers n'ayant pas beſoin de ces motifs intéreſſés, entrerent dans des eſquifs & de légeres chaloupes, ſi-tôt qu'un coup de canon eût donné le ſignal de l'attaque. Mais ſe voyant arrêtés à tous moments par des bancs de ſable, il ſe jetterent l'épée à la main dans la mer ; & ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & ſouvent juſqu'aux épaules, ils gagnerent le pied de la muraille. Les Infideles parurent ſur le haut de la breche pour empêcher les Chrétiens d'en approcher ; ils employoient en même temps le feu du canon, celui de la mouſqueterie, les coups de fleches & de pierre, les feux d'artifice, & l'huile bouillante : ils ſe faiſoient des armes de tout ce qui ſe préſentoit ſous leur main.

Les Chevaliers, sans s'étonner du nombre de leurs morts, surmonterent tous ces obstacles, gagnerent le haut de la breche du côté d'une tour attachée au coin de cette muraille. Le Commandeur de Giou arbora aussi-tôt l'enseigne de la Religion; mais il fut au même instant renversé d'un coup de mousquet. L'enseigne fut relevée par le Commandeur Copier, qui, pendant toute l'action & au milieu du feu, & d'une nuée de traits d'arbalêtres, la tint toujours élevée. Cependant les coups de canon qui partoient de la tour voisine, & le feu de la mousqueterie qui venoient des retranchements, foudroyoient les Chevaliers, sans qu'ils pussent avancer, ni faire reculer les Infideles. Un grand nombre de Chevaliers, d'illustres volontaires qui combattoient sous leur enseigne, & la plupart des soldats de Malte périrent dans cette occasion. Le Commandeur de Guimeran, qui étoit resté à la tête de l'attaque, étoit au désespoir de voir tuer ses freres à ses côtés; cependant il ne pouvoit se résoudre à abandonner son poste. Heureusement en jettant les yeux de tous côtés, il découvrit sur la gauche, & au travers des ruines, un petit sentier qui conduisoit dans le corps de la place: d'autres prétendent que c'étoient les débris d'une galerie de communication. Quoi qu'il en soit, le Com- Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. mandeur, à la tête de ſes camarades, fait un effort, pouſſe tout ce qui ſe préſente devant lui, s'ouvre un paſſage, ſe jette dans cette galerie, où il ne reſtoit plus que des poutres & quelques ſolives : & marchant deſſus avec autant de fermeté qu'il auroit fait ſur un pont de pierre, il pénétre juſques dans la ville.

Au bruit de ce qui ſe paſſoit, les habitans accoururent : excités par les cris de leurs femmes & de leurs enfants, ils ſe barricaderent dans les rues, & percerent les maiſons, d'où ils faiſoient un feu terrible. Les Chevaliers ſe virent de nouveau arrêtés ; il auroit fallu, pour ainſi dire, faire autant de ſieges qu'il y avoit de retranchements dans chaque quartier. Mais pendant qu'on s'y battoit, les Turcs & les Maures qui étoient oppoſés aux Napolitains & aux Siciliens, ayant appris que les Maltois étoient dans la place, en abandonnerent la défenſe pour accourir au ſecours de leurs maiſons & de leurs familles. Les Chrétiens ſe répandirent auſſi-tôt dans la ville, & leur firent bien voir que ce n'étoit qu'en ſe maintenant chacun dans leurs poſtes qu'ils auroient pu conſerver leurs fortunes particulieres.

Ces malheureux habitants, après une aſſez foible réſiſtance qu'ils firent dans quelques quartiers, voyant l'ennemi

maître de la place, chercherent leur salut dans la fuite. Les uns tâchent de gagner la plaine & la forêt ; d'autres se jettent dans des nacelles. Il y en eût qui par désespoir se précipiterent au fond de la mer ; & les soldats de Dragut qui craignoient plus ses reproches que la mort même, la furent chercher dans la pointe des armes des Chrétiens : & aucun ne voulant demander quartier, ils furent tous tués. Le butin fut très-considérable : outre sept milles esclaves de tout âge & de tout sexe, le soldat trouva la ville remplie de magasins de marchandises très-riches, avec de l'or, de l'argent, & des pierreries dans les maisons des principaux habitants. Jean d'Omedes.

Mais le plus riche butin fut la place même, la plus forte qu'il y eût alors sur les côtes d'Afrique. Le Vice-Roi de Sicile, qui n'avoit plus besoin du secours des Napolitains, s'attribua hautement tout l'honneur de cette conquête, y mit son fils pour Gouverneur, & y laissa pour garnison six compagnies d'infanterie. Les breches furent réparées avec soin, les fossés nettoyés ; & après qu'on eut purifié & béni la principale mosquée, on y enterra les Chevaliers & les principaux Officiers qui avoient été tués au siege. L'Empereur ayant été depuis obligé d'abandonner cette place, leurs cendres furent transportées en Sicile

Jean d'Omedes

dans deux caiſſes ſéparées, & dépoſées dans l'Egliſe cathédrale de Montréal: & par ordre du Vice-Roi, on leur dreſſa un mauſolée où il fit graver cette épitaphe :

La mort a pu mettre fin à la vie de ceux dont les cendres repoſent ſous ce marbre ; mais le ſouvenir de leur rare valeur ne finira jamais. La foi de ces Héros leur a donné place dans le ciel, & leur courage a rempli la terre de leur gloire ; de maniere que le ſang qui eſt ſorti de leurs bleſſures, pour une vie paſſagere, leur a procuré deux vies immortelles.

Dragut, outré de la perte de la ville d'Africa, de ſes tréſors & de ſes eſclaves qui y étoient renfermés, l'attribuoit principalement aux Chevaliers de Malte ; il en porta ſes plaintes au Grand-Seigneur. Son Agent à la Porte repréſenta à ce Prince & à tout le Divan, que l'Empereur, par cette conquête, tenoit en ſon pouvoir une des principales clefs de l'Afrique ; qu'il étoit maître de la forteresſe de la Goulette, & de la plupart des places qui dépendoient du royaume de Tunis ; que les Chevaliers de Malte, dévoués aux intérêts de ce Prince, s'étoient fortifiés dans Tripoli ; qu'il étoit à craindre que les Arabes, grands ennemis des Turcs, ne leur facilitaſſent, au travers des déſerts, le paſſage dans l'Egypte, & que ces Cheva-

liers, ſous prétexte de délivrer Jéruſalem & la Paleſtine de la domination des Ottomans, ne pénétraſſent dans ces contrées; qu'ils ne fiſſent revivre l'ancien eſprit des Croiſades, & qu'ils n'attiraſſent dans leur parti les forces des Princes Chrétiens, toujours redoutables quand ils ſont unis. Jean d'Omedes.

Des préſents magnifiques, l'interprete le plus sûr pour être écouté à la Porte, & que Dragut fit répandre parmi les principaux Bachas, les engagerent à repréſenter au Grand-Seigneur que c'étoit moins Dragut, que Sa Hauteſſe même, qui étoit intéreſſée dans la perte d'Africa; que cette entrepriſe étoit un attentat contre la foi de la treve qui ſubſiſtoit encore avec les Chrétiens; qu'il ne pouvoit pas ſe diſpenſer d'en marquer ſon reſſentiment, & qu'il falloit ſur-tout chaſſer de toute l'Afrique, comme il avoit déjà fait de l'Aſie, les Chevaliers, ennemis déclarés & perpétuels de l'Alcoran.

Dans ce haut degré de puiſſance où la naiſſance & les conquêtes de Soliman l'avoient élevé, on n'eut pas grande peine à exciter ſon indignation & ſon reſſentiment; mais comme ce Prince, contre la coutume de la plupart de ſes Prédéceſſeurs, ſe piquoit d'obſerver réligieuſement les traités, avant que de prendre les armes, il envoya à l'Empe-

Jean d'Omedes. reur un Chiaoux pour lui demander la reſtitution de Souſa, de Monaſter, & d'Africa.

Charles-Quint répondit à cet Envoyé que ces places étoient des dépendances du royaume de Tunis, qui relevoit de la couronne de Caſtille, & qu'indépendamment de ſes droits de haute ſouveraineté, ſes Généraux n'avoient fait en cela que ce que tous les Souverains, de quelque religion qu'ils fuſſent, devoient pratiquer à l'égard d'un Corſaire odieux à Dieu & aux hommes; que pour lui, ſans prétendre rompre la treve qu'il avoit avec Sa Hauteſſe, il pourſuivroit ce Pirate dans tous les lieux où il ſe retireroit.

Soliman, trop puiſſant pour être équitable, & qui meſuroit ſes raiſons au poids ſeul de ſes forces, fut irrité d'une réponſe auſſi fiere: il réſolut d'en tirer raiſon par quelque entrepriſe d'éclat. Dragut reçut ordre de ramaſſer & de mettre en corps tous les Corſaires qui navigeoient ſous l'enſeigne du Croiſſant; de les tenir prêts pour ſe joindre à la flotte Ottomane que le Sultan vouloit employer dans cette guerre: & afin d'ôter à Charles-Quint le prétexte de traiter Dragut de Corſaire, il lui envoya, comme à un de ſes Officiers, un brevet de Sangiac de l'iſle de ſainte-Maure. Le deſſein du Grand-Seigneur

étoit de commencer la campagne par le siege des places que Doria & les autres Généraux de l'Empereur venoient de conquérir ; mais Dragut lui fit représenter que les Chevaliers de Malte le traverseroient infailliblement dans toutes ses entreprises ; que leurs vaisseaux enleveroient souvent les convois qui passeroient le long des côtes de Tripoli, ou proche de Malte ; qu'il falloit porter le fer & le feu dans cette isle & à Tripoli, & employer toutes ses forces pour exterminer ces Chevaliers, qui, quoique en petit nombre, se multiplioient, pour ainsi dire, quand il étoit question de faire la guerre aux Musulmans. Jean d'Omedes.

Le Grand-Seigneur, qui n'entendoit parler que des prises faites sur ses sujets par les Chevaliers de Malte, & qui les regardoit comme des Corsaires uniquement occupés à ruiner le commerce de ses Etats, entra dans les vues de Dragut. Il falloit pour cela une puissante flotte ; par son ordre, on travailla sans relâche dans tous les ports de son Empire à construire & à armer des galeres & des vaisseaux de toute grandeur. Le bruit d'un si grand armement parvint bientôt à Charles-Quint : il ne douta pas que cette guerre ne fût l'ouvrage de Dragut, & que ce Corsaire, pour ses intérêts particuliers, ne fût bien aise d'attirer les armes de

Jean d'Omedes. son maître, & d'étendre sa puissance dans l'Afrique. Pour conjuger l'orage, il n'eût fallu que faire périr ce Pirate, ou se rendre maître encore une fois de sa personne. Charles-Quint persuadé que si le Sultan se voyoit privé d'un Général si habile, & qui depuis tant d'années navigeoit dans ces mers, il tourneroit d'un autre côté l'effort de ses armes, ordonna à Doria de le chercher, de le combattre, fort ou foible, & de ne rien négliger pour se défaire d'un ennemi si redoutable.

Doria, en exécution des ordres de l'Empereur, au retour du printemps, se mit en mer avec vingt-deux galeres, sans les galiotes & les brigantins, & arriva dans le mois de Mars sur les côtes d'Afrique. L'Amiral Chrétien ayant appris que Dragut qu'il cherchoit avoit relâché dans le havre ou canal de l'isle de Gelves, y aborda; &, pour en fermer la sortie, il jetta l'ancre à son embouchure, dans un endroit appellé *la bouche de Cantara*. Le Corsaire surpris par l'arrivée des vaisseaux Chrétiens, pendant toute la nuit fit construire un rempart de terre à l'embouchure de ce canal, d'où il battit ensuite les galeres de Doria, qui fut obligé de s'éloigner de la portée du canon. Mais l'Amiral Chrétien persuadé que sa proie ne lui pouvoit échapper, dépêcha en diligence des brigantins en Sicile,

à Naples & à Genes pour en faire venir un renfort de troupes. Jean d'Omedes.

Son deſſein étoit que, pendant qu'avec ſa flotte il garderoit pour ainſi dire le Corſaire à vue, & qu'il tiendroit l'iſſue du canal bloqué, ces troupes qu'il avoit envoyé chercher, débarqueroient dans l'isle, brûleroient les galeres de Dragut, & le feroient priſonnier. Dragut, qui prévit ſon deſſein, & qu'il alloit être inveſti par terre & par mer, pour ſe tirer d'un ſi grand péril, forma un projet auſſi hardi qu'extraordinaire, & dont l'hiſtoire fournit peu d'exemples.

Pour entretenir la confiance de l'Amiral Chrétien, & lui faire croire qu'il étoit réſolu de défendre juſqu'à l'extrêmité l'entrée du canal, il fit conſtruire le long de ſes bords, & des deux côtés, différents retranchements, garnis d'artillerie & de mouſquetaires, qui, dès que le moindre vaiſſeau Chrétien approchoit, faiſoient un feu continuel; mais en même temps l'habile Corſaire, par le moyen de ſes ſoldats, des eſclaves de ſa chiourme, & avec le ſecours des Maures qui habitoient cette isle, fit applanir un chemin qui commençoit à l'endroit où ſes galeres étoient mouillées, & ſur lequel on éleva un exhauſſement compoſé de pluſieurs pieces de bois qu'il fit recouvrir de planches frottées de graiſſe,

Jean d'Omedes.

pour faciliter le paſſage à tout ce qu'il voudroit faire gliſſer deſſus. On guinda enſuite, par la force des cabeſtans, ſes galeres ſur ce plancher; & avec des rouleaux de bois on les fit avancer juſqu'à un endroit de l'isle, dont le terrein étoit beaucoup plus bas, & où il avoit fait creuſer un nouveau canal du côté de l'isle, oppoſé au canal de Cantara, & par lequel ſes galeres paſſerent d'une mer à l'autre. Doria n'en apprit la nouvelle que par la perte de la capitale de Sicile, que Dragut, comme pour le braver, enleva preſqu'à ſa vue. Ce Corſaire prit enſuite la route de Conſtantinople, pour hâter par ſa préſence le départ de la flotte deſtinée contre Tripoli & les autres places qui appartenoient aux Chevaliers de ſaint Jean. L'Amiral Chrétien, étonné & plus confus que s'il eût perdu une grande bataille, revint dans le port de Genes; & pour ſe diſpenſer de la pourſuite du Corſaire, il ſe ſervit du prétexte honorable de commander lui-même les galeres qui devoient paſſer d'Italie en Eſpagne Dom Philippe d'Autriche, fils unique de l'Empereur. Il conduiſit ce jeune Prince à Barcelone, d'où il ramena depuis Maximilien, Roi de Boheme, couſin germain de Philippe & fils de Ferdinand, Roi des Romains, que ſon pere avoit rappellé en Allemagne auprès de lui.

Doria employa tout l'été à faire ces voyages. Les Vices-Rois de Naples & de Sicile, deſtitués de ſon ſecours, avoient joints leurs forces maritimes. Malgré cette jonction, ne ſe trouvant pas encore aſſez forts pour tenir la mer, ils avoient envoyé à Malte demander le ſecours des galeres de la Religion. Par la même raiſon & par la crainte d'un ſiege, le Grand-Maître ne devoit pas les laiſſer ſortir de ſes ports : mais en ce temps-là, & ſous un Grand-Maître Eſpagnol, la Religion étoit toute Autrichienne ; les prieres, & même de ſimples demandes que faiſoient l'Empereur ou ſes Généraux, étoient des ordres abſolus pour le Grand-Maître. Cependant il ſe trouva dans le Conſeil quelques Commandeurs qui ſe plaignirent aſſez hautement de ce qu'à la veille d'être attaqués par les Infideles, on ſe privoit des forces de la Religion, & d'un ſecours ſi néceſſaire. D'Omedes, pour empêcher que le reſte du Conſeil ne fît attention à de ſi juſtes raiſons, déclara qu'il avoit des avis certains que la flotte des Infideles ne devoit être employée cette année que pour ſervir le Roi de France contre l'Empereur. Sur ſa parole, & encore plus par ſon crédit & ſon autorité, les galeres eurent ordre de joindre inceſſamment celles de l'Empereur. Pour adoucir ceux qui murmu-

Jean d'Omedes.

De bello Melitenſi ad Carolum Cæſarem. Nicolai Villagagnonis Commentarius.

1653.

Jean d'Omedes. roient de cette diſpoſition, le Grand-Maître ordonna au Chevalier *Pied-de-Fer*, Général des galeres, lorſqu'il fut prendre congé de lui, qu'en cas qu'il s'apperçût que la flotte des Infideles tînt la route de Malte, ou de Tripoli, il eût à revenir en toute diligence dans les ports de la Religion. Mais pour exécuter de pareils ordres il falloit que ce Général des galeres eût ſur ſa route un ſauf-conduit de la mer, des vents, & même de la flotte ennemie.

Le rendez-vous général étoit dans le port de Meſſine. A peine les différentes eſcadres qui compoſoient la flotte Chrétienne y étoient entrées, qu'on reçut pluſieurs avis du Levant que celle du Grand-Seigneur étoit en mer, & qu'un armement ſi redoutable tenoit la proue vers les côtes de Naples & de Sicile, mais ſans qu'on pût juger de quel côté tomberoit l'orage. Cette flotte étoit compoſée de cent douze galeres qu'on appelloit Royales, de deux grandes galeaſſes, de trente flûtes, & de pluſieurs brigantins & de vaiſſeaux de tranſport. Le Bacha Sinam en étoit Général; il avoit pour Lieutenant Dragut, & un autre fameux Corſaire appellé Salarais, & on avoit embarqué ſur cette flotte douze mille hommes, la plupart Janiſſaires, & un grand nombre de pionniers, d'outils & de machines pour un ſiege.

Le Chevalier Georges de ſaint Jean, qui avoit couru toutes les côtes de la Morée, revint en ce temps-là dans le port de Malte, & rapporta que dans tout le Levant, on parloit aſſez publiquement du ſiege de Tripoli, ou de celui de Malte même; & ce qui augmenta l'inquiétude du Conſeil, c'eſt que le Commandeur de Villegagnon, qui arriva alors de France en Sicile, écrivit de Meſſine au Grand-Maître & à ſes amis particuliers, que l'armement du Grand-Seigneur ne regardoit que les états de la Religion, & qu'il étoit parti exprès de ſon port pour en rapporter des nouvelles certaines, & rendre à l'Ordre les ſervices qu'il lui devoit par ſa profeſſion. Comme ce Chevalier étoit alors également conſidéré en France & dans ſon Ordre, peut-être qu'il ne ſera pas inutile de le faire connoître un peu plus particuliérement. Jean d'Omedes.

Frere Nicolas Durand de Villegagnon étoit né Français, de la province de Brie, d'une ancienne maiſon. C'étoit un des hommes de ſon ſiecle le mieux fait, l'eſprit orné de rares connoiſſances, & d'une valeur révérée, même par les plus braves Capitaines de ſon temps. Nous avons déjà parlé de la maniere avantageuſe dont il s'étoit diſtingué au ſiege d'Alger, & de la gloire qu'il y acquit à la vue de tant de nations différen-

Jean d'Omedes. tes qui compoſoient l'armée de Charles-Quint. Il ne s'étoit pas moins ſignalé ſur mer pour le ſervice de ſon Prince, & en qualité de Vice-Amiral des côtes de Bretagne. Ce Chevalier, au premier bruit de l'armement du Turc, & du ſiege dont Malte étoit menacée, ſans attendre une citation générale, demanda ſon congé au Roi Henri II, quitta la Cour & ſes eſpérances, arriva en Sicile, & communiqua au Vice-Roi les novelles qu'il portoit au Grand-Maître. Il lui repréſenta enſuite avec beaucoup de zele le peu de tronpes & de munitions qu'il y avoit à Malte, au Goze & à Tripoli; il l'exhorta à ne pas laiſſer ſans ſecours des isles feudataires de la couronne de Sicile, & qui lui ſervoient même de boulevard.

Le Vice-Roi, prévenu que les côtes de Naples & de Sicile avoient plus à craindre des Infideles, que les places de la Religion, ſe contenta de lui dire, qu'autant que l'intérêt de l'isle dont il avoit le gouvernement, pourroit le lui permettre, il n'oublieroit rien pour contribuer à la défenſe de Malte. Cette réponſe, en des termes ſi vagues & ſi généraux, ne contentant pas Villegagnon, il s'embarqua dans un brigantin, & arriva peu de jours après à Malte. A ſon débarquement une foule de Chevaliers l'entourre, & le conduit au Grand-Maî-

tre. Après qu'il lui eût rendu ſes premiers devoirs, ce Prince fit aſſembler le Conſeil, l'y fit appeller, & lui demanda ce qu'on penſoit en France de l'armement du Grand-Seigneur. Le Commandeur Français lui répondit qu'on y étoit perſuadé que toutes les forces de l'Empire Ottoman alloient tomber ſur les états de la Religion; qu'à ſon départ, & en prenant congé du Connétable de Montmorency, premier Miniſtre du royaume, ce Seigneur l'avoit chargé de l'avertir de ſa part qu'il alloit être inceſſamment attaqué; que le Grand-Seigneur, chagrin de trouver dans toutes les armées, ſoit de l'Empereur ou des Vénitiens, un grand nombre de Chevaliers; mais ſur-tout irrité de la part qu'ils avoient eue à la priſe d'Africa, avoit fait deſſein de les chaſſer de Tripoli & des isles qu'ils occupoient; qu'il l'exhortoit à ne pas ſe laiſſer ſurprendre; qu'il devoit ces avis aux ſentiments d'eſtime & d'affection qu'il conſervoit pour un Ordre illuſtre, & que le Grand-Maître de l'Isle-Adam, ſon oncle, avoit gouverné dans des temps ſi difficiles, avec l'approbation générale de tous les Souverains de la chrétienté. Jean d'Omedes.

Ces nouvelles alarmerent le Conſeil; on fit de vives inſtances au Grand-Maître pour mettre les places de la Re- [f] *Idem Villegagnon, ibid.*

Jean d'Omedes. ligion en état de défenſe ; & tout le monde opina qu'il falloit envoyer inceſſamment du ſecours à Tripoli, place peu fortifiée, & qui n'avoit pour garniſon que de vieux Chevaliers & des infirmes, qui, à cauſe de la bonté de l'air, s'y étoient retirés ; que la petite isle du Goze n'étant pas tenable, il en falloit raſer le château, de peur que les Turcs ne ſe logeaſſent dans une place ſi voiſine de Malte ; tranſporter les habitants de cette isle en Sicile ; prier le Vice-Roi de leur y donner retraite, & demander en échange quelques compagnies d'infanterie pour les envoyer à Tripoli.

Le Grand-Maître écouta ces différents avis avec beaucoup de froideur ; & après avoir témoigné à Villegagnon qu'il étoit bien obligé au Connétable de l'intérêt qu'il prenoit à ſon Ordre, il le congédia ; & retenant les Grands-Croix & les Piliers du Couvent : *Ou ce Français*, leur dit-il avec un ſouris moqueur, *eſt la dupe du Connétable, ou il nous veut prendre pour la ſienne.* Affectant enſuite un air plus ſérieux, & convenable dans une affaire de cette importance, il leur dit qu'on ne lui perſuaderoit jamais que Soliman eût fait les frais d'un ſi grand armement ſeulement pour s'emparer de Malte ; qu'un ſi petit objet, & la conquête d'un rocher, ne le dédommageroit pas de la pro-

prodigieuſe dépenſe qu'il venoit de faire pour mettre une ſi puiſſante flotte en mer ; mais que ce Prince, un des plus grands politiques de ſon ſiecle, avoit de bien plus hauts deſſeins ; que, de concert avec le Roi de France, il alloit attaquer le royaume de Naples ; que ſa flotte, qui les alarmoit ſi fort, étoit attendue dans le port de Toulon ; qu'elle devoit ſe joindre inceſſamment à celle de France, & même qu'il avoit des avis bien certains que le Roi y avoit envoyé cinq mulets chargés d'or & d'argent pour la ſolde des Infideles. Qu'après tout, avant que de s'engager dans des dépenſes peut-être inutiles, il étoit à propos d'attendre des nouvelles plus poſitives. Jean d'Omedes.

Une réponſe ſi indifférente remplit d'indignation quelques Seigneurs du Conſeil. Ce que Villegagnon avoit avancé au ſujet de la néceſſité de fortifier Tripoli, ne pouvoit jamais être regardé comme une dépenſe inutile ; mais on ne ſçavoit que trop à Malte que d'Omedes, uniquement attaché à l'agrandiſſement de ſa famille, comptoit pour perdu tout l'argent qui ne tournoit pas au profit de ſes neveux ; & que le plus foible prétexte, pourvu qu'il pût ſervir à éloigner quelque dépenſe, ſi néceſſaire qu'elle fût, lui paroiſſoit toujours une raiſon ſolide, & un

Jean d'Omedes. profit certain. Ainſi quelques Commandeurs lui repartirent avec vivacité, qu'à l'approche de la flotte Ottomane, & à la vue d'un ſi grand péril, il n'étoit pas de la prudence du Conſeil, ſur la foi incertaine de quelques eſpions, de demeurer dans l'inaction ; qu'il falloit inceſſamment, par une citation générale, convoquer tous les Chevaliers qui étoient en différentes contrées de la Chrétienté ; fortifier les endroits foibles de l'isle de Malte, & qui pouvoient faciliter la deſcente des Infideles ; raſer le château du Goze, en tranſporter les habitants en Sicile ; tâcher d'obtenir du ſecours du Vice-Roi, & ſur-tout tirer les anciens Chevaliers de Tripoli, & les remplacer par un corps d'autres plus jennes & plus capables de ſoutenir les fatigues d'un ſiege.

Le Grand-Maître, toujours avide d'argent, leur dit qu'il ne s'éloigneroit pas de publier la citation, pourvu que dans un conſeil complet, & en attendant un chapitre général, on augmentât les reſponſions & les taxes auxquelles chaque commanderie étoit aſſujettie, afin de ſubvenir à la dépenſe que l'arrivée d'un ſi grand nombre de Chevaliers alloit coûter. Il ajouta qu'il ne pouvoit conſentir qu'on abandonnât le château du Goze, ſitué ſur la pointe d'un rocher ; qu'il pourroit ſervir de retraite aux femmes

& aux enfants des habitants de l'isle ; & même que les Gozitains, à la vue de gages si chers, en combattoient avec plus de courage : d'ailleurs, qu'il faisoit un grand fonds sur la valeur & l'expérience du Chevalier d'Essé qui en étoit Gouverneur. A l'égard du changement qu'on proposoit de faire dans la garnison de Tripoli, il s'y opposa, sur le prétexte qu'il n'étoit pas de sa prudence d'affoiblir Malte pour fortifier une place éloignée ; que pour la secourir il suffisoit de tirer de Sicile quelques compagnies d'infanterie, & qu'il en alloit écrire incessamment au Vice-Roi. Jean d'Omedes

Quelques foibles que fussent ces raisons, rien ne put vaincre son entêtement, & le faire revenir de sa prévention : & ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'est que son sentiment, par la complaisance des Commandeurs Espagnols & Italiens, prévalut dans le Conseil. On abandonna même le dessein d'une citation générale, sur ce que si les Turcs avoient ordre d'attaquer les états de la Religion, ils seroient devant Malte avant que la citation eût passé la mer : ainsi, après qu'on eût fait quelques légeres fortifications dans les endroits où on pouvoit faire des descentes, le Grand-Maître demeura dans une inaction aussi étonnante que s'il eût eu communication des ordres du Général des Turcs, ou

Jean d'Omedes. qu'il ſe fût entendu avec lui. Cependant, à ſa priere, le Vice-Roi de Sicile, qui n'ignoroit pas de quelle importance étoit pour la Sicile la conſervation de Malte, lui envoya une recrue de deux cents Calabrois qui lui étoient venus du royaume de Naples, tous pâtres ou artiſans, & qui n'avoient point porté les armes; mais on ſe flatta, quand ils ſeroient arrivés à Tripoli, que ſous les ordres, & à l'exemple des Chevaliers, ils ſe formeroient inſenſiblement dans la diſcipline militaire.

On ſe diſpoſa à les faire partir; mais quand il fut queſtion de les embarquer, la crainte de ſe trouver dans une place éloignée, & menacée d'un ſiege, leur fit perdre cœur. La plupart ſe cacherent: ils ſe plaignirent que le Grand-Maître, pour épargner les Chevaliers & ſes propres ſoldats, les envoyoit à la boucherie; & on ne put venir à bout de les faire paſſer en Afrique, qu'en mettant à leur tête vingt-cinq Chevaliers tous jeunes gens, qui, pour quelque mutinerie qu'ils avoient faite, avoient été mis aux arrêts, & dont le Grand-Maître n'étoit point fâché de ſe débarraſſer.

Ce fut tout le ſecours qu'on put tirer de ce Prince en faveur de la ville de Tripoli. Les Gozitains en furent encore plus abandonnés; & comme s'il eût été perſuadé que pour leur défenſe il ſorti-

roit de la terre des bataillons armés, on n'en put arracher ni troupes, ni même des canonniers : & les malheureux habitants de cette petite isle, qui vouloient au moins mettre en sûreté leurs femmes & leurs enfants, les ayant envoyés à Malte sur deux barques, le Grand-Maître, qui craignoit d'être obligé de fournir à leur subsistance, ne souffrit point qu'on les débarquât : il menaça même de les couler à fond si elles approchoient du port. Toutes ces femmes, avec leurs petits enfants, furent contraintes de retourner au Goze ; & d'Omedes couvrit un si grand fond de dureté d'un raffinement de politique, & du prétexte dont nous avons déjà parlé, que ces habitants, ayant sous les yeux des gages si chers, en combattroient avec plus de courage & de fermeté. On apprit, peu de jours après, que la flotte du Grand-Seignaur avoit paru le long des côtes de Sicile ; que les Turcs avoient fait des descentes & de grands ravages en différents endroits ; qu'après avoir tenté le siege de Catane, ils s'étoient arrêtés à Augusta ; que cette place & le château n'avoient tenu que peu de jours ; que les Infideles y avoient commis toutes sortes d'excès, & que le bruit cummun étoit qu'ils se disposoient à faire voile droit à Malte. Jean d'Omedes.

De si tristes nouvelles donnerent beau-

Jean d'Omedes. coup d'inquiétude au Conſeil, & alarmerent tous les habitants. Le Grand-Maître, pour les raſſurer : *Ce n'eſt point à nous*, leur dit-il, *que les Turcs en veulent ; & ils n'ont pris la route du midi, qui ſemble les approcher de Malte, que parce que le chemin eſt le plus court pour aller en Provence.* Pour fortifier ſon ſentiment par l'avis des plus habiles pilotes, il en fit venir dans le conſeil des plus anciens, qui, ſoit par complaiſance, ou que ce fût la vérité, convinrent qu'effectivement, ſuppoſé que les Turcs euſſent ordre d'aborder aux côtes de Provence, la route par le midi étoit la plus courte de deux cents milles.

Mais enfin un ſi funeſte aveuglement ſe diſſipa ; le Grand-Maître, trois jours après, des fenêtres de ſon palais, vit arriver la flotte Ottomane, qui, pouſſée par un vent favorable, parut en bonne ordonnance devant l'iſle de Malte. Les ordres que Soliman avoit donnés à ſon Général portoient qu'ils tenteroient en paſſant, & ſelon la diſpoſition qu'il y trouveroit, de ſe rendre maître des iſles de Malte & du Goze ; & que ſi cette entrepriſe lui paroiſſoit de trop difficile exécution, il s'attachât uniquement à celle de Tripoli, dont la conquête, dans la vue de reprendre Africa, lui paroiſſoit plus néceſſaire. Le Grand-Seigneur

ajouta que, connoiſſant l'expérience de Dragut, il ſouhaitoit que Sinam n'entreprît rien d'important ſans la participation de ce Corſaire. Le Général Turc, en exécution de ces ordres, ſe préſenta d'abord devant un des ports de l'isle, appellé *Marſa Muſciete*, qui n'eſt ſéparé du grand port que par une langue de terre, ou, pour mieux dire, par un rocher fort élevé. Jean d'Omedes.

A l'approche d'une armée ſi formidable, une terreur générale ſe répandit parmi les habitants de l'isle; chacun, pour ſe ſouſtraire à la fureur des Turcs, cherchoit un aſyle & une retraite, les uns dans les antres que formoient des roches, & d'autres dans les places fortifiées. Il n'y en avoit que deux dans toute cette isle; l'une ſituée au pied du château Saint-Ange, appellé communément *le Bourg*, & la réſidence ordinaire en ce temps-là de tout le Couvent; & l'autre dans le fond des terres, & au milieu de l'isle, éloignée du bourg & du grand port d'environ ſix milles: on la nommoit *la Cité notable*, ou *la Ville de Malte*, du nom commun à toute l'isle: c'étoit la capitale, & même, à proprement parler, la ſeule ville qu'il y eût alors.

La plupart des habitants de la campagne, hommes, femmes & enfants, chargés de leurs petits meubles, &

Jean d'Omedes. traînants à leur ſuite des vaches & des chevres néceſſaires à la ſubſiſtance de leurs enfants, ſe réfugierent dans ces deux places. Mais, comme il n'y avoit pas aſſez de maiſons pour loger tout ce peuple, la plupart furent réduits à demeurer dans les places publiques & dans les rues : & ce qui étoit de plus fâcheux, ils y étoient expoſés pendant la canicule à l'ardeur du ſoleil, inſupportable dans ces climats brûlants. L'infection & la puanteur qui exhaloit des excréments de ces malheureux entaſſés les uns ſur les autres, auroit bientôt produit des maladies contagieuſes ; & ce qui augmentoit la peine & le déſeſpoir de tout ce peuple, c'eſt que dans l'une & l'autre place il n'y avoit ni puits ni fontaines : il ſe trouvoit même peu d'eau dans les citernes, en ſorte que ſi par malheur les Turcs s'opiniâtroient à faire le ſiege d'une de ces deux places, il faudroit ſe réſoudre à en chaſſer les bouches inutiles, & livrer tout ce peuple à la cruauté des Barbares, ou prendre le parti de capituler : deux extrêmités dont l'Ordre, par ſa charité & par ſa valeur, étoit également incapable.

Par l'entêtement du Grand-Maître, les Chevaliers manquoient de tout, hors de courage : mais ils ne ſe manquerent pas à eux-mêmes, ni à la Religion : jamais ils n'avoient fait paroître

plus de réſolution. C'étoit toujours la même valeur de ces anciens Chevaliers auxquels l'Ordre devoit ſon inſtitution & ſes premieres conquêtes. Jean d'Omedes.

Il ſembloit que ce fuſſent encore les mêmes hommes, & qu'il n'y eût que les noms de changés. Le Chevalier Upton, Commandeur Anglois, & un des plus braves Chevaliers de l'Ordre, à la tête de trente autres, & ſuivi de quatre cents habitants de l'isle, tous à cheval, ſe préſenta fiérement au bord de la mer, du côté du bourg, pour s'oppoſer aux deſcentes que les Turcs pourroient tenter. Le Commandeur de Guimeran, Eſpagnol, ſortit en même temps par un autre côté, avec cent Chevaliers à pied, & trois cents arquebuſiers: & ayant paſſé dans des eſquifs, du bourg ſur le mont Sceberras, ce rocher qui ſéparoit les deux plus grands ports, il s'y tint caché, ventre contre terre, pour obſerver les deſſeins & la contenance des Infideles. Il n'y eût pas été longtemps, qu'il vit paroître le Général Turc dans ſa capitane, ſuivi de quelques galeres, qui s'avancerent dans le grand port pour reconnoître l'endroit le plus propre à faire des deſcentes: & comme le côté du bourg étoit le plus expoſé à l'artillerie du château Saint-Ange, pour s'en éloigner, il rangeoit celui du mont Sceberras. Mais appro-

Jean d'Omedes.

chant de cet écueil, le Commandeur de Guimeran le voyant à portée de ſes Arquebuſiers, fit faire une ſalve ſi furieuſe, particuliérement ſur la capitane, que toute la chiourme en déſordre en abandonna les rames. La colere du Général Turc ſuccéda bientôt à la ſurpriſe, & ſon orgueil bleſſé de ſe voir attaqué le premier par des gens qu'il croyoit ſurprendre, & ſi inférieurs en forces, lui en fit jurer la perte. Il fit tourner les proues contre terre, aborda dans une place où la deſcente paroiſſoit aiſée, mit à terre ſon eſcorte, & s'avança pour chercher les Chevaliers & les combattre. Mais le Commandeur content de ſon avantage, & fort inférieur en troupes, après avoir fait ſa décharge, fit rembarquer ſes ſoldats, & les ramena heureuſement dans le bourg, ſans avoir perdu un ſeul homme.

Sinam les ayant cherchés inutilement, monta avec ſes principaux Officiers ſur l'endroit du mont Sceberras, le plus élevé, d'où conſidérant le château Saint-Ange, ſa ſituation ſur la pointe d'un rocher, & les boulevards dont il étoit fortifié : *Eſt-ce là ce château*, dit-il avec colere à Dragut, *que tu as repréſenté au Grand-Seigneur ſi facile à emporter ? Certainement*, continua le Bacha, *l'aigle ne pouvoit jamais choiſir pour placer ſon aile une pointe de*

rocher plus eſcarpée. Un vieux Corſaire, frere de cet Airadin autrefois Seigneur de Tachiora dont nous avons parlé, ſoit par averſion pour Dragut, ou par complaiſance pour ſon Général : *Vois-tu*, dit-il à Sinam, *ce boulevard qui s'avance du côté de la mer, & ſur lequel les Chevaliers ont arboré le grand étendard de la Religion ; il faut que tu ſaches, Seigneur, qu'étant eſclave à Malte, j'ai porté ſur mes épaules ces groſſes pierres qui ont ſervi à le conſtruire ; & qu'avant que tu puiſſes ruiner cet ouvrage, l'hiver arrivera, ou, ce qui eſt de plus à craindre, quelque puiſſant ſecours en faveur des aſſiégés.* Jean d'Omedes.

Dragut, tout de feu, & qui n'avoit jamais connu de péril, étoit au déſeſpoir de trouver tant de froideur & de défiance dans ſon Général ; & pour le déterminer à faire promptement le ſiege du bourg, il lui repréſentoit que cette place tiroit toute ſa force du château Saint-Ange, & qu'en ruinant avec ſon artillerie ce château, il prendroit comme d'un coup de filet le Grand-Maître, & tous les Chefs de l'Ordre, qui s'étoient, diſoit-il, renfermés imprudemment dans une ſi mauvaiſe place.

Sinam en jugeoit autrement : il n'ignoroit pas que, pour ſe rendre maître d'une place défendue par les Cheva-

Jean d'Omedes.

liers, il ne ſuffiſoit pas d'en avoir ruiné les fortifications, qu'il falloit encore, avant que d'y pouvoir entrer, avoir fait périr tous ces guerriers juſqu'au dernier : ainſi pour ne pas s'engager mal-à-propos dans cette entrepriſe, il aſſembla le Conſeil de guerre. Soliman n'avoit point de Général ſi timide en apparence, quand il s'agiſſoit de délibérer ; quoique intrépide dans l'action, il ne s'y engageoit jamais qu'avant que de ſonger à vaincre, il n'eût pris toutes les précautions poſſibles pour n'être pas vaincu. Ainſi, après avoir expoſé dans le Conſeil les ordres qu'il avoit du Grand-Seigneur, il repréſenta en même temps qu'en s'attachant au ſiege du bourg & du château Saint-Ange, il craignoit que cette entrepriſe ne fût de longue haleine, & ne l'empêchât de paſſer en Afrique, où l'objet principal de ſon inſtruction l'appelloit ; & qu'il croyoit que pour ſe conformer aux intentions du Grand-Seigneur, & pour ſe venger de ces Corſaires chrétiens, il ſuffiroit de ravager l'isle, & d'enlever tous les habitants qu'on pourroit prendre & faire eſclaves.

La complaiſance que les Officiers ſubalternes ont preſque toujours pour le ſentiment de leur Général, fit approuver celui de Sinam. Mais Dragut, ennemi juré des Chevaliers, & qui brû-

loit d'impatience d'en venir aux mains avec eux, malgré le réſultat du Conſeil de guerre, inſiſta fortement à ce que, ſi on ne jugeoit pas à propos d'attaquer le château Saint-Ange & le bourg, on fît du moins le ſiege de la capitale, où la plupart des habitants de l'isle s'étoient, diſoit-il, renfermés avec leurs richeſſes, & qu'on trouveroit ſans aucune fortification, & ſans autre garniſon, que de malheureux payſans, toujours tremblants, même derriere les baſtions les plus épais. Comme le Bacha, en prenant congé du Grand-Seigneur, en avoit reçu ordre de ne rien entreprendre de conſidérable ſans l'avis de Dragut, il crut que dans cette occaſion il ne pouvoit pas ſe diſpenſer de déférer à ſon ſentiment : ainſi pour ne pas s'attirer ſes murmures & ſes mauvaiſes offices à la Porte, il fit débarquer ſes troupes & ſon artillerie. Toute l'armée s'avança dans les terres, & arriva ſans obſtacle devant la Cité notable. Il n'y eut que le canon, qu'on eut une peine infinie à y conduire, à cauſe des rochers dont l'isle étoit remplie. Tous les affûts furent briſés plus d'une fois, & on fut réduit à la fin à les faire traîner par des eſclaves, qui y employerent même pluſieurs jours, avant qu'on pût dreſſer des batteries devant cette place appellée *Malte*, du nom général de l'isle.

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes.

On prétend que les Carthaginois en étoient les fondateurs; que les Romains, après avoir détruit Carthage, cette fiere rivale de Rome, chaſſerent depuis les Africains de l'isle, & que les Arabes Mahométans s'en emparerent à leur tour, & lui donnerent le nom de Médine, en mémoire de la ville de ce nom, ſituée dans l'Arabie Pétrée, & que Mahomet avoit appellée *Médina-Labi*, c'eſt-à-dire la ville du Prophete. Le Bailli Georges Adorne, d'une maiſon illuſtre de Genes, commandoit dans la ville de Malte; plus de treize mille perſonnes de l'un & de l'autre ſexe s'y étoient réfugiées; en ſorte qu'il y avoit beaucoup de monde, mais peu de ſoldats. Les Turcs, en rentrant dans l'isle, ſe répandirent d'abord dans les villages, & dans les caſals, & porterent le fer & le feu de tous côtés. Les maiſons étoient embraſées, & auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, on voyoit les campagnes fumantes de l'incendie des maiſons & des grains qu'on n'avoit pas eu le temps de recueillir. Bientôt toute l'armée s'approcha du corps de la place: on ouvrit la tranchée, & on commença à dreſſer les batteries. Ce ne fut pas ſans réſiſtance de la part du Gouverneur: il fit pluſieurs ſorties, moins à la vérité dans l'eſpérance de pouvoir ruiner les travaux de l'ennemi, que pour faire voir,

par une contenance assurée, qu'il étoit résolu à une courageuse défense. Jean d'Omedes.

Mais il manquoit de troupes réglées; & sur-tout d'un nombre suffisant de Chevaliers pour commander, & pour faire combattre les payſans & les habitants de la campagne qui s'étoient réfugiés dans la place. La plupart même de ces payſans, à l'approche de l'ennemi, & se regardant déjà comme la proie des Infideles, se repentoient de s'être enfermés dans la place. Se croyant plus en sûreté par-tout où ils n'étoient pas, ils se faisoient descendre avec des cordes dans les fossés, & croyant échapper à l'ennemi, ils rencontroient bientôt la mort ou l'esclavage. Le Gouverneur, au désespoir de s'en voir abandonné, exhorte, prie, & menace ceux qui restent; & par son exemple & sa fermeté, il vint à bout d'en former des compagnies, met à leur tête quelques Chevaliers de ses amis, qui s'étoient enfermés généreusement avec lui. Mais, comme il prévit bien qu'il en auroit besoin d'un plus grand nombre, & sur-tout de quelqu'un qui eût vu des sieges, & qui entendît l'art d'attaquer & de défendre des places, il trouva le moyen de faire sortir la nuit de la ville un soldat pour donner avis au Grand-Maître de l'état du siege, & pour lui donner une recrue

Jean d'Omedes. de Chevaliers, & ſur-tout Villegagnon, comme le plus capable par ſa valeur & ſon expérience de partager avec lui le commandement & la défenſe de la place.

Le Grand-Maître, tant pour ſa ſûreté que pour celle du bourg, ne put ſe réſoudre à ſe priver de ſes défenſeurs, & à en diminuer le nombre; & il ſe contenta de dire à cet envoyé, que parmi ce grand nombre de citoyens & de payſans qui s'étoient réfugiés dans la ville, il n'étoit pas poſſible qu'il ne s'en trouvât de capables de commander les autres; que l'intérêt de leur patrie, & la défenſe de leur vie & de leur liberté ſuffiſoient pour faire combattre les uns & les autres juſqu'à l'extrêmité; & qu'en pareilles occaſions on avoit moins beſoin dans le ſimple Officier & dans le Soldat d'expérience & de capacité, que de force & de courage. L'envoyé, au déſeſpoir de ſe voir réduit à ne rapporter à ſon Maître pour tout ſecours qu'une réponſe auſſi dure, lui demanda, ſuivant ſes ordres, qu'il lui envoyât au moins le Chevalier de Villegagnon. Le Grand-Maître, qui, depuis ſon arrivée à Malte, l'avoit toujours trouvé plus ſincere qu'il n'eût ſouhaité, fut ravi, ſous un prétexte auſſi honorable, de s'en pouvoir défaire: il l'envoya quérir auſſi-tôt, & quand il parut, il lui dit, avec un air obligeant & gracieux, qu'il

avoit toujours fait un cas infini de ſa valeur & de ſa capacité dans le métier de la guerre ; que la Religion dans cette conjoncture lui en demandoit de nouvelles preuves ; qu'il s'agiſſoit de s'aller jetter dans la ville aſſiégée ; qu'à la vérité le grand nombre de citoyens & de payſans qui étoient enfermés le raſſuroit contre toutes les attaques des Turcs ; mais que ce peuple, dont il étoit aiſé de faire de bons ſoldats, avoit beſoin d'un chef qui remplaçât le Gouverneur dans les endroits où il ne ſe pourroit pas trouver. Jean d'Omedes.

Villegagnon, avec cette modeſtie inſéparable d'une parfaite valeur, lui répondit ſimplement, qu'en prenant l'habit & la croix de l'Ordre, il avoit conſacré ſa vie au ſervice de la Religion ; qu'elle n'étoit plus à lui, & que c'étoit à ſes ſupérieurs à en diſpoſer ; qu'il étoit prêt de partir quand il l'ordonneroit. Il ajouta qu'il prioit de trouver bon qu'il lui repréſentât qu'on ne devoit pas faire un grand fond ſur cette foule de payſans qui étoient renfermés dans la place, tous ennemis du péril, & qui n'étoient point en priſe à la honte d'avoir ſu l'éviter ; que dans la conjoncture préſente, le Gouverneur avoit beſoin de gens intrépides, & conduits dans le combat par des motifs de religion & par des principes d'honneur ; qu'enfin, pour ne lui

Jean d'Omedes. rien diſſimuler, il falloit pour ſauver la place y faire entrer au moins cent Chevaliers.

Le Grand-Maître lui répondit que, par un décret du Conſeil, il avoit été arrêté qu'on réſerveroit tous les Chevaliers pour la défenſe ſeule du bourg & du château Saint-Ange; cependant que, pour ne le pas laiſſer partir ſeul, il obtiendroit du Conſeil qu'il pût emmener avec lui ſix autres Chevaliers; mais que c'étoit tout le ſecours qu'on lui pouvoit accorder. Villegagnon le pria de conſidérer quel ſecours dans un aſſaut on pourroit ſe promettre de ſix Chevaliers ſeuls, & qui, à l'approche de l'ennemi, & au bruit de l'artillerie, ſeroient bientôt abandonnés par les payſans; que pour ne lui rien diſſimuler, ce ſeroit ſix Chevaliers qu'il enverroit à la boucherie, & qui ſeroient en un inſtant accablés par une foule d'ennemis, ſans même que par la perte de leur vie ils puſſent eſpérer d'acquérir quelque honneur, qu'on ne trouve que dans une défenſe opiniâtrée.

Le Grand-Maître, fatigué de la ſolidité de ſes remontrances, lui repartit bruſquement qu'il demandoit dans un Chevalier plus de courage & d'obéiſſance que de raiſons, & que s'il avoit peur, il en trouveroit aſſez d'autres qui ſe trouveroient honorés d'une pareille commiſ-

sion. Villegagnon, piqué d'une réponse qui sembloit donner atteinte à son honneur : *Seigneur*, lui dit-il, *je vous ferai voir que la peur ne m'a jamais fait fuir le péril.* A l'instant il part avec six Chevaliers Français de ses amis, & pour arriver avant le jour, ils se jetterent à crû sur des cavales qui paissoient dans les fossés du château, approchent de la ville assiégée, se glissent à la faveur des ténebres au pied de la muraille; & après avoir fait les signaux dont on étoit convenu, par le moyen des cordes qu'on leur jette, ils entrent tous sept avec leur guide dans la place, sans avoir été apperçus par l'ennemi. Jean d'Omedes.

Au bruit qui se répandit le matin dans la ville de l'arrivée de ce petit secours, tout le peuple, prévenu de la réputation du Chevalier de Villegagnon, fit éclater sa joie. Les vieillards, les femmes & les enfants donnoient de justes louanges à la généreuse résolution qu'il avoit prise avec ses compagnons, de venir s'enfermer dans la place. Les habitants solemnisérent son entrée par des décharges de mousqueterie : il sembloit que dans sa seule personne ils eussent recouvré des troupes, des armes & des vivres. Ce Commandeur, pour entretenir leur confiance, leur dit qu'il étoit suivi par un corps considérable de Chevaliers, qu'il n'avoit précédés que pour concerter avec le Gouverneur les

Jean d'Omedes. moyens d'introduire ce ſecours dans la place. Mais après s'être enfermé en particulier avec le Bailli, il ne lui cacha rien des diſpoſitions du Grand-Maître ; il lui avoua franchement qu'il ne devoit point compter ſur d'autre ſecours que ſur celui qu'il tireroit de ſa propre valeur ; qu'il étoit venu mourir avec lui ; que par une courageuſe réſiſtance il falloit au moins rendre leur perte célebre dans l'Ordre, & funeſte à l'ennemi.

Le Bailli, conſidérant que les murailles de la place ne tiendroient pas contre les batteries des Turcs, par le conſeil de Villegagnon, fit faire des retranchements larges & profonds, qu'il fortifia de flancs & d'épaulements garnis d'artillerie & de mouſqueterie. Villegagnon conduiſit l'ouvrage ; les Chevaliers qui l'avoient accompagné, y mettoient eux-mêmes les mains ; & à leur exemple, & par leurs diſcours, tout ce peuple, hommes & femmes, y travailloient avec la même ardeur ; & tous, en voyant Villegagnon, ſe croyoient en ſûreté.

Le Bacha, au bruit de la mouſqueterie & des cris de joie que les habitants avoient pouſſés à ſon arrivée, ſe douta bien qu'il étoit entré quelque renfort dans la ville. Les cavales mêmes que ce Commandeur avoit abandonnées en entrant dans la place, & que les Turcs

trouverent le lendemain, ne lui permirent pas d'en douter. Mais ces foibles ſecours n'auroient pas été capables d'empêcher la continuation du ſiege, ſi une lettre que les Turcs intercepterent dans une barque de Sicile, qu'ils prirent lorſqu'elle tentoit d'entrer dans un des ports de Malte, n'eût cauſé de vives inquiétudes à Sinam. Jean d'Omedes.

Cette lettre étoit écrite par le Receveur de l'Ordre qui réſidoit à Meſſine, & adreſſée au Grand-Maître. Il lui marquoit qu'il avoit dépêché exprès cette barque pour lui donner avis qu'André Doria, Amiral de l'Empereur, & la terreur des Infideles, étoit de retour d'Eſpagne, & actuellement dans le port de Meſſine; qu'il avoit dépêché en diligence dans tous les autres ports de l'isle, à Naples & à Genes, des brigantins & des couriers pour appeller auprès de lui toutes les galeres & les vaiſſeaux qui ſeroient en état de tenir la mer, & les troupes néceſſaires pour les armer, & qu'il devoit partir inceſſamment pour combattre les ennemis, & les obliger à lever le ſiege.

Cet avis étoit ſuppoſé, & de l'invention du Receveur, qui pour donner de l'inquiétude au Bacha, avoit eu recours à cet artifice. Son deſſein réuſſit, Sinam fut alarmé de cette nouvelle; & quoique l'avis venu d'une main enne-

Jean d'Omedes.

mie pût lui être ſuſpect, il ne crut pas pourtant le devoir négliger. Il aſſembla le Conſeil de guerre, & après avoir fait la lecture de la lettre du Receveur, il y repréſenta que, dans la conjoncture où Doria pouvoit venir attaquer ſa flotte, il ne pouvoit ni continuer le ſiege ſans la laiſſer dégarnie des troupes qu'il avoit fait débarquer, ni auſſi les renvoyer à la défenſe des vaiſſeaux, ſans affoiblir conſidérablement l'armée de terre, & s'expoſer même à être défait par la garniſon de la place, qui, de concert avec le corps des Chevaliers qui étoient dans le bourg, pourroient attaquer en même-temps ſes lignes: que ſuppoſé même que, par l'arrivée ſubite de la flotte Chrétienne, il fût obligé de ſe rembarquer promptement, il couroit riſque, dans une retraite précipitée, & ſur-tout dans un pays plein de rochers, d'être contraint d'abandonner ſon canon. Il ajouta qu'à la vérité il avoit bien permiſſion de tenter en paſſant le ſiege de Malte, & celui du bourg & du château Saint-Ange; mais que, préférablement à tout, ſes ordres portoient expreſſément qu'il ſeroit celui de Tripoli; qu'il craignoit que le mois de Septembre ne le ſurprît avant que d'avoir terminé l'entrepriſe de la ville de Malte: qu'on n'ignoroit pas que dans cette ſaiſon la mer n'étoit pas tenable le

long des côtes d'Afrique, & qu'il pourroit ſe trouver hors d'état de faire le ſiege de Tripoli, avec le chagrin d'avoir manqué celui de Malte. Jean d'Omedes.

Le Conſeil, après avoir examiné ces raiſons, & balancé les différents partis qu'on pourroit prendre, convint que le Général, ſans perdre davantage de temps au ſiege de Malte, devoit s'attacher uniquement à celui de Tripoli; qu'infailliblement il emporteroit une place ſi peu fortifiée, & qu'au moins, en ſuivant ſes ordres, il préviendroit les reproches du Grand-Seigneur, toujours terrible dans ſa colere. Les Turcs, en conſéquence de ce réſultat, leverent le ſiege, & ſe rembarquerent; mais comme l'avidité de faire du butin eſt la paſſion dominante de ces Barbares, le Bacha, avant que de prendre la route de Tripoli, ne put refuſer à ſes troupes la permiſſion de ravager l'isle du Goze, qui appartenoit à la Religion.

Cette petite isle, appellée par ſes habitants *Gaudiſch*, eſt ſituée à quatre milles de Malte, du côté de l'occident, ou plutôt de l'oueſt-nord-oueſt: ſon circuit eſt d'environ vingt-quatre milles, & ſa largeur de trois: elle eſt environnée preſque par-tout de rochers & d'écueils: il y avoit alors près de ſept mille habitants, & un château ſans fortifications, ſitué ſur une montagne, &

Jean d'Omedes. qui commandoit ſur un bourg qui étoit au pied de la montagne.

Quelques Commandeurs avoient été d'avis de raſer ce petit château, & de tranſporter tous les habitants de l'isle en Sicile; mais nous avons vu que le Grand-Maître avoit été d'un ſentiment contraire, & que, par ſon crédit & ſon autorité, plutôt que par ſes raiſons, il avoit ramené le Conſeil à ſon avis. Une triſte expérience en fit voir alors le peu de ſolidité; le Général Turc, ayant fait ſommer inutilement le Gouverneur de lui ouvrir les portes du château, le battit avec ſon artillerie. Les habitants, dans la crainte de tomber dans les chaînes des Infidéles, offrirent au Gouverneur de défendre la breche: mais ce Chevalier, appellé Galatian de Seſſe, & dont le Grand-Maître avoit tant vanté la bravoure, au lieu de profiter d'une ſi courageuſe diſpoſition, & de ſe mettre à leur tête, déſeſpéra de la conſervation de ſa place, & alla ſe cacher dans le fond de ſon appartement. Une conduite ſi lâche, & dont il n'y avoit point d'exemple dans l'Ordre, répandit une conſternation générale parmi ces malheureux habitants; il n'y eut dans toute la place qu'un canonnier Anglois qui, braquant ſon canon, tua lui ſeul pluſieurs Turcs, & empêcha les autres d'approcher du pied de la muraille.

Mais

Mais ce brave Anglois ayant été tué d'un coup de canon qui partoit des batteries des Turcs, perſonne ne voulut prendre ſa place. Le Gouverneur, pour ſe procurer une capitulation qui le mît en ſûreté, demeura dans ſon inaction ordinaire ; mais comme il n'étoit pas moins fanfaron que lâche, il fit demander au Bacha des conditions honorables, qu'on n'accorde qu'à ceux qui ont fait une courageuſe défenſe. Un Moine alla, de ſa part, offrir à Sinam de lui rendre la place, pourvu que ce Général s'engageât, par un traité, de lui conſerver, & à tous les habitants, la vie, la liberté & les biens. Le Général Turc rejetta avec mépris ces propoſitions, & il répondit à cet envoyé, que, ſi le Gouverneur ne ſortoit pas à l'inſtant de la place, il le feroit pendre à la porte. Le Moine rentra dans le château avec de ſi triſtes nouvelles : le Gouverneur le renvoya pour demander au moins qu'on lui laiſſât la liberté, & à deux cents des principaux habitants, & qu'il auroit droit de choiſir lui-même. Le Bacha réduiſit le nombre à quarante perſonnes, & il menaça en même temps le négociateur de le faire pendre s'il étoit aſſez hardi pour ſe préſenter une autre fois devant lui. Le Gouverneur, toujours tremblant, commanda qu'on ouvrît les portes à l'ennemi : ce fut le ſeul ordre qu'il donna

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. depuis que les Turcs étoient entrés dans l'isle. Ces Infideles se jetterent aussitôt dans la place pour la piller ; le logis du Gouverneur fut le premier en proie à leur avidité ; &, après en avoir enlevé tous les meubles, par mépris pour ce lâche Commandant, ils lui en firent porter une partie sur ses épaules, jusques dans leurs vaisseaux. Il fut ensuite dépouillé de ses habits, & mis à la chaîne comme un esclave. En vain il réclama la foi du Général, & il se plaignit inutilement qu'on violât en sa personne la capitulation. Sinam, pour en éluder le sens, & pour se moquer de lui, rendit la liberté à quarante pauvres vieillards infirmes, & les plus âgés de l'isle ; & il prétendit que ne s'étant engagé à laisser en liberté que quarante des premiers de l'isle, les plus âgés devoient être censés les premiers. A la faveur d'une pareille interprétation, il retint dans les fers le Gouverneur, & six mille trois cents personnes de tout âge & de différents sexes, qu'il fit embarquer sur sa flotte.

Parmi ces malheureux habitants, il y eut un Sicilien établi depuis long-temps au Goze, qui, préférant la mort à la servitude, par une compassion cruelle & une action toute tragique, se délivra & toute sa famille des peines & de la honte de l'esclavage. Ce Sicilien, transporté

de jalouſie & de fureur, poignarda ſa femme & deux jeunes filles qu'il avoit eues de ſon mariage. Pour ne leur pas ſurvivre, il prit un fuſil & une arbalete dont il tua deux Turcs ; ſe jettant enſuite, l'épée à la main, au milieu d'une foule de ſoldats ennemis, après en avoir bleſſé pluſieurs, il fut mis en pieces, & trouva la mort qu'il cherchoit. Jean d'Omedes.

On n'apprit à Malte qu'avec une ſenſible douleur la malheureuſe deſtinée des Gozitains. Tout le monde deteſtoit la lâcheté du Gouverneur ; pluſieurs Chevaliers, & des Français ſur-tout, par une antipathie de nation, demandoient hautement qu'on lui fit ſon procès ; mais le Grand-Maître qui le protégeoit, en éluda la propoſition, ſous prétexte que ce Chevalier étoit entre les mains des Infideles, & que néanmoins on ne pouvoit pas le juger ſans l'avoir entendu. Mais, pour couvrir aux yeux de toute la Chrétienté la honte que la lâcheté de ce Gouverneur pouvoit faire retomber ſur le corps de l'Ordre, il engagea la plupart des Chevaliers qui étoient, ou de ſa nation, ou dans ſa confidence, d'écrire chacun dans leur pays que ce Chevalier s'étoit ſignalé par une généreuſe défenſe ; que tant qu'il avoit vécu, les Gozitains, à ſon exemple, & par ſon ordre, avoient toujours repouſſé les attaques des Infideles avec beaucoup de valeur ; mais

des n'en apprit la nouvelle qu'avec beaucoup de confuſion : pour réparer la faute que ſon entêtement, & peut-être ſon avarice, lui avoit fait faire, il eut recours à Gabriel d'Aramon, Ambaſſadeur de Henri II, Roi de France, à la Porte, & fort connu du Bacha Sinam. Ce Miniſtre toucha à Malte en retournant à Conſtantinople, d'où il étoit revenu en France vers la fin de l'année précédente. Il y avoit peu de jours que Sinam étoit parti de l'isle du Goze : & dans un entretien que le Miniſtre Français eut avec le Grand-Maître, il lui témoigna qu'il étoit bien fâché de n'être pas arrivé plutôt à Malte ; que peut-être ſes offices & ſa médiation auprès du Bacha n'auroient pas été inutiles à la Religion. *Vous êtes encore arrivé aſſez-tôt*, repartit d'Omedes : *& pourvu que les affaires dont vous êtes chargé vous permettent de paſſer à Tripoli, nous ſerons trop heureux, ſi, par la conſidération que les Miniſtres de la Porte ont pour la recommandation du Roi votre maître, vous pouvez détourner Sinan de faire le ſiege de cette place : & c'eſt de quoi*, ajouta d'Omedes, *je vous conjure au nom de Jeſus-Chriſt, & au nom du Roi votre maître, qui fait gloire de porter le titre de Roi très-chrétien.* Jean d'Omedes.

Quelque empreſſé que fût d'Aramon de

Jean d'Omedes.

continuer ſon voyage, il crut qu'il y avoit des occaſions où il étoit permis à un Miniſtre de deviner, pour ainſi dire, les intentions de ſon Maître. Ainſi connoiſſant combien le Roi étoit affectionné à cet Ordre, & pour ne pas perdre un moment de temps, il ſe jetta dans un brigantin fort léger, que lui fournit le Grand-Maître, prit la route de Tripoli, & ordonna aux galeres qui l'avoient conduit à Malte, de le venir joindre devant le port de cette place.

Le Bacha, pour prendre langue, étoit arrivé à Tachiore, qui n'eſt éloignée que de quatre lieues de Tripoli, & il avoit été reçu par l'Aga Morat, qui s'étoit fait Seigneur de ce canton. C'étoit un Officier Turc qui avoit ſuccédé dans ce petit état à Airadin, dont nous avons déjà parlé. L'arrivée de la flotte Ottomane qu'il avoit ſollicitée à la Porte, auſſi bien que Dragut, lui donna une joie ſenſible. Il la témoigna au Général de Soliman par une réception magnifique, & ſur-tout par un corps de cavalerie en bon état qu'il lui préſenta pour le ſervir au ſiege de Tripoli. Sinam, après s'être repoſé quelques jours, dépêcha vers cette ville un Maure à cheval, qui, en forme de hérault, portoit un drapeau blanc. Ce Maure s'étant avancé juſques ſur le bord du foſſé de

a place, y planta une canne au bout de laquelle il y avoit un papier attaché ſans adreſſe, & il cria qu'il reviendroit le lendemain en prendre la réponſe. Jean d'Omedes.

Gaſpar de Vallier, de la langue d'Auvergne, & Maréchal de l'Ordre, commandoit alors dans la place. C'étoit un ancien Chevalier qui avoit paſſé par les premieres charges de l'Ordre, généralement eſtimé par ſa valeur, & qu'on regardoit même comme un ſujet digne de parvenir à la grande-maîtriſe, ſi cette dignité venoit à vaquer; mais par cette raiſon moins agréable à d'Omedes, qui, comme la plupart des autres Princes, ne voyoit pas de bon œil celui qui auroit pu lui ſuccéder. C'étoit peut-être la raiſon qui l'avoit obligé à l'éloigner, ſous le prétexte honorable de l'envoyer commander dans Tripoli, outre que le Maréchal lui étoit même devenu odieux par la liberté qu'il prenoit dans le Conſeil de combattre ſes avis, & de s'oppoſer ſans beaucoup de ménagement à ſes ſentiments. Ce Gouverneur envoya prendre le papier que le Maure avoit apporté, & l'ayant ouvert, il trouva que c'étoit un cartel qui contenoit ces mots : *Rendez-vous à la miſéricorde du Grand-Seigneur, qui m'a commandé de réduire cette place à ſon obéiſſance : je vous laiſſerai la liberté de vous retirer où*

Jean d'Omedes. *vous voudrez avec tous vos effets, ſinon je vous ferai paſſer par le fil de l'épée.*

Signé SINAM, Bacha.

Le Maréchal, de l'avis du Conſeil, fit mettre en la place de ce papier un autre, où, en forme de réponſe, il avoit écrit de ſa main ces autres mots : *La garde de Tripoli m'a été confiée par ma Religion ; je ne puis rendre cette place qu'à celui ſeul qui me ſera déſigné par le Grand-Maître & le Conſeil de l'Ordre, & je la défendrai contre tout autre juſqu'à la mort.*

Signé le Maréchal GASPARD DE VALLIER.

Le Maure étant revenu le lendemain, prit ce papier, & le porta au Bacha, qui vit bien par une réponſe ſi ferme qu'il n'y auroit que la force des armes qui le pourroit rendre maître de Tripoli ; il s'avança auſſi-tôt en bonne ordonnance avec toute ſa flotte, débarqua ſes troupes & ſon artillerie, fit reconnoître la place, & ſe mit en état d'en former le ſiege. Il n'y avoit dans Tripoli pour toute garniſon que cette recrue de deux cents hommes venus de Calabre, dont nous avons parlé, & environ deux cents Maures, alliés de l'Ordre, & qui, quoique Mahométans de religion, par averſion pour les Turcs, ſervirent utilement les Chrétiens. Tripoli, comme nous l'avons déjà dit, n'étoit guere tenable,

sur-tout contre une puissante armée, & fournie d'une nombreuse artillerie; & plus d'une fois les Grands-Maîtres avoient prié l'Empereur de la reprendre, ou de la faire fortifier, & la mettre en état de défense. Mais Charles-Quint, pour s'en épargner les frais, avoit toujours répondu que par un même acte il avoit inféodé à l'Ordre Tripoli, Malte & le Goze, & que les Chevaliers devoient également défendre ces trois places, ou les rendre, & qu'il ne reprendroit point Tripoli, si on ne lui remettoit en même temps les isles de Malte & du Gozé. Ce Prince, aussi intéressé qu'habile, ne leur avoit fait cette réponse, que parce qu'il savoit bien que les Chevaliers n'ayant point d'autre retraite que Malte, seroient obligés, pour s'y maintenir, de rester à Tripoli. Ce fut effectivement cette considération qui les obligea de garder une si mauvaise place, que le peu de richesses de l'Ordre n'avoit pas même permis de fortifier. Aussi le Bacha s'étant avancé pour reconnoître lui-même la ville, en revenant, se vanta à quelques Officiers qui l'accompagnoient, qu'elle ne lui coûteroit qu'un coup de main, & qu'il l'emporteroit par escalade. Mais il jugea autrement du château, qui lui parut fortifié par les boulevards; & il

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes, réſolut d'attaquer la place de ce côté-là.

On n'avoit pas encore ouvert la tranchée, lorſque d'Aramon, cet Ambaſſadeur de France dont nous venons de parler, arriva ſur le brigantin de la Religion. En approchant de la flotte, il ſalua le pavillon du Grand-Seigneur : & parce qu'il avoit arboré celui de France, il lui fut répondu par toute l'artillerie des vaiſſeaux. Il débarqua enſuite, & comme il n'ignoroit pas que ſans préſents on ne réuſſit guere dans les négociations avec les Miniſtres de la Porte, il en envoya de magnifiques au Bacha, pour le diſpoſer à lui accorder une audience favorable. Il ne l'eut pas plutôt obtenue, qu'il ſe rendit à ſon quartier, dans ſa tente, & il lui repréſenta que le Roi ſon maître honoroit d'une affection toute particuliere l'Ordre de Malte, & que cette compagnie étant compoſée de la plus illuſtre Nobleſſe de la Chrétienté, dont une partie étoient nés ſes ſujets, il lui feroit un ſenſible plaiſir de tourner ailleurs les armes du Grand-Seigneur, & que ce Prince, le plus généreux de ſon ſiecle, lui en témoigneroit ſa reconnoiſſance par des préſents conformes à la dignité & à la puiſſance d'un ſi grand Roi. Le Bacha, qui, pendant que l'Ambaſſadeur réſidoit à la Porte, avoit contracté avec lui quelque

sorte de liaison, s'ouvrit à lui. Il lui communiqua ses ordres signés de la main même du Grand-Seigneur & par lesquels ce Prince lui enjoignoit expressément de chasser les Chrétiens de Tripoli; & le Bacha en adressant la parole à l'Ambassadeur, ajouta qu'il y alloit de sa tête à ne pas suivre ces ordres. Jean d'Omedes.

D'Aramon voyant bien que ce qu'il lui demandoit passoit son pouvoir, voulut prendre congé de lui : son dessein étoit de se rendre avec le plus de diligence qu'il pourroit à Constantinople, pour tâcher d'obtenir du Grand-Seigneur qu'il voulût bien envoyer de nouveaux ordres à son Général. Mais Sinam qui pénétra son dessein, & qui prévit que par le changement d'ordres on le priveroit de la gloire qu'il espéroit acquérir par cette conquête, lui fit entendre qu'il ne pouvoit le laisser partir avant la fin du siege; & sans s'arrêter au droit des gens qu'il violoit si manifestement, il fit enlever du brigantin qui l'avoit apporté, & des deux galeres qui l'étoient venu joindre, tous leurs agrêts : à cette injustice près, il le traita avec toute la considération qui étoit due à son caractere.

Cependant on ouvrit la tranchée; le canon fut mis en batterie, & pour empêcher les Chevaliers d'en réparer les effets, le Bacha avoit distribué tou-

Jean d'Omedes.

te ſon artillerie en trois batteries différentes, chacune de douze pieces de pluſieurs grandeurs, qui tiroient tour-à-tour & ſans relâche : en ſorte que pendant qu'on rechargeoit la batterie qui venoit de tirer, on mettoit le feu à une autre ; ce qui entretenoit ce tonnerre ſans interruption. Heureuſement ces batteries étoient pointées contre le boulevard de ſaint Jacques, l'endroit du château le mieux fortifié, & terraſſé par dedans ; en ſorte que les boulets ne faiſoient que leur trou, & s'enfonçoient dans la terraſſe. Les Turcs perdirent pluſieurs jours à cette attaque ; mais un transfuge, né à Cavaillon en Provence, avertit le Bacha qu'il devoit changer ſes batteries de place. Ce malheureux s'étoit établi depuis long-temps à Tripoli ; ſa religion étoit en quelque maniere la caution de ſa fidélité ; mais ayant été ſéduit par un commerce criminel avec des femmes Maures, il avoit ſecrétement renoncé à la foi, embraſſé le mahométiſme ; &, auſſi infidele à l'Ordre qu'à Dieu, il n'étoit reſté à Tripoli que pour y ſervir d'eſpion à l'Aga Morat, ce Seigneur de Tachiore dont nous venons de parler. Ce fut par ſon moyen qu'il eut accès auprès du Bacha, & qu'il lui fit voir que s'il vouloit réuſſir dans ſon entrepriſe, il falloit tourner les batteries contre le boule-

vard de ſainte Barbe, dont la maçonnerie étoit ſans liaiſons, par le défaut de ciment, que le temps avoit conſumé. L'avis du renégat ayant été ſuivi, on vit en peu de jours crouler la muraille : en vain le Maréchal tâcha d'y ſuppléer par un retranchement qu'il traça en-deçà de la breche, & au dedans de la place; le feu continuel de l'artillerie, qui tiroit jour & nuit ſans relâche contre le même endroit, tuoit tous les eſclaves qu'on employoit à cet ouvrage. Ceux qui reſtoient refuſerent opiniâtrément de les remplacer; & quoiqu'on les maltraitât à coups de bâtons, ils ſe couchoient à terre, & s'y laiſſoient aſſommer plutôt que de ſe relever, & de s'avancer vers un endroit où ils croyoient rencontrer une mort inévitable. Jean d'Omedes.

Cette frayeur par contagion paſſa des eſclaves aux ſoldats Calabrois, qui ne valoient guere mieux. On avoit mis la plupart de ces payſans dans un petit fort ſitué à l'entrée du port, & qu'on appelloit le Châtelet : un Frere ſervant d'armes, appellé *Deſroches*, y commandoit. Cet Officier, plein d'attention ſur tout ce qui ſe paſſoit dans ſa place, démêla dans l'air & les paroles de ſes ſoldats certain orgueil brutal & farouche, qui lui fit ſoupçonner qu'il ſe tramoit quelque dangereux deſſein. A force de perquiſitions, il découvrit que ces Ca-

Jean d'Omedes. labrois, peu accoutumés au bruit de l'artillerie, & dans la crainte de ſe voir enſevelis ſous les ruines de ce fort, étoient convenus de s'emparer d'un brigantin qui étoit dans le port, & de ſe ſauver en Sicile. Pour empêcher le Gouverneur de les arrêter ou de les pourſuivre, ils avoient réſolu, avant que de s'embarquer, de placer proche le magaſin des poudres une meche compaſſee, qui, après leur départ, y mît le feu & qui fît ſauter ce petit château. L'Officier, conſidérant qu'il étoit également dangereux de laiſſer voir qu'il étoit inſtruit de leur conſpiration & de la diſſimuler, prit le parti d'en donner ſecrétement avis au Maréchal, qui, ſous différents prétextes, les tira du fort les uns après les autres ; & pour leur ôter toute communication, on les diſperſa en différents endroits, parmi d'autres compagnies qu'on croyoit plus fideles. Mais ce changement de poſte n'en apporta point dans le mauvais deſſein de ces lâches, & ne fit, pour ainſi dire, qu'étendre la ſcene de la conjuration. Chacun de ces malheureux infecta de poiſon de leur rebellion les autres ſoldats, & même les habitants qui ſe trouvoient de garde avec eux. On prétend que cette ſédition étoit encore fomentée ſecrétement par quelques Chevaliers Eſpagnols, ennemis du Gouverneur.

Ce fut même une conſpiration générale : ces Calabrois excités par la peur, abandonnerent leurs poſtes, & s'étant réunis, environnerent l'épé à la main leur Commandant, & le menacerent de le tuer s'il ne déterminoit le Maréchal par une prompte capitulation à aſſurer leurs vies & leur liberté. Jean d'Omedes.

Ce Gouverneur, qui n'ignoroit pas les périls où l'on eſt expoſé pendant un ſiege, en bon Chrétien & en véritable Religieux, s'y préparoit actuellement par la réception des Sacrements ; & il ne faiſoit que de ſortir de la ſainte Table, lorſque le capitaine Calabrois, le trouble & la confuſion ſur ſon viſage : *Seigneur*, lui dit-il en l'abordant, *vos ennemis ne ſont pas tous dans le camp des Turcs ; cette place en renferme qui ſont encore plus dangereux ; & ce n'eſt qu'avec la douleur dans le cœur que je viens vous apprendre que mes ſoldats, contre leur ſerment, ont abandonné leur poſte, & refuſent de faire le ſervice.* Il ajouta qu'avec des cris mêlés de menaces, ils demandoient qu'on capitulât, & que pour prévenir un plus grand malheur, il craignoit bien qu'on n'y fût contraint.

Le Maréchal, diſſimulant ſagement ſon indignation, ſortit ſur le champ de l'Egliſe ; il ſe vit en un inſtant environné de ces mutins, & comme d'un

Jean d'Omedes. air ſévere, il leur demandoit d'où vient qu'ils n'étoient pas chacun à leurs poſtes, il reconnut aiſément leur rebellion à leur défaut de reſpect. Tous, comme de concert, l'interrompirent par des cris inſolents; pour ne ſe pas commettre avec ces furieux, il ſe contenta de leur dire qu'il alloit aſſembler le Conſeil de guerre. Il ne l'eût pas plutôt indiqué, que tous les Chevaliers & tous les Officiers ſe rendirent auprès de lui. Pour lors, ne diſſimulant plus ſa douleur & ſa colere, il s'écria qu'il avoit vécu un jour de trop, & qu'il étoit bien malheureux que le canon ennemi l'eût épargné pour le rendre le plus triſte témoin de la rebellion & de la perfidie de ſes ſoldats; il demanda enſuite aux Chevaliers leur ſentiment ſur l'état de la place. Le Chevalier de Poiſſi ou de Poiſſieu, de la langue de France, déclara qu'il avoit viſité exactement la breche; qu'elle n'étoit point ſi grande qu'on n'y pût ſuppléer par de bons retranchements, & que pourvu que les ſoldats rentraſſent dans leur devoir, & repriſſent courage, on étoit encore aſſez fort pour repouſſer l'ennemi.

Mais un Chevalier Eſpagnol, appellé Herréra, & qui faiſoit la fonction de Tréſorier, lui adreſſant la parole : *Je ne ſuis pas ſurpris*, dit-il, *que vous opiniez pour une plus longue réſiſtance dans une*

ſi mauvaiſe place, vous qui êtes Français, & dont le Roi tient actuellement un Ambaſſadeur dans le camp ennemi. Vous ſavez bien que quand nous aurons été emportés d'aſſaut, vous n'aurez rien à craindre pour votre vie & votre liberté; mais notre ſort ſera bien différent. Sujets de l'Empereur, ennemi irréconciliable des Infideles, nous ne devons attendre aucun quartier de ces Barbares, ſi nous ne prévenons l'aſſaut & notre perte par une prompte capitulation: & c'eſt à quoi, ajouta-t-il, *je conclus pour le ſalut de mes compatriotes & de mes camarades.* D'autres Officiers, avant qu'on prît un parti ſi déciſif, propoſerent qu'on envoyât un Chevalier des plus anciens, & plein d'expérience pour viſiter la breche, & en faire ſon rapport au Conſeil. Le Maréchal dépêcha en même temps le Commandeur Copier aux mutins, pour leur faire part de cette délibération, & pour les exhorter, en attendant la déciſion du Conſeil, à retourner chacun à leurs poſtes. Jean d'Omedes.

Copier, pour les y déterminer, leur offrit de la part du Maréchal de doubler leur paie. Il les aſſura qu'on alloit viſiter la breche; & que ſur le rapport qui en ſeroit fait, le Conſeil prendroit un parti qui pourvoiroit à leur ſalut. Mais il leur repréſenta en même temps que par leur déſertion ils s'expoſoient avant

Jean d'Omedes. qu'on eût le temps de traiter, à être surpris & forcés par les Turcs ; & que pour en obtenir une capitulation avantageuse, il falloit qu'ils paruſſent tous chacun dans leur poſte avec une contenance ferme, & en état de faire partager le péril aux Infideles.

Ces raiſons du Commandeur, mêlées à propos de tendres prieres & de généreux reproches, faiſoient impreſſion ſur l'eſprit de ces mutins ; mais Herréra leur ayant fait inſinuer que par toutes ces promeſſes on ne cherchoit qu'à les amuſer, & que le Maréchal, homme entêté, ſe feroit plutôt tuer ſur la breche, que d'entrer en négociation ; ils rejetterent avec de grands cris toutes les propoſitions du Commandeur. Par un effet bien extraordinaire, le courage déterminé du Maréchal, & leur propre lâcheté les affermirent également dans leur rebellion ; & peut-être qu'ils euſſent été plus aiſés à gagner, s'ils euſſent cru leur Gouverneur moins capable de prendre un parti extrême. Ils proteſterent qu'ils ne ſe ſépareroient point qu'après la viſite de la breche, & qu'ils ne ſe fieroient même de ce rapport qu'à un Eſpagnol ; en ſorte que pour les contenter, il fallut y envoyer un vieux ſoldat de leur cabale, appellé Guévare. Ce ſoldat, après avoir viſité la breche, rapporta qu'elle étoit

aiſée à forcer, & de difficile défenſe ; que ſi les Turcs, comme on n'en devoit pas douter, continuoient leur batterie, ce qui reſtoit ſur pied des murailles, de ce côté-là, ne dureroit pas juſqu'à la nuit ; que les retranchements propoſés par le Chevalier de Poiſſi étoient d'une exécution preſque impoſſible, & ne ſerviroient qu'à y faire périr inutilement un grand nombre de gens de bien. Sur ſon rapport ajuſté à la prévention des mutins, ils entrerent dans une nouvelle fureur, & menacerent hautement, ſi on n'arboroit le drapeau blanc, de faire eux-mêmes la capitulation, & d'introduire les Infideles dans la place. Jean d'Omedes.

Le Maréchal ſe trouvant ſans ſoldats & ſans autorité, remit la déciſion de cette affaire à la délibération du Conſeil. Quoique preſque tous les Officiers déteſtaſſent l'infame déſertion de leurs ſoldats, cependant, après de ſérieuſes réflexions ſur la foibleſſe de la place, la révolte ouverte de la garniſon, & le défaut de ſecours du côté de Malte, on convint qu'il falloit céder à la néceſſité ; & un ſervant d'armes eut ordre d'arborer le ſignal funeſte de la compoſition. A la vue de ce drapeau, Sinam fit ceſſer la batterie ; deux Officiers Turcs ſortirent de la tranchée, s'avancerent au pied de la breche, & dirent que le Gou-

Jean d'Omedes.

verneur pouvoit envoyer les Députés pour traiter. Les rebelles, plus maîtres dans la place que le Gouverneur, déclarerent qu'ils ne souffriroient point qu'on chargeât de cette négociation aucun Chevalier Français, & ils nommerent eux-mêmes le Commandeur Fuster Majorquin, & Guévare, les protecteurs secrets de la rebellion.

Ces Députés étant arrivés au camp des Turcs, & admis à l'audience du Bacha, lui dirent qu'on étoit disposé à lui remettre la ville & le château de Tripoli, à condition qu'il conserveroit la vie & la liberté au Gouverneur, aux Chevaliers, à la garnison & à tous les habitants; qu'il leur seroit permis d'emporter leurs effets, & qu'il leur fourniroit des vaisseaux pour les transporter à Malte ou en Sicile. Sinam d'abord ne parut pas s'éloigner de cette proposition; mais après leur avoir reproché la témérité qu'ils avoient eue, disoit-il, de tenir une place si foible contre une armée royale, il déclara qu'il n'entendroit à aucun traité, à moins qu'au préalable, & pour condition préliminaire, les Chevaliers qui étoient dans Tripoli ne s'engageassent à dédommager le Grand-Seigneur des frais de cette guerre. Les Députés lui ayant représenté que cet article passoit leurs pouvoirs, il les congédia brusque-

ment, en les menaçant de les faire tous paſſer au fil de l'épée. Comme ils ſortoient de ſa tente, ils rencontrerent Dragut, qui, s'étant informé du ſuccès de la négociation, apprit avec ſurpriſe que le Bacha l'eût rompue. Ce Corſaire, feignant d'être fâché de la rigueur qu'il tenoit aux aſſiégés, les pria de différer leur départ juſqu'à ce qu'il eût entretenu un moment le Général. Il entra auſſi-tôt dans ſa tente, & il lui repréſenta qu'en prolongeant le ſiege, il haſarderoit le ſuccès de ſon entrepriſe; qu'il pouvoit venir du ſecours aux aſſiégés; que le déſeſpoir même d'obtenir une capitulation raiſonnable, tiendroit lieu aux Chevaliers d'un nouveau ſecours; qu'ils en deviendroient plus intrépides; d'ailleurs, que, quelque confiance qu'il eût en ſon artillerie, il ne pouvoit ruiner ce qui reſtoit ſur pied, des murailles & des fortifications, ſans laiſſer par les breches qu'il feroit autant de portes ouvertes aux troupes de la Religion pour y entrer, avant qu'il eût le loiſir de les réparer, ſur-tout dans une ſaiſon où il ne pourroit pas tenir la mer. Il ajouta qu'en habile homme il devoit ſouſcrire de bonne grace à la capitulation, & ſe réſerver, quand il ſeroit maître de la place, de donner au traité des explications conformes à ſes intérêts.

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes.

Le Bacha goûta ſans peine les conſeils du Corſaire ; il fit rappeller les Députés, & il leur dit qu'il accordoit à la priere de Dragut ce qu'il avoit refuſé à toute autre conſidération. Le traité fut arrêté, & le Bacha en jura l'obſervation par la tête de ſon Seigneur, ſerment qui paſſoit pour inviolable parmi les Turcs. Lorſque ces Députés prirent congé de lui pour porter la capitulation au Gouverneur, il leur dit qu'il étoit à propos qu'il pût conférer avec lui pour convenir du nombre des vaiſſeaux de tranſport dont il auroit beſoin, & auſſi de la ſûreté qu'il donneroit pour leur retour, & qu'il enverroit pour cela en ôtage dans la ville un des principaux Officiers de ſon armée.

A peine ces Députés étoient rentrés dans la place, que cet Officier ſe préſenta à la porte. Il fut auſſi-tôt introduit ; le Maréchal avoit convoqué le Conſeil de guerre à ce ſujet, & pour entendre la lecture de la capitulation. On y examina s'il convenoit à un Gouverneur de ſortir ſeul de ſa place, & ſans être à la tête de ſa garniſon ; mais la mutinerie de la garniſon rendoit toute délibération inutile, & ceux qui fomentoient ſecrétement la rebellion, & qui craignoient que le Gouverneur ne reprît ſon autorité, ſoutinrent que le

traité étant signé, le Maréchal ne devoit pas faire difficulté de conférer avec le Bacha; qu'il y auroit même de l'imprudence à laisser voir qu'on se défioit de sa parole, d'autant plus que la garnison & les habitants, ne pouvant retourner à Malte, ou passer en Sicile, que sur les vaisseaux qu'il fourniroit, on étoit obligé de s'abandonner entiérement à sa foi. Tous conclurent que, pour lui marquer une parfaite confiance, il falloit même que le Maréchal lui ramenât son ôtage; & ces rebelles n'étoient pas fâchés d'éprouver, par la conduite que le Bacha tiendroit avec le Maréchal, ce qu'ils en devoient attendre eux-mêmes. Jean d'Omedes.

Il n'étoit guere dans les regles qu'une garnison disposât ainsi de la personne de son Gouverneur; mais on a déjà pu remarquer que, depuis la révolte déclarée des soldats, & fomentée secrétement par quelques Chevaliers Espagnols, le Maréchal avoit vu disparoître la dignité du commandement & le mérite de l'obeissance. Ces mutins n'eurent pas plutôt appris que le Bacha demandoit à conférer avec le Gouverneur, que dans la crainte que la capitulation ne se rompît, ils le forcerent par des cris insolents à sortir de la place. Ainsi il se rendit au camp, suivi du seul Chevalier de Monfort son ami, qui ne le

Jean d'Omedes. voulut jamais abandonner, & de cet Officier Turc qu'on lui avoit envoyé pour ôtage. Comme ils étoient près du quartier général, cet Officier, ſous prétexte d'avertir Sinam de l'arrivée du Gouverneur, prit les devants, & lui dit en peu de mots qu'il avoit trouvé les ſoldats & les habitants dans une extrême conſternation ; qu'il croyoit même y avoir démêlé de la diviſion, & qu'il pouvoit compter qu'il étoit maître d'impoſer la loi au Gouverneur.

Le Bacha profita de cet avis ; & à l'abord du Maréchal, prenant cet air de hauteur & cet orgueil ſi ordinaire à ces barbares dans les bons ſuccès, il lui demanda, s'il apportoit l'argent qu'il avoit exigé pour le dédommagement des frais de la guerre. Le Maréchal, ſans s'ébranler, lui répondit froidement qu'il s'en tenoit à la capitulation, à ſa parole, & aux ſerments ſolemnels qu'il avoit faits de la garder inviolablement : *C'eſt bien à des chiens comme vous*, repartit le furieux Bacha, *qu'on doit tenir ſa parole, vous & vos perfides camarades, qui tenant la vie au ſiege de Rhodes de la clémence ſeule du Grand-Seigneur, & qu'il ne vous avoit même accordée contre l'avis de ſon Conſeil, que ſur la parole que votre Grand-Maître lui donna, que l'Ordre s'abſtiendroit à l'avenir de pirater dans ſes mers, & de reſpecter par-tout ſon*

ſon pavillon : au préjudice de ce traité, & par une ingratitude odieuſe, n'avez pas été plutôt rétabli à Malte, que vous avez repris votre ancien métier de Corſaire. Jean d'Omedes.

Le Maréchal qui ſouffroit impatiemment un ſi injuſte reproche, lui repartit que l'original de la capitulation ſignée de la main même de Soliman étoit conſervé à Malte ; qu'on n'y trouveroit rien de ſemblable, & que pour juſtifier ce qu'il avançoit, il étoit prêt de le faire venir de Malte. Il ajouta que s'il ſe repentoit du traité qu'il avoit fait avec les députés de Tripoli, il n'y avoit qu'à le déchirer, & que le ſort des armes décideroit enſuite auquel des deux partis cette place reſteroit. Le Bacha irrité d'une réponſe ſi courageuſe, ordonna qu'on le déſarmât ; qu'il fût chargé de fers, & conduit ſur ſa galere. Le Maréchal, toujours ferme & conſtant, ſe tournant vers le Chevalier de Montfort ; *Mon frere*, lui dit-il, *ſi on vous permet de rentrer dans la place, dites de ma part à mon Lieutenant, & au Commandeur Copier, qu'ils ne me comptent plus au nombre des vivants, & que du ſurplus ils ſe comportent ſuivant leur devoir & ce que l'honneur exige d'eux en cette occaſion.* Après qu'il fut ſorti de la tente du Bacha, ce Général congédia Montfort ; & lui permit de rentrer.

abandonner à leur malheureux ſort, & de les laiſſer en proie au Bacha pour prix de la liberté des autres. On renvoya Montfort à ce Général, pour lui dire qu'il étoit impoſſible aux Chevaliers de lui fournir la ſomme qu'il demandoit ; qu'il ne trouveroit point cet argent dans toute la place ; mais qu'on lui ouvriroit les portes, pourvu qu'il en laiſſât ſortir ſeulement trois cents hommes en pleine liberté, & qui ſeroient indiqués & choiſis par le Conſeil. Avant que Montfort partît pour faire cette nouvelle propoſition, le Conſeil qui étoit bien inſtruit que le Bacha ne feroit aucun quartier aux Maures qui, quoique Mahométans, avoient ſervi la Religion avec beaucoup de courage & de fidélité, après les en avoir récompenſés ſuivant que la conjoncture le permettoit, les exhorta à ſe retirer ou à Tunis, ou à la Goulette : & pour aſſurer leur retraite, & empêcher qu'ils ne tombaſſent entre les mains des Turcs, on leur donna tous les chevaux qui étoient dans la place, & ils ſortirent par la porte Saint Georges. Jean d'Omedes.

Pluſieurs de ces Maures, qui depuis long-temps étoient à la ſolde des Chevaliers, ne purent ſe réſoudre à les abandonner dans cette extrêmité, & proteſterent qu'ils vouloient ſuivre leur fortune. Les autres prirent le parti

Jean d'Omedes

qu'on leur offroit ; mais il y en eut quelques-uns qui eurent le malheur, avant que Montfort fût revenu au camp, d'être ſurpris & arrêtés dans leur retraite. On les amena au Bacha : il apprit que les Chevaliers étoient réſolus de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité ; & quand ils ne pourroient plus tenir, de faire ſauter toutes les fortifications, & de faire périr avec eux leurs impitoyables ennemis.

Le Bacha, effrayé d'une réſolution qui ne lui laiſſeroit pour tout fruit de ſa conquête qu'un monceau de cendres, fut ravi de voir revenir Montfort : il le reçut bien ; & après l'avoir entendu, il lui laiſſa eſpérer qu'il laiſſeroit au moins la liberté à deux cents des aſſiégés. Il envoya enſuite querir le Maréchal pour terminer avec lui cette affaire. Avant que de l'introduire dans ſa tente, on en fit ſortir Montfort ; & quand ce Gouverneur fut en ſa préſence : *La nuit*, lui dit-il, *vous a-t-elle porté conſeil, & êtes-vous diſpoſé à me payer la ſomme que je vous demande ſi juſtement ? J'ai perdu*, lui répondit le Maréchal, *mon autorité dans Tripoli avec la liberté que vous m'avez ravie : c'eſt à d'autres que vous devez à préſent vous adreſſer : & ſuppoſé même que mes confreres euſſent encore quelque déférence pour mon ſentiment, je ne ſerai ja-*

mais d'avis qu'on traite à d'autres conditions qu'à celles dont vous êtes vous-même convenu ; du ſurplus, voilà ma tête dont vous pouvez diſpoſer, comme vous avez fait de ma liberté. Jean d'Omedes.

Le Bacha tira à l'écart Dragut & l'Aga Morat ; & ayant conféré tout bas avec eux, & apparemment dans la crainte de trouver la même fermeté dans les Chevaliers que dans le Maréchal, il ſe rapprocha du Maréchal, & lui tendant la main en ſigne de paix : *Qu'il ne ſoit plus parlé entre nous*, lui dit-il, *de nouvelles conditions ; je ratifie les premieres, & je ſouſcris à la liberté de tous les Chrétiens qui ſe trouveront dans Tripoli. C'eſt de quoi vous pouvez vous-même aller aſſurer vos camarades, & les faire ſortir avec la garniſon de la place.*

Mais le Maréchal, qui ſe défioit de ce changement de conduite, & qui appréhendoit que cette facilité à revenir aux premieres conditions ne cachât quelque nouvelle perfidie, ſe diſpenſa de porter cette parole ſur ce que ſes chaînes avoient fait ceſſer ſon emploi & ſon autorité ; & à ſon refus, le Bacha y envoya cet Officier Turc qui, en qualité d'ôtage, étoit déjà entré dans la place. Il y fut reçu par les mutins avec autant d'empreſſement que d'inquiétude : ils l'environnerent auſſi-tôt ; & ſans le conduire au Conſeil, ils le

Jean d'Omedes.

preſſerent de déclarer le ſujet de ſa commiſſion. Cet Officier leur dit que ſon Général l'avoit envoyé pour leur dire qu'en exécution du traité, il accorderoit une entiere liberté à tous ceux qui ſortiroient promptement de la place; qu'il leur fourniſſoit des vaiſſeaux pour les tranſporter à Malte, & qu'il n'exigeoit des ſoldats pour toute condition, ſinon qu'ils laiſſaſſent dans la place leurs enſeignes & leurs armes. Ce diſcours fut reçu par ces déſerteurs avec de grands cris de joie, & comme il y avoit déjà quelques jours que ces lâches s'étoient défaits de leurs armes, comme d'un fardeau inutile, ſans attendre, ni les ordres du Conſeil, ni le retour du Chevalier de Montfort, & dans la crainte que le moindre retardement n'apportât quelque changement dans la volonté du Bacha, trouvant les portes de la ville fermées, ils ſortirent en foule par les breches; & les femmes & les enfants, à leur exemple, ſe précipitoient par les mêmes ouvertures. Les Chevaliers abandonnés de tout le monde, furent réduits à la fin à prendre la même route: les uns & les autres ſe rallierent au pied des murailles; & comme ils prenoient le chemin du camp, Morat, Aga, à la tête de ſa cavalerie Maure, les inveſtit; & ſans diſtinction de rang ou de condi-

tion, d'âge & de ſexe, après les avoir dépouillés on les chargea de fers, & on les fit eſclaves. Jean d'Omedes.

De tous les Maltois il n'y eut que Deſroches, ce Frere ſervant qui commandoit dans le Châtelet, qui voulut faire ſon ſort lui-même, & qui par ſa fermeté & ſon courage ſut conſerver ſa liberté. Il manquoit au Bacha d'être maître de ce petit fort qui commandoit ſur le port, & qui en étoit comme la clef. L'Agent de ce Général tenta Deſroches par des promeſſes magnifiques, & tâcha de l'intimider en même temps par de menaces de la mort, ou d'un eſclavage perpétuel. Le Frere ſervant, quoiqu'il n'eût que trente hommes avec lui, fut également inſenſible aux uns & aux autres. Le Turc fut obligé de dreſſer une batterie contre cette tour : on l'eut bientôt foudroyée. Deſroches ne pouvant plus y tenir, ſe prévalut des ténebres de la nuit, ſe jetta avec ſa petite troupe dans une barque, ſortit du port, & gagna la haute mer ; d'autres diſent qu'il ſe retira ſecrétement ſur les galeres de l'Ambaſſadeur de France, qui lui ſervirent d'aſyle.

Ce Miniſtre ne vit qu'avec une ſenſible douleur la perte de Tripoli, & l'indigne traitement que ces Barbares faiſoient aux Chevaliers. Aux premieres

Jean d'Omedes. nouvelles qu'il en eut, il courut à l'endroit où on les avoit arrêtés ; il les trouva chargés de chaînes, à demi-nuds, couchés à terre, & exposés aux insultes de cette milice insolente. Il les aborda en des termes convenables à leur courage & à leur vertu, & il les assura qu'il alloit travailler à leur liberté. Il se rendit aussi-tôt à la tente du Bacha, & il lui représenta d'abord avec beaucoup de force, que par une injustice si criante il alloit se déshonorer à la face de l'Univers, & que le Roi son maître, & les autres Souverains de la Chrétienté, intéressés dans le traitement indigne qu'il faisoit à des Chevaliers, la plupart leurs sujets, ou s'en feroient faire justice par Soliman, ou, à son refus, useroient de représailles sur tous les Officiers Turcs qui tomberoient entre leurs mains. Le Bacha lui répondit fièrement qu'il ne devoit rendre compte de sa conduite qu'à son Maître, & qu'il étoit bien assuré que ce Prince ne trouveroit pas mauvais qu'il eût manqué de parole à des Corsaires, qui, par une honteuse avidité du gain, avoient violé avec tant d'ingratitude la promesse qu'ils lui avoient faite à la prise de Rhodes, de ne plus troubler par leurs pirateries le commerce de ses sujets ; qu'en vain le Gouverneur de Tripoli avoit tâché d'échapper à de si jus-

tes reproches, ſous prétexte que dans la capitulation il n'étoit fait aucune mention de cette promeſſe : *Comme ſi*, dit-il à d'Aramon, *cent mille hommes qui étoient à ce ſiege n'en euſſent pas été témoins, & même que la démarche ſi humiliante pour le Grand-Seigneur, de s'être abaiſſé juſqu'à ſe plaindre en différentes occaſions de leur manque de parole, ne fut pas au-deſſus de toutes les preuves par écrit.* Jean d'Omedes.

L'habile Ambaſſadeur ne lui conteſta rien, ſe renfermant dans la voie d'inſinuation, & à force de prieres & de préſents il en obtint peu-à-peu la liberté du Maréchal & des plus anciens Chevaliers Français ; &, pour faire voir qu'il prétendoit obſerver exactement le ſecond traité, ou, pour mieux dire, les promeſſes qu'il avoit faites à Montfort, il conſentit que deux cents perſonnes, parmi ceux qui étoient arrêtes, jouiſſent encore de la liberté. Mais, par une nouvelle ſupercherie, il les choiſit lui-même, comme il l'avoit fait au Goze, parmi les plus vieux & les plus pauvres des habitants. Il retint tout le reſte dans les fers, avec tous les Chevaliers Eſpagnols ou Italiens, ſujets de l'Empereur, & quelques jeunes Chevaliers Français.

Cette exception donna beaucoup d'inquiétude à l'Ambaſſadeur. Il prévit

Jean d'Omedes. avec douleur que cette jeuneſſe aimable alloit être expoſée à plus d'une ſorte de périls, & d'autant plus dangereux, qu'ils ſeroient aſſaiſonnés de molleſſe & de plaiſirs. Pour les en préſerver, il les racheta de ſon propre argent; &, à l'égard des Chevaliers qui étoient ſujets de l'Empereur, quoique ce Prince fût alors en guerre avec ſon maître, il s'engagea, en échange, de rendre au Bacha, & de conduire lui-même à Conſtantinople trente Turcs de bonne famille qui étoient actuellement eſclaves à Malte. Il en prit enſuite la route avec la confiance d'y être reçu par le Grand-Maître comme le libérateur de ſes freres, & il y arriva le 23 d'Août ſur le ſoir. Ce Miniſtre, en s'embarquant ſur ſes galeres, s'étoit fait précéder par une barque qui portoit, de ſa part, une lettre au Grand-Maître, où il lui donnoit avis de tout ce qui s'étoit paſſé dans la perte de Tripoli. D'Omedes fut conſterné de cette nouvelle: &, ce qui lui cauſoit encore plus d'inquiétude que de douleur, c'eſt qu'il craignoit qu'on ne lui attribuât une perte ſi conſidérable. Il n'ignoroit pas qu'il y avoit déjà du temps qu'on s'étoit plaint dans le Couvent, qu'au lieu de faire travailler aux for-

tifications de cette place, il détournoit au profit de ſes neveux les deniers qui y avoient été deſtinés. La perte de Tripoli pouvoit faire revivre ces plaintes qui auroient pu produire un ſévere examen de ſa conduite, & peut-être ſa dépoſition. Pour ſe tirer d'une ſi fâcheuſe ſituation, il réſolut de rendre la conduite de l'Ambaſſadeur de France ſuſpecte, & de rejetter ſur ce Miniſtre & ſur le Maréchal la perte de cette place. Dans ce deſſein il fit appeller quelques Chevaliers qui lui étoient le plus étroitement attachés, & les ayant conduits dans ſon cabinet, il leur fit part de la lettre qu'il venoit de recevoir de d'Aramon. D'abord il ne leur laiſſa voir que la douleur que lui cauſoit une perte auſſi conſidérable : & comme s'il n'eût voulu en rejetter la faute que ſur lui-même, il leur avoua avec une feinte confuſion, qu'il ne ſe pouvoit pardonner l'imprudence qu'il avoit eue d'avoir engagé d'Aramon à paſſer en Afrique, & de s'être confié à un Miniſtre étranger, dont il ne pouvoit pas ignorer que le maître avoit une étroite alliance avec le Grand-Seigneur; que cet Ambaſſadeur, homme d'un génie ſouple & adroit, & de la même nation que le Maréchal, s'étoit emparé de toute ſa confiance, ſous prétexte de s'intéreſſer à la conſervation de

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. Tripoli : que vraiſemblablement il lui en avoit enſuite exagéré la foibleſſe, & les forces du Bacha, & que par ſes artifices il l'avoit inſenſiblement conduit dans un labyrinthe de négociations qui ne s'étoient à la fin terminées que par une honteuſe capitulation.

Les créatures du Grand-Maître, en courtiſans ſerviles, & ſans examiner ce qui pouvoit y avoir de faux dans une relation qui ne rouloit que ſur des conjectures, déteſterent hautement la prétendue perfidie de l'Ambaſſadeur. Chacun à ſa maniere ſe fit un mérite de fortifier ces raiſonnements vagues par de nouveaux préjugés auſſi mal fondés; les uns diſoient que ce Miniſtre n'auroit pas différé l'exécution des ordres de ſon maître, & interrompu ſi volontiers le cours de ſon voyage à la Porte, s'il n'avoit cru lui être plus utile à Tripoli qu'à Conſtantinople; d'autres ajoutoient que dans le beſoin preſſant que le Roi de France avoit de la flotte & des forces du Bacha pour les oppoſer à celles de Charles-Quint, ſon Ambaſſadeur, pour les pouvoir faire paſſer plutôt en Provence aux dépens de la Religion, avoit accéléré la capitulation de la place; que le Maréchal étoit inexcuſable de l'avoir conclue ſans la participation du Grand-Maître & du

Conſeil, & on convint qu'il falloit lui faire inceſſamment ſon procès : mais pour ſe débarraſſer d'un témoin auſſi incommode que l'Ambaſſadeur, on réſolut, avant que de commencer la procédure, de le laiſſer partir. Cependant, pour le rendre ſuſpect, & comme ſi on ſe fut défié de lui, à ſon abord devant le port, le Grand-Maître, ſous prétexte de l'heure indue, défendit qu'on levât la chaîne, fit doubler la garde du château, & prit les mêmes précautions qu'en temps de guerre, & comme ſi l'ennemi fût revenu dans l'iſle, & qu'il eût été aux portes de la place. Jean d'Omedes.

Le lendemain les confidents du Grand-Maître, de concert avec lui, répandirent des bruits ſourds, quoique ſans nom d'auteur, que Tripoli n'étoit tombée ſi promptement en la puiſſance des Turcs, que par l'intelligence ſecrete de l'Ambaſſadeur avec le Bacha, & par la foibleſſe du Maréchal qui s'étoit abandonné aux perfides conſeils de d'Aramon. C'étoient de ces nouvelles qui ne ſe diſent qu'à l'oreille, & qu'on ne confie qu'à ſes amis intimes ; mais qui, à force d'être communiquées ſous le ſecret, deviennent bientôt publiques. Ces bruits groſſis par différentes conjectures que chacun y ajoutoit, ſuivant l'intention du Grand-Maître, paſſerent en peu de temps dans toutes les auberges, &

Jean d'Omedes. des Chevaliers au peuple : par cet artifice d'Aramon, ſans s'en appercevoir, devint tout d'un coup l'objet de l'exécration publique.

Le Grand-Maître n'en demeura pas là ; & pour le rendre auſſi odieux dans toute la chrétienté qu'il l'étoit à Malte, il engagea ceux de ſa cabale d'écrire ſecrétement aux Chevaliers qui étoient en Europe, & dans leurs Commanderies, que l'Ambaſſadeur de France avoit trahi la Religion, & livré Tripoli aux Infideles ; & que ſans les ſages précautions qu'avoit priſes le Grand-Maître, il auroit tenté de s'emparer du château Saint-Ange, & d'y introduire les Turcs. Ces bruits ſe répandirent en peu de temps dans toute la chrétienté, & y firent beaucoup d'impreſſion. Ceux qu'on publioit à Malte avec tant de malignité, parvinrent à la fin juſqu'à d'Aramon. On ne peut exprimer avec quelle ſurpriſe il les apprit : il demanda auſſi-tôt audience : elle lui fut aſſignée en plein Conſeil. Il y prit ſéance à côté du Grand-Maître ; & trouvant indigne de ſon caractere de s'abaiſſer à refuter tous ces faux bruits, il pria ſeulement d'Omedes, en lui adreſſant la parole, de ſe ſouvenir qu'il n'étoit paſſé en Afrique que ſur les inſtances réitérées qu'il lui en avoit faites, & dans leſquelles, pour

l'y déterminer, il avoit fait entrer l'intérêt de la Religion chrétienne, & même l'affection dont le Roi ſon maître honoroit tout ſon Ordre. Il aiouta que depuis qu'il étoit arrivé au camp des Turcs, il n'avoit rien oublié, ſoit pour engager le Bacha à lever le ſiege, ſoit pour la délivrance des Chevaliers ; que Dieu lui avoit la grace de les ramener heureuſement ſur ſes galeres, & que s'étant engagé de ramener en échange autant de Turcs eſclaves de la Religion, il ſe flattoit que le Grand-Maître les lui feroit remettre, pour qu'il pût dégager ſa parole avec honneur. Jean d'Omedes.

Le Grand-Maître lui répondit en peu de mots, & avec un air extrêmement froid, qu'on lui étoit bien obligé de ſes ſoins ; mais qu'à l'égard des eſclaves Turcs qu'il demandoit, il n'en étoit pas le maître ; que c'étoit aux Chevaliers qui les avoient pris à en diſpoſer ; ou, ſur leur refus, au Maréchal à en dédommager le Bacha. D'Aramon auroit pu juſtement lui repliquer qu'il y avoit encore une voie plus courte, & même plus juſte, qui étoit de lui remettre les Chevaliers Eſpagnols pour les rendre à Sinam ; mais il crut que dans la diſpoſition préſente des eſprits, il étoit inutile de vouloir faire ſentir au Grand-Maître ſon injuſtice, ni de s'en plaindre ; ainſi il ſortit du port peu de jours après, & continua ſa route vers Conſtantinople.

Jean d'Omedes.

Son départ mit le Grand-Maître en liberté de continuer l'exécution de ſon projet ; il tint ſecrétement pluſieurs conſeils avec ſes créatures. La perte du Maréchal y fut réſolue. On convint que, pour l'intérêt du Grand-Maître, il étoit temps de lui faire occuper ſur la ſcene la place que d'Aramon venoit de quitter ; mais comme au ſujet d'une réſolution priſe en plein Conſeil de guerre, on ne pouvoit pas ſévir contre lui ſeul, d'Omedes, & ceux qui, de concert avec lui, conduiſoient ce noir complot, jugerent à propos de comprendre dans l'accuſation les Chevaliers qui avoient eu le plus de part à la capitulation. Ses émiſſaires, répandus dans les auberges, diſoient qu'il étoit honteux à l'Ordre de ſouffrir une ſi grande lâcheté, & une pareille prévarication : lui-même repréſentoit au Conſeil, quoique avec une douleur apparente, qu'on ne pouvoit pas, pour l'honneur de la Religion, ſe diſpenſer de faire rendre compte au Maréchal & aux autres Chevaliers des motifs qui les avoient déterminés à capituler : *Afin*, diſoit d'Omedes avec une feinte modération, *de les abſoudre s'ils ſont innocents ; ou auſſi de les punir ſi on avoit le chagrin de les trouver coupables.*

Le Conſeil, ne trouvant rien que d'é-

quitable dans cette propoſition, opina qu'on inſtruiroit inceſſamment le procès des accuſés : on convint qu'il falloit nommer trois Chevaliers de trois langues différentes pour faire les informations. Le Grand-Maître n'eut pas de peine à faire tomber cette commiſſion à ſes créatures ; mais comme ces Commiſſaires, en qualité de Religieux, ne pouvoient pas connoître d'un crime capital, & où il y alloit de la vie des accuſés, il fut arrêté qu'on leur donneroit pour aſſeſſeur & pour chef de la Commiſſion un ſéculier, qui, après l'examen & le rapport des Commiſſaires, prononceroit ſur la nature des peines que méritoit la faute des criminels. L'habile Grand-Maître, ſans paroître y prendre d'autre intérêt que celui de la juſtice, indiqua pour cet emploi un Officier ſéculier de l'iſle, appellé *Auguſtin de Combe*, dont il avoit fait la fortune, juge corrompu, & capable de tout faire pour de l'argent. Il fit encore choiſir pour Procureur de la Commiſſion, un autre ſéculier, Eſpagnol de naiſſance, qui n'avoit d'autre mérite que celui de lui être aveuglément dévoué. Par le choix de tous ces Juges, d'Omedes ſe vit maître de faire prendre à cette affaire le tour qui lui conviendroit. Jean d'Omedes.

Sur la requête du Procureur d'office ;

Jean d'Omedes. on commença par arrêter le Maréchal & les Chevaliers Fuſter, de Sauſa, & Herrera, qui avoient eu le plus de part, quoique d'une maniere différente, à la capitulation. Comme la perte de cette place intéreſſoit l'Empereur par rapport à la ſuzeraineté, & que d'ailleurs Tripoli couvroit en quelque maniere ſes états d'Italie, les Chevaliers, nés ſujets de ce Prince, pour lui faire leur cour, n'eurent point de honte d'arrêter eux-mêmes leur Général, parce qu'il étoit Français. On le jetta dans un cachot affreux, & où le ſoleil n'avoit jamais pénétré. Le Grand-Maître croyant ſa perte infaillible, & qu'il n'avoit plus de meſures à garder, pour le priver de tout ſecours, défendit, ſous de grieves peines, attendu l'énormité du crime, & qu'il s'agiſſoit de l'intérêt de l'Etat, qu'aucun Chevalier n'eût à ſolliciter en ſa faveur. Par une autre ordonnance il fut preſcrit aux Commiſſaires de rejetter les cauſes de récuſation qu'il pourroit alléguer contre les témoins; que ſans égard à la condition ou à la réputation des dépoſants, on admît indifféremment le témoignage de tous ceux qui ſe préſenteroient, ſans même les aſtreindre à ſubir la confrontation contre l'accuſé. On ne pouvoit pas prendre de meſures plus ſûres pour perdre promptement un innocent.

A la faveur de cette nouvelle juriſprudence, on vit paroître parmi les témoins que le Procureur d'office admettoit, des ſcélérats avérés, & des hommes noircis des plus grands crimes : tel étoit un certain Dominique Cabillan, Eſpagnol de naiſſance, dont on reçut le témoignage, quoiqu'il eût déjà été repris de juſtice, & condamné pour un crime de faux ; tel Vanegas, autre Eſpagnol, qui, après avoir renié Jeſus-Chriſt, & embraſſé la religion de Mahomet, par un nouveau crime, avoit vendu ſes enfants aux Infideles ; on fit revenir ce ſcélérat d'Afrique pour dépoſer contre le Maréchal ; tel enfin un des canonniers de Tripoli, qui ayant été arrêté dans le moment qu'il déſertoit parmi les Infideles, n'avoit évité le ſupplice que par la clémence du Maréchal. Tous les gens de bien voyoient avec douleur qu'à quelque prix que ce fût on vouloit perdre ce Seigneur ; mais la cabale étoit ſi puiſſante, & on avoit même rendu ſa cauſe ſi odieuſe, que perſonne n'oſoit ouvrir la bouche en ſa faveur. Jean d'Omedes.

Le ſeul Chevalier de Villegagnon fut aſſez généreux pour entreprendre ſa défenſe ; & il s'en acquitta avec un courage invincible. Il publioit hautement qu'il étoit bien extraordi-

Jean d'Omedes.

naire que la place n'ayant été perdue que par la négligence, & peut-être par l'avarice de ceux qui étoient chargés de la fortifier, & d'y jetter du ſecours, cependant on prétendit rendre le Maréchal reſponſable des fautes d'autrui. Les amis de ce Seigneur, & ſur-tout la plupart des Chevaliers Français, ſur ces plaintes qu'ils trouvoient juſtes, commencerent à ouvrir les yeux, & ils ſe reprochoient de s'être rendus les inſtruments de la paſſion & de la haine d'Omedes. Ce Prince, pour prévenir leur témoignage, & ce qu'ils pourroient mander dans les différents Etats de la chrétienté, eut recours une ſeconde fois à la plume vénale de ſes confidents, & il les obligea d'écrire chacun dans leur pays, que le Grand-Maître ayant voulu faire faire le procès au Maréchal pour avoir vendu Tripoli aux Infideles, la plupart des Chevaliers Français, craignant que par la conviction de ce crime on n'attachât une marque d'infamie à leur langue, avoient pris les armes, & tenoient actuellement le Grand-Maître aſſiégé dans le château Saint-Ange. Ces nouvelles, toutes fauſſes qu'elles étoient, exciterent dans les pays étrangers une ſi grande indignation contre les Chevaliers Français, qu'on n'en parloit plus que comme des rebelles, & il ſembloit que la

qualité ſeule de Français étoit un crime qu'on ne pouvoit expier que par leur mort. Jean d'Omedes.

D'Omedes, par ces lettres, ayant pris les devants, & prévenu les Français, donna tous ſes ſoins, avant que la vérité eût pu être éclaircie, à terminer promptement cette grande affaire. Le Procureur d'office, de concert avec lui, produiſit de nouveaux témoins. Villegagnon découvrit auſſi-tôt qu'ils avoient été ſubornés; il en porta ſes plaintes aux Commiſſaires, & après leur en avoir fait voir les preuves, il leur repréſenta, que ſi le Grand-Maître, ſous prétexte qu'il s'agiſſoit d'un crime d'Etat, avoit interdit au Maréchal toute voie de récuſation, c'étoit à eux au moins à n'admettre que le témoignage des gens dont ils connuſſent la probité. Mais les Chevaliers dévoués au Grand-Maître lui répondirent froidement que cet examen regardoit le Procureur d'office; qu'ils n'étoient propoſés que pour recevoir ſimplement leur témoignage; qu'ils étoient également diſpoſés à entendre à charge & à décharge ceux qu'il voudroit produire. Ils ajouterent qu'ils lui donnoient pour cela huit jours, quoiqu'ils euſſent accordé deux mois au Procureur-Fiſcal pour trouver ſes témoins. Plus de ſoixante perſonnes, gens d'une intégrité reconnue, ſe préſenterent dans un ſi petit

Jean d'Omedes.

eſpace de temps, & dépoſerent en faveur du Maréchal, &, par leur témoignage, firent tomber la dépoſition des faux témoins. Enfin, ſur le rapport des Commiſſaires, & enſuite par le jugement du Prévôt, il fut prononcé en plein Conſeil, que dans la perte de Tripoli il n'y étoit intervenu, de la part du Maréchal & des autres Chevaliers, aucune ſorte de trahiſon, ni d'intelligence avec les ennemis; que tout le malheur étoit provenu uniquement de la lâcheté des Calabrois; qu'à la vérité il n'y avoit point de conſtitutions impériales, ni de loix qui décernaſſent en pareil cas des ſupplices contre un Gouverneur & des Officiers; mais que, par les ſtatuts de l'Ordre, on en devoit chaſſer tout Gouverneur qui, ſans la permiſſion expreſſe du Grand-Maître & du Conſeil, auroit abandonné une place dont on lui auroit confié la garde: en conſéquence de quoi il concluoit, par un ſeul & même jugement, à ce que l'habit de la Religion & la Croix ſeroient ôtés au Maréchal, aux Chevaliers Souſa, d'Herrera & Foſter, comme complices de la perte de Tripoli.

Le Grand-Maître témoigna, par un geſte chagrin, qu'il n'approuvoit pas ce jugement. Il n'avoit fait comprendre dans l'accuſation les Chevaliers Eſpa-

gnols, que pour éloigner le ſoupçon qu'il agît contre le ſeul Maréchal par une haine de nation ; & il ſe flattoit qu'après l'avoir fait périr, il ne manqueroit pas d'occaſions & de prétextes pour faire abſoudre ſes compatriotes. Ce jugement du Prévôt déconcertoit ſes meſures : pour y remédier, il repréſenta au Conſeil, avec une feinte modération & une retenue apparente, qu'il lui ſembloit que le Juge, pour finir une affaire auſſi importante, avoit une peu trop précipité ſes différentes ſentences, & qu'il croyoit qu'il eût dû mettre une grande différence, tant entre la faute de chaque criminel, que dans les différentes peines dont on les devoit punir ; qu'il lui ſembloit que pour le préſent on devoit s'en tenir au jugement rendu contre le Maréchal, & ſurſeoir celui des Officiers, pour les pouvoir juger chacun en particulier, & ſuivant la nature différente des crimes dont ils étoient convaincus. Jean d'Omedes.

Le Juge, qui comprit que, par ce jugement commun qu'il avoit rendu contre tous les accuſés, il avoit offenſé le Grand-Maître, malgré la ſentence qu'il venoit de prononcer, ſans pudeur & ſans honte, changea d'avis ; & pour appaiſer le Grand-Maître, opina de nouveau, & tira les Officiers Eſpagnols de la ſentence générale dans laquelle

Jean d'Omedes. ils étoient compris ; & par une maniere d'explications, il déclara que, quoiqu'il les eût tous condamnés à la même peine, leurs fautes étoient bien différentes. Le Bailli Schillin, adreſſant la parole à ce Juge : *N'êtes-vous pas*, lui dit-il avec indignation, *le plus méchant homme du monde, de changer ſi légérement de ſentiment au moindre ſigne du mécontentement du Grand-Maître? Vous venez de prononcer juridiquement que les accuſés, étant tous également coupables de la même faute, devoient ſubir la même peine ; & un inſtant après vous prétendez qu'on ſépare les fautes, & qu'on en différe le jugement. Il a parlé comme un miſérable qu'il eſt*, ajouta le Chevalier Nuguez, de la langue de Caſtille ; & ſe tournant vers le Grand-Maître : *Je ne ſouffrirai point*, lui dit-il, *qu'on exécute la ſentence prononcée contre le Maréchal, ſi en même temps on ne fait ſubir la même peine aux autres accuſés.*

Toute l'aſſemblée s'étant réunie au même avis, le Grand-Maître feignit de s'y rendre ; mais comme il étoit au déſeſpoir que ſa proie lui eût en quelque maniere échappé, & qu'il ne pût faire périr le Maréchal tout ſeul, comme il ſe l'étoit propoſé, il demanda un moment d'audience, où il repréſenta que, quoiqu'on vînt de ſtatuer que tous

les

les criminels seroient punis en même temps ; cependant il étoit juste de mettre quelque difference entre leurs fautes & la peine qu'ils méritoient : que le Maréchal & le Chevalier Fuster lui paroissoient bien plus coupables que les autres ; l'un pour avoir négocié la capitulation, & l'autre pour avoir abandonné la place dont il étoit Gouverneur, & que la punition de deux si grands crimes pouvant aller à la mort, il étoit d'avis, sans que le Conseil s'en mêlât davantage, d'en renvoyer le jugement définitif au Juge séculier, qui avoit déjà pris connoissance de cette affaire. La corruption de ce Juge, qui venoit de varier si honteusement, le fit rejetter avec de grands cris : d'Omedes néanmoins s'obstinoit à le faire nommer ; mais comme ce Juge se vit chargé d'injures par les plus emportés, de lui-même il se désista de cette fonction, sur le prétexte qu'ayant rendu sa sentence, il ne pouvoit pas prononcer deux fois sur la même affaire. Le Grand-Maître, outré de n'avoir pu venir à bout de ses desseins, remit l'affaire à une autrefois, ordonna au Secrétaire du Conseil de faire mention dans son registre de tout ce qui venoit de se passer, & congédia l'assemblée. Jean d'Omedes.

Cependant les ennemis du Roi &

Jean d'Omedes. de la France, ſur les lettres que le Grand-Maître avoit fait écrire dans leurs états, publioient que l'Ambaſſadeur de la nation avoit livré Tripoli aux Infideles, & qu'il étoit revenu enſuite à Malte pour tâcher de les introduire dans cette isle; que ſans la vigilance du Grand-Maître, tous les Chevaliers auroient été égorgés, & que la Chrétienté auroit perdu une place qui ſervoit de boulevard à la Sicile & à toute l'Italie. Le Roi, offenſé de ces bruits qui donnoient atteinte à ſa gloire & à l'honneur de ſa nation, dépêcha au Grand-Maître un Gentilhomme ordinaire de ſa maiſon, appellé du Belloy, qui lui rendit une lettre de ſa part, datée du dernier jour de Septembre, & dans laquelle ce Prince, après s'être plaint amérement des bruits infames qu'on avoit répandus contre ſon Ambaſſadeur, le prioit de lui faire ſavoir nettement, & avec une exacte vérité, ſi d'Aramon étoit coupable des crimes qu'on lui imputoit : *Afin, s'il en étoit convaincu, de le faire punir ſelon la grandeur de ſon crime, ou s'il ſe trouvoit innocent, de le juſtifier par ſon témoignage parmi les nations étrangeres où on l'avoit ſi cruellement diffamé.*

L'arrivée de ce Gentilhomme, & la lettre dont il étoit porteur, cauſerent de violentes inquiétudes au Grand-

Maître. Il n'étoit plus question de répandre furtivement des bruits sourds, ou d'envoyer des lettres anonymes ou signées de gens peu connus, avec un aussi grand Roi que Henri II, & dans une affaire qui intéressoit son honneur: il falloit s'expliquer clairement, & être en état de soutenir à la face de toute la Chrétienté ce qu'on auroit avancé. Jean d'Omedes.

D'Omedes, pour ne se point compromettre, & pour se tirer d'embarras, porta la lettre du Roi au Conseil; on en fit la lecture, & il demanda aux Seigneurs qui le composoient leur avis sur la réponse qu'on y devoit faire. Toute l'assemblée, d'un consentement unanime, opina qu'il falloit écrire à ce Prince; que la Religion, bien loin d'avoir lieu de se plaindre de la conduite de son Ambassadeur, n'avoit que des remerciements à rendre à Sa Majesté pour tous les bons offices qu'elle en avoit reçus; ce qui engageoit plus que jamais tout l'Ordre à une éternelle reconnoissance. Le Conseil ordonna en même temps à son Sécrétaire de dresser cette lettre au plutôt; de la faire signer au Grand-Maître, & de la remettre à l'Envoyé du Roi, ou au Chevalier de Villegagnon, qui devoit l'accompagner à son retour.

D'Omedes, qui persistoit toujours dans

Jean d'Omedes. le deſſein ſecret de perdre l'Ambaſſadeur & le Maréchal, ſe repentit bientôt d'avoir remis au Conſeil la réponſe d'une lettre qui lui étoit adreſſée à lui ſeul. Mais pour éluder les preuves qu'on en auroit pu tirer en faveur des accuſés, il fit appeller le Secrétaire ; & ſans s'ouvrir à lui de l'uſage qu'il méditoit de faire de cette lettre, il lui dit ſeulement qu'étant adreſſée à un grand Roi, & ſur une matiere auſſi délicate, les termes n'en pouvoient être trop meſurés ; qu'il vouloit en conférer avec lui à loiſir, & que ſi le Gentilhomme Français, ou Villegagnon, la demandoit, il trouvât quelque prétexte pour s'en diſpenſer. Et il le congédia après lui avoir recommandé le ſecret.

Villegagnon ayant laiſſé paſſer quelques jours ſans que ce Secrétaire ſe fût mis en état d'exécuter les ordres du Conſeil, lui en demanda la raiſon. Le Secrétaire, ſuivant ce que lui avoit preſcrit le Grand-Maître, s'excuſa ſur la multitude de ſes occupations, & pour l'amuſer, lui promit de lui porter au premier jour cette lettre. Mais des ſemaines entieres s'écoulerent ſans qu'on la pût tirer de ſes mains. Ces délais affectés firent ſoupçonner à Villegagnon qu'il ſe tramoit de nouveau quelque mauvais deſſein ; pour s'en éclair-

cir il employa tous ſes ſoins, & mit en mouvement les Chevaliers, qui s'intéreſſoient comme lui à la défenſe du Maréchal. Enfin il découvrit, à ce qu'il rapporte lui-même, que le Grand-Maître avoit eu des entretiens ſecrets avec le juge qui avoit fait le procès aux accuſés ; qu'il lui avoit reproché qu'il eût été aſſez foible : ſur les plaintes qui s'étoient élevées contre lui dans le Conſeil, de ſe déſiſter de ſa commiſſion ; que le Grand-Maître avoit ajouté qu'il étoit aſſez puiſſant, malgré la cabale oppoſée, pour lui renvoyer la réviſion du même procès : mais qu'il ne lui pardonneroit jamais s'il varioit une ſeconde fois dans ſon jugement, & que, pour s'aſſurer de ſa parole, il vouloit qu'il s'obligeât à lui payer cinq cents ducats d'or, s'il ne ſe conduiſoit pas dans toute la procédure de la maniere qu'il lui preſcriroit. Jean d'Omedes.

Ceux dont Villegagnon tenoit cet avis, ajoutoient que le juge dans la crainte de perdre ſa charge avec la protection du Grand-Maître, fit toutes les promeſſes, & paſſa toutes les obligations qu'on exigea de lui ; que le Grand-Maître ſaiſi de ces gages lui avoit remis un mémoire contenant des faits & articles ſur leſquels il devoit interroger l'accuſé, & qu'il lui ordonna enſuite, ſi le Maréchal les nioit, ou

Jean d'Omedes. s'il ne vouloit pas répondre, de lui faire donner la queſtion; que par la violence des tourments il en tirât cet aveu : Qu'il n'avoit remis Tripoli aux Turcs qu'à la ſollicitation de d'Aramon. On ajoutoit que le Grand-Maître avoit avoué au juge que, dans l'eſpérance de pouvoir envoyer cette confeſſion au Roi, il avoit différé ſa réponſe à l'envoyé de ce Prince, & qu'il n'avoit trouvé que ce moyen de ſortir avec honneur d'une affaire où la perte des accuſés aſſuroit ſa gloire & même ſa dignité.

Villegagnon ne nous apprend point de qui il tenoit la découverte de ce complot; ſoit qu'on l'eût engagé au ſecret, ſoit peut-être que cela vînt du juge même, qui, n'oſant pas prendre ſur lui, & ſans la participation du Conſeil, de faire donner la queſtion à un des grands Officiers de l'Ordre, ne fut pas fâché que le bruit de ce complot en empêchât l'exécution, & lui épargnât en même temps une ſomme auſſi conſidérable, qu'il s'étoit ſoumis imprudemment de payer au Grand-Maître. Quoi qu'il en ſoit, Villegagnon inſtruit d'un ſi affreux complot, ſe rendit au Conſeil, & demanda au nom de l'envoyé du Roi, qu'on lui remît la lettre qu'il devoit porter à ce Prince; & il repréſenta que pour peu qu'il diffé-

rât à partir, la mer, par la rigueur de la saiſon, ne ſeroit plus navigable. *Cependant*, ajouta Villegagnon, *ſi le Conſeil avoit changé de ſentiments, peut-être que pour faire connoître au Roi l'innocence de ſon ambaſſadeur, il ſuffiroit de lui envoyer le réſultat des Commiſſaires avec une copie de la ſentence du juge ſéculier, & que ce Prince, par le ſimple énoncé de ces actes, verroit clairement que dans la capitulation de Tripoli il n'y étoit intervenu ni trahiſon ni intelligence de la part de d'Aramon & du Maréchal avec les Infideles, mais que la perte de cette place venoit uniquement de la lâcheté des ſoldats Calabrois, & de leur rebellion.* Jean d'Omedes.

Un Chevalier du prieuré d'Aquitaine, grand partiſan de d'Omedes, prit la parole, & dit que le Roi ne demandoit qu'à être inſtruit de la conduite que ſon ambaſſadeur avoit tenue en Afrique, & que c'étoit à cela ſeul qu'il falloit répondre. Le Grand-Maître fut ravi que quelqu'un ſe fût oppoſé à la propoſition de Villegagnon : il ſentit bien qu'un auſſi habile homme que ce Chevalier Français n'avoit demandé le procès des accuſés, que pour porter au Roi des preuves ſans replique de l'innocence de d'Aramon ; & comme il trouvoit toujours Villegagnon à ſon chemin, il lui demanda fiérement où il avoit appris que dans des procès

Jean d'Omedes.

criminels que l'Ordre faiſoit faire à des Chevaliers, on fût obligé d'en rendre compte à des Princes ſéculiers. *Ce n'a jamais été mon intention*, répliqua le Chevalier, *d'avancer une pareille propoſition ; mais j'ai cru ſeulement qu'au défaut de la lettre que le Conſeil avoit preſcrite, & qu'on n'a jamais voulu expédier, le Roi ſe pourroit contenter, pour la juſtification de ſon miniſtre, du témoignage du juge même des accuſés, qui par ſa ſentence reconnoît que dans la capitulation il n'y étoit intervenu, de la part de cet ambaſſadeur, aucun pacte illicite, ni aucune intelligence criminelle. Cependant, puiſque vous m'ordonnez*, continua Villegagnon, en adreſſant la parole au Grand-Maître, *de vous rendre compte des motifs particuliers que j'ai eus pour ſouhaiter qu'on envoyât ces actes en France, je vous le dirai avec toute la franchiſe dont je fais profeſſion, auſſi avec tout le reſpect que je vous dois, & à l'auguſte aſſemblée devant laquelle je parle.*

Pour lors élevant ſa voix, & s'armant d'une noble fierté : *Il y a déjà quelques jours*, Seigneur, continua-t-il, en adreſſant la parole au Grand-Maître, *qu'il court un bruit déſavantageux à votre gloire ; on publie que dans une conférence ſecrete que vous avez eue avec la Combe, vous êtes convenu avec lui qu'il ſe chargeroit tout de nouveau du procès*

contre le Maréchal ; que ce Juge inique s'eſt engagé d'en tirer, par la violence de la torture, la confeſſion des crimes qu'il n'a point commis ; qu'il le condamnera enſuite à mort, & qu'après ſon exécution on ſubſtituera ſa confeſſion à la lettre que le Conſeil a ordonné qu'on écrivît au Roi. Tel eſt, à ce qu'on prétend, l'unique ſujet du retardement affecté que le Secrétaire apporte à remettre cette lettre à l'Envoyé de ce Prince. Jean d'Omedes.

Le Grand-Maître ne put entendre ce diſcours ſans un vif reſſentiment : le feu dans les yeux, & tout brûlant de colère, il lui commanda de dire tout haut de qui il tenoit ces bruits indignes. *Il n'eſt pas encore queſtion du nom de l'auteur*, répondit modeſtement Villegagnon : *Il s'agit ſeulement à préſent que vous nous diſiez ſi le fait eſt vrai ou faux.* *Très-faux*, s'écria le Grand-Maître. *Déclarez donc, Seigneur, devant toute l'aſſemblée*, repartit Villegagnon, *que vous déchargez votre Juge d'une ſomme de cinq cents ducats d'or à laquelle il s'eſt obligé envers vous, s'il ne condamnoit pas à mort le Maréchal.* A ces terribles mots, la confuſion parut d'abord ſur le viſage du Grand-Maître ; la tête lui tourna entiérement ; il ne ſe poſſédoit plus ; & outré de ſe voir pouſſé ſi vivement par un de ſes inférieurs, il le chargea d'un torrent d'injures. Mais celui-ci,

Jean d'Omedes. content d'avoir mis tout le Conſeil ſur les voies de ſes méchants deſſeins, ſe retira de l'aſſemblée. Les Seigneurs Grands-Croix, juſtement indignés de tous ces perfides complots, nommerent un autre Juge, & commanderent, ſous de grieves peines au Secrétaire, que toute affaire ceſſante, & dans le jour même, il eût à délivrer à l'Envoyé du Roi ou à Villegagnon, la lettre pour ce Prince; dans la forme & les termes qui lui étoient preſcrits.

Quelque précis que fuſſent ces ordres, le Secrétaire, créature du Grand-Maître, n'oſa les exécuter ſans ſa participation : il ſe rendit ſecrétement à ſon Palais, écrivit la lettre ſous ſes yeux, la fabriqua avec un nouvel artifice; & au lieu d'y marquer, comme le Conſeil l'avoit ordonné, que bien loin que d'Aramon eût contribué à la perte de Tripoli, ce Miniſtre, au contraire, n'avoit rien oublié pour détourner le Bacha d'en former le ſiege, il ſubſtitua à ces termes ſi poſitifs en faveur de l'innocence de d'Aramon, une clauſe relative ſeulement au temps auquel il écrivoit; & il faiſoit dire au Grand-Maître, que le Conſeil n'avoit encore rien découvert dont on pût accuſer d'Aramon. Par cette clauſe, & ſous prétexte qu'il pouvoit ſurvenir de nouvelles charges, il ſe réſervoit le

pouvoir de recommencer dans une autre occaſion les accuſations intentées contre l'Ambaſſadeur. Jean d'Omedes.

La lettre, en cet état, fut remiſe à Villegagnon, datée du dix-ſept de Novembre; mais il en eut bientôt reconnu l'artifice. Il la porta ſur le champ au Conſeil pour s'en plaindre; & les Seigneurs qui le compoſoient, honteux de tant de ſupercheries, dreſſerent eux-mêmes le projet de la lettre que le Grand-Maître, après ce qui s'étoit paſſé, n'oſa refuſer de ſigner.

Ce Seigneur, après y avoir remercié le Roi des marques de bienveillance dont il lui avoit plu de l'honorer, ajouta ces propres mots, au rapport de M. de Thou, hiſtorien célebre & contemporain : *Quant à ce que votre Majeſté deſire de moi, pour ſatisfaire à ſa volonté & à ſon commandement, je dis que d'Aramon étant arrivé ici le premier jour d'Août avec deux galeres & un brigantin, & ayant été reçu ſelon ſa qualité, il nous a expoſé l'ordre que vous lui aviez donné à ſon départ pour Conſtantinople, de nous voir en paſſant, & de nous aſſurer de votre bienveillance : ſur quoi nous le priâmes de paſſer en Afrique, & de tâcher de détourner le Bacha de l'entrepriſe du ſiege de Tripoli, s'il ne l'avoit pas encore commencé, ou en cas qu'il trouvât la place déjà aſſiégée, d'employer le*

Jean d'Omedes.

nom si respectable de Votre Majesté, & son propre crédit, pour l'engager à lever le siege; que d'Aramon avoit embrassé avec joie cette occasion de rendre service à l'Ordre; mais que le Général Turc ayant été inexorable à toutes ses prieres, il revint sans en avoir pu rien obtenir, & en témoignant dans le Conseil public de notre Religion l'extrême regret qu'il avoit de la perte de Tripoli, il nous assura qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui étoit en son pouvoir pour nous donner la satisfaction que nous desirions de lui, comme en ayant eu un commandement exprès de Votre Majesté. Outre cela, afin que chacun sût la vraie cause de ce malheur, nous avons fait faire de tous côtés des informations: & après toute la diligence que nous avons pu y employer nous n'avons rien trouvé qui puisse donner sujet de croire que d'Aramon y ait contribué, ni qu'il ait en quelque sorte que ce soit sollicité la reddition de cette place. Au contraire, nos Chevaliers prisonniers à leur retour nous ont appris que non-seulement il est exempt de tout blâme; mais qu'il a obligé notre Ordre par une infinité de bons offices. C'est pourquoi le bruit qui a couru au contraire a été répandu injustement & contre toute sorte de raison, &c.

Cette lettre, dont j'ai une copie, ajoute M. de Thou à la fin de son septieme li-

vre, *fut depuis envoyée par le Roi à ſes Ambaſſadeurs, pour le publier dans les Cours des Princes où ils réſidoient : ce qui fit ceſſer les mauvais bruits que les Impériaux avoient répandus contre l'honneur & la réputation des Français.* Jean d'Omedes.

Toute la nation en fut redevable au zele & à l'habileté de Villegagnon ; & comme ce Chevalier ſe ſervoit auſſi-bien de ſa plume que de ſon épée, il publia dans Malte & dans toute l'Europe un excellent mémoire latin, qui nous eſt reſté, & où il fait voir que le Grand-Maître, par ſon avarice & ſon invincible opiniâtreté, avoit diverti les ſecours qui auroient pu ſauver Tripoli. Ce mémoire fut adreſſé à l'Empereur Charles-Quint. *Il eſt imprimé en entier dans le troiſieme tom. de l'édition in-4. p. 102.*

Pour nous, ſans prendre un parti dans une affaire ſi délicate, nous croyons que la trahiſon de ce renégat de Provence, qui découvrit aux Turcs les endroits foibles de la place ; que la rebellion des ſoldats, l'extrême peur des deux Chevaliers Eſpagnols, & leur intelligence avec les mutins ; afin que la trop foible créance du Gouverneur, & l'entêtement du Grand-Maître à ne pas jetter du ſecours dans cette place, furent cauſe qu'on en précipita la capitulation, & que les aſſiégés, avant que de faire une pareille démarche, n'attendirent pas, à l'exemple de leurs prédéceſſeurs, une plus grande extrêmi-

Jean d'Omedes. té. Le Maréchal expia depuis, par une longue priſon, l'imprudence qu'il y avoit eue à ſortir de la place ; mais le Grand-Maître, qui, comme nous le venons de voir, n'avoit fait arrêter les autres accuſés que pour n'avoir pu ſéparer leur cauſe de la ſienne, obtint leur pardon ſi-tôt qu'il le put ; & comme, dans quelque forme de gouvernement que ce ſoit, celui qui diſpoſe des graces & des dignités, diſpoſe preſque toujours des ſuffrages, d'Omedes, par ſon crédit, engagea la plupart des Grands-Croix qui compoſoient le Conſeil, à conſentir qu'il les mît en liberté.

Dans le temps que la Religion à Malte étoit la plus agitée par ces diſſentions & ces troubles domeſtiques, Léon Strozzi, Prieur de Capoue, mécontent du premier Miniſtre de France, ayant quitté la charge de Général des galeres de cette nation, s'étoit préſenté devant le port de Malte, & en avoit fait demander l'entrée au Grand-Maître. Mais ce Prince, à qui tout ce qui venoit de France étoit ſuſpect, la lui refuſa avec beaucoup de dureté ; & ſoit qu'il craignît que le Prieur ne favoriſât le parti du Maréchal, ſoit par attachement aux intérêts de l'Empereur, & par reſſentiment de ce que Strozzi, peu de temps auparavant, avoit enlevé de la rade de Barcelone deux galeres

& pluſieurs vaiſſeaux marchands, il lui fit dire que s'il ne ſe retiroit il ſeroit tirer ſur lui. Par des menaces ſi violentes & ſi peu ordinaires dans une République, le Prieur ſe trouva ſans aucun aſyle dans toute la Chrétienté, & ſans d'autre retraite que la mer & deux galeres. Ainſi en cas qu'il fut pourſuivi par des Corſaires mieux armés que lui, ou qu'il fut ſurpris par quelque tempête, il ne pouvoit aborder dans les ports de l'Empereur ſans s'expoſer à être arrêté; il n'y avoit pas plus de ſûreté pour lui dans ceux du Duc de Florence, ennemi mortel de tous les Strozzi. Il n'auroit pas été mieux reçu dans le port de Genes, où Doria, Amiral de l'Empereur commandoit: Général ſur lequel le Prieur, pendant qu'il commandoit les galeres de France, avoit remporté pluſieurs fois différents avantages; eſpece d'outrage qu'on voudroit ſe pouvoir cacher à ſoi-même, mais qu'on n'oublie guere, & qu'on ne pardonne jamais. Il ne reſtoit au Prieur pour aſyle que les ports de France qu'il avoit ſervi avec autant de fidélité que de ſuccès: mais c'étoit l'endroit de l'Europe où il auroit été le moins en ſûreté. L'envie inſéparable de la gloire, lui avoit ſuſcité pour ennemis toute la maiſon de Montmorency; le Connétable, premier Miniſtre & favori de Henri II, Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. avoit ſu le rendre ſuſpect à ce Prince ; & à ſon retour à Marſeille, après l'expédition de Barcelone, il fut averti ſecrétement qu'on le devoit arrêter, & que François de Montmorency, fils aîné du Connétable, étoit attendu pour lui ſuccéder dans le généralat des galeres.

Pour prévenir cette injure, le Prieur s'étoit embarqué ſur ſa galere ; & ſuivi de celle de ſon frere, ayant à force de rames paſſé pardeſſus la chaîne du port, il gagna la haute mer, d'où ſe voyant en ſûreté, il renvoya au Roi ſon étendard de Général ; & par une lettre que M. de Tou nous a conſervée, il lui marquoit que, n'étant pas né ſon Sujet, le ſeul deſir d'acquérir de l'honneur l'avoit engagé au ſervice d'un ſi grand Prince ; mais que pour le conſerver, & même ſa vie qu'on menaçoit, il avoit été contraint d'abandonner la France, & de ſe ſouſtraire aux mauvais deſſeins de ſes ennemis, qui n'avoient point trouvé de moyens plus ſûrs pour l'empêcher de faire éclater ſon innocence, & pour prévenir ſa juſtification, que de chercher à le faire aſſaſſiner. *Je conjure donc Votre Majeſté, par ſa bonté naturelle*, ajoutoit-il, *de me pardonner ſi j'ai quitté ſes états ſans ſon agrément ; & j'oſe eſpérer que peut-être un jour vous me regretterez, Sire, quand les événements*

de la guerre vous donneront ſujet de comparer mes ſervices avec les exploits de ceux qui vont remplir ma place. Jean d'Omedes.

Il écrivit après dans le même ſens aux Seigneurs Strozzi ſes freres : il leur marquoit qu'il étoit prêt de rendre compte au Roi de ſa conduite ; que même, pour ne pas préjudicier à leur fortune, il ne prendroit jamais de parti contre la France : *Ma délibération étant*, dit-il, *de faire la guerre aux Infideles pour le ſervice de ma Religion.* C'étoit le ſujet qui l'avoit conduit à Malte, d'où étant obligé de s'éloigner par les ordres injuſtes du Grand-Maître, quoique preſque ſans vivres & ſans munitions, qu'environ vingt quintaux de biſcuit, qu'un Chevalier Grand-Croix, ſon ami particulier, lui fournir ſecrétement, & à l'inſu d'Omedes, il prit le large & la route du Levant avec le Commandeur de Martines, Chevalier Navarrois, qui ne le voulut jamais abandonner. Le Prieur le débarqua depuis dans un port de Sicile ; & comme ce Commandeur étoit ſujet de l'Empereur, & connu de ce Prince, il l'envoya à ſa Cour pour lui repréſenter qu'il avoit quitté le ſervice de France, & que partant actuellement pour faire la guerre aux Turcs & aux Infideles, ennemis de Sa Majeſté, il lui plût lui accorder la permiſſion de pouvoir re- *Mémoires de Brantome, Tome 2.*

Jean d'Omedes.

lâcher dans ſes ports, & y conduire les priſes qu'il feroit. Il continua enſuite ſa route, ſans en tenir aucune certaine ; & les vivres lui manquant dans la ſuite, il en prit indifféremment par force ſur les vaiſſeaux chrétiens qu'il rencontra, même ſur ceux de ſon Ordre ; mais avec la proteſtation que la néceſſité ſeule l'y réduiſoit. Il faiſoit faire un état exact de tout ce qu'il prenoit, avec la promeſſe d'en dédommager un jour les propriétaires : &, *ami de Dieu ſeulement*, comme il le diſoit, pendant toute la campagne, il courut la Méditerranée, & fit des priſes ſi conſidérables ſur les Infideles, qu'à ſon retour, il ſe trouva en fonds de plus de cent mille écus. Paſſant le long des côtes de la Calabre, il rencontra le Commandeur de Martines, qui lui avoit procuré un ſauf-conduit fort ample de l'Empereur ; & ce Prince, ſi excellent juge du mérite, & ſi habile même à débaucher les Généraux de ſes ennemis, avoit chargé ce Commandeur d'offrir à ſon ami une penſion de douze mille écus, avec le commandement de douze galeres, & l'aſſurance de la dignité d'Amiral après la mort de Doria. Le Prieur qui ne ſe pouvoit paſſer de la protection de ce Prince, ſoit pour trouver un aſyle dans ſes ports, ſoit pour rentrer dans Malte, ne refuſa

point abſolument ce parti : mais comme il s'étoit engagé envers ſes freres, toujours attachés aux intérêts de la France, de ne porter jamais les armes contre cette nation, il fit traîner la négociation de Martines. Sur les nouvelles que le Vice-Roi de Sicile eut que ſon maître ſouhaitoit d'attirer le Prieur à ſon ſervice, il ordonna qu'il fût reçu avec ſes galeres dans tous les ports de l'isle ; & lui-même n'oublia à ſon égard ni préſents, ni aucunes de ces careſſes que les courtiſans ſavent ſi bien faire valoir quand il s'agit de faire réuſſir les deſſeins de leur maître. Le Prieur y répondit avec une politeſſe réciproque ; *mais ſans*, dit-il, *pouvoir prendre aucun engagement juſqu'à ce qu'il en eût conféré avec le Grand-Maître & le Conſeil de l'Ordre.* Sous prétexte de preſſentir leur diſpoſition, il y envoya un de ſes Officiers, qu'il avoit chargé de faire part à ſes meilleurs amis de ſon heureux retour : par le même Officier, il fit porter à l'Autel de Notre-Dame de Philerme un ornement magnifique qu'il avoit fait faire à Meſſine, & ſur lequel, par un reproche indirect qu'il faiſoit au Grand-Maître de ſa dureté, il avoit fait broder ces mots de l'Evangile de Saint Jean : *Il eſt venu parmi les ſiens, & ils n'ont point voulu le reconnoître.*

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. Après avoir donné des marques de ſa dévotion, il en donna d'autres de ſa probité. Comme il n'y avoit eu qu'une extrême néceſſité qui l'eût forcé à prendre des vivres ſur les vaiſſeaux chrétiens, il fit publier à ſon de trompe, dans toutes les villes maritimes des Royaumes de Naples & de Sicile, qu'il avoit dépoſé à Meſſine un fonds conſidérable pour payer ceux auxquels, en faiſant la courſe, il avoit été contraint d'enlever des munitions. Il voulut qu'on leur tînt compte des intérêts comme du principal : ce qui fut exécuté avec tant d'exactitude, qu'il en remporta la réputation de n'être pas moins équitable & déſintéreſſé, que grand Capitaine : deux vertus qui concourent à former un grand homme, mais qui ſe trouvent rarement réunies dans la même perſonne.

Le Grand-Maître, ayant appris le retour du Prieur, & inſtruit des vues de l'Empereur, pour les faire réuſſir, & pour obliger le Prieur à s'engager à ſon ſervice, témoigna publiquement qu'il n'étoit pas plus diſpoſé que la premiere fois à le recevoir dans Malte. Mais les amis de Strozzi, qui étoient des plus conſidérables de l'Ordre, lui manderent que d'Omedes ne ſeroit pas maître de lui refuſer une ſeconde fois l'entrée du port. Sur leurs lettres il s'em-

barque auſſi-tôt, arrive à Malte, ſe met dans un eſquif ; & ſans prévenir le Grand-Maître ſur ſon retour, ſaute à terre, & eſcorté d'un gros de Chevaliers que l'admiration de ſa valeur avoit attirés à ſa rencontre, il monta au Palais, aborde le Grand-Maître avec cette noble confiance que donne la vertu, quoique toujours avec le reſpect qui étoit dû à ſa dignité, & lui dit, qu'ayant appris que les Turcs menaçoient l'isle d'une nouvelle invaſion ; il étoit venu lui offrir ſes ſervices, &, ſelon le devoir de ſa profeſſion, ſe joindre à ſes confreres pour la défenſe commune de l'Ordre. Le Grand-Maître diſſimula ſa ſurpriſe, & le chagrin ſecret que lui cauſoit ſon arrivée. D'Omedes étoit actuellement brouillé avec tout le Conſeil, qui ſe plaignoit que par une avidité honteuſe, & ſous différents prétextes, il s'emparoit de tous les biens de la Religion. La préſence d'un Chevalier d'une auſſi grande conſidération que le Prieur de Capoue pouvoit fortifier le parti des mécontents ; mais comme l'eſprit & la conduite de la Cour Impériale régloit celle du Grand-Maître, & qu'il n'ignoroit pas que l'Empereur vouloit attirer le Prieur à ſon ſervice, il le reçut bien, lui fit même beaucoup de careſſes. Il le pria enſuite, quand il ſeroit repoſé, de viſiter toute l'isle, 1565 d'Omedes.

Jean d'Omedes. d'examiner avec ſoin les endroits qui auroient beſoin d'être fortifiés ; & on lui donna pour aſſociés Bompoſt, Grand-Bailli d'Allemagne, le Commandeur Louis de Laſtic, Lieutenant du Maréchal, & Pedre Padro, Ingénieur Eſpagnol.

Ces trois Commiſſaires, après avoir parcouru toute l'isle, & en avoir obſervé exactement les différentes ſituations, firent leur rapport au Conſeil, & ils repréſenterent que le bourg, réſidence du Couvent, quoique fortifié par le château Saint-Ange, étoit vu & commandé par le mont Saint-Julien, eſpece de langue de terre qui s'avançoit dans la mer ; qu'il falloit de ce côté-là fortifier le bourg par de nouveaux ouvrages, & conſtruire ſur ce mont un fort qui en défendît les approches aux ennemis ; que le port Marza-Muſciet étoit ouvert & ſans défenſe, & que pour empêcher les flottes ennemies d'y entrer, on ne pouvoit ſe diſpenſer de bâtir une nouvelle ville ſur le mont Scéberras, l'endroit de toute l'isle du plus difficile accès ; qu'il faudroit même un jour y transférer le Couvent, & qu'en attendant, & pour la ſûreté du port Muſciet, on ne pouvoit trop tôt élever ſur la pointe de ce rocher un fort qui en défendît l'entrée : il conclut par exhorter le Grand-Maître & le Con-

seil à fortifier toutes les langues de terres, plus longues que larges, qui, par leurs intervalles, formoient autant de ports, & que la figure des doigts de la main représente au naturel. Jean d'Omedes.

Le Conseil, après avoir examiné avec beaucoup d'attention le rapport des Commissaires, & le projet des ouvrages qu'ils proposoient, résolut d'y faire travailler incessamment. Mais, comme la Religion n'avoit pas assez de fonds pour entreprendre en même temps tant de travaux différents, & que la construction seule d'une nouvelle ville auroit épuisé le trésor, on se réduisit à fortifier, par de nouveaux bastions, le bourg du côté qu'il étoit vu; d'y ajouter des flancs & des cazemattes; d'en creuser, & d'en élargir les fossés pour y faire entrer l'eau de la mer; & en attendant qu'on pût édifier une nouvelle ville sur le mont Scéberras, on convint, par rapport à l'importance de ce poste, de commencer par y bâtir un château, avec quatre petits bastions ou boulevards, & de les placer en sorte qu'ils pussent servir en même temps à la défense de la ville qu'on avoit dessein de construire un jour au même endroit.

Après que le Conseil se fut fixé à ces différents ouvrages, les trois Commissaires s'en partagerent le soin. Le

Jean d'Omedes. Grand Bailli ſe chargea des fortifications qu'on vouloit ajouter au bourg ; le Prieur de Capoue entreprit la conduite du château qu'on devoit bâtir à la pointe du mont ou du rocher Scéberras, & le Commandeur de Laſtic fut choiſi pour avoir la direction de l'autre fort qu'on propoſoit de conſtruire ſur le mont Saint-Julien.

Ces trois Commiſſaires, par une louable émulation, après avoir fait venir de Sicile des maçons & des ouvriers, faiſoient travailler ſans rélâche chacun à leur entrepriſe. Les payſans de l'isle ſervoient à remuer la terre, ou à charrier & à conduire les matériaux. Tous les Chevaliers, pour preſſer le travail, ſe rendoient aſſidûment aux atteliers, & ſe relevoient tour-à-tour ; & tous les différents ordres de l'Etat, Chevaliers, bourgeois & payſans, s'y portoient avec tant d'ardeur, qu'en moins de ſix mois le bourg fut en état de ne pas craindre un ſiege, & qu'on vit élevé, & garni même d'artillérie le château du mont Scéberras, appellé le *Fort Saint-Elme*, en mémoire d'une des tours qui défendoit l'entrée du port de Rhodes, qui portoit le même nom : à l'égard du fort qu'on avoit conſtruit ſur le mont Saint-Julien, il fut appellé le *Fort Saint-Michel.*

Nous ne pouvons nous diſpenſer

au ſujet de la diligence qui fut apportée à la conſtruction de ces ouvrages, de prendre ici la juſtice qui eſt due au noble déſintéreſſement de tous les Chevaliers de ce temps-là, tant de ceux qui étoient actuellement à Malte & au Couvent, que des Commandeurs éloignés : tous, par une entiere déſappropriation, & conforme à leurs vœux, porterent au tréſor leur argent monnoyé & leur vaiſſelle, & les ſimples Chevaliers, qui n'avoient pour tout bien qu'une chaîne d'or, eſpece d'ornement dont les guerriers ſe paroient alors, s'en dépouillerent avec joie pour contribuer au payement des ouvriers. Nous avons vu renaître cet exemple de nos jours, où ſur le bruit d'un puiſſant armement que le Turc deſtinoit contre Malte, des Chevaliers, ſans attendre la citation, y ont porté auſſitôt leurs perſonnes & leurs biens; & des vieillards infirmes, fait paſſer d'avance tous leurs effets & leur argenterie changée en eſpeces d'or & d'argent. Jean d'Omedes.

On ne peut exprimer la ſatisfaction & la joie que tous les Chevaliers & les habitants de Malte firent éclater à la vue de ces forts qui, par la diligence des conducteurs de l'ouvrage, ſembloient être ſortis comme par miracle de deſſous terre, & mettoient toute l'iſle à

Jean d'Omedes. l'abri des incurſions des Infideles. Le Grand-Maître & le Conſeil en reçurent de grandes louanges ; mais les plus ſinceres & la meilleure partie tournerent à l'honneur des trois Commiſſaires, & ſur-tout du Prieur de Capoue, qui, par ſa capacité dans l'art des fortifications, par ſon zele & ſon application continuelle, avoit conſtruit un fort qui défendoit le port Muſciet, qu'on pouvoit regarder comme la principale clef de Malte. Dans la vivacité des ſentiments d'eſtime & de reconnoiſſance que tout le Couvent faiſoit éclater pour cet illuſtre Prieur, pluſieurs Chevaliers, des principaux de l'Ordre, publioient hautement qu'il ne manquoit plus à la ſûreté de l'Ordre que de l'en voir Grand-Maître : & comme d'Omedes étoit très-âgé, tous les vœux & tous les ſuffrages ſe déclaroient d'avance en ſa faveur.

Le Grand-Maître n'apprit ces bruits qu'avec un chagrin ſecret : & comme ſi la vue de ſon ſucceſſeur eût dû avancer la fin de ſes jours, ſous prétexte de s'intéreſſer à la fortune du Prieur, il employa toutes ſortes d'artifices pour l'éloigner de Malte & de ſa préſence. Il lui fit de vives inſtances pour le déterminer à paſſer au ſervice de l'Empereur ; mais le Prieur qui, après les Médicis, ne haïſſoit perſonne autant que

Charles-Quint, leur protecteur, déclara nettement au Grand-Maître, qu'il étoit incapable de tourner ſes armes contre la France & contre un Roi auquel il avoit autrefois engagé ſa foi; que l'eſpérance d'augmenter ſa fortune ne lui feroit jamais entreprendre ce qu'il n'avoit pas cru devoir faire, quoique preſſé par le juſte reſſentiment qu'il conſervoit contre le Miniſtre de la France. Jean d'Omedes

D'Omedes, le voyant déterminé à ne pas quitter Malte, & ne pouvant l'y ſouffrir, pour l'éloigner, & s'en défaire ſous un autre prétexte, lui propoſa de paſſer ſur les côtes d'Afrique, & de conduire une entrepriſe qu'il avoit formée ſur la place de Zoare. Cette ville, autrefois connue ſous le nom de Poſſidone, & faiſant partie de la province de Tripoli, eſt ſituée du côté du Levant, à treize milles de l'isle de Gelves. La bonté de ſon port y attiroit en ce temps-là une grande quantité de marchands de différentes nations; & ce grand commerce avoit enrichi ſes habitants. Des Maures, eſclaves à Malte, pour recouvrer leur liberté, avoient déclaré au Grand-Maître, que du côté des terres, la place n'étoit point fortifiée; qu'à la faveur d'une eſpece de forêt de Palmiers qui s'étendoit preſque juſques ſur le bord d'un foſſé, on

Jean d'Omedes. pourroit en approcher ſans être découvert; & que les habitants ne faiſant point de garde de ce côté-là, ils ſeroient aiſément ſurpris, & la ville emportée avant qu'ils euſſent pu ſe reconnoître.

Le Grand-Maitre offrit au Prieur pour cette entrepriſe un nombre ſuffiſant de Chevaliers & de Soldats, & des eſclaves pour guides. Strozzi, qui ne perdoit pas de vue l'eſpérance de parvenir à la grande-maîtriſe, accepta avec joie un emploi qu'il lui procuroit l'occaſion de ſe ſignaler à la vue de ſes confreres. Il fit auſſi-tôt armer ſes galeres, & quelques brigantins qui lui appartenoient; il y fit entrer douze cents hommes de guerre, parmi leſquels on comptoit plus de trois cents Chevaliers des plus braves du Couvent, & qui tous avoient ſouhaité avec empreſſement de pouvoir combattre ſous les yeux d'un Général ſi bon juge de la valeur.

Cette petite flotte partit du port de Malte le ſix d'Août, & arriva ſur la côte d'Afrique le quatorze au ſoir. Par la faute des Pilotes on débarqua beaucoup plus loin qu'on ne l'avoit projeté, & dans un endroit éloigné au moins de douze milles de la Zoare. Il fallut marcher pendant la nuit à travers les ſables, & des boſquets de palmiers dont en cet endroit le pays étoit couvert. Le Général, avant que de ſe mettre en che-

min, partagea ſes troupes en trois bataillons. Le Commandeur de Guimeran, ancien Chevalier, dont nous avons déjà parlé, conduiſoit le premier, & étoit précédé par le Chevalier Strozzi, neveu du Prieur, que ſon oncle avoit mis à la tête de quelques jeunes Chevaliers, qui, dans cette expédition, tenoient lieu d'enfants perdus. Le corps entier des Chevaliers ſuivoit à quelque diſtance, & il étoit commandé par le Chevalier Pariſot de la Valette, Lieutenant-Général. La marche étoit fermée par les compagnies d'infanterie que les Chevaliers de Rangif, de Bisbale & de la Benante avoient levées en Italie pour le ſervice de la Religion: le Prieur s'en étoit réſervé le principal commandement, comme du corps le plus nombreux, & dont par cette raiſon il pourroit faire des détachements, & les envoyer au ſecours des deux premiers corps, s'ils en avoient beſoin. L'armée marchoit en cet ordre: quelques Maltois habillés en Maures, & qui en parloient la langue, la précédoient l'eſpace d'un mille ou deux, & s'avançoient dans le pays pour en reconnoître la diſpoſition, & ſi l'entrepriſe n'étoit point découverte. Tout leur parut tranquille: mais en approchant de la Zoare ils apperçurent ſur la gauche des feux dans une eſpece de camp

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. rempli de tentes & de pavillons, & dont les troupes, ſans ſeminelles, paroiſſoient enſevelies dans le ſommeil. On propoſa auſſi-tôt au Général de les aller reconnoître & de les charger; mais on crut, comme il étoit vraiſemblable, que ce n'étoient que des Arabes qui campent preſque toujours, la plupart nuds & mal armés, & avec leſquels il n'y avoit rien à gagner. D'ailleurs, on conſidéra qu'on ne pouvoit les attaquer ſi près de Zoare ſans porter l'alarme dans cette ville, & en éveiller tous les habitants. Ainſi, d'un commun avis, on remit l'attaque de ces troupes après la priſe de Zoare. Pour réuſſir dans cette derniere entrepriſe, le Général ordonna à ſes Officiers & aux principaux chefs; après qu'ils ſeroient entrés dans la ville, de pouſſer droit juſqu'à la grande place, où toutes les rues aboutiſſoient; de s'y fortifier, & ſur-tout de ne point ſouffrir que le ſoldat ſe débandât pour piller; qu'on ne fut maître de tous les poſtes, où les habitants pourroient ſe retrancher, mais, pour le dedommager en quelque ſorte de cette retenue forcée, il promit deux écus pour chaque tête de Maure qu'on lui apporteroit.

Après ces différentes diſpoſitions; l'armée, malgré les ténebres de la nuit qui duroit encore, s'avança en bon ordre & avec un grand ſilence, que

les Chrétiens trouverent encore plus profond du côté de la ville ; point de ſentinelle, encore moins de corps-de-garde, & les portes de la ville même ouvertes. Les Chrétiens y entrent ſans obſtacle, & après avoir laiſſé au dehors quelques compagnies pour en défendre l'entrée, ou pour en faciliter la ſortie, ils pénetrent juſques dans la grande place, ſe mettent en bataille, & par le bruit des tambours & des trompettes éveillent les habitants. Pour lors les ſoldats ſe répandent dans les rues, enfoncent les portes des maiſons, tuent tout ce qui ſe met en défenſe, font priſonniers ceux qu'ils trouvent ſans armes ; &, le ſabre à la main, forcent le timide bourgeois à livrer ſon or & ſon argent. Ces impitoyables guerriers, pour en tirer de ceux-mêmes qui n'en avoient point, les garottent pour les vendre comme eſclaves, & ſans diſtinction d'âge, de ſexe ou de condition, on contraint à force de coups les vieillards, les femmes & les enfants de s'avancer vers le bord de la mer, pour être embarqués ſur les galeres de la Religion ; triſtes repréſailles, mais néceſſaires, pour réprimer la cruautés des Infideles, & leur apprendre en cas pareil à mieux traiter les Chrétiens. Jean d'Omedes.

On avoit déjà aſſemblé dans la gran-

Jean d'Omedes. de place environ quinze cents de ces perſonnes, qui gémiſſoient & déploroient leur malheur, lorſque heureuſement pour eux il leur vint du ſecours qui rompit leurs fers, avant qu'ils en euſſent ſenti toute la peſanteur. Le Commandeur de la Valette étoit chargé de leur embarquement; un Maure de la ville, appellé Aly Benjiora, ayant entendu prononcer ſon nom, l'aborde avec empreſſement; & après s'en être fait reconnoître pour avoir ſervi ſous lui dans Tripoli: *Sçavez-vous, Seigneur*, lui dit-il tout bas, *que vous allez être tous inveſtis & taillés en piece?* Et pour lui faire connoître le péril où il étoit expoſé, il lui apprit que ce que le Général Chrétien avoit pris pour un camp volant, ou une cazale d'Arabes, en venant à la Zoare, étoit un corps de quatre-mille Cavaliers Turcs, tous vieux ſoldats & excellents arquebuſiers, commandés par Morat Aga, Gouverneur de Tripoli; que cet Officier allant à l'isle de Gelves ſur des ordres de la Porte, avoit campé dans l'endroit où ils l'avoient découvert, & où la nuit l'avoit ſurpris; que des habitants qui avoient échappé aux Chrétiens, étoient allés implorer ſon ſecours; qu'il leur avoit promis d'être à la pointe du jour aux portes de Zoare, & que c'étoit à ſon Général, ajouta-t-il, à prendre ſes meſures pour n'être pas ſurpris.

Le Commandeur ayant récompenſé le Maure de ſon avis, courut en faire part au Prieur. Ce Général, pour rappeller les ſoldats auprès de lui, fit auſſitôt ſonner la retraite; mais le bruit que cauſoit le tumulte d'une ville expoſée au pillage; le cris des femmes & des filles qu'on arrachoit toutes tremblantes des mains de leurs maris, ou du ſein de leurs meres, tout cela empêchoit qu'on n'entendît le ſignal de la retraite: peut-être même que le ſoldat, avide du butin, pour ne pas quitter une ſi douce occupation, feignoit de ne la pas entendre. Jean d'Omedes.

Cependant Morat, ſe doutant bien qu'il trouveroit les Chrétiens, diſperſés dans les différents quartiers de la place, arrive aux portes que les Maltois avoient abandonnées, afin d'avoir part au pillage. Il y entre avec la même facilité que les Chrétiens y avoient trouvée, charge ceux qu'il rencontre à ſon paſſage, en tue pluſieurs, & répand une terreur générale parmi les Chrétiens, ſans qu'il fût poſſible au Général de l'Ordre d'en trouver un nombre ſuffiſant pour les oppoſer aux Infideles. Enfin, le jour paroît, & fait connoître diſtinctement aux Chevaliers l'ennemi & le péril. Pour lors on abandonne le pillage; chacun cherche à ſe rendre

Jean d'Omedes. ſous les enſeignes de la Religion ; tout ſe rallie, mais par pelotons & ſelon le quartier où ils ſe trouvoient. Le ſimple Chevalier, ſans avoir reçu les ordres du Général, ne les prend que de ſon courage ; tout combat, tout le monde eſt aux mains. Les Maures ſe joignent aux Turcs & à leurs libérateurs ; & dans ce déſordre & ce tumulte la plupart des priſonniers briſent leurs fers : la Valette qui en étoit chargé, n'en put conduire ſur les galeres qu'environ deux cents.

Les Chevaliers, quoique ſéparés les uns des autres, & preſſés par le nombre ſupérieur des ennemis, ne laiſſent pas de leur réſiſter dans les différents endroits où ils ſe rencontrent. Les uns fortifiés par la ſituation des poſtes qu'ils occupoient, prétendent encore ſe maintenir dans leur conquête ; d'autres ne ſongent qu'à gagner la mer & leurs galeres. Le Chevalier Sforce entr'autres, le jeune Strozzi, & pluſieurs autres Chevaliers d'un grand mérite, plutôt que de ſe rendre, combattirent juſqu'à la derniere goutte de leur ſang : & les Infideles n'auroient pas eu l'avantage de voir des Chevaliers dans leurs fers, ſi après le combat ils n'euſſent trouvé ſur le champ de bataille & parmi les morts, les Chevaliers de Cabrillane, Marſilly & Bracamont qui n'étoient qu'évanouis, & qui furent depuis rachetés.

Pendant que le combat ſe maintenoit encore, le Prieur, qui avec une autre troupe s'avançoit vers le bord de la mer, averti du péril que couroit ſon neveu, revient ſur ſes pas, & avance à ſon ſecours : mais il trouva en arrivant que le ſort des armes en avoit décidé. Le deſir ſi naturel de venger ſa mort, & de l'autre côté, l'eſpérance que les Turcs avoient de défaire cette ſeconde troupe, & de remporter une victoire complette, les remettent aux mains. La partie s'engage avec une nouvelle fureur ; il ſe fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Les Chrétiens & les Turcs, acharnés les uns contre les autres, ne donnent ni ne reçoivent de quartier ; tout combat, tout ſe mêle, chacun s'attache à l'ennemi qu'il a en tête, & d'un combat général il ſe fait autant de combats particuliers qu'il y a de ſoldats dans chaque parti. Mais les Turcs, à la fin ſe trouvant trop preſſés par les Chevaliers, à la faveur de leurs chevaux, s'éloignent d'un bataillon ſi redoutable, rechargent leurs mouſquets, & reviennent en bon ordre à bout portant : dans une de ces décharges, le Prieur, qui étoit à la tête de ſa troupe, reçoit un coup de mouſquet dans la cuiſſe, qui le met hors de combat. Comme les Turcs s'avançoient pour l'achever, ce qui reſtoit de Chevaliers & de

Jean d'Omedes.

Jean d'Omedes. ſoldats, lui ſont comme un rempart de leurs corps. Le Commandeur Copier, Tolon de Sainte-Jaille, & Soto-Major, ſont tués en repouſſant les Infideles. Il y a bien de l'apparence que dans cet état on auroit bien eu de la peine à garantir le Prieur de la fureur de ces Barbares, s'il ne s'étoit trouvé parmi les Chevaliers un Majorquin appellé Toreillas, d'une taille extraordinaire, & d'une force de corps ſurprenante, qui, prenant ſon Général dans ſes bras, le retire d'abord de la tête du bataillon dans le centre, & de-là avec autant de peine que de péril, & malgré une grêle de coups de mouſquets qu'il fallut encore eſſuyer, il gagna le bord de la mer.

Le Majorquin, chargé d'un fardeau encore plus honorable qu'embarraſſant, y trouva de nouveaux périls. La mer en cet endroit étoit baſſe, & des bancs de ſable fort communs le long de cette côte, empêchoient les plus petites chaloupes de venir à bord. Toreillas ne laiſſe pas d'entrer dans la mer, & l'eau preſque toujours juſqu'à la ceinture, & avec des peines infinies, il paſſe d'écueil en écueil, de banc en banc, & gagne enfin un endroit plus profond où l'eſquif de la capitane vint le prendre avec le Prieur.

Dans tout autre corps que celui de

Malte, la bleſſure & la retraite d'un Général auroient peut-être ralenti le courage des ſoldats ; mais parmi les Chevaliers, tous nés Généraux, s'il eſt permis de parler ainſi, & tous animés du même courage, on ne les vit ſenſibles qu'à la joie de ſavoir leur Général en ſûreté : indifférents ſur leur propre perte, il ne leur reſtoit d'inquiétude que pour l'étendard de la Religion, & pour empêcher qu'il ne tombât entre les mains des Infideles. Jean d'Omedes.

Le Chevalier de la Caſſiere en étoit chargé ; après la retraite du Prieur, on délibéra ſur le parti qu'il y avoit à prendre, & on convint qu'il falloit ſe tenir toujours ſerrés, & tâcher en combattant de gagner le bord de la mer. Dans ce deſſein on ſe remit en marche, toujours pourſuivis par les Turcs, qui, ſachant que les chaloupes ne pouvoient approcher du bord de la mer, s'attendoient bien de tuer les moins diligents, & même tous ceux qui, quoique dans l'eau, ſe trouveroient à portée de leurs armes à feu.

Pendant cette marche, ſouvent interrompue, les Chrétiens, approchant de la mer, rencontrerent un rocher qui étoit à la tête d'un défilé, & dont pour prendre haleine, ils s'emparerent auſſitôt. De cet endroit on voyoit à découvert les galeres, & même les chalou-

Jean d'Omedes. pes qui les attendoient. Il étoit question de les pouvoir joindre : la Caſſiere, qui auroit ſacrifié mille vies plutôt que de haſarder l'étendard de la Religion, repréſenta aux plus anciens Chevaliers, que s'ils ſe portoient tous enſemble & en corps au bord de la mer, les Infideles qu'ils avoient ſur leurs talons, les chargeroient avec plus de fureur que jamais ; que pendant que les uns tâcheroient de ſe ſauver dans l'eau, d'autres ſeroient aux priſes avec l'ennemi, & que dans ce déſordre & cette confuſion, l'on couroit riſque de perdre l'étendard de S. Jean ; mais que pour prévenir un ſi grand malheur, il falloit que les Chevaliers ſeuls reſtaſſent à ſa garde, & fiſſent ferme dans le défilé pour arrêter les Turcs, pendant que les bleſſés & les ſoldats défileroient inſenſiblement, & gagneroient les uns après les autres les galeres & les vaiſſeaux de la Religion ; & que quand ils ſeroient débarraſſés de cette multitude incommode, il n'étoit pas impoſſible qu'un petit nombre de Chevaliers, & dont la plupart ſavoient nager, en ſe diſperſant, n'échapaſſent les uns après les autres à l'opiniâtre pourſuite des Infideles.

Ce projet fut agréé ſur-tout par les ſoldats qui les premiers en devoient profiter ; & la Caſſiere leur montrant les

eſquifs & les chaloupes, qui n'étoient pas éloignées : *Sauvez-vous*, leur dit-il, *mes amis, & mettez-vous en ſûreté pendant que mes camarades & moi arrêterons ici nos ennemis ; peut-être ſerons-nous aſſez heureux pour vous ſuivre de près : mais ſi nous périſſons, la Religion à notre défaut ne laiſſera pas ſans récompenſe vos ſervices & le courage dont vous venez de donner de ſi bonnes preuves.* Ces ſoldats partirent, & en défilant les uns après les autres, arriverent au bord de la mer, entrerent dans l'eau, & gagnerent les vaiſſeaux qui les attendoient. Jean d'Omedes.

Les Turcs ne virent qu'avec une nouvelle fureur qu'une partie de leur proie leur échappoit : ils renouvellerent leur attaque, & tâcherent de forcer l'entrée du défilé. Mais les Chevaliers, toujours intrépides, & l'épée ou la pique à la main, leur préſentoient un front redoutable. L'Aga, à la tête de ſa Cavalerie, ne pouvant les faire reculer, fait mettre pied à terre à ſes cavaliers, & le ſabre à la main s'avance & ſe jette dans le défilé. Les Turcs, avec leurs larges cimeterres, coupent le long des bois des piques, briſent les épées, & ſe flattent de venir bientôt à bout de ce reſte de Chevaliers qu'ils croient n'être plus animés que par leur déſeſpoir. Mais ces intrépides guerriers, quoique la

Jean d'Omedes.

plupart n'euſſent plus pour toute arme que leurs poignards, ſe prennent corps à corps avec les Turcs, tuent ou bleſſent ceux qu'ils ne peuvent joindre, & ſe font craindre & même admirer par ces Barbares.

L'Aga, perſuadé qu'il n'en viendroit à bout que par le feu de la mouſqueterie, fait remonter ſa cavalerie à cheval. Pendant ce mouvement, Verdalle adreſſant la parole à la Caſſiere : *Que faiſons-nous ici*, lui dit-il ? *attendons-nous que ces Infideles nous tuent les uns après les autres, & qu'à notre honte éternelle l'Enſeigne de la Religion tombe entre les mains de ces chiens ! Croyez-moi, mon cher Frere, nous touchons juſqu'au bord de la mer ; tâchons, en ſuivant les traces que notre illuſtre Général nous a marquées avec ſon ſang, de gagner à ſon exemple nos galeres : l'eau, comme vous ſavez, eſt baſſe ; nous pouvons tous enſemble & en faiſant quelque effort, arriver au bord, nous jetter dedans ; & s'il ſe trouve, comme on le dit, entre les bancs de ſable, quelques canaux plus profonds, tout ce que nous ſommes de Chevaliers, nous vous porterons tour-à-tour avec l'Enſeigne de notre ſainte Religion ; & ſi un ſeul de nous le peut ſauver, que la mort arrive après quand il plaira à Dieu.*

Le Commandeur de la Caſſiere ne voyant point d'autre parti à prendre,

ſuivit ce conſeil ; il ſe mit en chemin avec ſa petite troupe, marche ſerré à l'ordinaire & à grands pas. A l'approche du bord de la mer, les Chevaliers ſe ſéparent, ſe diſperſent tous d'un côté, & ſe jetterent en différents endroits dans l'eau. La Caſſiere, ſoutenu par Verdales, & par d'autres Chevaliers, y entre; & avec un courage invincible, & au travers des mouſquetades, il tient toujours ſa banniere élevée, gagne les chaloupes, & y eſt reçu avec des cris de joie & des acclamations ; mais quelques Chevaliers, qui, pour faciliter ſa retraite, avoient fait ferme au bord de la mer, périrent, & furent tués par le feu continuel des ennemis. Jean d'Omedes.

L'Ordre perdit la plupart des Chevaliers, & des Freres ſervants d'armes, qui ſe trouverent dans cette malheureuſe expédition ; & parmi les plus diſtingués, l'hiſtoire a conſervé les noms de Dupuy, Monbrun, S. Marcel, d'Avanſon, de Brianſon, de Bonne, la Rochette, la Roche Montmort, de la Motte, tous des premieres maiſons de la province de Dauphiné ; S. Sulpice, Puipatron, Gilbert, Brichanteau, Bauvais, Nangis, Harancourt, le Pleſſis-Richelieu, de Gordes, Chevaliers de la langue de France, y furent tués ; celle d'Italie y perdit les deux Valperges, Sforce, le jeune Strozzi, Grimal-

Jean d'Omedes

di & Juſtiniani ; & l'Eſpagne, Bérenger, Sotto-Major, Pérez Pachieco, Montroy, Touar, & Barientos, qui eurent le même ſort. Nous ne devons pas oublier le Chevalier Propliéze de la langue d'Italie, & qui, en ſoutenant d'une main l'étendard de la Religion, que portoit la Caſſiere, fut tué au bord de la mer d'un coup de mouſquet : Chevalier d'une rare piété, & qui par ſon exemple, & par toute la conduite de ſa vie, fit voir que la pratique fidelle & conſtante des plus auſteres vertus n'eſt pas incompatible avec la plus rare valeur.

Fin du onzieme Livre.

Jean d'Omedes.

LIVRE DOUZIEME.

LE Prieur de Capoue ayant raſſemblé ſes vaiſſeaux, mit à la voile, & avec les débris de ſes troupes rentra dans le port de Malte. Ses bleſſures obligerent de le porter ſur une planche juſqu'en ſon hôtel; il étoit ſuivi de la plupart de ſes Officiers, qui n'étoient guere en meilleur état que leur Général. Mais quoique dans cette malheureuſe expédition, & par les haſards inévitables de la guerre, il eût perdu un grand nombre de Chevaliers, il ne perdit ni la gloire qu'il avoit acquiſe en d'autres occaſions, ni la réputation d'un ſage & vaillant Capitaine; & le Soldat comme l'Officier lui rendirent cette juſtice, que dans le déſeſpoir de pouvoir vaincre cette foule d'ennemis dont il avoit été ſurpris & environné, on ne l'avoit jamais vu donner ſes ordres avec plus de ſang-froid, & combattre en même temps avec un courage plus déterminé. Des témoignages ſi honorables, & ſcellés, pour ainſi dire, de ſon ſang, lui firent déférer pour la ſeconde fois le généralat des galeres. Comme la mer étoit ſon élément, il n'eut pas la patience d'attendre que

Pegani Vincent, Vie de L. Strozzi.

1552.

Jean d'Omedes. ſes plaies fuſſent entiérement fermées ; il ſe rembarqua, & pendant tout l'été courut la Méditerranée, & juſqu'aux bouches du Nil. Il étoit la terreur de toutes ces mers ; aucun vaiſſeau n'oſoit tenir devant ſon pavillon ; les Corſaires les plus braves l'évitoient avec ſoin. Il ne laiſſa pas d'en prendre pluſieurs, qu'il mit à la chaîne, & des flottes entieres de marchands, malgré leur eſcorte, tomberent en ſa puiſſance ; il les conduiſit dans les ports de la Religion ; & avec ſes priſes il y ramena l'abondance, le luxe, & les plaiſirs.

Pendant qu'on célébroit à Malte ſon retour avec cette joie inſéparable des heureux ſuccès, il y arriva une nouvelle toute autrement importante pour l'Ordre, & ſur-tout pour les Chevaliers Anglois. Un vaiſſeau de cette nation, commandé par le Capitaine Hofmadan, entra dans le port : cet Officier avoit le caractere d'envoyé de la Reine d'Angleterre ; il eut en cette qualité audience du Grand-Maître, auquel il préſenta une lettre de la part de cette Princeſſe, qui lui marquoit que Dieu l'ayant placée ſur le trône de ſes ancêtres, elle avoit réſolu, pour la décharge de ſa conſcience, de rendre à ſon Ordre toutes les Commanderies & tous les biens dont les Rois Henri VIII,

ſon pere, & Edouard VI, ſon frere, s'étoient injuſtement emparés. Elle finiſſoit ſa lettre par l'exhorter, & le Conſeil de la Religion, à envoyer inceſſamment à Londres quelques Chevaliers munis de pouvoirs ſuffiſants pour les rétablir dans la poſſeſſion des commanderies, & dans tous les endroits de leur Ordre. Jean d'Omedes.

Une nouvelle auſſi ſurprenante cauſa bien de la joie à Malte, & ſurtout parmi les Chevaliers Anglois, qui regardoient cette heureuſe révolution comme des prémices du rétabliſſement de la véritable religion dans leur patrie. Mais parmi une nation auſſi jalouſe de ſa liberté, cette reſtitution des biens de l'Egliſe ne ſe termina pas ſans de grandes difficultés. Pour l'intelligence d'une affaire de cette importance, il faut ſe ſouvenir de ce que nous avons déjà dit dans le livre dixieme, des motifs injuſtes qui avoient engagé Henri VIII à uſurper dans ſes Etats les biens des commanderies & des monaſteres. Et peut-être que pour mettre ce point d'hiſtoire dans tout ſon jour, il ne ſera pas inutile de rapporter ici ſommairement les dernieres actions de ce Prince, & ce qui ſe paſſa en Angleterre à ſa mort pendant le cours du regne du jeune Edouard ſon fils, & le commencement de celui de la

Jean d'Omedes. Reine Marie ſa fille ainée. Henri ſentant approcher ſa fin, régla déciſivement l'ordre de ſa ſucceſſion, qui, par l'inconſtance de ſes mariages, avoit ſouvent varié. Depuis ſa ſéparation d'avec Catherine d'Aragon, ſa premiere femme, il en avoit épouſé cinq autres, dont la plupart n'étoient ſorties de ſon lit & du trône que par une mort violente, ou un divorce forcé.

Cette poligamie ſucceſſive pouvoit troubler l'Etat après ſa mort, & faire naître des guerres civiles entre ſes enfants. Le Parlement, la loi vivante & ſuprême de cette nation, lui laiſſa la liberté de régler le rang de ſes héritiers. En vertu de cet acte, & quelque-temps avant ſa mort, il avoit reconnu pour ſon ſucceſſeur le Prince Edouard, à peine âgé de neuf ans & demi, iſſu de Jeanne de Seimours, ſa troiſieme femme; & pour ſoutenir toujours aux yeux du public la répudiation de Catherine d'Aragon, il avoit déclaré bâtarde la Princeſſe Marie, ſa fille ainée, quoiqu'avant ſon divorce il l'eût reconnue pour Princeſſe de Galles; titre affecté aux héritiers préſomptifs de la Couronne. La Princeſſe Elizabeth, fille d'Anne de Boulen, la ſeconde de ſes femmes, ſuccéda à ſa ſœur dans ce grand titre, qu'elle perdit à ſon tour après le ſupplice de ſa mere. Le Roi

leur pere, pour gratifier ſa troiſieme femme, avoit fait paſſer dans le Parlement un acte ſolemnel qui les privoit l'une & l'autre de la ſucceſſion à la Couronne ; peu de jours avant ſa mort il les rétablit dans leurs droits, & il les reconnut pour ſes héritiers, ſi le Prince Edouard mouroit ſans poſtérité. Jean d'Omedes.

Ces deux Princeſſes étoient auſſi oppoſées par leur caractere, que par les intérêts différents de leur naiſſance. L'ainée, élevée par une mere Eſpagnole, & ſortie de ſon côté des Rois d'Arragon & de Caſtille, étoit naturellement fiere & hautaine, zélée catholique par ſon éducation, dévote par tempérament, & d'ailleurs attachée par ſon intérêt au ſaint Siege, dont l'autorité avoit légitimé le mariage de la Reine ſa mere.

Comme les prétentions d'Elizabeth tomboient par la validité de cette diſpenſe, des Proteſtants cachés, créatures de ſa mere, l'avoient élevée dans un grand éloignement & une eſpece de mépris pour la puiſſance des clefs. C'étoit la partie la plus eſſentielle de ſa religion : d'ailleurs aſſez indifférente ſur les dogmes ; d'un génie ſouple & aiſé, qui prenoit facilement toute ſorte de forme ; fiere ou careſſante ſelon qu'il convenoit à ſes intérêts ; à pei-

Jean d'Omedes.

ne âgée de treize ans, on voyoit déjà comme une ombre de cette habileté qui fut depuis l'admiration de toute l'Europe. Le Roi ſon pere finit malheureuſement ſes jours dans le ſchiſme dont il étoit auteur, également ennemi du ſaint Siege & des Proteſtants ; & ce Prince, qui, par une entrepriſe téméraire, avoit voulu ſe mêler de réformer la religion, mourut dans une cruelle incertitude de la véritable.

Sa mort excita de nouveaux troubles dans l'Angleterre ; les véritables Catholiques ſoupiroient après l'extinction du ſchiſme ; mais ce n'étoit pas le parti le plus puiſſant. Une foule de Proteſtants, qui juſqu'alors avoient été retenus par la crainte des ſupplices, leverent le maſque, & inonderent la Cour, la capitale & les provinces. Pluſieurs Evêques mêmes ſe déclarerent ouvertement en faveur de l'héréſie : & afin que ſon établiſſement fût durable, on élevoit le jeune Roi dans les principes des ſacramentaires. Le Régent, ſes Précepteurs, & les Officiers de ſa maiſon, ne lui parloient des plus ſaints de nos myſteres que comme d'une idolâtrie.

Ce Prince ne reſpiroit, pour ainſi dire, qu'un air empoiſonné : on prévint & on ſéduiſit ſa raiſon dans un âge auquel il ne pouvoit encore faire un

un juſte diſcernement. Il embraſſa la doctrine des Proteſtants, qu'on lui repréſentoit continuellement comme plus conforme à l'Evangile; & il eut le malheur d'errer avec cette confiance que la vérité ſeule devroit inſpirer. Jaen d'Omedes.

Le Parlement par de nouvelles Loix autoriſa ce changement; la Meſſe fut abolie, les Images enlevées des Temples, les Livres ſaints traduits d'une maniere infidelle, & qui favoriſoit les opinions dominantes. Le ſervice divin fut célébré en langue vulgaire, le mariage permis au Clergé, & ce qui étoit de plus important pour l'avide courtiſan, ce qui reſtoit de biens dans l'Egliſe devint la proie de gens qui faiſoient conſiſter toute leur religion à ruiner la religion même.

C'eſt ainſi que l'Angleterre ſe précipita du ſchiſme dans l'héréſie.

Ce qui reſtoit d'Evêques orthodoxes dans le royaume, firent des efforts impuiſſants pour inſpirer au peuple de leurs dioceſes une juſte horreur de ces nouveautés. Le Clergé étoit mépriſé, le ſchiſme avoit rompu cette union ſi néceſſaire avec le ſaint Siege, le centre de la religion. Ce n'eſt pas qu'en ce temps-là l'Angleterre ne comptât parmi ſes Evêques des hommes ſavants & de mœurs irréprochables. Mais quoiqu'oppoſés à l'héréſie, ſoit pour par-

Jean d'Omedes.

venir à l'épiſcopat, ſoit pour obtenir d'autres bénéfices, ils avoient eu la foibleſſe de ſouſcrire à la prétendue primauté de Henri VIII. Quelques-uns, même contre leurs propres lumieres, avoient été aſſez lâches pour écrire en faveur du ſchiſme de ce Prince. Ce fut en vain qu'après ſa mort ils tenterent de s'oppoſer au progrès que faiſoit l'héréſie, on leur fit un crime de leur zele; ils ſe virent expoſés à la rigueur des ordonnances du Parlement. Ce fut même un prétexte pour les dépouiller de leurs riches bénéfices; les uns furent dépoſés; on en empoiſonna d'autres, & tous expierent par une longue perſécution la faute de s'être ſéparés, par complaiſance pour la Cour, de l'unité de l'Egliſe.

La mort du jeune Roi, arrivée le ſix de Juillet, produiſoit en Angleterre de nouvelles révolutions. Ce royaume étoit alors gouverné par le Duc de Northumberland, Régent ou premier Miniſtre, Seigneur plein d'ambition, & qui, pour faire régner ſon fils à la place de ſon maître, lui avoit fait épouſer Jeanne Gray, fille du Duc de Suffolk, & iſſue de Marie d'Angleterre, ſœur de Henri VIII. Pour approcher cette jeune Dame du trône, peu de jours avant la mort du Roi Edouard, ſous prétexte que les deux Princeſſes

étoient nées de mariages équivoques, il lui avoit ſuggéré un teſtament qui faiſoit revivre leur exhérédation. Ce teſtament, à leur préjudice, appelloit Jeanne Gray à la Couronne. En vertu de cet acte, auquel on avoit mis le grand ſceau, cette jeune Dame avoit été proclamée Reine d'Angleterre. Mais quoique Marie fût reconnue pour Catholique très-zelée, les provinces & la capitale enſuite, déteſtant cette uſurpation, ſe déclarerent en faveur de cette Princeſſe avec tant d'ardeur & de zele, que, ſans combattre & ſans répandre de ſang, elle ſe vit en peu de jours maîtreſſe du royaume, & même de la perſonne de ſes ennemis. Jean d'Omedes.

La Providence divine l'ayant conduite comme par la main ſur le trône, ſes premiers ſoins furent de lui en marquer ſa reconnoiſſance par le rétabliſſement de la véritable religion, & par la réunion de ſes Etats dans le ſein de l'Egliſe. Pour l'exécution d'un auſſi grand deſſein, il falloit faire caſſer tous les actes des Parlements précédents, qui avoient autoriſé le divorce de Henri VIII, ſon ſchiſme, & depuis ſa mort, l'établiſſement de l'héréſie. L'entrepriſe n'étoit pas ſans de grandes difficultés; les Evêques nouveaux, ſi on peut donner ce nom à des intrus, les Mylords & les Grands de l'état faiſoient la plupart une profeſſion ouverte des

Jean d'Omedes.

opinions nouvelles : & ceux qui n'étoient pas infeſtés de l'héréſie, adhéroient au ſchiſme, & ne vouloient pas entendre parler de ſe remettre ſous l'autorité du Saint Siege. Les Miniſtres de la Reine lui firent enviſager que pour faire réuſſir d'auſſi grands projets, elle avoit beſoin d'être ſoutenue par un mari puiſſant & autoriſé, & ſur-tout qui fût zélé Catholique.

On comptoit parmi les Prétendants pluſieurs Princes ou Seigneurs Anglois & étrangers. Philippe d'Autriche, jeune Prince, fils unique de l'Empereur Charles-Quint, étoit ſur les rangs, & l'argent de l'Empereur ſon pere avoit mis dans ſes intérêts les principaux Miniſtres de la Reine. La plupart des Catholiques Anglois ſouhaitoient que le choix de la Reine tombât ſur le Cardinal Polus ou de la Poole, qui n'étoit que Diacre, ou ſur le jeune Courtenay ſon couſin. Polus deſcendoit par ſa mere du Duc de Clarence, frere d'Edouard IV; & l'aïeule de Courtenay étoit fille du même Edouard, & ſœur de la mere de Henri VIII.

On révéroit la ſageſſe du Cardinal Anglois, une vie ſans reproche, ſa ſcience, ſa capacité & ſa prudence. Courtenay ſe diſtinguoit par les agréments de ſa perſonne; la Reine ſe ſentoit entraîner par un penchant ſecret

que ce jeune Seigneur inſpiroit ſans art & ſans deſſein aux perſonnes les plus indifférentes. Il avoit un air ſi noble, & tant de graces dans ſes manieres, que cette Princeſſe, toute auſtere qu'elle étoit, ne pouvoit s'empêcher de le regarder avec un plaiſir ſecret. Sa préſence ſeule effaçoit en un inſtant tous les raiſonnements politiques de ſes Miniſtres, qui s'étoient déclarés en faveur du fils de l'Empereur. Et il eſt certain que dans les premiers mouvements d'une inclination naiſſante, cette Princeſſe auroit préféré Courtenay au ſage Polus, & même à Philippe d'Autriche, ſi ce jeune Seigneur, par ſa diſſipation & l'irrégularité de ſa conduite, n'eût pas lui-même ruiné de ſi favorables diſpoſitions. Il s'apperçut du foible que la Reine avoit pour lui, & il fut aſſez hardi pour laiſſer voir qu'il l'appercevoit ſans y répondre : & au lieu de faire ſa cour aſſiduement à cette Princeſſe, il paſſoit des jours entiers avec des femmes perdues, & dans des plaiſirs faciles & honteux. Jean d'Omedes.

A une vie ſi diſſipée ſuccéda ſon attachement pour la Princeſſe Elizabeth : il en devint éperdument amoureux, & il l'aimoit avec toute l'ardeur & la bonne foi d'un jeune homme qui aime pour la premiere fois. Pluſieurs ont cru qu'il en étoit aimé ; quoique la ſuite

Jean d'Omedes.

ait fait voir que les ſentiments de cette habile Princeſſe n'étoient pas tant l'amour qu'un intérêt d'ambition qu'elle conduiſoit avec art, & pour ſe faire des partiſans & des créatures. Peut-être même qu'un motif de vanité, ſi ordinaire dans les perſonnes de ſon âge, & le plaiſir ſecret d'enlever juſques ſur le trône un amant à ſa ſœur, lui fit recevoir avec plus de complaiſance les vœux d'un jeune Seigneur auquel il ſembloit que par émulation toutes les femmes de la cour cherchaſſent à plaire. Quoi qu'il en ſoit, la liaiſon de Courtenay avec la Princeſſe devint bientôt publique : il ſacrifia la Reine avec autant d'imprudence que d'amour. Cette Princeſſe fut aſſez foible pour ſentir cette préférence avec une jalouſie indigne de ſon âge & de ſon rang ; & quoique ſans agrément, & même plus âgée de dix-neuf ans qu'Elizabeth, elle regarda comme une injuſtice la préférence que lui donnoit Courtenay.

Antoine, Seigneur de Noailles, réſidoit alors auprès de la Reine en qualité d'Ambaſſadeur de Henri II, & il avoit ſuccédé dans cet emploi à Claude de Laval de Bois-Daufin, de la maiſon de Montmorency, ſon couſin. Ce Miniſtre pénétra la diſgrace de Courtenay avant même qu'il s'en apperçut. Il n'oublia rien pour l'éclaircir ſur ſes véritables

intérêts : mais il avoit affaire à un jeune homme qui n'en connoiſſoit point d'autres que ceux de ſon amour. Le feu & l'emportement de ſa paſſion lui cachoit l'éclat d'une couronne ; & tant qu'il fut agité de cette frénéſie, il auroit préféré la poſſeſſion d'Elizabeth à tous les trônes de la Chrétienté. Jean d'Omedes.

Il étoit aſſez indifférent pour la France que la Reine l'épouſât ou Polus ; l'intérêt de Henri II conſiſtoit uniquement à traverſer le mariage de cette Princeſſe avec le fils de l'Empereur. Son Ambaſſadeur repréſentoit continuellement aux principaux Seigneurs Anglois, que, par cette alliance, ils s'expoſoient à voir leur royaume devenir province d'Eſpagne, l'Inquiſition s'y établir enſuite, & les aſſemblées du Parlement abolies ou du moins ſuſpendues, & dégénérer à la fin en pure cérémonie. Les Anglois, & ſur-tout les Proteſtants, ſentoient bien tout ce qu'ils avoient à craindre de cette alliance. La Reine reçut à ce ſujet pluſieurs adreſſes & différentes requêtes : il y eut même quelque ſoulevement dans les provinces : mais l'argent de l'Empereur, & l'habileté des Miniſtres de la Reine, ſurmonterent tous ces obſtacles. Cette Princeſſe épouſa Philippe d'Autriche : en point important manquoit à la ſatisfaction de l'Empereur.

Jean d'Omedes.

Ce n'étoit pas assez que le Prince son fils eût épousé la Reine, il falloit encore en faire un Roi d'Angleterre, & qu'il fût couronné en cette qualité. Cette cérémonie si essentielle pour l'autorité souveraine dépendoit du Parlement : mais il n'étoit pas aisé de disposer de ces grandes assemblées, où la liberté & l'intérêt de la nation triomphent souvent de la majesté du Souverain. Ceux qui avoient fait paroître le plus d'éloignement pour le mariage de la Reine, & ceux-mêmes qui par complaisance, l'avoient favorisé, jaloux de la liberté de la nation, se réunirent en cette occasion. L'Ambassadeur de France, du fond de son palais, conduisoit tous les mouvements de ce parti. Pendant que toute la Cour étoit Espagnole, il avoit su rendre le Parlement Français. Et par ses soins & son habileté, Philippe, sans pouvoir parvenir au titre de Roi d'Angleterre, fut réduit à la seule qualité de mari d'une Reine bien plus âgée que lui & sans aucun agrément. Cette Princesse ne laissa pas de tirer des avantages considérables de cette alliance. La part qu'un Prince aussi puissant & aussi redoutable que l'Empereur prit dans les affaires du gouvernement, facilita l'exécution de tous les desseins de la Reine ; du consentement du Parlement, l'héréſie

fut proſcrite, & le culte de la véritable Religion rétabli. Polus revêtu de la dignité & des pouvoirs de Légat du Pape Jules III, éteignit depuis le ſchiſme, mais ſans oſer exiger ni pénitence, ni reſtitution des biens eccléſiaſtiques : il fallut d'abord pardonner ſans condition des fautes qu'il eût été dangereux de vouloir punir. On ſe contenta des fieres ſatisfactions des Anglois, qui reçurent les graces du Saint Siege avec une indifférence qui faiſoit bien voir que le corps de la nation ne les avoit pas recherchées. Jean d'Omedes.

On remit à des conjonctures plus favorables le projet d'arracher des mains des Proteſtants tous ces grands biens de l'Egliſe dont ils s'étoient emparés. La Reine, par le conſeil de Polus, & pour donner l'exemple à ſes ſujets d'une pareille reſtitution, déclara que ſa conſcience ne lui permettoit pas de retenir plus longtemps les biens de l'Egliſe que le feu Roi ſon pere avoit réunis à ſon domaine ; elle s'en dépouilla ſur le champ, & les remit à leurs titulaires.

Ce fut le ſujet du voyage que fit à Malte le Capitaine Hoſmadan. On jugera aiſément combien tout l'Ordre & ſur-tout les Chevaliers Anglois furent ſenſibles à une nouvelle auſſi agréable. Le Grand-Maître & le Conſeil écrivirent à la Reine pour la remercier

point l'entiere conſommation de cette grande affaire. Il étoit mort dès le commencement de Septembre de l'année précédente : Seigneur qui au ſiege de Rhodes avoit fait preuve de ſa valeur ; d'ailleurs pieux, & qui affectoit un grand air de réforme & de dévotion ; mais impérieux, vindicatif, avare, & qui, pour enrichir ſa famille, ruina la Religion par la diſpoſition qu'il avoit faite de ſon vivant en fraude de la loi, & contre les Statuts de l'Ordre. Sa dépouille fut réduite à ſi peu de choſe, que pluſieurs Chevaliers, indignés de voir qu'il eût détourné les principaux effets de ſa ſucceſſion en faveur de ſes neveux, propoſerent de leur laiſſer le ſoin de ſes funérailles ; mais les Seigneurs du Conſeil rejetterent cette propoſition comme indigne de la généroſité & de la grandeur de l'Ordre. Ses obſeques ſe firent à l'ordinaire aux dépens de la Religion, & avec une magnificence plus convenable à ſa dignité qu'au mérite de ſa perſonne. Jean d'Omedes. 6 Sept. 1553.

Peu de jours après ſon décès on aſſembla le Chapitre pour lui donner un Succeſſeur. Le Prieur de Capoue paroiſſoit avoir des prétentions bien fondées pour cette élection. C'étoit depuis long-temps l'objet de ſes deſirs ; & pour y parvenir il avoit gagné pluſieurs des Electeurs. Ses partiſans étant renfermés dans le conclave, firent valoir ſon courage,

dicis comme ſon ouvrage, ne manquera pas de nous rendre reſponſables des entrepriſes du Grand-Maître. Côme lui-même, le chef de cette maiſon, Prince ſi habile, pour ſe venger & pour faire diverſion, ſaura bien nous ſuſciter des ennemis parmi les Potentats d'Italie ſes alliés; & qui ſait ſi ce nouveau Souverain, qui paſſe pour le plus grand politique de ſon ſiecle, & qui a des relations & des intelligences juſqu'à Conſtantinople, n'attirera pas les armes du Grand-Seigneur contre Ma.te? & ſi une fois nous nous rendons ſuſpects & odieux à l'Empereur, maître des royaumes de Naples & de Sicile; d'où pourrons-nous, ſi nous ſommes aſſiégés, eſpérer du ſecours contre les Infideles? Jean d'Omedes.

Ce diſcours, que l'amour ſeul & un ſincere attachement pour le bien de l'Ordre avoit inſpiré à cet Electeur, fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des autres Commiſſaires. Les Commandeurs Paſcarore & Bernadin Parpaille appuyerent fortement ces réflexions; ceux mêmes qui avoient pris des engagements ſecrets avec le Prieur de Capoue, & qui s'étoient déclarés d'abord en ſa faveur, revinrent à l'avis du Conſervateur: tous s'exhorterent mutuellement, & convinrent dans le choix qu'ils alloient faire, de n'avoir

égard *qu'au bien ſeul de la Religion.* Après s'être affermis dans une réſolution ſi louable, ils élurent d'une commune voix, pour Grand-Maître, Frere CLAUDE DE LA SANGLE, Chevalier de la langue de France, & Grand-Hoſpitalier.

Claude de la Sangle. 1554.

Ils firent ce choix pendant qu'il réſidoit actuellement à Rome auprès du Pape, en qualité d'Ambaſſadeur de l'Ordre: preuve que dans cette élection il n'y entra ni cabale ni eſprit de parti, & que les Commiſſaires n'y furent déterminés que par des principes de juſtice, & par les mouvements de leur conſcience. La nouvelle de ſon élection ne fut pas plutôt ſue à Rome, que le Gouverneur du château Saint-Ange, par ordre exprès du Pape, l'annonça par une décharge de toute ſon artillerie. Ce fut comme une fête publique dans cette capitale de la Chrétienté: la plupart des Cardinaux, les Ambaſſadeurs, les principaux Prélats de la Cour, & les Barons de Rome, viſiterent en cérémonie le nouveau Grand-Maître. Le Pape l'envoya féliciter ſur ſa dignité par ſon Maître de chambre; & quand il fut au Palais, pour lui prêter le ſerment ordinaire d'obéiſſance, ce Pontife le fit dîner à ſa table & en public, & n'oublia aucun des honneurs qui étoient dûs à ſon mérite & à ſa dignité.

Le Grand-Maître ne fut pas plutôt débarrassé du cérémonial & des visites qu'il avoit été obligé de rendre, qu'il songea à partir pour Malte. Les galeres de la Religion, commandées par le Prieur de Capoue, le vinrent prendre jusqu'à Terracine, le conduisirent en Sicile, & il entra dans le Faro de Messine le douze de Décembre. Dom Juan de Véga, Vice-Roi de l'isle, l'attendoit avec impatience dans cette grande ville. Depuis le siege & la prise de Méhédia, où ils s'étoient trouvés l'un & l'autre, comme nous l'avons rapporté dans le Livre onzieme, il s'étoit formé entr'eux une liaison, ou pour mieux dire, une espece de correspondance, mais où il entroit plus de politesse que de sincere confiance. L'Espagnol, fastueux dans ses démonstrations, pour lui faire connoître la joie qu'il avoit de son élection, fit dessein de lui en donner des marques publiques à son entrée, & pendant son séjour dans Messine. Cependant dans les honneurs qu'il méditoit de lui rendre, pour ne rien faire au préjudice de sa propre dignité, il fit examiner par les plus habiles Jurisconsultes les droits, les privileges des Grands-Maîtres, & les rangs qu'on devoit leur déférer. Olivéti, Avocat Fiscal de Messine, lui porta à ce sujet un

Claude de la Sangle.

Claude de la Sangle.

paſſage de Chaſſané (1), fameux Juriſconſulte, qui, dans ſon traité de la gloire du monde, en parlant des dignités eccléſiaſtiques, préfere celles des Grand-Maîtres au cardinalat même. Le Vice-Roi, muni de cette autorité, & avant l'arrivée du Grand-Maître, l'avoit envoyé par un courier exprès à l'Empereur, & il lui avoit demandé ſes ordres ſur la conduite qu'il devoit tenir. Ce Prince lui fit ſavoir par un Seigneur de ſa Cour, appellé d'Acugna, qu'il ne devoit point craindre d'excéder dans les honneurs qu'il rendroit au Chef d'un Ordre qui ſervoit de boulevard à ſes États d'Italie. Mais comme ce Prince ne faiſoit jamais rien ſans des vues ſecretes d'intérêt, il avoit chargé ſon Envoyé de faire de ſa part au Grand-Maître des propoſitions dont nous aurons lieu de parler dans la ſuite.

Le Vice-Roi, inſtruit des intentions de

(1) *Crederem quod iſte Magnus Magiſter Rhodi poſt Papam præcedere deberet omnes Patriarchas, Cardinales & alios Pontifices Eccleſiaſticos. & cùm videatur tantæ eſſe dignitatis cujus eſt Patriarcha, quòd poſt Imperatorem & alios Principes habentes jura imperii, ut ſunt Reges Franciæ & Hiſpaniæ; quod precederet omnes Principes recognoſcentes ſuperiorem, & non habentes jura imperii, puta Reges ſubditos Imperio, & quoſcumque Duces: habet enim ſub ſe magnos Principes, & eſt maximè honoratus.*

l'Empereur, alla à la tête du Conſeil, de tout le corps de la Nobleſſe, & des Magiſtrats de la ville, prendre le Grand-Maître dans la capitane de la Religion, & juſqu'à la poupe de ſon vaiſſeau : & pour lui faire plus d'honneur, quand il fut queſtion d'en ſortir, il voulut marcher ſeul, immédiatement devant le Grand-Maître, comme il auroit fait devant ſon Souverain. Ce prince entra enſuite dans Meſſine au bruit de l'artillerie : il trouva la garniſon & les bourgeois ſous les armes : on le logea dans le plus magnifique palais de la ville, & il y fut reçu & ſervi, ſoit à la chapelle ou à table avec les mêmes honneurs qu'on rendoit autrefois aux anciens Rois de Sicile. Claude de la Sangle.

L'Envoyé de l'Empereur, & qui étoit chargé de ſes ordres, le félicita de ſa part ſur ſa nouvelle dignité : & dans une audience particuliere qu'il en eut peu de jours après, il lui fit part de ſes inſtructions & de ſes propoſitions qu'il étoit chargé de lui faire de la part de ſon maître. Les Généraux de ce Prince, comme nous l'avons dit, avec le ſecours des Chevaliers de Malte, avoient aſſiégé & conquis la ville de Méhédia ou Africa, dont ils avoient chaſſé le Corſaire Dragut. Mais une conquête ſi éloignée des autres états de l'Empereur, l'obligeant à de grands fraix, &

Claude de la Sang'e. à y tenir une garniſon nombreuſe, ſon deſſein étoit d'engager le Grand-Maître à y tranſporter le Couvent entier & ſon domicile. Par ce nouvel établiſſement il ſe flattoit que tout l'Ordre ſeroit intéreſſé à veiller à la défenſe du fort de la Goulette, & qu'il feroit encore reſpecter ſon autorité dans le royaume de Tunis, alors feudataire de la couronne de Caſtille.

Son envoyé, pour faire réuſſir ſes vues, dans l'audience qu'il eut du Grand-Maître, lui témoigna que l'Empereur étoit ſenſiblement touché de la perte que l'Ordre avoit fait de la ville de Tripoli; que pour la remplacer, il offroit de lui céder en pure propriété celle de Méhédia, place, dit-il, fortifiée, régulièrement, & d'où les Chevaliers pourroient étendre leur domination dans le continent de l'Afrique: que la conquête de cette place étant due à leur valeur, & que lui-même y ayant eu tant de part, ſi la Religion y tranſportoit ſon domicile, il ſeroit juſtement regardé comme le fondateur de cette ſeconde Rhodes: que pour contribuer aux frais néceſſaires à la défenſe de la place, l'Empereur, qui ne diſtinguoit point les intérêts de l'Ordre des ſiens propres, lui aſſigneroit à perpétuité ſur les revenus de la Sicile une penſion annuelle de ſoixante & douze mille livres

Le Grand-Maître lui répondit avec beaucoup de politesse, qu'il éprouvoit dans cette occasion une suite constante des bontés & de la bienveillance dont l'Empereur honoroit son Ordre. Mais pour ne pas s'engager mal-à-propos, il lui dit qu'il ne lui étoit pas permis, sans la participation du Conseil, d'accepter une proposition de cette conséquence; & que s'il vouloit l'accompagner jusqu'à Malte, l'affaire s'y traiteroit en sa présence, & qu'il seroit témoin du desir sincere qu'il avoit de complaire en toutes choses à l'Empereur. Le Grand-Maître, suivi de cet Ambassadeur, & accompagné d'une escorte nombreuse de Chevaliers Italiens, s'embarqua sur les galeres de l'Ordre; & après avoir doublé le Cap-Passaro, il entra dans le canal de Malte, & débarqua heureusement à la cale de saint Paul. Comme il se trouva proche de la Cité notable, alors capitale de l'isle, on lui proposa d'y passer: mais son élection à la grande-Maîtrise ne lui donnant encore d'autorité que sur les Chevaliers, pour pouvoir l'étendre jusques sur les habitants & sur les sujets de l'Ordre, il avoit besoin d'une concession particuliere émanée du Conseil complet. Ce fut la raison qui lui fit différer son entrée dans cette ville. Il obtint bientôt du Conseil les titres nécessaires pour

Claude de la Sangle.

Claude de la Sangle. établir sa puissance dans toute l'isle ; & après quelques jours il fut proclamé solemnellement Prince de Malte & du Goze.

Ses premiers soins, après avoir pris possession de sa dignité, furent de donner audience à l'Ambassadeur de l'Empereur : cette cérémonie se passa en plein Conseil. Le Grand-Maître, pour honorer l'Empereur dans la personne de son Ministre, s'avança quelques pas au-devant de lui ; & après l'avoir fait asseoir à côté de son fauteuil, il le pria d'exposer à la compagnie le sujet de sa commission. D'Acugna, après avoir présenté sa lettre de créance, & qu'on en eût fait la lecture, représenta à toute l'assemblée l'affection dont l'Empereur son maître honoroit tout l'Ordre, qu'après la prise de Rhodes, l'ayant vu abandonné de la plupart des Princes chrétiens, & errant en différentes contrées d'Italie, il s'étoit généreusement dépouillé des isles de Malte & du Goze pour en gratifier les Chevaliers : présent magnifique, dit-il, & si digne de la piété d'un si grand Prince ; que touché depuis de la perte de Tripoli, & pour les en dédommager, il l'avoit envoyé exprès pour leur offrir la ville d'Africa ou Mehédia, place située sur les côtes d'Afrique, hors d'insulte par ses fortifications, & d'où ils pour-

roient étendre leurs conquêtes dans tout le continent. L'habile Ambaſſadeur ajouta que le terroir de Malte étant ſtérile & incapable de produire du bled, l'Ordre pour pouvoir ſubſiſter & s'y maintenir, étoit obligé d'en tirer des contrées éloignées, & ſéparées par la mer ; au lieu que la Religion trouveroit dans le territoire dépendant d'Africa des cantons fertiles & abondants en grains. Il finit ſon diſcours en priant les Chevaliers de conſidérer que l'isle de Malte étoit ſans places fortifiées, & que ſi les flottes & les armées du Grand-Seigneur y faiſoient une deſcente, & s'attachoient au ſiege de la principale place, comme l'Ordre en étoit menacé, ils n'éviteroient jamais, malgré toute la valeur, le triſte ſort qu'ils avoient eſſuyé à Rhodes. Claude de la Sang'e.

Le Grand-Maître, après avoir remercié l'Empereur de la continuation de ſes bontés, prit les avis de l'aſſemblée. D'un commun conſentement, & avant que de ſe déterminer déciſivement ſur cette propoſition, on réſolut d'envoyer huit anciens Commandeurs à Africa, pour en reconnoître la ſituation, les forces & l'étendue du territoire. Ces Commiſſaires partirent auſſi-tôt, & à leur retour ils rapporterent au Conſeil que cette place, bâtie ſur une pointe

Claude de la Sangle. de terre qui avançoit dans la mer, & dont elle étoit environnée de tous côtés, étoit conſidérable par l'étendue de ſon circuit, par la quantité des maiſons dont elle paroiſſoit remplie, & par ſes fortifications ; que la ville & le château étoient entourés de murailles fort élevées, d'une épaiſſeur extraordinaire, & flanquées de tours garnies d'artillerie ; qu'ils y avoient trouvé un arſenal garni d'un grand nombre d'artillerie ; qu'il n'y manquoit qu'un port d'un abri aſſez ſûr pour les grands vaiſſeaux ; que les dehors de la place & les collines voiſines étoient ornées de maiſons de plaiſance, de vergers & de vignobles ; que ce qu'il y avoit de terres labourables aboutiſſoient à une montagne qui traverſe de l'orient au couchant, & que derriere cette hauteur on découvroit de vaſtes campagnes & des pâturages, dont les Arabes du pays étoient les maîtres, & où ils faiſoient ordinairement paître leur troupeaux.

Ces Commiſſaires déclarerent enſuite qu'une place auſſi vaſte ne ſe pouvoit conſerver ſans une nombreuſe garniſon, entretenue en tout temps pour la défendre contre les Princes & les peuples d'Afrique, qui ne ſouffriroient pas volontiers que la Religion s'établît impunément ſi près de leurs Etats ; qu'il falloit s'attendre à être tous les

jours aux mains avec les Arabes, qui étendroient leurs cours jusqu'aux portes de la place ; qu'en cas d'un siege, l'éloignement de l'Europe ne permettoit pas d'en espérer un prompt secours ; que, contre l'esprit de l'Ordre, & au préjudice de toute la Chrétienté, il faudroit, pour ainsi dire, abandonner la mer & la défense de tous les vaisseaux chrétiens, pour porter leurs armes dans le fond des terres, & resserrer les frontieres de leurs voisins ; mais que leurs ancêtres, bien plus puissants qu'ils ne l'étoient, n'avoient jamais entrepris d'étendre leurs Etats par des conquêtes presque toujours injustes, & que depuis celle de Rhodes, dont ils avoient chassé les Corsaires, l'Ordre n'avoit jamais employé ses forces que pour le secours des Princes Chrétiens ; ou pour la sûreté & la défense des particuliers qui navigeoient dans la Méditerranée. Ce rapport fait par d'anciens guerriers & des Chevaliers pleins de zele pour la discipline de leur Ordre, détermina le Conseil à rester à Malte : & il y fut engagé sur-tout par la considération de l'éloignement, de la difficulté du passage, & de la répugnance que pourroient avoir les Princes & les Seigneurs de la Chrétienté de voir leurs enfants, en prenant la croix de l'Ordre, confinés, Claude de la Sangle.

Claude de la Sangle.

pour ainſi dire, dans les déſerts de l'Afrique. L'Ordre, par deux Députés qu'ils envoyerent à l'Empereur, lui fit agréer cette diſpoſition ; & pour appaiſer le Vice-Roi de Sicile, qui, pour s'en venger, refuſoit la traite ordinaire des grains que le Couvent tiroit de cette isle, le Grand-Maître & le Conſeil ayant appris qu'un grand nombre de Corſaires en infeſtoient les côtes, & avoient paru devant Palerme, y envoya cinq galeres bien armées, commandées par le Prieur de Capoue. Ce Seigneur ſe diſpoſa à partir inceſſamment. Outre qu'il ſe regardoit en mer comme dans ſon élément, il s'étoit apperçu qu'il étoit moins agréablement à Malte, depuis qu'on ſoupçonna qu'un de ſes principaux domeſtiques, en qui il avoit le plus de confiance, pour le venger de l'excluſion que lui avoient donnée dans la derniere élection le Conſervateur Gagnon, & les Commandeurs Paſcatore & Bernardin Parpaille, les avoit tous trois empoiſonnés ; ce qui précipita ſon départ.

A peine étoit-il arrivé à Palerme, qu'il y reçoit par une voie détournée des lettres du Seigneur Pierre Strozzi, ſon frere aîné, qui lui donnoit avis que le Roi de France lui avoit confié le commandement de ſon armée de terre en Italie ; que ce Prince l'avoit chargé

chargé de l'exhorter à reprendre en même temps le généralat de ſes galeres. Il ajoutoit qu'ils ne pouvoient jamais trouver l'un & l'autre d'occaſion plus favorable pour venger la mort de leur pere ; qu'ils agiroient de concert par terre & par mer, & qu'il le conjuroit de ſacrifier ſes reſſentiments particuliers contre les Miniſtres de la France, à l'amour & à la liberté de leur patrie. Le mécontentement que le Prieur avoit de la Cour de France, céda aux preſſantes inſtances de ſon frere, & à la haine violente qu'il conſervoit dans le cœur contre Côme de Médicis ; pour toute réponſe, il fit ſavoir à ſon frere qu'il le joindroit bientôt. Il étoit queſtion de ſortir du port de Palerme ſans donner de l'ombrage au Vice-Roi, & ſans que ce Miniſtre pût pénétrer ſes deſſeins. Claude de la Sangle.

Soit que le Roi d'Eſpagne eût été averti par ſes eſpions que le commandement des galeres de France étoit deſtiné au Prieur, ſoit qu'en voyant que ſon frere alloit commander en Italie, il ſe douta ſeulement qu'il ne manqueroit pas de faire tous ſes efforts pour attirer le Prieur dans le même parti, ce Prince avoit envoyé des ordres ſecrets au Vice-Roi de Sicile, en cas que ce Prieur entrât dans quelque port de l'iſle, de l'obſerver avec ſoin, & au moindre indice qu'il découvriroit de

Claude de la Sangle.

quelque intelligence entre les deux freres, de faire arrêter le cadet. Il ne faiſoit alors que d'arriver à Palerme; au travers des feintes careſſes dont le Vice-Roi le combloit; il y démêla un air d'inquiétude qui lui fit voir qu'il étoit ſuſpect & obſervé. Pour ſe tirer de ſes mains, il envoya de grand matin un de ſes Officiers, qui avoit toute ſa confiance, ſur un léger brigantin, ſous prétexte d'aller à la découverte le long des côtes de l'isle, avec ordre, après avoir paſſé quelques heures à la mer, de revenir ſans faire entrer ſon brigantin dans le port, de ſe rendre chez le Vice-Roi, & de lui dire en ſa préſence, & en quelque état qu'il le trouvât, qu'il avoit apperçu dans une cale qui n'étoit pas éloignée, trois galiotes de Barbarie. Le Prieur ayant congédié cet Officier, ſe rendit chez le Vice-Roi, où il devoit dîner. Mais avant qu'on ſe mît à table, il ne l'entretint que des mauvais offices qu'il avoit reçus du Connétable de Montmorency, des pernicieux deſſeins que ce Seigneur Français avoit, dit-il, formés contre ſa vie, & de la paſſion qu'il avoit de s'en venger, s'il en trouvoit jamais l'occaſion. Pour juſtifier ſon reſſentiment, il lui fit voir pluſieurs letrres qu'il avoit reçues de France, où quelques-uns de ſes amis, qui n'é-

toient pas inſtruits des intentions du Roi, lui mandoient d'éviter d'entrer dans les ports de ce royaume, s'il ne vouloit s'expoſer à être arrêté. Claude de la Sangle.

Le Vice-Roi, trompé par cette feinte confidence, & dans le deſſein de l'attirer au ſervice de l'Empereur ſon maître, exagéra l'ingratitude des Français, & il l'aſſura que quand il quitteroit le généralat des galeres de ſa Religion, il trouveroit à la Cour d'Eſpagne des emplois dignes de ſa naiſſance & de ſa valeur. On ſe mit enſuite à table, & pendant le repas on vit arriver dans la ſalle cet Officier que le Prieur avoit envoyé à la mer, qui, avec un air empreſſé lui dit, qu'il avoit découvert dans une anſe quelques galiotes de Corſaires, & qu'il ſeroit aiſé, avec un peu de diligence, de les ſurprendre. Le prieur, avec une joie apparente, ſe leva bruſquement, & adreſſant la parole au Vice-Roi : *Je vous en rendrai bon compte*, lui dit-il, *& j'eſpere de vous les emmener avant que vous ſoyez ſorti de table.*

Les galeres dont il avoit le commandement étant toutes armées, il ſortit du port, ſe mit en mer; & après avoir pris le large, il tourna toût court du côté de Malte, où il aborda ſans obſtacle. Soit que depuis la mort du Conſervateur & de deux Commandeurs, il fût ſuſpect & odieux à leurs parents & à leurs amis, ſoit

Claude de la Sangle.

qu'il crût que dans les circonſtances préſentes, le ſervice de la France étoit incompatible avec celui de la Religion, il ſe démit du généralat des galeres, & le Commandeur Pariſot de la Valette fut ſon ſucceſſeur. Le Prieur déchargé de cet emploi, déclara qu'ayant deux galeres à lui, & une troiſieme qui appartenoit à ſon frere, il étoit réſolu d'aller de ſon chef en courſe, & de faire la guerre pour ſon compte à tous les Corſaires qu'il rencontreroit. Pluſieurs jeunes Chevaliers de toutes nations, attirés par ſa réputation, ſe préſenterent pour le ſuivre : toute la jeuneſſe vouloit apprendre ſous un ſi grand Capitaine l'art de la guerre & de la navigation. Il reçut ſur ſes galeres ceux qui ſe préſenterent, & ſortit du port ; mais il ne fut pas plutôt à la hauteur du Goze, qu'il leur déclara ſon deſſein ; il leur dit qu'il alloit commander l'armée de France, & qu'il étoit prêt de donner des barques pour rapporter à Malte ceux qui, par de juſtes conſidérations, ne jugeroient pas à propos de l'accompagner dans cette expédition. Quelques Chevaliers Eſpagnols & Italiens, ſujets du Roi d'Eſpagne, ſe retirerent ; d'autres qui n'étoient pas retenus par cette conſidération s'attacherent à ſa fortune ; & il trouva des ſoldats par-tout où il y avoit des hommes ſenſibles à la gloire qui s'acquiert par les armes.

Il prit enſuite la route des côtes de la Toſcane, & débarqua à Portercole. Les Français en étoient maîtres, & le Duc de Somme, qui commandoit pour eux dans Groſſato, le vint joindre avec un corps d'infanterie. Les galeres de Provence devoient ſe rendre au même endroit pour agir ſous ſes ordres. Le Prieur, en attendant leur arrivée, & pour ne pas laiſſer ce qu'il avoit de troupes inutiles, fit deſſein de s'emparer d'une petite place voiſine, appellée *Scarlin*, & qui étoit des dépendances de Piombino. Il voulut, ſuivant ſon ordinaire, l'aller reconnoître lui-même, & il s'en approcha de ſi près, qu'un payſan caché dans des joncs, le reconnut à ſa haute taille, & encore plus à la hardieſſe avec laquelle il s'avançoit; il lui tira un coup de mouſquet dont il fut frappé au côté: on le porta auſſitôt ſur ſes galeres, & le lendemain à Caſtillon de Piſcaye, où peu de jours après il expira: Seigneur qu'on doit compter juſtement entre les plus grands Capitaines de ſon Ordre. Ses ennemis mêmes publioient que pour l'élever à un rang digne de ſa rare valeur, il ne lui avoit manqué qu'un peu moins de fierté; mais ſon grand courage ne lui avoit point permis de plier ſous l'autorité de gens qu'il regardoit comme de purs ouvrages de la fortune & de

Claude de la Sangle.

Claude de la Sangle.

la faveur. Son corps fut inhumé dans la principale égliſe de Portercole ; & le Duc de Florence ayant repris cette place l'année ſuivante, celui qui commandoit ſon armée eut l'inhumanité, après avoir fait déterrer ce Prieur, de le faire jetter dans la mer : vengeance bien indigne, mais qui tournoit également à la gloire du Prieur & à la honte d'un ſi lâche ennemi.

La Valette, nouveau Général des galeres de Malte, n'avoit pas été plutôt revêtu de cet emploi, qu'il s'étoit mis en mer. Par la terreur de ſes armes il écarta des côtes de Sicile & de Naples tous les Corſaires de Barbarie. Il en prit pluſieurs, & rentra dans les ports de l'isle, traînant à ſa ſuite les priſes qu'il avoit faites. Les Commandeurs les plus riches, à ſon exemple, armoient chacun de leur côté, & les ſimples Chevaliers prenoient parti dans ces armements particuliers, ſuivant leur intérêt & leur inclination.

La guerre continuelle que l'Ordre faiſoit aux Infideles, leurs côtes ravagées, des vaiſſeaux corſaires ou marchands enlevés, le commerce des Chrétiens fortifié par ce ſecours, attirerent le reſſentiment du Grand-Seigneur, & il ſe répandit un bruit que ce Prince faiſoit deſſein de les venir attaquer juſques

dans Malte, & qu'il s'étoit vanté de les en chaſſer, comme il avoit fait, plus de quarante ans auparavant, de l'isle de Rhodes. Des voyages qu'il fit en Aſie, & des guerre civiles qui, de ſon vivant, s'éleverent entre ſes enfants, tournerent ſes armes d'un autre côté. Cependant le Grand-Maître, pour n'être par ſurpris, ordonna au nouveau Général des galeres de ſe remettre en mer; de tirer des côtes d'Italie & des ports de Sicile le plus grand nombre de grains & de proviſions de guerre qu'il pourroit recouvrer; il en remplit les magaſins publics, ſans qu'il en coûtât rien à la Religion. On prétend qu'il étendit ſes courſes juſqu'aux bouches du Nil, d'où il enleva trois vaiſſeaux chargés de bled pour Conſtantinople & l'Égypte. Claude de la Sangle.

Pendant que, par des priſes, ce Général & d'autres Armateurs faiſoient entrer continuellement des proviſions dans l'isle de Malte, le Grand-Maître étoit occupé, par de nouvelles fortifications qu'il fit ajouter au fort de Saint-Elme, à l'isle de Saint Michel, & au bourg, réſidence ordinaire du Couvent. Il fit creuſer & élargir les foſſés: par ſon ordre on conſtruiſit un grand éperon au fort de Saint-Elme: mais la plus grande dépenſe qu'il fit, & qui paroiſſoit la plus néceſſaire, fut à l'isle

Claude de la Sangle.

de Saint Michel. Cette langue de terre qui s'avance dans la mer étoit ouverte de tous côtés, & n'avoit qu'un petit château pour défense. Le Grand-Maître fit enfermer & clorre d'épaisses murailles l'endroit de ce château opposé au rocher du Corraddin. On fortifia ces murailles de boulevards & de bastions, auxquels on ajouta en différents endroits les flancs nécessaires, & on fit entrer l'eau de la mer dans les fossés. Toutes ces fortifications se firent des deniers du Grand-Maître, qui ne connoissoit point d'autre dépense que celle qui avoit pour objet la sûreté & la défense de sa place. Ce fut par reconnoissance de ce noble désintéressement & de ses bienfaits, que les Chevaliers donnerent son nom à cette presqu'isle qui s'appelloit auparavant l'isle de Saint-Michel, & qu'on a toujours nommée depuis son magistere l'isle de la Sangle.

Malte, par ses généreux soins, & par la valeur des Chevaliers, devenoit tous les jours plus florissante, lorsque le vingt-trois de Septembre, cette prospérité générale fut troublée tout-à-coup par un accident imprévu. Il s'éleva dans le port, sur les sept heures du soir, un ouragan furieux, que les Mariniers appellent *tourbillon*, *grain de vent*, & les Grecs modernes *Syphon*.

Cette tempête, causée par la violence & la contrariété de plusieurs vents opposés, souleva les flots, abyma plusieurs vaisseaux, en poussa quelques-uns hors de l'eau, & jusques sur le rivage, mit en pieces les brigantins & les galiotes; & ce qui fut encore plus déplorable, renversa quatre galeres, les carenes en haut, & exposées à l'air, en sorte que la plupart des Officiers, des Soldats, & la chiourme, furent noyés ou écrasés par la pesanteur de ces bâtiments. Les maisons voisines du port avec leurs habitants, se trouverent en un instant abymés; le château Saint-Ange en fut même ébranlé; l'arbre qui soutenoit le grand étendard de la Religion, & qui y étoit attaché, en fut arraché, & porté à un demi-mille plus loin. La violence du vent, des torrents de pluie qui tomboient du ciel, & les flots irrités de la mer, & qui ne présentoient que des montagnes d'eau & des abymes, sembloient menacer Malte de son entiere destruction, lorsqu'en moins d'une demi-heure cette horrible tempête cessa aussi promptement qu'elle s'étoit élevée; le calme & la bonace parurent tout d'un coup, & sans les horribles débris des maisons abattues & des vaisseaux démâtés & mis en pieces, on auroit eu peine à croire qu'un moment auparavant

Claude de la Sange.

Claude de la Sangle.

vant le port, alors si tranquille, auroit été le théatre d'une si funeste révolution.

Le Grand-Maître, aux premieres nouvelles qu'il en avoit eues, y étoit accouru avec la plupart des Chevaliers du Couvent; & quoique la tempête durât encore, il donna tous ses soins pour secourir ceux qui ne savoient pas nager, ou pour tirer de la mer les corps de ceux qui avoient péri; mais on fut obligé, à cause de la nuit qui survint, d'attendre au lendemain pour relever les galeres. Le retour de la lumiere fit voir ce triste spectacle dans toute son horreur: plus de six cents personnes, Chevaliers, Officiers, Soldats, Esclaves & Forçats avoient été noyés ou écrasés par le renversement des galeres, & on trouva encore sur les soldats la paie & leurs montres, qu'ils avoient reçues la veille. Le Grand-Maître entendant du bruit qui partoit d'une galere renversée, la fit percer & lever quelques planches; un singe en sortit le premier, & on en retira le Chevalier de l'Escur, si connu depuis sous le nom de Romegas, & plusieurs autres Chevaliers qui, pendant toute la nuit, & ayant tout le corps dans l'eau, jusqu'au menton, s'étoient attachés avec les mains au fond de la carene, où à peine ils avoient assez d'air pour

reſpirer. Ils ſortirent d'un endroit ſi funeſte, pâles & tranſis de froid; & à peine furent-ils expoſés au grand air, que la plupart s'évanouirent. On n'oublia rien pour les ſecourir, & ſi-tôt qu'ils eurent repris leurs eſprits, ils allerent droit à l'Egliſe la plus voiſine pour remercier Dieu de les avoir conſervés. Le Grand-Maître fit travailler inceſſamment à relever les galeres; on en trouva la plus grande partie entiérement détruite, & hors d'état de pouvoir être miſe en mer; les autres avec une grande dépenſe furent rétablies. Le tréſor fournit ce qu'il avoit d'eſclaves pour la chiourme: & pluſieurs payſans de l'iſle s'offrirent pour ſervir en qualité de bonnes vogues; quelques Princes chrétiens, & ce qu'il y avoit dans l'Ordre de Commandeurs riches & puiſſants, s'intéreſſerent, comme ils devoient, dans une ſi grande perte. Le Grand-Maître, pour leur en donner l'exemple, fit conſtruire à ſes frais une galere dans le port de Meſſine, dont le Pape, touché d'un ſi grand déſaſtre, fournit libéralement les forçats qu'on prit dans ſes priſons, & des criminels condamnés par la Juſtice. Claude de la Sangle.

Philippe II, Roi d'Eſpagne, qui regardoit Malte comme le boulevard de la Sicile & de ſes états d'Italie, fit préſent à l'Ordre de deux galeres bien armées.

Claude de la Sangle.

Philippe du Broc, ancien Chevalier de la langue de Provence, & Prieur de Saint Gilles, donna à la Religion un grand galion, que le Commandeur Paſcal du Broc ſon neveu, conduiſit à Malte, chargé de proviſions de guerre & de bouche, armé de bons ſoldats, & en état de tenir la mer. Preſque en même temps on vit arriver dans le port, avec deux galeres, François de Lorraine, Grand-Prieur de France, qui, par des ſentiments de zele pour ſon Ordre, vint offrir ſes ſervices au Grand-Maître. Ce jeune Prince ſoutint depuis, en différentes occaſions, la réputation de valeur héréditaire dans ſon illuſtre Maiſon. L'Ordre, après une auſſi grande perte que celle qu'il venoit de faire, avoit bien beſoin de ces différents ſecours, d'autant plus que les Corſaires de Barbarie, dans l'eſpérance de ſe prévaloir de ce déſaſtre, infeſtoient les côtes de l'iſle, & en tenoient ſouvent le port comme bloqué. Dragut, ſurtout, ce redoutable ennemi de la Religion, croyant en trouver les forces en déſordre, y aborda avec ſept galeres chargées de troupes de débarquement; & après les avoir miſes à terre, il ravagea la campagne, & fit un grand nombre d'eſclaves; mais avant qu'il eût pu ſe rembarquer, le Commandeur Louis de Laſtic, de la langue d'Auvergne, &

Grand-Maréchal de l'Ordre, à la tête de trois cents Chevaliers, tomba sur ces Corsaires, en tailla en pieces une partie, reprit les prisonniers & le butin, & força Dragut de regagner ses vaisseaux. Pour se venger de cette insulte, le Prince de Lorraine se mit aussi-tôt en mer avec ses galeres & deux autres de la Religion, courut à son tour toutes les côtes de Barbarie, prit, entre Malte & Tripoli, un brigantin d'Assanbaly, fameux Corsaire, donna la chasse à Ulucchialy, auquel il enleva une galere & une galiote; & avant que de rentrer dans le port de Malte, il prit encore deux vaisseaux chargés de sel & de différentes marchandises. Claude de la Sangle.

La Religion, par la valeur de ce Prince & des autres Armateurs, reprenoit dans ces mers la supériorité dont elle étoit en possession avant que d'avoir essuyé la fureur de l'ouragan, lorsqu'il survint un nouvel accident qui causa dans l'Ordre de grands troubles & de fâcheuses dissensions. Pour l'intelligence de ce différend, auquel le Pape & les plus grands Princes de l'Europe prirent part, il faut savoir qu'après la mort du Prieur de Capoue, dont nous venons de parler, le Seigneur Strozzi son frere, s'étoit approprié ses galeres, dont, à la vérité, il y en avoit une qui lui appartenoit; & comme ayant le

Claude de la Sangle.

commandement d'une armée de terre, il ne pouvoit pas lui-même conduire ſes galeres, il les avoit jointes à quelques galeres de France, qui étoient dans le port de Civita-Vecchia, ſous le commandement du Chevalier Sforce, Prieur de Lombardie, frere du Cardinal de ce nom, Camerlingue de la ſainte Egliſe. Le Roi & Strozzi y croyoient leurs galeres en ſûreté; mais le Prieur de Lombardie quitta en ce temps-là le ſervice de France pour s'attacher à celui d'Eſpagne, & de concert avec le Camerlingue, qui par ſa dignité avoit beaucoup d'autorité dans les places de l'Egliſe, & pour ſe rendre plus conſidérable dans le nouveau parti qu'il embraſſoit, il enleva deux galeres du Roi, qu'il conduiſit dans le port de Naples; & par ſon conſeil & une pareille trahiſon, un Piémontois, appellé Moret de Niſſard, s'étoit emparé d'une des galeres de Strozzi, & s'étoit retiré dans le port de Ville-Franche, où le Duc de Savoie lui donna un aſyle, & permiſſion d'arborer ſon pavillon.

Un pareil brigandage contre la foi du ſerment, fit beaucoup de déshonneur au Prieur de Lombardie, & excita la colere & le reſſentiment du Pape. Paul IV gouvernoit alors l'Egliſe en cette qualité, & il étoit gouverné

lui-même par un de ſes neveux, Chevalier de Malte, que ce Pape, à ſon avénement au ſouverain pontificat, avoit revêtu de la pourpre Romaine ſous le nom de Cardinal Caraffe. L'oncle & le neveu faiſoient négocier en ce temps-là une ligue avec la France contre l'Eſpagne. Outre la ſouveraineté de l'Egliſe, qui étoit violée par cet attentat, il étoit de leur intérêt de perſuader au Roi qu'ils n'y avoient point eu de part. Dans cette vue on arrêta le Cardinal Camerlingue ; il fut jetté dans une affreuſe priſon : on le menaça même de la mort ſi les galeres du Roi de France n'étoient ramenées inceſſamment dans le port d'où on les avoit tirées furtivement. Le Prieur, qui connoiſſoit l'humeur violente du Cardinal Patron, les renvoya auſſi-tôt ; & pour rendre la liberté au Camerlingue, il fallut encore qu'il donnât pour deux cents mille écus de cautions, qu'il ne ſortiroit point de Rome ſans la participation du Pape & de ſon neveu. Il ne fut pas ſi aiſé de retirer la galere de Strozzi que Moret avoit conduite dans le port de Ville-Franche. Pour éluder les plaintes & les inſtances du Pape, le Duc de Savoie envoya cette galere dans le Levant, avec ſon pavillon & une commiſſion particuliere autoriſée de ſon ſceau. Le

Claude de la Sangle.

Claude de la Sangle. Cardinal Patron & Strozzi ayant appris qu'elle étoit en mer, pour se venger de cette perfidie, envoyerent à la poursuite, avec une autre galere, un Capitaine Français appellé le Fouroux, bon Officier de mer, attaché à la maison de Strozzi, auquel on recommanda d'employer également son adresse & sa valeur pour retirer la galere des mains de Moret. Le Fouroux, pour ne point laisser pénétrer le sujet de son voyage, se rendit d'abord à Malte, demanda au Grand-Maître & en obtint la permission d'aller en course de concert avec ses galeres, & sous le pavillon de la Religion. Il sortit du port avec la capitane, & il n'eût pas été longtemps en mer, qu'il rencontra la galere qu'il cherchoit: le Piémontois qui la commandoit, ayant pris le vaisseau monté par le Fouroux pour la capitane de la Religion, le salua, se mit dans sa chaloupe, & pour entretenir le Général, aborda la galere & entra dedans: mais il fut bien surpris de se voir au pouvoir d'un Officier de Strozzi. On l'arrêta aussi-tôt: il fut mis aux fers; & le Fouroux joignit ensuite sa galere, comme s'il en eût ramené à bord le Capitaine. Les Officiers & les soldats, sans aucune défiance, le laisserent approcher; il entra dans la galere; & il s'en étoit rendu maître avant qu'ils se

fussent apperçus qu'ils avoient reçu leur ennemi. Claude de la Sangle.

Le Général des galeres de la Religion, indigné qu'on se fût servi du pavillon de l'Ordre pour surprendre la galere d'un Prince chrétien, menaça le Fouroux de le combattre s'il ne la relâchoit, & s'il ne remettoit Moret en liberté; mais ce Capitaine lui ayant fait voir des ordres précis du Roi, & une commission expresse du Pape, le premier Supérieur de l'Ordre, il ne jugea pas à propos de prendre sur lui la décision d'une affaire aussi délicate; & ayant fait convenir le Fouroux de le suivre à Malte avec sa prise, ils se présenterent peu de jours après devant le port. Le Capitaine Français envoya aussi-tôt au Grand-Prieur de France ses commissions, & l'instruisit par un mémoire particulier de la supercherie que Moret avoit faite au Seigneur Strozzi. Le Prince de Lorraine en fit part au Grand-Maître, & en obint pratique pour la galere de le Fouroux & pour sa prise. Ces deux galeres étant entrées dans le port, le Capitaine Moret s'adressa aux Chevaliers Savoyards & Piémontois, & se plaignit amérement qu'on se fût servi du pavillon de la Religion pour surprendre une galere qui appartenoit à leur Souverain, & en haine de l'étroite alliance que ce Prince avoit avec

Claude de la Sangle.

l'Eſpagne : ces Chevaliers préſenterent auſſi-tôt en ſon nom une requête au Conſeil, que le Vice-Roi de Sicile appuya depuis de toute ſon autorité. On fit intervenir des marchands de Raguſe & de l'isle de Scio, qui réclamoient les marchandiſes qui s'étoient trouvées dans la galere de Moret ; & d'ailleurs les Officiers du tréſor prétendoient que cette galere, comme faiſant partie de la dépouille & de la ſucceſſion du Prieur de Capoue, lui appartenoit. Tant d'intérêts différents exciterent de fâcheuſes diviſions dans le Couvent, & chacun prenoit parti ſuivant ſa langue & ſa nation. Le Conſeil qui alloit toujours au bien de l'Ordre, ne put s'empêcher de blâmer le Grand-Maître d'avoir, ſans ſa participation, admis dans le port les deux galeres en queſtion, & s'être attiré par leur conduite une affaire fâcheuſe, & dont il eût été à ſouhaiter qu'il eût renvoyé la diſcuſſion aux Princes intéreſſés ; mais comme le paſſé ne ſe pouvoit rappeller, & que ces deux Capitaines avoient chacun un puiſſant parti dans Malte, le Conſeil nomma des Commiſſaires pour informer des prétentions de l'un & de l'autre. Moret ſe plaignoit toujours que, ſe croyant en ſûreté à la vue des galeres de l'Ordre, on lui avoit pris, par trahiſon & par ſurpriſe, celle que

le Prince ſon maître lui avoit confiée, & il en demandoit avec de grandes inſtances la reſtitution. Mais le Fouroux, ſans vouloir reconnoître l'autorité du Conſeil, pour toute défenſe produiſit ſes commiſſions, & dit qu'en exécution des ordres du Pape, il avoit repris une galere qui appartenoit à ce Pontife; que Moret, à la vue de toute l'Italie, lui avoit méchamment enlevée; & que ſi la Religion ne puniſſoit pas ce voleur, le Pape ſauroit bien s'en faire juſtice ſur ceux-mêmes qui, par des conſidérations politiques, & au préjudice de l'obéiſſance qu'ils lui devoient, auroient diſſimulé un pareil brigandage. Claude de la Sangle.

Le Conſeil ayant avéré que la galere en queſtion avoit été enlevée des ports du Pape, fit arrêter Moret qui avoit conduit cette intrigue, & on ſe contenta de laiſſer le Fouroux en la garde du Grand-Prieur; & ce Prince ayant pris ſa parole, s'en chargea volontiers. Le Grand-Maître dépêcha auſſi-tôt un Ambaſſadeur au Pape pour recevoir ſes ordres ſur ce différend, & il écrivit en même-temps au Roi d'Eſpagne & à ſes Miniſtres en Italie pour leur en faire part: le Pape & le Roi de France de concert demanderent hautement qu'on leur envoyât le Fouroux avec ſa priſe, & qu'on leur

Claude de la Sangle.

remît sur-tout le voleur pour le punir suivant les loix de la discipline militaire. On ne put se dispenser d'obéir au Pape ; la galere volée fut remise dans le port de Civita-Vecchia, & les marchandises restituées à ceux auxquels elles appartenoient. Pour le Moret, par considération pour le Roi d'Espagne, après avoir été retenu quelque temps en prison, on facilita son évasion, dont le Conseil voulut bien ne pas s'appercevoir ; & le Duc de Médina Céli, alors Vice-Roi de Sicile, l'envoya prendre sur la côte par un brigantin. Le Conseil fit dresser un procès-verbal de sa fuite, qu'on envoya au Pape, qui, après la restitution de la galere, parut satisfait.

Quoique cette affaire eût été conduite & terminée avec une grande prudence, la division qu'elle excita dans le Couvent, & les reproches mêmes que le Grand-Maître essuya à ce sujet de la part du Conseil, le toucherent si sensiblement, qu'il en tomba malade. Il ne fit depuis ce temps-là que traîner une vie languissante, qui fut terminée par une mort très-chrétienne. Il ne voulut disposer d'aucuns de ses effets, quoiqu'il en eût la permission d'un Chapitre général ; & après avoir employé des sommes considérables à fortifier l'isle de Malte, il laissa

encore plus de ſoixante mille écus dans ſa dépouille. Le Conſeil, édifié d'un ſi noble déſintéreſſement, envoya en France douze mille francs pour contribuer à la dot de la Demoiſelle de Mont-Chanar, ſa niece. On fonda à l'intention du défunt une Meſſe à perpétuité dans la chapelle du château Saint-Ange, & d'une partie de cet argent on fit faire pour l'Egliſe conventuelle des ornements de velours cramoiſi brodés en or, & on y mit les armes de la Sangle, comme un monument de ſa piété & de la gratitude de la Religion. Claude de la Sangle.

Le choix de ſon ſucceſſeur ne cauſa pas beaucoup de difficulté. A la vérité, le Bailli de Lion, neveu du Maréchal de Vallier, quoiqu'abſent, eut d'abord quelques voix : mais un des Electeurs n'eût pas plutôt propoſé le Commandeur DE LA VALETTE, que tous les ſuffrages ſe réunirent en ſa faveur. Ce Seigneur n'étoit point ſorti de Malte depuis qu'il avoit pris l'habit & la croix de l'Ordre ; il avoit rempli ſucceſſivement toutes les charges ; Soldat, Capitaine, Général, ſage politique, plein de fermeté, & auſſi eſtimé parmi ſes confreres, que redoutable aux Infideles. Sous ſon gouvernement la Religion reprit ſon ancienne autorité, qui étoit fort diminuée Jean de la Valette. 21 Août 1557.

Jean de la Valette. dans quelques provinces d'Allemagne, & dans les Etats de la république de Veniſe.

Depuis que les Huſſites avoient ruiné la plupart des commanderies de Bohême, le tréſor commun de l'Ordre n'avoit pu rien tirer de ce royaume & des provinces voiſines. Des guerres continuelles qu'il avoit fallu depuis ſoutenir en Hongrie, & dans les pays héréditaires de la maiſon d'Autriche, avoient ſuccédé aux guerres civiles excitées par les Huſſites, & interrompu le paiement des reſponſions que les Chevaliers de cette nation devoient envoyer, ſoit à Rhodes ou à Malte; & les Prieurs de ces grandes provinces s'étoient mis en poſſeſſion de nommer de leur chef aux commanderies vacantes dans leurs prieurés. Le Grand-Maître, incapable de ſouffrir des abus qui, par la preſcription, pouvoient devenir des titres & des coutumes, en écrivit fortement dans toutes ces provinces : il s'adreſſa même pour les faire ceſſer à l'Empereur & à Ferdinand, Roi des Romains, ſon frere. Ces Princes, qui connoiſſoient le digne uſage que la Religion faiſoit de ſes biens, firent dire aux Prieurs & aux Commandeurs qui avoient des commanderies dans leurs Etats, que leur intention étoit qu'ils donnaſſent une entiere ſa-

tisfaction au Grand-Maître. La langue d'Allemagne assemblée au Chapitre, dépêcha aussi-tôt à Malte Wenceslas de Hesse-Assembourg, Prieur de Bohême ; Sigismond Romer, Commandeur de Mielperg, & Henri de Rietcheneau, Commandeur d'Estugne, qui après avoir prêté, au nom des Chevaliers de leur langue, le serment d'obéissance qu'ils devoient au Grand-Maître, se soumirent à payer les responsions & les taxes que les Chapitres généraux imposerent sur leurs provinces ; & par un acte solemnel ils se désisterent, au nom de tous les Prieurs d'Allemagne, de conférer les commanderies de leurs prieurés, à l'exception d'une seule, à laquelle, suivant l'usage général de tout l'Ordre, ils avoient droit de nommer une seule fois en cinq ans. Jean de la Valette.

Les Commandeurs Vénitiens, à la faveur de la protection qu'ils tiroient du Sénat, & sous prétexte du service qu'ils rendoient à leur patrie contre les Turcs, tâchoient, à l'exemple des Allemands, d'éloigner le paiement de leurs responsions. Comme ces sortes de contributions étoient uniquement employées aux armements contre les Infideles, le Grand-Maître sut si bien leur représenter leur devoir & leurs premieres obligations, & il parla si

Jean de la Valette. haut & avec tant de fermeté, que tout plia ſous ſes ordres, & on vit en peu de temps arriver à Malte leurs reſponſions & celles des Allemands, qui furent depuis acquittées fort exactement.

De ces ſoins qui regardoient les provinces, & pour ainſi dire les dehors du Couvent, le Grand-Maître paſſa à une affaire qui avoit fait beaucoup de bruit à Malte, & même dans toute l'Europe, & dont, ſuivant le ſort des plus grands événements, à force de vieillir, on ne parloit plus. Le Maréchal de Vallier, ce Gouverneur de Tripoli, que le Grand-Maître d'Omedes avoit perſécuté ſi opiniâtrément, vivoit encore; & cet ancien Commandeur, auquel, avant cette malheureuſe affaire, la plupart des Chevaliers deſtinoient la grande-maîtriſe, languiſſoit alors dans une vie obſcure, & conforme à ſes malheurs. A la vérité, le Grand-Maître de la Sangle avoit rompu ſes fers, & lui avoit rendu ſa liberté; mais différentes conſidérations, & des égards qu'il crut devoir conſerver pour la mémoire & les amis d'Omedes, ne lui permirent pas de rétablir le Maréchal dans tous ſes honneurs.

Le Grand-Maître de la Valette plus intrépide, & perſuadé du mérite & de la bonne conduite du Maréchal, ſe fit un

un devoir de lui rendre juſtice ; & après une exacte réviſion de ſon procès, il le déchargea des injuſtes accuſations dont ſes ennemis avoient tâché de le noircir, & il lui conféra en même temps le titre de Grand-Bailli de Lango, comme la preuve & le ſceau de ſon innocence. Il fit plus, & pour le venger, & tout l'Ordre, des inſultes & des mauvais traitements qu'il avoit reçus des Infideles à la priſe de Tripoli, il entra dans le deſſein que lui propoſa Jean de Lacerda, Duc de Médina-Céli, Vice-Roi de Sicile, de tenter la conquête de cette place. Jean de la Valette.

Dragut en étoit alors maître ; ce fameux Corſaire n'ayant pu obtenir du Sultan le titre de Bacha, & la charge de Grand-Amiral de ſon empire, dignité que Barberouſſe avoit poſſédée, lui avoit remis le Sangiacat de ſainte-Maure ; & ſous prétexte de zele pour les intérêts de ſon maître, & de défendre les côtes d'Afrique contre les incurſions des Chevaliers de Malte, il s'étoit borné à la qualité de Gouverneur de Tripoli ; mais dont, par l'éloignement où cette place étoit de la Porte, il s'étoit fait comme un petit état, qu'il gouvernoit avec une autorité preſque abſolue, quoique, pour ſe conſerver la protection du Grand-Seigneur, il affectât une entiere dépendance de ſes ordres.

Jean de la Valette.

Depuis qu'il s'étoit établi dans Tripoli, dont il vouloit faire sa place d'armes & le siege de sa domination, il avoit fait relever & terrasser les murailles de cette place. On y avoit ajouté par son ordre des bastions, & tous les ouvrages que le terrein avoit pu permettre, & que l'art avoit inventés en ce temps-là. Le château n'étoit pas moins fortifié; & malgré la situation qui n'étoit pas avantageuse, par ses soins continuels & par une dépense prodigieuse, il en avoit fait une des plus fortes place de l'Afrique. De grosses tours garnies d'une nombreuse artillerie défendoient l'entrée du port, & ce port servoit de retraite aux vaisseaux de Dragut, & à ceux des Corsaires qui navigeoient sous le pavillon du Grand-Seigneur; c'étoit de-là que partoient tous les vaisseaux des Infideles, qui infestoient les côtes de Sicile, de Naples, & même celles d'Espagne.

Le nouveau Vice-Roi de Sicile, pour signaler son avénement à cette dignité, forma le projet d'assiéger Tripoli; & pour y réussir, il tâcha d'y associer le Grand-Maître: il n'eut pas de peine à le faire entrer dans un dessein qui avoit pour objet de ruiner cette retraite de Pirates. Ils en écrivirent de concert à Philippe II, Roi d'Espagne. Ce Prince n'étoit pas guerrier; mais comme

il s'agiſſoit de la ſûreté de ſes côtes & du repos de ſes ſujets, & qu'il craignoit même que Dragut n'entreprît de ſe rendre maître de la Goulette, il approuva un projet autoriſé de l'avis du Grand-Maître, dont il connoiſſoit la valeur & la capacité, & dont ſes Chevaliers devoient partager les frais & les périls. Jean de la Valette.

Ce Prince envoya des ordres précis au Duc de Seſſe, Gouverneur du Milanois, au Duc d'Alcala qui commandoit dans le royaume de Naples, & à Jean-André Doria, alors Général de ſes galeres, de joindre leurs forces pour les faire paſſer en Sicile, & il en déféra le commandement général au Duc de Médina-Céli, qu'il chargea expreſſément de ſe conduire dans cette entrepriſe par les conſeils du Grand-Maître. Mais ces trois Seigneurs dont nous venons de parler, qui par l'éloignement où ils étoient de la Cour, s'étoient rendus comme arbitres de leur devoir, & jaloux de l'autorité que le Roi leur maître déféroit au Vice-Roi de Sicile, ſous différents prétextes retarderent l'exécution des ordres de Philippe : il fallut que ce Prince envoyât en Italie le Commandeur de Guimeran, ancien Chevalier qui étoit alors à ſa Cour, pour faire marcher & pour conduire ces différentes troupes en Sicile.

Jean de la Valette.

Le Grand-Maître voyant l'année fort avancée, étoit d'avis qu'on remît l'entrepriſe au printemps ſuivant, & il en écrivit ſon ſentiment au Vice-Roi; mais ce Seigneur craignant que le Roi ne changeât de deſſein, ou que, par quelque intrigue de Cour, on ne lui enlevât une commiſſion où il ſe flattoit d'acquérir beaucoup de gloire, ſe preſſa de partir. Après avoir aſſigné le rendez-vous général des vaiſſeaux & des galeres dans l'iſle de Malte, malgré la rigueur de la ſaiſon, il s'y rendit vers le milieu du mois de Décembre. Il y fut reçu avec tous les honneurs qui étoient dus à ſa dignité, & au puiſſant Roi qu'il repréſentoit; les troupes qu'il avoit amenées furent logées commodement. La Valette fit devant ce Général la revue de celles qu'il avoit deſtinées pour cette expédition; elles étoient compoſées de quatre cents Chevaliers & de quinze cents hommes à la ſolde de la Religion, ſans compter les volontaires. Le Chevalier d'Urre de Teſſieres, Grand-Commandeur, & alors Général des galeres, en avoit le principal commandement: le Grand-Maître & le Conſeil, qui avoient une entiere confiance dans ſa valeur & dans ſon expérience, lui avoient même laiſſé le choix de ſon Lieutenant, & de l'Officier qu'il ſubſtitueroit en ſa place,

soit pour commander les troupes de débarquement, s'il jugeoit à propos de tenir toujours la mer, soit pour rester sur les galeres, s'il prenoit le parti de commander lui-même les troupes qui devoient faire le siege. Jean de la Valette.

Le Vice-Roi remercia le Grand-Maître d'un si puissant secours : il fut surtout charmé de voir ce corps de quatre cents Chevaliers prêt à s'embarquer, tous anciens Guerriers, qui avoient vieilli dans le service. Ce Général ne fut pas moins édifié des soins pleins de charité que les autres Chevaliers prirent depuis des Officiers & des Soldats de ce Vice-Roi qui étoient tombés malades ; & pendant deux mois que ces troupes étrangeres resterent dans l'isle, leurs malades furent secourus & servis avec un zele qui, depuis la fondation de l'Ordre, n'y a point dégénéré.

Enfin, les troupes du Milanois & du royaume de Naples étant arrivées à Malte au commencement de Février, on tint plusieurs conseils de guerre sur les opérations de la campagne. Le siege de Tripoli, comme nous venons de le dire, étoit le principal objet de cet armement ; mais le Vice-Roi, informé des nouvelles fortifications qu'on avoit faites à cette place, & sur-tout que Dragut, Capitaine redoutable, s'y étoit

Jean de la Valette. enfermé, & qu'il y avoit fait entrer ce qu'il y avoit de meilleures troupes, avec un amas prodigieux de proviſions de guerre & de bouche, craignoit les périls de cette entrepriſe, & l'incertitude du ſuccès; & plus habile courtiſan que grand Capitaine, il propoſa la conquête de l'isle de Gelves, où il eſpéroit trouver de la gloire ſans péril.

Le Grand-Maître convint qu'à la vérité il ne rencontreroit pas de grandes difficultés à ſe rendre maître de cette petite isle, ouverte de tous côtés, & ſans autres fortereſſes qu'un ſimple château, & de peu de défenſe; mais que ce qui en faiſoit la foibleſſe, & la facilité de la conquête, empêcheroit de s'y maintenir, & feroit naître aux Infideles, quand la flotte ſeroit retirée, le deſſein de la reprendre; d'ailleurs que la campagne étoit peuplée de Maures ou d'Arabes qui, à la faveur des forêts de Palmiers, dreſſeroient des embuſcades, & empêcheroient, dans un lieu ſi aride, d'aller puiſer de l'eau dans quelques puits qui avoient été creuſés dans cette isle; qu'on avoit même à craindre que, pendant qu'on ſeroit attaché à cette entrepriſe, la flotte du Grand-Seigneur, dont on étoit menacé, ne ſurvînt, & ne coulât à fond les galeres; au lieu que s'ils pouvoient ſe rendre maîtres de Tripoli, elles trouveroient un

asyle & un abri dans le port ; & même que les bancs de sable & les basses qui étoient le long des côtes de Tripoli, leur en serviroient contre les grands vaisseaux du Sultan. Jean de la Valette.

Le Vice-Roi, jaloux de l'honneur de son sentiment, ne voulut point se rendre à ces raisons : il soutint toujours qu'il seroit en possession de l'isle avant que le Grand-Seigneur eût pu armer & mettre sa flotte en mer ; & que pour assurer sa conquête, il feroit fortifier le château de quatre bastions, qui le mettroient, & toute l'isle, hors de surprise & d'insulte. Des avis si opposés partagerent ceux qui composoient le Conseil de guerre ; mais comme la plupart des Officiers dépendoient du Vice-Roi, il y en eut peu qui osassent se déclarer contre son sentiment. En vain le Grand-Maître lui représenta qu'en changeant le projet & le plan de la campagne, il alloit directement contre les intentions du Roi son maître, & les instructions dont il étoit chargé, Lacerda demeura obstinément attaché à son sentiment. La Valette, qui prévoyoit tout ce qu'on avoit à craindre de cette entreprise, lui dit qu'il étoit maître de porter les armes du Roi son maître du côté qu'il jugeroit à propos ; mais que s'il abandonnoit le premier projet que le Roi d'Es-

Jean de la Valette.

pagne avoit approuvé, & qui avoit été communiqué au Conſeil de l'Ordre, il ne laiſſeroit ſortir aucun Chevalier des ports de l'isle. Le Vice-Roi, chagrin de trouver tant de fermeté dans le Grand-Maître, & qui ne ſe pouvoit paſſer de ſon ſecours, parut ſe rendre à ſon avis; il reprit en apparence le premier projet : on ne parla plus que du ſiege de Tripoli; mais comme la Valette laiſſoit toujours voir quelque défiance de la ſincérité de ſes intentions, le Vice-Roi, pour l'éblouir, jura ſolemnellement par la vie du Roi ſon Seigneur, & par la tête de Gaſton de Lacerda ſon fils, jeune Seigneur qu'il avoit amené avec lui, que ſans s'écarter il ſe rendroit inceſſamment devant cette place. Cependant ce n'étoit pas ſon deſſein; mais il réſervoit de le faire éclater quand il ſeroit en mer, & ſeul maître des mouvemens & de la route qu'il feroit faire à l'armée qu'il commandoit.

L'embarquement ſe fit le dix de Février; le Grand-Maître ajouta aux troupes de l'Ordre deux cents priſonniers Maltois pour ſervir au ſiege de Tripoli. Les Chevaliers Flotte & de la Roche eurent la conduite de l'artillerie qu'on devoit débarquer, & le Commandeur Garcie de Contreras fut char-

gé, avec plusieurs Chevaliers, du soin de l'hôpital des malades, & des Officiers & des Soldats qui seroient blessés. La flotte chrétienne tint la route de la côte d'Afrique, & arriva aux Séches de Querquénes. L'isle de Gelves avoit toujours eu des Seigneurs particuliers; mais depuis que Dragut, sous l'autorité du Grand-Seigneur, s'étoit établi dans Tripoli, il avoit rendu ces petits souverains tributaires de la Porte. Ce Corsaire n'eut pas plutôt appris que le Vice-Roi étoit avec sa flotte à la hauteur de cette isle, qu'il s'y rendit avec deux galeres, qui entrerent dans le canal de Cantara, dont nous avons parlé dans l'onzieme Livre de cet Ouvrage. Le Général chrétien ayant découvert ces deux galeres, en détacha un plus grand nombre pour s'en emparer; mais l'Officier qui commandoit les galeres chrétiennes, ayant apperçu deux vaisseaux marchands qui venoient d'Alexandrie, l'avidité du butin lui fit négliger la poursuite des deux galeres de Dragut: il fut droit aux vaisseaux marchands, & s'en rendit maître. Pendant qu'il étoit attaché au pillage, Dragut, avec ses deux galeres, sortit du canal. Il en envoya une, commandée par le Corsaire Uluchiali, pour donner avis à la Porte qu'une puissante flotte, composée des

Jean de la Valette.

de la Valette. différentes eſcadres du Roi d'Eſpagne ; & des Chevaliers de Malte, ravageoit les côtes d'Afrique, & menaçoit Tripoli d'un ſiege. Par le même courier il demandoit un prompt ſecours : en l'attendant, & après avoir laiſſé ſes ordres dans l'isle de Gelves pour ſa défenſe, il retourna avec la même diligence qu'il étoit venu, ſe renfermer dans Tripoli. Soliman n'eut pas plutôt reçu ces nouvelles, qu'il envoya des ordres très-preſſants dans tous les ports de l'Archipel pour armer inceſſamment autant de vaiſſeaux & de galeres qu'on en pourroit mettre en mer : Cara Muſtapha, ſon Grand-Amiral, & qui devoit commander la flotte, prit le même ſoin dans le port de Conſtantinople.

Cependant le Vice-Roi fut obligé en différentes fois de débarquer pour faire de l'eau. Les Gelvains, quoique ennemis ſecrets des Turcs, dont ils ſouffroient impatiemment la domination, mais irrités du pillage des deux vaiſſeaux marchands qui leur appartenoient, s'oppoſerent à ces deſcentes ; & chargerent les Chrétiens. Alvare de Sande, un des principaux Chefs de l'armée, fut bleſſé dans ces eſcarmouches ; & les Chrétiens, après avoir perdu près de deux cents hommes, & cinq Capitaines d'infanterie, furent obligés de ſe

rembarquer. La flotte remit à la voile, tint la route de Tripoli, & s'arrêta aux Séches de Palo, ainſi appellées à cauſe de différents courants qui laiſſent quelquefois cet endroit de la mer à ſec. Le Vice-Roi, en attendant une partie de ſes troupes qui n'avoient pu partir de Malte avec le corps de l'armée, s'arrêta proche de ces courants, & il débarqua ſur la côte voiſine quelques compagnies, qui creuſerent des puits en différents endroits. L'eau en parut claire & douce; on en tranſporta une grande quantité ſur la flotte; l'Officier comme le Soldat en but avec avidité. Mais l'expérience la fit trouver d'un dangereux uſage; la plupart de ceux qui en burent tomberent malades: il en mourut même un grand nombre, & parmi eux, pluſieurs Chevaliers des premiers de l'Ordre. La flotte chrétienne eut en même temps à eſſuyer une violente tempête; & la capitane de Sicile ayant heurté contre le gallion de Malte, ſe briſa, & coula bas. Ces accidents ſi ordinaires en mer, ne furent que les préludes d'une perte plus déplorable. Jean de la Valette.

Après que le calme fut revenu, le Vice-Roi propoſa dans le Conſeil de quitter cet endroit. Le Commandeur de Treſſieres, ſuivant ſes inſtructions, lui propoſa d'aller d'abord à Langir, lieu

Jean de la Valette.

ſain, & d'une bonne tenure : que de-là on ſe rendroit aiſément à Tripoli ; que par la priſe de cette place, & ſurtout du port, on mettroit en ſûreté la flotte contre les tempêtes, & même contre l'armée qu'on diſoit qui venoit de Conſtantinople ; d'ailleurs, que les Maures & les habitants du pays, voyant les Chrétiens maîtres de cette place, ſe déclareroient avec plus de confiance contre les Turcs : & qu'après la conquête de Tripoli, celle de Gelves ne coûteroit que d'en faire le voyage.

Mais le Vice-Roi, qui n'aimoit pas les entrepriſes difficiles, ſous prétexte que les vents étoient contraires, rejetta cette propoſition. Les Officiers qui compoſoient le Conſeil, & qui dépendoient de lui, n'oſerent être d'un avis différent. On revint à Gelves le ſept Mars, d'où le Général des galeres de l'Ordre dépêcha une frégate au Grand-Maître, pour lui donner avis de ce qui ſe paſſoit ; il lui marquoit par ſa lettre que le Vice-Roi n'avoit pas eu le courage d'aller juſqu'à Tripoli.

Des Chrétiens débarquerent dans cette isle ſans obſtacle, & ſans qu'il parût aucun Maure qui leur en diſputât l'entrée. Ils avancerent dans les terres près d'un endroit où il y avoit des puits d'eau douce, mais ils les trouverent comblés. Après qu'on les eût dé-

bouchés avec beaucoup de peine, l'eau en parut très-amere par la quantité de feuilles d'aloës que les Gelvains y avoient jettées. Pendant que l'armée chrétienne campoit en cet endroit, il y vint des députés, ou pour mieux dire, des espions du Cheque ou Seigneur de l'isle, qui, sous prétexte de se plaindre de la guerre qu'on lui faisoit sans aucun sujet, & sans la lui avoir déclarée, demandoit une entrevue avec le Vice-Roi. Ils proposerent de sa part que l'armée sortît de l'isle, & que la conférence se pût faire à la Rochette, où ils dirent que les Chrétiens trouveroient de bonnes eaux en abondance. Le Vice-Roi, sans accepter ni rejetter tout-à-fait cette proposition, leur dit qu'il confére roit volontiers avec leur maître; mais que ce ne pouvoit être qu'au pied du château, où il alloit s'acheminer incessamment. Ces députés, après avoir reconnu ses forces, en firent le rapport au Cheque, qui, ne se trouvant pas en état de tenir dans une si mauvaise place contre des troupes nombreuses & aguerries, étoit disposé à capituler. Mais ses principaux Officiers, & la jeunesse sur-tout, demanderent le combat avec de grands cris; & soit que ce Seigneur fût bien aise avant que de traiter de tenter le sort des armes, ou peut-être que n'étant pas

Jean de la Valette.

Jean de la Valette. tout-à-fait maître des habitants, il ne fût pas fâché qu'un peu de disgrace les rendît plus dociles, il leur permit ce qu'il ne pouvoit empêcher ; ces Barbares pleins de fureur, & avec plus d'impétuosité que d'ordre, croyant surprendre les Chrétiens, s'acheminerent vers le camp.

Le Vice-Roi avoit été averti par deux esclaves chrétiens qui s'étoient échappés, qu'il seroit attaqué le lendemain. Il ne jugea pas à propos d'attendre les ennemis ; & après avoir reglé le rang & la marche de ses troupes, il s'avança au-devant d'eux. Les Chevaliers de Malte, avec deux compagnies d'Allemands, étoient à l'avant-garde : il y avoit dans le corps de bataille trois mille Italiens & Siciliens, & l'arriere-garde étoit composée de trois mille Espagnols. Telle étoit l'ordonnance de cette petite armée, lorsque les Gelvains, au nombre d'environ deux mille, sortant de derriere une colline qui les couvroit, & poussant à leur ordinaire des cris horribles, se jetterent l'épée à la main sur l'avant-garde. Mais comme ils n'avoient ni cavaliers, ni arquebusiers, les Chevaliers, avec le feu seul de la mousqueterie, en tuerent un grand nombre, & eurent bientôt dispersé & mis en fuite cette multitude de payſans. Le Cheque,

pour prévenir ſa perte & le ravage de l'isle, traita avec le Vice-Roi, lui livra les clefs du château, reconnut le Roi d'Eſpagne pour ſon Souverain, & s'engagea de lui payer tribut. Lacerda, charmé de cette conquête, ſe laiſſa aller à des tranſports extraordinaires de joie; il ſe vantoit d'être le premier Capitaine de ſa nation, qui depuis l'avénement du Roi ſon maître à la Couronne d'Eſpagne, en eût étendu la domination; & pour conſerver ce monument de ſa valeur, il entreprit d'y conſtruire un fort, dans la vue de tenir en bride l'humeur mutine & inconſtante des Maures. Suivant le plan qu'il en fit dreſſer, cette fortereſſe devoit être compoſée de quatre baſtions: André de Goezage ſe chargea de la conſtruction de celui qui regardoit l'Orient, les Chevaliers de Malte entreprirent celui qui étoit oppoſé, & qui ſe trouvoit à l'Occident. Le Vice-Roi fit travailler ſes troupes de Sicile à celui qui regardoit le Midi, & Jean-André Doria, Général des Galeres, employa ſa chiourme à travailler au dernier, qui fut placé entre celui des Chevaliers de Malte & celui du Vice-Roi. L'endroit qui s'étend de l'Occident au Septentrion, étoit défendu par la mer, & une épaiſſe muraille bien terraſſée devoit enfermer la côte qui va du Septentrion à l'Orient. Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

Les Chevaliers, qui avoient amené à leur ſuite deux cents pionniers, avancerent conſidérablement leur ouvrage ; mais dans les autres endroits le travail alloit lentement par l'avidité du ſoldat qui, au lieu de charier de la terre & des matériaux, ſe déroboit à un ouvrage pénible, pour tranſporter ſecrétement dans les vaiſſeaux de la laine & de l'huile, dont il trouvoit une grande abondance dans cette isle. D'ailleurs les maladies ſe renouvellerent ſur la flotte & dans l'armée de terre par les chaleurs exceſſives du pays, par l'intempérie de l'air, l'amertume des eaux, & ſur-tout pour la nourriture de la chair des moutons à longue queue, qui ſe trouva mal ſaine. Jean-André Doria en tomba malade ; Quirino Spinoſa en mourut, & outre pluſieurs Chevaliers qui eurent le même ſort, un ſi grand nombre fut affligé de différentes maladies, que le Commandeur de Teſſieres, Général des galeres de la Religion, fut obligé d'en donner avis au Grand-Maître, & de lui demander ſes ordres.

La Valette fut ſenſiblement touché de ces nouvelles ; & comme par une longue expérience il connoiſſoit le pays & les mers qui l'environnent, il prévit avec douleur que ſi le Vice-Roi reſtoit plus long-temps dans cette ville, il pour-

roit être ſurpris par la flotte des Turcs. Il manda à Teſſieres qu'il ne pouvoit approuver la conſtruction d'un fort dans un endroit ſtérile, éloigné de tout ſecours, ſans eaux, & ſur-tout ſans port où les vaiſſeaux puſſent aborder. Il dépêcha en même temps un Chevalier au Roi d'Eſpagne, pour lui donner avis du péril où, par un trop long ſéjour dans l'isle, le Vice-Roi expoſoit ſon armée. Il fit ſavoir la même choſe à Lacerda, & par le même courier qu'il envoya en Afrique, il ordonna au Commandeur de Teſſieres, ſi le Vice-Roi s'obſtinoit, pour continuer ſon ouvrage, à reſter dans un lieu ſi dangereux, de demander ſon congé, & de revenir inceſſamment à Malte, où ſon ſecours ſeroit plus utile en cas que les Turcs, pour faire diverſion, attaquaſſent les isles de la Religion. Peu de jours après il envoya un ſecond courier pour donner avis qu'il venoit d'être averti que le Grand-Seigneur avoit fait partir quarante galeres pour venir au ſecours de Tripoli, que ce Prince croyoit aſſiégé; que vingt vaiſſeaux corſaires devoient ſe joindre à cette flotte, qui étoit attendue ſur les côtes d'Afrique par vingt-deux autres, commandées par Dragut, & que cette flotte chargée de troupes fraîches, & ſupérieure à celle des Chrétiens, dont

Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

la plupart des ſoldats étoient languiſſants, n'auroit pas de peine à en triompher.

Le Commandeur de Teſſieres & Jean-André Doria ſollicitoient vivement le Vice-Roi d'abandonner pour un temps ſon entrepriſe du nouveau fort; l'un & l'autre lui conſeilloient d'embarquer toutes ſes troupes, d'aller au-devant de la flotte de Conſtantinople juſques dans l'Archipel, & de la combattre avant ſa jonction avec les galeres des Corſaires. Ils lui repréſentoient qu'après avoir écarté les vaiſſeaux du Grand-Seigneur, ils pourroient revenir en Afrique former le ſiege de Tripoli, dont la conquête aſſureroit celle de l'isle de Gelves. Mais le Vice-Roi étoit ſi préoccupé par la paſſion qu'il avoit d'achever ſon ouvrage, & de laiſſer en Afrique une fortereſſe qui portât ſon nom, qu'il n'écoutoit les avis qu'on lui donnoit que comme excités par une ſecrete jalouſie de ſa gloire: rien ne put vaincre ſon opiniâtreté. Le Commandeur de Teſſieres prévoyant ſa perte infaillible, & la plupart des Chevaliers, des ſoldats & des matelots étant mourants, lui demanda ſon congé, & partit. Il perdit dans la traverſe encore neuf Chevaliers qui moururent de maladie; & peu de jours après ſon arrivée il en mourut lui-mê-

me avec la plupart de ſes ſoldats, des eſclaves & des forçats; en ſorte que ces galeres ne furent de long-temps en état de retourner en mer. Jean de la Valette.

Pour les remplacer, le Grand-Maître, toujours inquiet du ſalut de la flotte chrétienne, renvoya en Afrique trois autres galeres armées de nouveaux ſoldats, & d'une nouvelle chiourme. Le Chevalier de Maldonat devoit les commander en mer, & le Commandeur de Guimeran avoit ordre de ſe mettre à la tête des troupes du débarquement. Ce petit ſecours arriva à Gelves, le vingt-ſept d'Avril, dans le même temps que le Lieutenant du Vice-Roi de Naples, qui craignoit une deſcente des Turcs dans ce royaume, avoit envoyé en Afrique deux brigantins pour en ramener les vieux ſoldats Eſpagnols qu'il croyoit néceſſaires pour la défenſe du pays. Le dix de Mai, il arriva de Malte un nouveau brigantin, dans lequel étoit le Chevalier Hugues de Coponces, que le Grand-Maître envoyoit à Doria, pour lui donner avis qu'enfin l'armée navale des Turcs, compoſée de quatre-vingt-cinq galeres, avoit paru ſur les côtes du Goze le ſept de Mai. Doria, qui étoit malade, envoya ces lettres au Vice-Roi, & il lui manda que s'il ne faiſoit rembarquer promptement ſes troupes pendant la

Jean de la Valette.

nuit, & avant que le jour parût, il ne devoit pas s'attendre d'échapper à la puiſſance formidable des Turcs. Mais rien ne pouvoit diſſiper l'aveuglement du Vice-Roi ; & quoiqu'il ne pût plus douter de l'arrivée de la flotte Ottomane, il ſe flatta que le Commandant iroit d'abord à Tripoli, pour conférer avec Dragut, & que dans l'intervalle il auroit tout le temps néceſſaire pour rembarquer ſes troupes & ſon artillerie. Un funeſte ſuccès fut la ſuite malheureuſe de ſon entêtement : la flotte ennemie parut à la pointe du jour ; Cara Muſtapha en avoit la conduite, & le Bacha Piali, favori du Grand-Seigneur, avoit le ſouverain commandement des troupes de débarquement. Doria voyant cette flotte s'avancer en bonne ordonnance, s'écria : *Enfin l'opiniâtreté d'un ſeul homme nous a tous perdus ; mais au moins nous ne ſerons pas vaincus ſans avoir prévu notre défaite.*

A la vue de l'armée des Turcs, la conſternation & le déſordre ſe mirent dans la flotte chrétienne. Par les maladies, les galeres étoient ſans un nombre ſuffiſant de forçats & de ſoldats ; chacun dans ce déſordre & cette confuſion, ne prenoit l'ordre que de ſa peur, & ſans rendre de combat, chaque Capitaine ne cherchoit qu'à échapper à la furie de l'artillerie des ennemis. Les

Turcs prirent vingt galeres & quatorze gros navires, avec leur équipage, & tous ceux qui les montoient, & leurs barques, armées de soldats, s'emparerent sans résistance de plusieurs galeres chrétiennes, qui, faute d'eau, se trouverent alors arrêtées dans ces bancs de sables qu'on appelloit les *Seches*, ou les *Basses*. Le Commandeur de Maldonat voyant toute la flotte en déroute & dispersée, & ses trois galeres poursuivies par celles des ennemis, ne perdit ni le courage ni le jugement; & comme il n'étoit pas moins habile Pilote que Capitaine plein de valeur, à force de faire de fausses routes, & comme s'il eût voulu échouer à terre, il gagna le Cap de Sphax; delà prenant à droite, il se jetta en pleine mer, d'où il se rendit heureusement à Malte. Jean de la Valette.

Ces Turcs ne voyant plus d'ennemis qui pussent leur disputer la victoire, la célébrerent par une décharge de leur artillerie, & par toutes les marques d'une réjouissance publique: le lendemain ils résolurent de débarquer leurs troupes pour s'emparer de l'isle, & faire esclaves tout ce qui y restoit de Chrétiens. Pendant que tout retentissoit de cris de joie sur leur flotte, le Vice-Roi désespéré de sa défaite, confus & honteux de n'avoir pas suivi les conseils de Doria, ne laissa pas d'y avoir encore

Jean de la Valette.

recours. Il le vint trouver dans ſon lit, où il étoit malade, & en approchant : *Doria*, lui dit-il, *qui avez eu ſeul de la ſageſſe & du bon ſens en cette occaſion, que me conſeillez-vous de faire?* *Seigneur*, lui répondit Doria, *comme vous commandez les troupes de terre, c'eſt à vous à prendre le parti qui vous paroîtra le plus avantageux. A l'égard de notre malheureuſe flotte, j'ai réſolu de me faire porter cette nuit ſur un léger brigantin : je tâcherai, à la faveur des ténebres, de percer au travers de cette forêt de vaiſſeaux dont nous ſommes environnés ; & ſi je puis m'échapper, je courrai la mer pour rallier les triſtes débris de notre défaite, & gagner enſuite le port de Meſſine, où j'attendrai les ordres de la Cour.*

Le Vice-Roi lui dit qu'il vouloit le ſuivre, & qu'il s'abandonnoit à ſa conduite : & quoiqu'il lui reſtât encore dans l'isle & dans le fort près de cinq mille hommes, il aima mieux s'enfuir, & ſurvivre à ſa défaite, que de s'enſevelir généreuſement ſous les ruines de cette forteresſe. Il en laiſſa le commandement à Alvare de Sande, Capitaine fameux, qui avoit acquis beaucoup de gloire dans les guerres du Piémont. Il s'embarqua enſuite avec pluſieurs Officiers Généraux ; & par l'habileté & l'adreſſe de Doria, il ſe démêla des vaiſſeaux Turcs, gagna

l'isle de Malte, & de-là se rendit en Sicile, où il alla cacher sa disgrace & ses malheurs. Jean de la Valette.

Ceux des Chretiens qui étoient restés dans l'isle, ne finirent pas par la déroute de la flotte. Les Turcs ayant débarqué leurs troupes & leur artillerie, assiegerent le fort, & le battoient avec dix-huit canons. Ce n'étoient pas les seuls ennemis auxquels de Sande eût à resister : pendant trois mois de temps qu'il soutint ce siege avec un courage invincible, il eut à combattre non-seulement contre des hommes, mais encore contre la faim, la soif, & pour ainsi dire, contre les éléments. L'eau manquoit dans les citernes, & il n'y avoit pas même de bois dans la forteresse pour cuire les aliments. La plupart des soldats, plutôt que de mourir de soif, désertoient par bandes, alloient se rendre à l'ennemi. De Sande voyant son canon démonté, les ouvrages de la place ruinés par celui des Turcs, se voyant sans eau, sans bois, & voyant le reste de ses soldats malades, exténués & languissants, résolut de s'ouvrir un passage par une vigoureuse sortie, & de mourir honorablement l'épée à la main. Après avoir représenté à ses soldats que leur salut dépendoit de leur courage, il se mit à leur tête, & sortit dans une heure où il croyoit

Jean de la Valette.

surprendre les Infideles ; mais les Turcs avertis par des transfuges, l'attendoient en armes. A peine fut-il ſorti, qu'il ſe vit environné & accablé par différents corps de troupes qui tomberent ſur lui. Il n'eut pas même la conſolation de mourir les armes à la main : il fut pris & mis à la chaîne par ces Barbares avec ce qui lui reſtoit d'Officiers & de ſoldats. Le Bacha entre enſuite dans la place, dont il fit raſer les fortifications, de peur qu'après ſon départ, les Chrétiens n'y rentraſſent ; & ce Général reprit le chemin de Conſtantinople, couvert de gloire, & traînant à ſa ſuite les galeres chrétiennes, avec un nombre infini de priſonniers. Près de quatorze milles hommes périrent dans cette malheureuſe expédition, ſoit par le fer ennemi, ſoit par les maladies, ou dans l'eſclavage. L'Eſpagne ſeule y perdit vingt-huit galeres & quatorze vaiſſeaux de charge, ſans compter celles du Pape, & deux qui appartenoient à Côme, Duc de Florence. Pierre Machiavel qui les commandoit, en ſauva d'abord deux autres ; mais peu de temps après, treize galeres d'Alger les ayant rencontrées près de l'iſle de Giglio, elles furent contraintes d'échouer contre des écueils qui ſe trouvent le long des côtes de l'iſle de Corſe. Les Officiers

ciers & les ſoldats ſe ſauverent à terre, après avoir abandonné le corps des galeres, & la chiourme compoſée de mahométans, que ces Infideles mirent en liberté. Jean de la Valette.

Ce fut à peu près en ce temps-là que Côme, Duc de Florence, voulant ſe précautionner à l'avenir contre les incurſions, forma un corps de marine; & pour en attacher les Officiers à ſa fortune, il en fit un Ordre de Chevaliers qui furent depuis les éleves des Chevaliers de Malte. Ce nouvel Ordre fut inſtitué ſous l'invocation de Saint Etienne, Pape, dont on célebroit la fête le deuxieme d'Août, jour heureux pour ce Prince, & auquel peu auparavant ſes Généraux avoient gagné contre les bannis de Florence la bataille de Morciano. Côme établit à Piſe la maiſon chef-d'Ordre; il y attacha de grands revenus; lui-même en dreſſa les Loix & les Statuts: & pour ne pas laiſſer ce corps de Nobleſſe ſous une autre autorité que la ſienne, il s'en fit le Chef & le Grand-Maître; & les Princes ſes enfants en furent les premiers Chevaliers. Il en avoit trois; François, qu'il deſtinoit pour ſon ſucceſſeur, & qu'il envoya depuis à la Cour d'Eſpagne; Jean, qui, quoique à peine âgé de ſeize ans, étoit déjà revêtu de la pourpre Romaine; Garcie, le dernier

Jean de la Valette.

des trois, étoit un Prince d'une humeur féroce. Ces deux derniers, par une jalousie & une émulation réciproque, dès leur plus tendre enfance avoient conçu l'un contre l'autre une haine dont on n'avoit jamais pu les faire revenir, & qui éclata en ce temps-là d'une maniere funeste. Pendant que Côme, suivi de toute sa famille, pour donner une forme constante à son Ordre militaire, visitoit les ports & les places maritimes de ses états, ces deux jeunes Princes, dans une partie de chasse qu'ils firent dans les bois proche de Grosseto, s'étant querellés, de concert s'éloignerent de la suite des chasseurs, s'enfoncerent dans le bois, se battirent, & Garcie tua d'un coup de poignard le Cardinal. Il rejoignit ensuite la chasse sans faire paroître le moindre trouble; & comme s'il se fût seulement égaré, il demanda ce qu'étoit devenu son frere. Mais comme ce jeune Prince ne paroissoit point, & que la nuit approchoit, ses Officiers se partagerent pour le chercher. Celui qui étoit chargé particuliérement de sa conduite, après avoir couru tout le bois, le trouva enfin étendu par terre, mort & noyé dans son sang. Il courut aussitôt porter une si triste nouvelle à Côme. Ce Prince soupçonna sans peine la main d'où un si cruel coup étoit parti,

& quoique pénétré de la plus vive douleur, il eut assez de force pour la dissimuler : il ordonna même à cet Officier de tenir la chose secrete : & qu'à la faveur des ténebres, il lui apportât dans son cabinet le corps de son fils enveloppé dans un tapis, sans qu'il pût être apperçu. Jean de la Valette.

On ne lui eut pas plutôt obéi, qu'il fit appeller Garcie ; & après s'être enfermé avec lui, il lui demanda ce qu'étoit devenu son frere. Ce jeune Prince, avec une assurance qui n'étoit pas de son âge, lui répondit froidement qu'il l'avoit perdu de vue à la chasse, & dans la poursuite du cerf. Côme lui commanda alors de lever le tapis qui couvroit le corps du Cardinal, dont les plaies jettoient encore du sang. A ce spectacle le Duc ne pouvant plus retenir sa douleur & sa colere : *Malheureux*, lui dit-il, *voilà le sang de ton frere qui crie vengeance au Ciel contre toi : faut-il que j'aie au monde un parricide, qui par la perte de son frere s'est fait un chemin pour assassiner son pere même ?* Garcie intimidé, se jetta à ses pieds, confessa son crime ; & pour en diminuer l'horreur, il allégua que son frere l'avoit attaqué le premier, & qu'il n'avoit pu sauver sa vie que par sa mort. Mais Côme rejettant de si foibles excuses, & le regardant avec des yeux

Jean de la Valette.

pleins de fureur : *Il faut*, lui dit-il, *que je venge moi-même la mort de l'innocent par la perte du coupable, & que tu rendes la vie à celui de qui tu la tiens.* En disant ces paroles, il lui arracha le poignard dont il avoit tué son frere, & le lui enfonça dans le sein. On les enterra ensuite l'un & l'autre secrétement. Pour cacher un si grand malheur, on publia qu'ils étoient morts dans une maison de campagne d'une maladie contagieuse, dont la Toscane étoit alors infectée. On leur fit depuis de magnifiques funérailles dans la principale Eglise de Florence, auxquelles on ajouta leur Oraison funebre. Dans ce discours, l'Orateur, par ordre de Côme, affecta exprès, pour diminuer le soupçon de ce meurtre, de s'étendre principalement sur les louanges de Garcie. C'est ainsi que Monsieur de Thou rapporte un événement si tragique, dans le trente-deuxieme Livre de son Histoire, quoiqu'on prétende que ce fait ne se trouve point dans sa premiere édition, & qu'il a été inséré depuis par les Editeurs des éditions postérieures. Eléonore de Tolede, mere de ces deux jeunes Princes, & à laquelle on ne put cacher les circonstances de leur perte, en mourut de douleur. Côme, sans se laisser abattre par tant de disgraces, cherchoit sa consolation dans

les ſoins qu'il prenoit du gouvernement. Sa principale occupation étoit alors de faire fleurir ſon nouvel Ordre. Ce Prince habile, & grand politique, pour attacher par cette marque de diſtinction les principales familles de Florence aux intérêts de ſa maiſon, avec permiſſion du Pape Pie IV, diſpenſa les nouveaux Chevaliers des Loix du célibat qui s'obſervoit dans l'Ordre de Malte, & il étendit cette grace juſqu'à ceux qui avoient été mariés deux fois. Il y ajouta le privilege, au défaut d'enfants légitimes, de pouvoir teſter de leurs biens en faveur de leurs bâtards, à condition en ce cas d'en laiſſer à leur Ordre la quatrieme partie. Son intérêt ne lui permit point de ſe conformer ſur tous ces articles à la rigueur & à la ſévérité des Statuts qui s'obſervoient par les Chevaliers de Malte; & il ſe contenta d'exhorter ceux de ſaint Etienne à les imiter, au moins dans la valeur & dans le zele qu'ils faiſoient paroître depuis tant de ſiecles contre les Turcs & les Infideles. Jean de la Valette.

Ce fut dans cette vue, & pour les former dans la diſcipline militaire, qu'il ordonna aux Commandeurs de ſes galeres, quand ils rencontreroient celles de Malte, de s'y joindre, de voguer enſemble, & d'attaquer de concert tous les Corſaires qu'ils rencontre-

Jean de la Valette.

roient. En exécution de ces ordres, Baccio Martelli, Chevalier de ſaint Etienne, & qui commandoit quatre galeres de Florence, ayant trouvé à la hauteur du Cap Lupo Vincent de Gonzague, Prieur de Barlette, Général des galeres de la Religion, & qui en avoit ſept ſous ſes ordres, le ſalua le premier, l'aborda enſuite, lui demanda & obtint la permiſſion de le ſuivre : dans leur courſe il prit toujours l'ordre du Prieur, qu'il donnoit enſuite à ſes Officiers ſubalternes. Le Général avec ſes quatres galeres ſe trouvant commander à onze bien armées, courut toutes les mers du Levant, ſauva pluſieurs vaiſſeaux chrétiens pourſuivis par les Infideles, prit pluſieurs Corſaires, & à la fin de la campagne il ſe ſépara des Florentins à la hauteur de Corfou. Il entra enſuite dans le port de Malte, où, ſuivant l'eſprit de l'Ordre, il reçut plus de témoignage de congratulation pour les vaiſſeaux chrétiens qu'il avoit défendus & ſauvés, que pour ceux qu'il avoit pris ſur les Infideles.

C'étoit dans cette vue que les galeres de la Religion étoient preſque toujours en mer. Le Grand-Maître en fit même conſtruire deux nouvelles à ſes dépens : les plus riches Commandeurs, à ſon exemple, faiſoient tous les jours, & ſuivant leurs forces, différents ar-

ments ; jamais l'Ordre n'avoit été si puissant sur mer ; &, ce qui le rendoit sur-tout redoutable aux Infideles, c'est que ces différentes escadres étoient commandées par des Chevaliers qui avoient vieilli dans le service, & dont la plupart auroient été capables de commander des flottes entieres : tels étoient alors le Commandeur Gozon de Mélac, Général des galeres de la Religion ; le Commandeur de Guimeran, que le Roi d'Espagne avoit demandé au Grand-Maître pour commander celles de Sicile, les Commandeurs de Giou & d'Elbeines, & les Chevaliers de Thiange & de la Motte, tous excellents hommes de mer, & célebres par leur valeur & leur expérience. Mais parmi ces Capitaines, aucun n'avoit fait tant de prises & si considérables que le Commandeur de Romégas, Chevalier qui, depuis sa jeunesse, avoit fait la course. Personne ne connoissoit aussi-bien que lui les côtes, les ports & jusqu'aux moindres cales qui se trouvent le long de la mer Méditerranée ; d'ailleurs brave, intrépide, qui n'avoit jamais connu de péril, & qui ne souffroit dans son bord que des Officiers & des soldats d'une valeur déterminée. La vie qu'il passoit presque entiere à la mer, lui avoit donné un air farouche : on l'accusoit même de traiter cruellement ses pri-

Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

ſonniers; mais il prétendoit qu'il ne tenoit cette conduite à leur égard que par repréſailles, & pour réduire les Corſaires à en agir avec plus d'humanité envers les eſclaves Chrétiens. On ne laiſſoit pas de ſoupçonner que dans ces repréſailles il ne ſe faiſoit pas beaucoup de violence, & que ſon humeur naturellement dure & violente y avoit peut-être autant de part que la politique.

Ce fut en ce temps-là qu'il rencontra le long des côtes de Sicile une groſſe galiote commandée par un fameux Corſaire appellé Yſuf Concini, renégat Calabrois, & le tyran, ou plutôt le bourreau des eſclaves Chrétiens. Il en avoit dans ſa chiourme & ſur ſon vaiſſeau deux cents, & deux cents cinquante ſoldats. La partie étant aſſez égale, le Corſaire n'évita point le combat; les deux galeres s'approcherent, & après avoir eſſuyé le feu l'une de l'autre, on en vint aux coups de main. Le combat ſe maintint long-temps avec un avantage égal, & ſans qu'on pût diſcerner quel en ſeroit le ſuccès. Romégas, irrité d'une ſi longue réſiſtance, ſe mit à la tête de ſes plus braves Officiers, ſe jetta dans la galiote l'épée à la main, & franchit la rambade. Le Corſaire le reçut avec le même courage, & tua deux Chevaliers de ſa main; mais

étant tombé sur un banc de sa chiourme d'un coup que lui porta Romégas, ses esclaves, pour se venger des mauvais traitements qu'ils en avoient reçus, ne virent pas plutôt les Maltois maîtres du vaisseau, que, sans qu'il s'y opposât, ils firent passer le Corsaire de main en main. Chacun lui donnoit un coup; plusieurs même, pour assouvir leur vengeance, le déchiroient avec les dents : il n'y en avoit point qui ne voulût en avoir quelque membre; & avant qu'il fût parvenu au dernier banc, à peine en resta-t-il la moindre partie. Jean de la Valette.

Un renégat de Mélasso en Sicile, ne fut pas mieux traité. Sous sa conduite, des Corsaires avoient surpris cette petite place, l'avoient pillée, enlevé plusieurs habitants de différent sexe : pour ajouter la lubricité au brigandage, un infame Marabout avoit violé de jeunes filles chrétiennes. Les galeres de Malte, jointes à celles de Sicile, en ayant été averties, poursuivirent les Pirates : mais elles ne les purent joindre. Après cette expédition elles s'étoient séparées. Les galeres de Malte, plus légeres que celles de Sicile, & dont la chiourme étoit plus fraîche, joignirent la principale galere des Corsaires, qui portoit le butin & les esclaves qu'ils avoient faits. Comme la résistance d'une seule galere contre toute une escadre n'auroit

Jean de la Valette.

servi peut-être qu'à la faire couler à fond, les Infideles ſe rendirent. Le Prieur de Barlette, qui commandoit dans cette occaſion, délivra la chiourme, qui étoit compoſée de Chrétiens, mit en leur place quatre-vingt Turcs, & ramena heureuſement à Mélaſſo les hommes & les femmes qui en avoient été enlevés. Le peuple, après lui avoir témoigné ſa reconnoiſſance à ſa maniere, & par des acclamations & des cris tumultueux de joie, lui demanda ce renégat leur compatriote, qui avoit conduit les Corſaires, & l'inſolent Marabout qui avoit traité ſi indignement leurs filles. Le Prieur ne leur eut pas plutôt abandonné ces deux ſcélérats, que la populace en furie s'en fit juſtice par ſes mains, les déchira, & les mit en pieces.

Romégas, qui en ce temps-là étoit à la mer, traita plus favorablement un gallion qu'il rencontra proche de l'isle de Scarpento, & entre celles de Candie & de Rhodes. Ce gallion venoit de Satalie, & il étoit commandé par le Rais Ugly, Capitaine qui ne manquoit pas de valeur, & qui avoit même ſur ſon bord grand nombre de braves ſoldats, & accoutumés au feu. Romégas n'avoit alors que deux galeres qui appartenoient au Grand-Maître, & dont le Chevalier de la Motte commandoit

la moindre. Ce Chevalier, dont la galere étoit plus légere, commença le combat : Romégas étant ſurvenu, s'approcha du gallion : après l'avoir examiné & vu ſon tillac couvert de mouſquetaires, & l'artillerie bien ſervie, il jugea ſans peine que deux galeres comme celles qu'il commandoit, s'il ne changeoit l'ordre de ſon attaque, n'emporteroient pas ce ſuperbe vaiſſeau, qui par ſa hauteur, & en comparaiſon des galeres, paroiſſoit un château flottant. Mais comme les Chevaliers ne comptoient jamais le nombre & les forces de leurs ennemis, & que de ſon caractere ſur-tout il auroit mieux aimé périr que d'abandonner ſon entrepriſe, il prit le parti de battre de loin cette groſſe caraque. Heureuſement un calme étant ſurvenu, qui l'arrêta, les deux galeres, à la faveur des rames, s'en approchoient, faiſoient leur décharge & s'éloignoient, & après avoir rechargé revenoient enſuite avec la même légéreté. Romégas, profitant de la bonace, continua cette manœuvre ſi long-temps que le gallion, après avoir perdu beaucoup de monde par les coups de courſier, fut obligé de ſe rendre. Les Chevaliers entrerent dedans, & le trouverent chargé de riches marchandiſes ; mais à peine commençoient-ils à s'en rendre les maîtres, qu'il coula bas des

Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

coups qu'il avoit reçus dans ſes œuvres mortes. Tout ce qu'on put faire fut de ſauver l'équipage, parmi lequel on trouva un vénérable vieillard, âgé de ſoixante & dix-huit ans, Sangiac du grand Caire, & près de ſix cents hommes Turcs, Maures & Negres, qui tenoient comme lui la route de Conſtantinople.

Pendant que les Chevaliers de Malte expoſoient tous les jours leurs vies contre les Infideles, l'Egliſe Catholique aſſemblée à Trente, dans un Concile écuménique, oppoſoit le zele & la ſcience de ſes Prélats aux nouveautés des Proteſtants. Le Grand-Maître y avoit été invité comme les autres Souverains de la Chrétienté. Ce Prince & le Conſeil de l'Ordre y députerent en qualité d'Ambaſſadeurs les Chevaliers de Villegagnon & Royas de Portalrouge; mais le premier, retenu par ſon âge avancé & par une grande maladie, ne s'y put rendre. Royas s'y trouva ſeul: avant que d'y être admis, il eut à eſſuyer de grandes oppoſitions de la part du corps des Evêques, leſquels repréſenterent qu'il n'étoit pas juſte qu'un ſimple Religieux, & le député d'une Société de Freres, prît ſa place parmi les Ambaſſadeurs, & eût en cette qualité préſéance ſur les Evêques. L'affaire s'accommoda;

on convint que l'Ambaſſadeur de Malte ſe placeroit parmi les autres Ambaſſadeurs des Princes Chrétiens, ſans préjudice des proteſtations de l'Ordre Epiſcopal ; ainſi Royas fut admis dans la Congrégation qui ſe tint le ſept de Septembre de l'année 1563. Ce Miniſtre commença ſa harangue par excuſer le Grand-Maître & le Conſeil s'ils n'avoient pas envoyé plutôt au ſaint Concile des Ambaſſadeurs ; & il allégua pour raiſon, que l'isle & le canal de Malte étoient infeſtés continuellement par des eſcadres de Corſaires, & qui ſembloient attendre la flotte du Grand-Seigneur, deſtinée pour entreprendre la conquête de l'isle entiere de Malte. Il paſſa à l'origine de ſon Ordre, fondé, dit-il, quarante ans avant la premiere Croiſade. Il parla enſuite magnifiquement des exploits héroïques faits par leurs ancêtres ; & il ajouta que s'ils ne pouvoient à préſent les égaler, c'eſt que les Proteſtants s'étoient emparés d'une partie de leurs commanderies, & même que des Prélats & des Princes catholiques, contre l'uſage & les privileges de l'Ordre, ſe faiſoient ſouvent pourvoir par les Papes des prieurés & des plus riches commanderies. Il pria les Peres, au nom de tout l'Ordre, d'avoir égard à ſon ancienneté, à ſa nobleſſe, & aux ſervices

Jean de la Valette. 1563.

Jean de la Valette.

que depuis tant de siecles il rendoit à toute la Chrétienté ; d'ordonner que les commanderies qu'on avoit usurpées lui fussent rendues, & qu'il fût fait un décret, qu'elles ne pussent être possédées à l'avenir que par des Chevaliers, selon leur ancienneté de Religion, & que le décret fût suivi d'une confirmation solemnelle de tous les privileges accordés à l'Ordre depuis sa fondation.

Le Promoteur lui répondit en termes généraux, & au nom du Concile, que les Peres admettoient son excuse sur le retardement que l'Ordre avoit apporté à faire partir ses Ambassadeurs, & qu'ils auroient égard à la conservation des commanderies & des privileges d'un Ordre si utile à l'Eglise.

L'Ambassadeur donna des mémoires aux Légats du Concile, concernants la confirmation des immunités de l'Ordre, & sur-tout pour en obtenir un décret qui interdit la possession des prieurés & des commanderies à toutes personnes, de quelque dignité qu'elles fussent, qui n'auroient pas fait les trois vœux solemnels de la Religion dans l'Ordre de saint Jean de Jérusalem. Les Légats n'oserent proposer ce décret dans les Congrégations, avant que d'être instruits des intentions du Pape. Ils lui en écrivirent. Pie IV, qui étoit alors

ſur la Chaire de ſaint Pierre, & très-attentif à ce qu'il ne ſe paſſât rien dans le Concile qui pût donner des bornes à ſon autorité, il n'ignoroit pas que pluſieurs Papes s'étoient crus en droit de nommer aux prieurés & aux commanderies vacantes dans l'étendue de leurs Etats, & en cour de Rome, quoique pluſieurs autres Souverains Pontifes euſſent paſſé des déclarations contraires en faveur de l'Ordre. Cependant il écrivit à ſes Légats que le décret que ſollicitoit le Grand-Maître ne regardoit point le Concile, & que c'étoit à lui ſeul à faire un pareil réglement, quand il le jugeoit à propos. Après la concluſion du Concile, qui lui avoit toujours donné un peu d'inquiétude, il oublia les Chevaliers de Malte, & les ſervices continuels qu'ils rendoient à tous les Chrétiens, & ſurtout aux peuples qui habitoient les côtes de Sicile, de Naples, de l'Italie entiere, & d'Eſpagne, dont depuis la concluſion du Concile ils aſſurerent le repos par la part qu'ils eurent à la priſe de Gomere de Valez, ſituée ſur la côte d'Afrique, & qui n'étoit au plus éloignée de l'Eſpagne que de quarante lieues. Jean de la Valette.

Quoique le port de cette place ne pût pas contenir de grands vaiſſeaux, il en partoit tous les jours des fuſtes &

Jean de la Valette.

des galiotes ; & quand leurs armements étoient plus considérables, le Roi de Fez, leur voisin, leur fourniſſoit des ſoldats, la plupart tirés des montagnes voiſines, tous courageux, & qui, pour gagner quelque choſe, ne connoiſſoient aucun péril. A mille pas de cette ville eſt le Pignon de Vélez, bâti dans une petite isle, & pour mieux dire, ſur un rocher, où l'on ne peut monter que par un chemin taillé dans le rocher même, qui n'eſt ſéparé du continent que par un canal fort étroit qui lui ſert de port, & qui ne peut contenir au plus que dix ou douze petits bâtiments. Ce fort ſervoit d'aſyle aux Corſaires ; & quand ils étoient pourſuivis, le canon de la place empêchoit leurs ennemis d'en approcher. Le Roi d'Eſpagne avoit tenté inutilement l'année précédente de ſe rendre maître de cette place : il reprit le même deſſein cette année ; & après avoir raſſemblé toutes ſes forces maritimes, en écrivit dans les termes les plus preſſants au Grand-Maître & à différents Princes d'Italie ſes alliés, pour demander le ſecours & la jonction de leurs galeres. De ces différentes eſcadres il ſe forma une puiſſante flotte, dont ce Prince donna le commandement, avec la conduite de toute l'entrepriſe à Garcie de Tolede, Vice-Roi de Catalogne. Ce Général partit du port de

Malaga le dixieme d'Août ; ayant eu le vent favorable, il arriva en deux jours sur les côtes d'Afrique. Il débarqua sans obstacle ses troupes & son artillerie ; l'avant-garde étoit composée des troupes Espagnoles & de Chevaliers de Malte ; il y avoit des Portugais & des Italiens dans les corps de bataille, & les Allemands fermoient la marche. L'armée Chrétienne, marchant en bonne ordonnance, arriva devant la ville de Gomere, éloignée seulement de six milles de l'endroit où l'on avoit débarqué. Le Général Chrétien, pour couper toute communication avec cette place à la garnison du Pignon, & pour l'empêcher d'en tirer du secours, avoit résolu de commencer son entreprise par en former le siege. Elle étoit située entre deux montagnes, & même sans aucunes fortifications, comme la plupart des places d'Afrique qui étoient dans les terres. Les habitants, à l'approche des Chrétiens, l'avoient abandonnée, & s'étoient réfugiés avec ce qu'ils avoient pu emporter dans les endroits les plus reculés des montagnes. Garcie, profitant de leur consternation s'empara de la ville ; après avoir fortifié son camp par des lignes & de bonnes redoutes, il fit dresser une batterie de six gros canons, qui d'une colline voisine tirerent un jour

Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

entier contre le fort, en même temps que du côté de la mer les galeres de Malte & un grand gallion le canonnerent si furieusement, qu'un grand pan de muraille & une partie du donjon furent renversés. Le Gouverneur épouvanté, & ne voyant point paroître de secours, résolut d'abandonner la place, & de s'enfuir avec sa famille & ses principaux effets. Mais comme il n'avoit qu'un petit esquif caché au pied du rocher, pour empêcher que sa garnison ne le retînt, ou ne le voulût suivre, il leur dit qu'il alloit rassembler les montagnards, qu'il se mettroit à leur tête, & qu'il périroit, ou qu'il forceroit les Chrétiens à lever le siege. Mais cette garnison, qui n'étoit que de trente hommes, ne voyant aucun effet de ses promesses, & sans s'intéresser davantage à la défense d'une place abandonnée par son Gouverneur, ne songea plus qu'à sa propre sûreté. Les soldats qui savoient nager gagnerent la terre dans les endroits éloignés du camp des Chrétiens : ceux qui étoient privés de ce secours se rendirent, & ouvrirent les portes du fort. C'est ainsi qu'une place qui passoit pour imprenable, & contre laquelle toutes les forces de l'Espagne avoient échoué l'année précédente, fut prise en peu de jours, autant par la lâcheté du Gou-

verneur, que par la valeur & la capacité du Général chrétien. Jean de la Valette.

Le bruit de cette conquête alarma extrêmement tous les corsaires de Barbarie ; ils en porterent les nouvelles & leurs plaintes jusqu'à Constantinople, & ils firent représenter à Soliman que les Espagnols étant maîtres de la Goulette, du Pignon de Vélez, & même de Tunis, ils tenoient pour ainsi dire toute la côte d'Afrique dans leurs fers. Soliman leur fit dire que dans peu il briseroit ces chaînes ; & comme on lui eut rapporté que les galeres de Malte avoient beaucoup contribué à cette conquête, il forma le dessein de commencer à assurer la liberté de l'Afrique par la conquête de l'isle de Malte ; & dès ce temps-là sans s'en ouvrir qu'à ses Ministres, il fit travailler secrétement à un puissant armement naval, dont nous verrons les effets l'année suivante.

Une nouvelle prise faite peu après par les Chevaliers, acheva d'irriter le Grand-Seigneur, & hâta son armement. Après la conquête du Pignon de Vélez, les cinq galeres de la Religion, commandées par le Général de Giou, & les deux galeres du Grand-Maître qui étoient aux ordres de Romégas, s'étant jointes, & voguant de concert, rencontrerent entre les isles de Zante & de Cé-

Jean de la Valette.

phalonie un puiſſant galion chargé des plus riches marchandiſes de l'Orient, & qui pour ſa défenſe avoit vingt gros canons de bronze, un grand nombre de moindre calibre, de bons Officiers d'artillerie, & plus de deux cents Janiſſaires, tous excellents arquebuſiers. Ce vaiſſeau étoit commandé par le Rais ou Capitaine Bairan-Ogli, & il appartenoit au Kuslir-Aga, chef des Eunuques noirs du ſerrail, le miniſtre des plaiſirs de ſon maitre, & le gardien des jeunes filles & des beautés qui y ſont deſtinées: pluſieurs même de ces dames étoient intéreſſées dans ce gallion. Le Général de Giou, qui ſe voyoit à la tête d'une eſcadre de ſept galeres, fit d'abord tirer un coup de canon ſans balle, afin que le Capitaine de ce vaiſſeau amenât; mais les Turcs lui répondirent d'un autre coup portant balle, & ils arborerent auſſi-tôt leur pavillon & toutes leurs enſeignes, comme une déclaration de guerre & une marque qu'ils étoient réſolus de ſe battre.

Le Général de Giou & le Commandant de Romégas, voyant bien qu'ils ne ſe rendroient maîtres de ce vaiſſeau que par la force des armes, convinrent qu'ils l'attaqueroient les premiers; qu'après avoir fait leurs décharges le plus près qu'ils pourroient, les deux capitanes ſeroient relevées par les deux

patrones, & ces deux galeres par les trois dernieres, en ſorte que le feu fut continuel & ſans relâche. Mais cet ordre du combat fut mal obſervé par la jalouſie & l'émulation des deux Généraux, qui, ſans agir de concert comme ils en étoient d'abord convenus, ſe flattoient d'emporter ſeuls, & à l'envi l'un de l'autre, tout l'honneur & la victoire. La capitane du Général Giou s'étant pouſſée juſques ſous la poupe de ce grand vaiſſeau, ſe vit en un inſtant couverte de feux d'artifices, & les Chevaliers & les ſoldats accablés de coups de pierres & de mouſquets; le canon même, chargé à cartouche, en tua un grand nombre, en ſorte que le Général fut obligé de s'élargir en mer. Romégas, de ſon côté, attaqua le gallion avec ſon intrépidité ordinaire; mais un coup de canon parti du vaiſſeau, renverſant la rambade, tua vingt-deux ſoldats, & un autre coup en fit ſauter vingt autres dans la mer. Romégas craignant d'être coulé à fond par un gros canon qu'il voyoit braqué à fleur d'eau, prit, quoiqu'à regret, le parti de s'éloigner : pour lors les deux patrones s'avancerent à leur tour, & chacune d'un côté, & de concert, s'attacherent au gallion, & firent un feu ſi terrible, qu'elles tuerent ou mirent hors de combat pluſieurs Janiſſaires. Mais

Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

cette courageuſe milice, dont le corps entier fait la principale force de l'Empire Turc, ſe battit toujours avec la même intrépidité. Il fallut que les deux patrones appellaſſent à leur ſecours les trois dernieres galeres ; les deux Commandants rétablirent & remirent en ordre leurs galeres, & le combat recommença avec une nouvelle fureur. Il dura ciuq heures entieres, ſans qu'on pût démêler quel en ſeroit l'événement ; & quelque valeur que fiſſent paroître les Chevaliers, peut-être auroient-ils été obligés de ſe retirer ſur leur perte, ſi les Turcs avoient pu ſe ſervir de toute leur artillerie. Mais par malheur pour eux, leurs meilleures pieces, par l'avarice des marchands, s'étant trouvées embarraſſées dans des ballots de marchandiſes, leur canonniers n'en purent tirer du ſervice, & le feu des galeres devenant ſupérieur, les Chevaliers à la fin entrerent dans le vaiſſeau, & s'en rendirent les maîtres. Cette victoire fut enſanglantée par la mort de plus de ſix-vingt Chrétiens, Chevaliers, ou ſoldats. Parmi les Chevaliers, on regretta principalement la Fonde, Provençal ; Berzet, Italien ; Parceo, Eſpagnol ; Antoine Fermandès Poſſelin. Diégo & Dineſtroſa, bleſſés mortellement, moururent peu de jours après ; Fernand Ruis de Corréal, Er-

nard de Zuniga, Jérôme Caraffe, Napolitains, & un grand nombre d'autres ne sortirent qu'avec des blessures considérables d'un combat si long & si opiniâtre. Les Turcs, sans les blessés, y perdirent de leur côté quatre-vingt Janissaires, plusieurs Officiers, & entre autres un Ingénieur, qui, par son courage & son habileté à pointer le canon, avoit eu plus de part à une si courageuse défense, que le Capitaine même du vaisseau. Jean de la Valette.

Cette prise fit plus de bruit à Constantinople, & sur-tout dans le serrail, que n'auroient fait la perte d'une place importante. Le Kuslir-Aga, & les odaliques, ou favorites du Grand-Seigneur qui y étoient intéressées, se jetterent aux pieds du Sultan, & lui demanderent vengeance des Chevaliers. Ce Prince, qui regardoit cette prise comme une insulte faite à sa maison même, jura par sa tête qu'il extermineroit tout l'Ordre; & pour consoler ces dames & le Chef des eunuques de leur perte, il les en dedommagea magnifiquement des deniers de son trésor. La plupart de ses Officiers & les Ministres de la religion entrerent dans son ressentiment; le Mufti qui en étoit le chef, dans une audience particuliere, lui représenta que les Musulmans & tous les fideles étant obligés au moins

Jean de la Valette.

une fois en leur vie de visiter le tombeau de leur Prophete, ses sujets de l'Europe ne pouvoient plus s'acquitter de ce devoir sans s'exposer à devenir la proie des Corsaires chrétiens ; que Malte étoit remplie d'esclaves Turcs, & qu'un grand Prince aussi religieux qu'il étoit, & dans ce haut degré de puissance où Dieu l'avoit élevé, devoit se faire un juste scrupule de laisser dans les fers, & au péril de changer de religion, un si grand nombre de fideles. Le Kuslir-Aga, qui étoit le plus animé, & qui conduisoit toute cette intrigue, pour déterminer le Grand-Seigneur, par préférence à ses autres entreprises, à porter ses armes dans l'isle de Malte, engagea l'Iman ou Prédicateur de la principale Mosquée à en faire entrer adroitement le discours dans son sermon. Le Grand-Seigneur, Prince religieux, s'y étant trouvé le vendredi suivant, qui, parmi les Turcs, est leur jour de fête, cet Orateur, sous prétexte de traiter de la charité qu'on devoit exercer envers les pauvres & les misérables, ne manqua pas de déplorer d'abord, en termes généraux, la disgrace & le malheur des vrais-croyants qui gémissoient dans les chaînes des Chrétiens : adressant ensuite la parole au Grand-Seigneur, après lui avoir donné les louanges que méritoient

méritoient juſtement ſa valeur, ſes conquêtes, & même la douceur de ſon gouvernement; il ajouta qu'il ne manquoit à ſa gloire que d'être le libérateur de tant de malheureux Muſulmans, auxquels les Maltois avoient ravi les biens & la liberté. Il entra enſuite dans un détail exact de toutes leurs priſes, dont apparemment on lui avoit fourni des mémoires, & il fit voir que depuis cinq ans ces Armateurs s'étoient rendus maîtres de plus de cinquante vaiſſeaux chargés des plus riches marchandiſes de l'Orient, ſans compter les felouques, les brigantins, les galeres & les galiotes armées en courſe. *Ces vaiſſeaux*, lui dit-il, *leurs charges, ceux qui les montoient, tout a été envahi par ces impitoyables corſaires, & il n'y a, Seigneur, que ton épée invincible qui puiſſe rompre les fers de tant de malheureux: le fils te redemande ſon pere, la femme ſon mari ou ſes enfants, & tous attendent de ta juſtice & de ta puiſſance la vengeance de leurs cruels ennemis.* Jean de la Valette.

Un diſcours ſi hardi, & en même-temps ſi pathétique, excita dans l'aſſemblée des murmures confus, qui éclaterent même en plaintes, contre ce qui ſe pratiquoit ordinairement dans les moſquées, où l'on obſervoit toujours un ſilence religieux. Soliman en parut ſurpris, & même inquiet; même

Jean de la Valette.

en ayant appris la cauſe, pour calmer l'aſſemblée, il lui fit dire par ſon Grand-Viſir, que dans peu de temps ils ſeroient tous vengés & ſatisfaits; & il ſortit de la moſquée dans la réſolution, s'il n'en étoit pas empêché par la guerre de Hongrie, de faire tomber tout l'effort de ſes armes ſur l'isle de Malte.

D'ailleurs depuis long-temps il en étoit vivement ſollicité par Haſcen, Bacha ou Vice-Roi d'Alger, & ſucceſſeur du fameux Barberouſſe, & par Dragut, alors Gouverneur de Tripoli. Ces deux Miniſtres lui avoient mandé pluſieurs fois, & ſur-tout depuis la priſe du Pignon de Vélez, que les Chrétiens, ſi on n'y donnoit ordre, alloient ſe rendre infailliblement maîtres de toutes les côtes d'Afrique; que tant que Malte ſeroit au pouvoir des Chevaliers, on ne pourroit, ſans s'expoſer à être pris, ni leur faire paſſer du ſecours, ni en tirer de leurs gouvernements; que ce rocher étoit comme une barriere oppoſée à ſa puiſſance, & qui, par ſes eſcadres & ſes Armateurs, interrompoit continuellement la communication de l'Afrique avec l'Aſie & les isles de l'Archipel.

De Thou, l. 37.

Soliman n'ignoroit pas l'importance de cette conquête; mais en Prince ſage & prudent, il ne voulut point s'y engager qu'il n'eût pris l'avis de ſes prin-

cipaux Capitaines. Dans cette vue, & ſuivant la coutume des Turcs, il tint en pleine campagne & à cheval un grand Conſeil de guerre. On agita dans cette aſſemblée la néceſſité de chaſſer les Chevaliers d'une isle d'où ils troubloient tout le commerce des ſujets du Grand-Seigneur, & interrompoient même les pélerinages de Médine & de la Mecque. On convint que la Religion & l'Etat étoient également intéreſſés à les exterminer, & on examina enſuite les moyens d'exécuter ce projet. Jean de la Valette.

La plupart des Bachas qui avoient preſſenti l'inclination du Sultan, en bons courtiſans lui dirent que la conquête de l'isle de Rhodes devoit faire connoître ce qu'on devoit attendre de l'entrepriſe ſur celle de Malte; que ces Chevaliers, qu'ils traitoient d'infames Corſaires, ne tiendroient jamais contre la moindre partie des forces de ſon Empire, & qu'il ſuffiſoit d'y faire paſſer ſur les galeres d'Alger & de Tripoli un corps de troupes qui s'emparât de quelques forts que ces Armateurs avoient fait conſtruire pour la défenſe des ports & des côtes de cette isle.

Un Lieutenant de Dragut appellé Aly, qu'il avoit envoyé exprès à Conſtantinople, & qui ſe trouva à ce conſeil,

Jean de la Valette.

repréſenta, de la part de ſon Général, que ſi on commençoit cette entrepriſe par le ſiege de Malte, on ne devoit pas douter que les Chevaliers ne tiraſſent de grands ſecours du fort de la Goulette, du Pignon de Vélez, & même des Maures de Tunis, feudataires de la Couronne de Caſtille, & ennemis de la domination des Turcs; que Dragut étoit d'avis d'ouvrir la campagne par le ſiege de la Goulette & celui du Pignon de Vélez : qu'après avoir chaſſé les Chrétiens des côtes d'Afrique, & ſoumis les habitants du pays, on pourroit, l'année ſuivante, porter les armes du Grand-Seigneur dans l'iſle de Malte. Mahomet, le plus ancien des Bachas, qui avoit vieilli dans le commandement des armées du Grand-Seigneur, & qui fut depuis élevé à la dignité de Grand-Viſir, s'oppoſa hautement à l'entrepriſe de Malte : & outre les raiſons que l'Agent de Dragut avoit alléguées, il ajouta qu'on devoit faire une grande différence entre l'iſle de Rhodes & celle de Malte; que la premiere étoit ſituée au milieu de tous ſes Etats, très-éloignée de l'Europe & du ſecours des Chrétiens, dont le terroir abondant en grains & en pâturages, avoit fourni de quoi ſubſiſter à ſon armée; que Malte au contraire, voiſine de la Sicile, en

pouvoit recevoir du ſecours à tous mo- Jean de la Valette.
ments ; que le Roi d'Eſpagne, qui regardoit cette petite isle comme le boulevard des Etats qu'il poſſédoit en Italie, emploieroit pour ſa défenſe toutes ſes forces ; que la plupart des Princes Chrétiens, par des motifs de religion, s'intéreſſeroient dans cette guerre ; qu'on ne trouveroit dans Malte qu'un rocher eſcarpé, ſans grains & ſans pâturages, & pour défenſeurs des guerriers courageux, & déterminés à ſe faire tous tuer plutôt que de ſe rendre ; que, ſuppoſé même qu'on s'en rendît maître, il falloit être aſſuré d'y pouvoir faire ſubſiſter l'armée, pendant qu'on travailleroit à en rétablir les fortifications, & à en ajouter de nouvelles ; qu'on avoit encore à craindre qu'une ligue & une nouvelle croiſade des Princes Chrétiens n'amenât au printemps une flotte nombreuſe & chargée de troupes fraîches, qui bloquaſſent les vaiſſeaux des Turcs dans l'isle de Malte ; qu'il ſeroit bien plus glorieux au Grand-Seigneur, & plus utile à ſon Empire, d'employer ſes forces en Hongrie, ou de tenter la conquête de l'Italie, & ſurtout de la Sicile, qui, par ſa priſe, feroit tomber néceſſairement Malte ſous ſa puiſſance ; qu'après tout, ſans s'engager dans une entrepriſe ſi difficile que celle qu'on propoſoit contre les Cheva-

Jean la Valette.

liers de ſaint Jean, il étoit aiſé, par de bonnes eſcortes, de pourvoir à la ſûreté des marchands ſujets du Sultan, & des pélerins que la dévotion conduiroit au tombeau de Mahomet.

Quelques ſolides que fuſſent ces raiſons, Soliman, qu'on avoit ſu prendre par des motifs de conſcience, & touché d'ailleurs des plaintes & des larmes de ſes favorites, ſe déclara pour l'entrepriſe de Malte : peut-être même que l'eſpérance d'augmenter ſa gloire l'y détermina, & qu'après avoir enlevé aux Chevaliers l'iſle de Rhodes, les autres iſles ſituées dans l'Archipel, & qui en dépendoient, avec les châteaux & les terres dont il jouiſſoit dans le continent de l'Aſie mineure, il ſe flatta que la conquête de Malte rendroit ſon nom célebre & formidable dans l'Europe & dans l'Afrique. Quoi qu'il en ſoit de ces différents motifs, on arma par ſon ordre, dans toute l'étendue de ſon Empire, le plus grand nombre de vaiſſeaux & de galeres qu'on put trouver dans ſes ports en état de tenir la mer. Ulucchialy, renégat Calabrois, lui en amena pluſieurs d'Alexandrie ; le Gouverneur de Rhodes fournit ſes galeres ; Haſcen & Dragut, Vice-Rois ou Bachas d'Alger & de Tripoli, eurent ordre de ſe rendre à la tête de tous les Corſaires de Barbarie devant le port de

Malte, & d'y venir joindre la flotte Ottomane, ſi-tôt qu'ils auroient appris qu'elle y ſeroit arrivée. Soliman ajouta à tous ces préparatifs la précaution d'envoyer juſqu'à Malte d'habiles Ingénieurs, qui s'étant déguiſés en pêcheurs, ſous prétexte de jetter leurs lignes dans les foſſés, & de vendre enſuite leurs poiſſons dans la ville, en reconnurent les fortifications & la hauteur des murailles, & leverent le plan entier de la place, que le Grand-Seigneur remit depuis à ſes Généraux. Jean de la Valette.

Il en choiſit deux pour cette expédition, Pialy & Muſtapha Pialy, quoique d'une naiſſance inconnue, avoit beaucoup de part dans la faveur du Prince, qui lui avoit même fait épouſer une de ſes petites-filles. Soliman, au retour de ſa premiere campagne en Hongrie, & après la priſe de Bellegrade, le trouva au maillot, expoſé ſur le ſoc d'une charrue, où apparemment ſa mere effrayée par la marche de l'armée, l'avoit abandonné. Le Grand-Seigneur, qui prenoit en chemin le plaiſir de la chaſſe, ſe le fit apporter, & trouvant dans les traits de ſa phyſionomie, quoique informe, quelque choſe qui lui plut, il le fit élever avec ſoin : après l'avoir fait paſſer par tous les grades de la milice, il lui avoit fait épouſer une de ſes petites-filles. Il le nomma Bacha

Jean de la Valette.

de la mer : & dans cette occaſion, il lui donna, en cette qualité, le commandement général de ſa flotte.

Pluſieurs victoires conſidérables que Muſtapha avoit remportées lui avoient attiré l'eſtime & la confiance de Soliman, qui le nomma Général des troupes de débarquement. C'étoit un vieil Officier, âgé de ſoixante & cinq ans, dur & ſévere dans le commandement, cruel & ſanguinaire à l'égard des ennemis qui tomboient entre ſes mains, & qui ſe faiſoit ſur-tout un mérite de violer la foi & la parole qu'il donnoit à des Chrétiens. Soliman, qui avoit une égale confiance en l'un & l'autre, leur recommanda de vivre en bonne intelligence, d'agir en toutes choſes de concert, & ſur-tout de n'entreprendre rien ſans la participation de Dragut, qu'il regardoit comme l'ennemi déclaré des Chevaliers, & en même temps le plus grand homme de mer qu'il y eût alors dans tout ſon Empire.

L'armement des vaiſſeaux & des galeres, la marche des troupes qui ſe rendoient de tous côtés dans les ports de la Morée, & les mouvements différents qui ſe faiſoient dans tout l'Empire Ottoman, inquiétoient extrêmement les Princes chrétiens voiſins des états du Grand-Seigneur, ſans cependant qu'on pût pénétrer où tomberoit l'orage. Les

uns prétendoient que cet armement regardoit le fort de la Goulette, la clef du royaume, & particuliérement de la ville de Tunis, ou le Pignon de Vélez, qui ouvroit pareillement l'entrée dans la province d'Alger : d'autres ſoupçonnoient que Malte étoit l'unique objet de cette entrepriſe : ce dernier ſentiment étoit même confirmé par différentes lettres qui venoient du Levant. Jean de la Valette

Dans cette incertitude, comme le Roi d'Eſpagne avoit un intérêt particulier à la conſervation & à la défenſe de Malte, le boulevard de la Sicile, Dom Garcie de Tolede, ſon Vice-Roi, en allant à la Goulette, paſſa par ſon ordre à Malte, pour en conférer avec le Grand-Maître. Ils ſe communiquerent réciproquement les différents avis qu'ils avoient reçus : ils convinrent, s'ils étoient attaqués, de s'aſſiſter réciproquement de toutes leurs forces ; & comme le Grand-Maître lui fit voir qu'il avoit beſoin de grains & même de ſoldats, s'il étoit obligé de ſoutenir un ſiege, le Vice-Roi s'engagea à ſon retour en Sicile de lui en envoyer une traite avec deux compagnies de ſoldats Eſpagnols ; & pour gage de ſa parole, il lui laiſſa comme en ôtage un de ſes enfants, qui prit depuis l'habit de la Religion.

A peine étoit-il parti de Malte,

Jean de la Valette.

qu'il y arriva de nouveaux avis de Conſtantinople, que des eſpions ſûrs & fideles envoyoient au Grand-Maître : il apprit par leurs lettres, que les Turcs ouvriroient infailliblement la campagne par le ſiege de Malte, & qu'après la conquête de l'isle entiere, dont Soliman ſe flattoit, il avoit donné ordre à ſes Généraux de paſſer en Afrique, & d'employer toutes ſes forces pour en chaſſer les Eſpagnols.

Le Grand-Maître ne s'épouvanta point de ces nouvelles : après en avoir fait part au Conſeil de l'Ordre, avec ſa participation & de ſon conſentement, il ordonna une citation générale pour appeller à Malte tous les Chevaliers qui étoient en différentes provinces de la Chrétienté. Les Agents que la Religion tenoit en Italie y leverent juſqu'à deux mille hommes d'infanterie, & le Vice-Roi de Sicile lui envoya les deux compagnie d'Eſpagnols qu'il lui avoit promiſes. Les galeres & les vaiſſeaux de la Religion ne furent occupés juſqu'au commencement du ſiege, qu'à tranſporter à Malte des armes, de la poudre & des proviſions de guerre & de bouche, & on voyoit arriver tous les jours par la même voie un grand nombre de chevaliers qui, dans l'empreſſement de ſignaler leur zele & leur courage contre les Infideles, accouroient au ſecours de la Religion.

La Valette fit de la plupart de ces Chevaliers des Capitaines & des Officiers, qui par ſon ordre formerent des habitants des villes & de la campagne, des compagnies de nouveaux ſoldats, la plupart bons arquebuſiers, & dont il y en avoit peu qui n'euſſent fait la courſe & ſervi ſur les galeres de la Religion. Ces compagnies compoſoient un corps de quatre mille hommes d'infanterie, que la Valette diſtribua dans les différents poſtes qui en avoient beſoin ; mais pour ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à ſa défenſe, il envoya au Pape & à la plupart des Princes Chrétiens le double des lettres qu'il avoit reçues de Conſtantinople. Après leur avoir fait voir le péril où tout ſon Ordre alloit être expoſé, il leur demandoit du ſecours en faveur des Chevaliers, qui n'en avoient beſoin que pour réſiſter à l'ennemi redoutable de tous les Chrétiens. Pie IV, qui étoit alors ſur la Chaire de ſaint Pierre, fit remettre au Commandeur de Cambian, Ambaſſadeur de l'Ordre à Rome, une ſomme de dix mille écus. On ne put rien tirer de la France, alors affoiblie par ſes diviſions & par ſes guerres civiles ; mais le Roi d'Eſpagne, dans la crainte de voir les Turcs s'approcher ſi près de la Sicile, réſolut d'employer toutes ſes forces Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

pour les en éloigner. Il écrivit aux Miniſtres qu'il avoit en Italie, & même à différents Souverains de cette nation, ſes Alliés, de former inceſſamment un corps de vingt mille hommes d'infanterie, & qui fût en état de s'embarquer aux premieres nouvelles qu'on auroit des deſſeins des Infideles : par le même courier il chargea le Vice-Roi de Sicile de veiller à la défenſe de l'isle de Malte avec le même ſoin qu'il apporteroit à la conſervation de la Sicile même.

Le Vice-Roi, perſuadé que dans l'inquiétude où il croyoit que devoit être le Grand-Maître, c'étoit lui avancer en quelque maniere ce ſecours que de lui en donner des aſſurances, lui fit part des ordres qu'il avoit reçus de la Cour de Madrid. Le Grand-Maître n'y fut pas inſenſible ; mais il ne ſe repoſa pas tellement ſur ces promeſſes magnifiques, qu'il ne ſe préparât à ſoutenir, avec les ſeules forces de la Religion, tous les efforts d'une puiſſance auſſi redoutable que celle des Turcs. Les périls inévitables qu'il prévit ne firent qu'exciter ſon courage. C'étoit un homme d'une fermeté ſupérieure aux événements ; une valeur naturelle lui avoit inſpiré ſans effort une noble indifférence pour la vie ; il avoit paſſé par toutes les charges de la Religion,

& ce paſſage ſucceſſif à de nouvelles dignités avoit toujours été le témoignage & la récompenſe d'autant d'actions mémorables, qui l'avoient à la fin élevé à la dignité de Grand-Maître. Jean de la Valette.

Tel étoit Frere Jean de la Valette ; que le ſiege de Malte va mieux faire connoître que tout ce que nous pourrions dire d'avance de cette grandeur d'ame & de cette hauteur de courage qu'il fit éclater au milieu des plus grands dangers. Sur ſes ordres, & en vertu de la citation, il étoit déjà arrivé à Malte plus de ſix cents Chevaliers, la plupart ſuivis de domeſtiques courageux, & dont on fit de bons ſoldats dans la ſuite. Les Commandeurs, qu'un âge avancé ou des infirmités retenoient dans leurs provinces, au défaut de leurs perſonnes, ſe dépouillerent de la meilleure partie de leurs biens, & les firent paſſer à Malte. Pluſieurs anciens Prieurs, par ordre du Grand-Maître, reſterent en Italie, dans le Royaume de Naples & auprès du Vice-Roi de Sicile, pour hâter le ſecours qu'il avoit promis, ou pour faciliter l'embarquement de quelques Chevaliers Français, Eſpagnols, & Allemands, qui n'étoient pas encore partis de leurs provinces. Le Grand-Maître les recevoit tous comme un bon pere qui revoit ſes enfants avec plaiſir : il avoit pourvu d'avance à leur loge-

Jean de la Valette.

ment & à leur ſubſiſtance. Dans la multitude & l'importance des différents ſoins dont il étoit chargé, rien ne l'embarraſſoit; il vouloit être inſtruit de tout; il entroit dans les plus petits détails : Soldat, Capitaine, Officier d'artillerie, Infirmier, Ingénieur; de la même main dont il avoit tracé une nouvelle fortification, il remuoit lui-même la terre, & on le trouvoit preſque en même temps en différents endroits, tantôt à la viſite des magaſins, & ſouvent même à l'infirmerie, occupé à pourvoir au ſoulagement des malades.

De nouvelles lettres lui étant arrivées de différents endroits, & qui confirmoient ce qu'on lui avoit mandé des deſſeins du Turc contre Malte, il aſſembla ce qu'il y avoit alors de Chevaliers au Couvent pour leur en faire part : il ne leur diſſimula ni la grandeur du péril, ni l'incertitude du ſecours dont on le flattoit. *Une armée formidable*, leur dit-il avec une noble audace, *& une nuée de Barbares va fondre ſur cette iſle; ce ſont, mes Freres, les ennemis de Jeſus-Chriſt : il s'agit aujourd'hui de la Foi; & ſi l'Evangile doit céder à l'Alcoran, Dieu dans cette occaſion nous redemande la vie que nous lui avons déjà engagée par notre profeſſion. Heureux ceux qui pour une ſi bonne cauſe conſommeront les*

premiers leur ſacrifice ; mais pour nous en rendre dignes, allons, mes chers Freres, renouveller nos vœux aux pieds des Autels ; que chacun puiſe dans le ſang même du Sauveur des hommes, & dans la pratique fidelle des Sacrements, ce généreux mépris de la mort qui peut ſeul nous rendre invincibles.

Jean de la Valette.

Il prit en même temps le chemin de l'Egliſe, ſuivi de tous les Chevaliers ; le Saint Sacrement y étoit expoſé. A l'exemple du Grand-Maître, il n'y eut point de Chevalier, ce jour-là & les ſuivants, qui, après s'être confeſſé, n'approchât de la ſainte Table ; ils en ſortirent tous comme des hommes renouvellés. Après avoir pris le pain des forts, il ne parut plus parmi eux aucune foibleſſe, plus de diviſion, plus de haine particuliere ; & ce qui étoit encore plus difficile, on rompit de tendres engagements, ſi chers au cœur humain. Depuis ce jour-là nulle liaiſon avec les perſonnes de l'autre ſexe, quelqu'innocente qu'elle pût être ; aucune vue d'intérêt ou d'ambition : un péril certain, la conſidération d'une mort preſque inévitable, avoit fait revivre le détachement du monde, & toutes les vertus de leurs prédéceſſeurs : tous ces Chevaliers s'embraſſerent avec cette tendre effuſion de cœur que produit la charité, & tous proteſterent hautement

Jean de la Valette.

de répandre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang pour la défenſe de la Religion & des Autels. Le Grand-Maître les voyant dans cette heureuſe diſpoſition, & dans la crainte d'être prévenu & ſurpris par les ennemis, il réſolut d'aſſigner à chaque langue les poſtes qu'elle devoit défendre.

Pour l'intelligence de cette diſtribution d'emplois, & des actions qui ſe paſſerent en différents endroits de l'isle, quoique nous ayons déjà parlé de ſa ſituation dans le livre neuvieme de cette Hiſtoire, peut-être qu'il ne ſera pas inutile d'entrer ici dans un plus grand détail.

Malte eſt une isle ſituée entre la Sicile & l'Afrique, ſous le trente-neuvieme degré de longitude, & le trente-quatrieme de latitude. Cette isle, la plus méridionale de l'Europe, eſt éloignée de ſoixante milles du Cap Paſſaro, & de deux cents ſoixante & dix milles de Tripoli en Afrique. Son circuit eſt de ſoixante milles, ſa longueur de vingt milles, & ſa largeur environ de douze milles. Elle a au levant la mer qui regarde l'isle de Candie; au couchant les petites isles ou rochers de Pantalarée, de Linoſe & de Lampedouſe; la Sicile au Septentrion, & au Midi le royaume de Tunis. Du côté du Midi & de Tripoli, on ne trouve que de grands écueils, & des rochers ſans cales, ni

ports ; mais en tirant vers le Levant, on rencontre d'abord la cale de *Marſa-Scala*, & en retournant à la droite, vers le Sud-Oueſt, une autre cale ou anſe appellée *Marſa-Siroc*, qui eſt capable de contenir pluſieurs vaiſſeaux. En continuant ſa route vers Lebeſche, & entre le Midi & le Couchant, on trouve deux grands golfes, l'un appellé *Antiféga*, & l'autre *Muſiarro*, & à l'extrêmité de l'isle, vers le Ponant, il y a une anſe fort commode pour ſe mettre à la rade, appellée *Méléca*, qui n'eſt ſéparée de l'isle du Goze que par un canal d'environ trente milles de trajet. C'eſt au milieu de ce canal qu'eſt ſituée la petite isle de Cuming. Jean de la Valette.

Si on continue de ranger la côte, & en approchant de l'endroit de l'isle qui eſt oppoſé à la Sicile, on trouve la cale *de ſaint Paul*, ainſi nommée parce que le vaiſſeau qui portoit à Rome ſaint Paul priſonnier, y fut jetté par la tempête. La cale de *ſaint Georges*, tournée du côté du Nord, n'eſt pas éloignée de celle de ſaint Paul. Enfin, en avançant vers l'endroit de l'isle qui regarde directement le cap Paſſaro, on rencontre deux grands ports, dont l'un, qui eſt à main gauche, s'appelle *Marſa Muſciet*, ou *le port Muſſet* ; au milieu de ce port, on voit une petite isle proche de laquelle les vaiſſeaux qui viennent du Le-

Jean de la Valette.

vant ou d'endroits ſuſpects, font la quarantaine ; l'autre eſt appellé ſimplement *Marſa*, ou *le grand Port*, qui eſt au Levant.

Ces deux ports ſont ſéparés par une langue de terre, ſur laquelle le Prieur de Capoue, comme nous l'avons rapporté, avoit fait conſtruire un fort, appellé *le Fort Saint-Elme*, qui défendoit l'entrée de ces deux ports. Il y a dans le grand port deux langues de terre paralleles, qui s'avancent dans la mer en forme de deux doigts, & qui ont beaucoup plus de longueur que de largeur. Le château *Saint-Ange* a été conſtruit ſur celle de ces pointes qui approche le plus près de l'embouchure du port ; c'étoit l'unique fort qu'il y eût dans l'isle quand les Chevaliers en prirent poſſeſſion. Le Grand-Maître de l'Isle-Adam y avoit ajouté des remparts, des baſtions & des foſſés ; on y avoit conſtruit des citernes, un arſenal, & des magaſins. Ce château avoit ſervi depuis de réſidence à tous les Grands-Maîtres : mais dans cette conjoncture, de la Valette, pour être plus à portée d'envoyer du ſecours de tous côtés, s'étoit logé dans le bourg. Ce qu'on appelloit *il Borgo*, étoit une petite ville ſituée au Nord du château Saint-Ange, où le corps entier du Couvent s'étoit retiré.

Nous avons déjà dit que ſur l'autre pointe de terre ou de rocher qui avance dans ce grand port, & qui ſe trouve à main gauche, on y avoit auſſi conſtruit un fort avec un bourg, & que cet endroit, quoique ce ne fût qu'une preſqu'isle, portoit le nom de l'*isle de la Sangle*, du nom du Grand-Maître qui l'avoit fait fortifier. Entre ce bourg & le château Saint-Ange, on trouvoit un port où toutes les galeres ſe retiroient, & qu'on fermoit tous les ſoirs d'une groſſe chaîne de fer qui étoit tendue depuis la plate-forme qui eſt au pied du château Saint-Ange, juſqu'à la pointe de l'isle de la Sangle, où elle étoit attachée avec une groſſe ancre, & elle étoit ſoutenue & portée à travers l'eau, & en différentes diſtances, par des tonneaux vuides & des poutres croiſées. Enfin, derriere ce fort de la Sangle on rencontroit un autre port deſtiné à recevoir les vaiſſeaux étrangers que leur commerce ou la crainte des Corſaires obligeoient de relâcher dans l'isle. Je ne parle point ici de la *Cité notable*, capitale de l'isle, & dont j'ai fait mention dans le livre précédent; je remarquerai ſeulement ici qu'elle eſt éloignée de près de ſix à ſept milles des deux grands ports dont nous venons de parler: ce qui fut cauſe apparemment qu'elle ne fut pas d'abord attaquée comme les

Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

autres places & les autres forts de cette isle.

Telle eſt la ſituation que nous n'avons décrite que pour mettre le lecteur au fait de ce qui ſe paſſa pendant le ſiege. Le Grand-Maître, avant que les ennemis paruſſent, voulut reconnoître ce qu'il avoit de troupes à oppoſer aux Infideles, pour les diſtribuer enſuite dans les places & dans les forts qui ſeroient attaqués. Après une revue exacte il trouva qu'il y avoit dans l'isle environ ſept cents Chevaliers, ſans compter les Freres ſervants, & huit mille cinq cents hommes de guerre, tant de ſoldats des galeres, troupes étrangeres à la ſolde de l'Ordre, que citadins & payſans dont on avoit fait des compagnies. Toutes les langues ſe chargerent de défendre les poſtes qui leur ſeroient aſſignés, & on partagea entre elles les ſoldats & les milices dont nous venons de parler. Les trois langues de France ſe chargerent du bourg, la place la plus importante de l'isle; & comme cet endroit avoit beaucoup d'étendue, on y ajouta une partie de la langue de Caſtille.

L'Amiral de Monté, avec tous les Chevaliers de la langue d'Italie, entreprit de défendre l'isle de la Sangle. La langue d'Arragon, qui comprenoit les Chevaliers de ce royaume,

ceux de la province de Catalogne, avec les Navarrois, occuperent tout le côté de la porte de Borlome avec le terre-plein qui y étoit attaché. On plaça la langue d'Angleterre, partie de celle de Caſtille, les Chevaliers Portugais, & les Allemands, ſur le môle du côté du bourg, & ils s'étendoient juſqu'au foſſé du château Saint-Ange. Le Commandeur Garzerantos, Catalan, avec cinquante Chevaliers, & cinq cents hommes des plus aguerris, commandoit dans ce château, & le Chevalier Meſquira, Portugais, dans la Cité notable. Comme ce dernier poſte étoit de conſéquence, on y ajouta à la garniſon ordinaire cinq compagnies des milices du pays, ſous les ordres du Commandeur Vagnon. Le Commandeur Romégas, ſi fameux par ſes priſes & ſi redoutable dans la Méditerranée, ſe chargea avec les ſoldats des galeres, de défendre l'entrée du grand port; & le Commandeur Guiral, Caſtillan, excellent Officier d'artillerie, fit dreſſer une batterie de neuf canons pour écarter les ennemis qui tenteroient de rompre la chaîne qui fermoit le port particulier des galeres. Il n'y avoit ordinairement dans le fort de Saint-Elme que ſoixante ſoldats ſous le commandement du Chevalier Broglio, ancien Officier Piémontois; mais avant que

Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

les ennemis paruſſent, le Commandeur Déguarras, Bailli de Négrepont, s'y enferma avec ſoixante Chevaliers; & le Grand-Maître, qui connoiſſoit l'importance de ce poſte, y fit entrer encore une compagnie d'infanterie Eſpagnole, commandée par le Chevalier Jean de Lacerda. Les cruautés & les ravages que les Turcs, avant que d'entreprendre le ſiege de Tripoli, avoient exercés dans l'isle de Goze, engagerent pluſieurs Chevaliers du Conſeil, pour empêcher que ces Infideles ne s'en rendiſſent maîtres une ſeconde fois, de propoſer d'en raſer le château. Mais la Valette s'y oppoſa: il fut d'avis au contraire qu'on en augmentât la garniſon; il ſoutint qu'il étoit à ſouhaiter que les ennemis, avant que d'attaquer le bourg & le château Saint-Ange, où réſidoit le Couvent & la force de l'Ordre, s'attacherent à des forts ſéparés, & que le temps qu'ils y emploieroient en donneroit autant pour attendre le ſecours qu'on faiſoit eſpérer; & même que ſi on pouvoit prolonger la défenſe des poſtes éloignés juſqu'à la fin de Septembre, les Turcs, dans cette ſaiſon ſujette aux tempêtes, auroient de la peine à tenir la mer. Il ajouta, pour fortifier ſon ſentiment, que le château du Goze, la Cité notable, & le château Saint-Ange,

étant ſitués ſur des collines à peu près de la même hauteur, & peu éloignées les unes des autres, il ne ſeroit pas difficile, en cas que la flotte des Turcs tînt l'entrée des deux ports bloquée, comme on n'en devoit pas douter, d'envoyer de ces châteaux des ſignaux pour avertir la Religion de ce qui ſe paſſeroit à la mer, ſur-tout quand le ſecours approcheroit. Il conclut à ce qu'on envoyât inceſſamment au Goze un Commandant plein de courage, capable, s'il étoit aſſiégé, d'arrêter par une défenſe opiniâtre les ennemis le plus long-temps qu'il pourroit, & qui, plutôt que de capituler, ſe ſacrifiât même glorieuſement pour le ſalut de ſon Ordre. Tout le Conſeil revint à l'avis du Grand-Maître; & quelque périlleux que fût cet emploi, il y avoit une ſi noble émulation entre les Chevaliers, qu'il n'y eut point d'anciens Officiers, qui ne fiſſent pas de grandes inſtances pour l'obtenir, ou du moins pour ſervir ſous celui qui en étoit pourvu. Le choix du Grand-Maître & du Conſeil tomba ſur le Chevalier Torréglias, Majorquin, d'une valeur éprouvée, & qui n'avoit jamais connu de péril. Jean de la Valette.

Outre ces différentes diſpoſitions, le Commandeur Copier, de la langue d'Auvergne, & Grand-Maréchal de l'Ordre, ancien capitaine, devoit ob-

Jean de la Valette.

ſerver la flotte ennemie, s'oppoſer à ſes deſcentes autant qu'il pourroit, la ſuivre dans ſes différents mouvements : & quand les ennemis ſeroient débarqués, tomber ſur ceux qui s'écarteroient du gros de leur armée. Pour l'exécution de ces deſſeins, il prit avec lui un bon nombre de Chevaliers, deux cents Inſulaires à cheval, & un corps de ſix cents hommes d'infanterie, à la tête deſquels il côtoyoit le bord de la mer dans les endroits où la deſcente paroiſſoit plus aiſée.

De ſi ſages précautions étoient bien néceſſaires contre la puiſſance redoutable des Turcs ; mais la principale reſſource de l'isle conſiſtoit dans la préſence du Grand-Maître, dont l'air tranquille, & la contenance ferme & intrépide, inſpiroit une confiance ſans bornes aux Chevaliers & aux ſoldats. Il parcouroit continuellement les différents poſtes ; il faiſoit fortifier les endroits qui lui paroiſſoient les plus foibles, marquoit à chaque Commandant, s'il étoit attaqué, les mouvements qu'il devoit faire, les endroits de la place où il devoit ſe retirer pied à pied & ſucceſſivement ; & par-tout où il paſſoit il laiſſoit une impreſſion de ſon courage, qui rendit depuis les Chevaliers & les ſoldats invincibles.

La flotte des Turcs parut enfin à la hauteur

hauteur de Malte le 18 de Mai. Elle étoit compoſée de cent cinquante-neuf vaiſſeaux à rames, tant galeres que galiotes, & chargée de trente mille hommes de débarquement, Janiſſaires & Spahis, les plus braves ſoldats de cette nation. Un nombre conſidérable de vaiſſeaux de charge ſuivoient la flotte, & portoient la groſſe artillerie, les chevaux des Spahis, avec les munitions de guerre & de bouche. Le premier pilote qui, pour reconnoître la côte, & un endroit dont l'abri fût ſûr, voguoit un demi-mille devant la flotte, tenta de la faire entrer dans une anſe ou cale appellée *Marſa Siroc*, qui ſe trouve à l'Orient. Mais un vent grec & lévantin, qui ſouffloit alors, l'empêcha d'y entrer : & pour faire connoître qu'il ne falloit pas s'y arrêter, il fit tirer deux coups de canon ; puis continuant ſa route, il paſſa avec toute la flotte entre l'iſle de Malte & le rocher de Forfola. Sur la fin du jour les Turcs jetterent l'ancre à l'entrée de l'anſe ou golfe de Mugiarro, où les galeres & les vaiſſeaux s'arrêterent. Jean de la Valette. 1565.

Le Maréchal Copier, à la tête de deux cents Chevaliers & de mille Arquebuſiers, pour s'oppoſer à leur deſcente, ſe porta avec toute la diligence qu'il put au même endroit ; mais l'Amiral Turc, à la faveur des ténebres,

Jean de la Valette.

tira adroitement de ſon arriere-gard trente-cinq galeres chargées de tro mille hommes, qui débarquerent ſa obſtacle à la cale de *Saint Thomas*, qu d'autres appellent le *Port de l'Echelle*. ſur quoi il eſt bon de remarquer que quoique la plupart des Hiſtoriens donne le nom de port aux golfes & aux anſe qui ſe trouvent dans cette isle, ce n ſont la plupart, ſi on en excepte le gran port, & le port Muſciet, que des cales qui ne ſont au plus à l'abri que des vent de terre.

Pendant que les Turcs étoient da le golfe de Mugiarro, le Chevalier d la Riviere, avec douze Chevaliers, ſ mit en embuſcade derriere de vieill maſures, pour ſurprendre quelque ennemi qui auroit été tenté de mettre pied à terre. Mais un Chevalier Portugais, qu'on avoit envoyé du même côté à la découverte, ayant reconnu la Riviere, & le voulant joindre, reçut un coup de mouſquet tiré par un parti des Turcs qui étoient cachés dans des rochers voiſins, & dont il mourut ſur le champ. La Riviere, qui ne le croyoit que bleſſé, accourut auſſi-tôt à ſon ſecours; mais les Turcs firent une nouvelle décharge, écarterent ſa petite eſcorte, tuerent ſon cheval, l'envelopperent, & le firent priſonnier. On le conduiſit auſſi-tôt au Général, qui l'in-

terrogea ſur la diſpoſition du Grand-Maître & des Chevaliers, & ſur les forces que la Religion avoit dans l'isle. La Riviere lui répondit qu'il n'y avoit point de Chevaliers qui ne fuſſent réſolus de répandre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang pour la défenſe d'une isle qu'ils regardoient comme leur patrie; que tous les forts étoient remplis d'une nombreuſe garniſon, & fournis abondamment de munitions de guerre & de bouche, & qu'on attendoit de l'Europe & de toute la Chrétienté une puiſſante flotte qui venoit pour lui livrer bataille, ou pour le forcer à reprendre la route du Levant. Le Général Turc regardant le diſcours de ſon priſonnier comme une eſpece de bravade, & pour en tirer une connoiſſance exacte de l'état de l'isle, lui fit donner une violente torture. Le Chevalier la ſoutint long-temps avec la conſtance d'un héros; à la fin, comme s'il eût cédé à la rigueur des tourments, il avoua à ce Barbare, avec une feinte ingénuité, que ſi Malte avoit à être priſe, ce ne ſeroit que par le poſte de Caſtille, l'endroit du Bourg & de toute l'isle le moins fortifié, à ce qu'il lui dit. Jean de la Valette.

Le Bacha ſe repoſant de la ſincérité de ſon aveu ſur la violence de la queſtion, réſolut de commencer le ſiege du Bourg par cet endroit; mais com-

Jean de la Valette.

me, avant que s'y engager, il le vouloit reconnoître lui-même, il envoya, en attendant, le Chevalier de la Riviere, chargé de fers sur une galere destinée pour les prisonniers. Le vent ayant changé, la nuit suivante toute la flotte leva l'ancre, & à la faveur des fanaux reprit la route de Marsa-Siroc, où l'armée de grand matin débarqua en bonne ordonnance. Les premiers soins du Général furent de faire construire à l'entrée de cette grande cale, & de chaque côté, deux redoutes, où il mit un bon nombre de soldats, & qu'il garnit d'artillerie pour la sûreté de ses vaisseaux, & pour empêcher la flotte chrétienne, si elle paroissoit, d'en approcher. L'armée Turque s'avança ensuite dans les terres, & campa proche d'un village appellé Sainte-Catherine. Mustapha, pour reconnoître par lui-même la situation du Bourg & du château Saint-Ange, & des autres forts de l'isle, se détacha avec quelques Ingénieurs, & gagna une hauteur appellée le *Mont-Calcara*, d'où il découvroit presque l'isle entiere. Il s'étoit fait suivre par le Chevalier de la Riviere, son prisonnier: il voulut qu'il lui montrât le fort Saint-Elme, celui de la Sangle, le château Saint-Ange, & le Bourg; & qu'il lui rendit en même-temps un compte exact des fortifications qu'il y avoit

en chaque endroit, & du nombre de troupes qu'on y avoit mis. Sur quoi l'adroit Chevalier ne manquoit pas de le doubler ; mais le Bacha lui ayant demandé où étoit le poſte de Caſtille qu'il lui avoit repréſenté comme le plus foible de toute l'isle, le Chevalier ne le lui eût pas plutôt montré, que ce Général l'ayant vu fortifié d'un large boulevard avec un ravelin & des caſemates au pied & dans le foſſé, perſuadé que la Riviere ne lui avoit indiqué cet endroit que pour le faire échouer dans cette entrepriſe, plein de fureur, il lui déchargea un coup de canne ſur la tête, & le fit achever à coups de bâton par les ſoldats de ſon eſcorte. Jean de la Valette.

Pendant qu'une ſcene auſſi cruelle ſe paſſoit ſur le Mont-Calcara, l'armée Turque, répandue dans la campagne, mettoit le feu dans les villages, maſſacroit les payſans, & enlevoit les beſtiaux qu'ils n'avoient pas eu la précaution de retirer de bonne heure dans les places fortes. Le Maréchal Copier, qui ne perdoit point de vue les ennemis, tomboit ſur ceux qui, pour piller, s'écartoient de leur gros, les tailloit en pieces, ou les faiſoit priſonniers ; & dans deux ou trois occaſions & en différentes eſcarmouches, il leur tua plus de quinze cents hommes, ſans

Jean de la Valette.

y en avoit perdu plus de quatre-vingt; parmi leſquels on regretta ſur-tout le Chevalier d'Elbène, d'une illuſtre maiſon de Florence, qui, après s'être ſignalé dans ces combats particuliers, fut tué d'un coup de mouſquet.

Le Grand-Maître, pour accoutumer ſes ſoldats à la vue & aux cris des Turcs, & pour les mettre, pour ainſi dire, en curée, ſouffrit d'abord ces eſcarmouches; mais comme elles n'avoient rien de déciſif, & que la moindre perte qu'il y pourroit faire, lui auroit été plus préjudiciable dans la ſuite, qu'il n'auroit tiré d'avantage d'un plus grand nombre de Turcs qui auroient péri, il rappella toutes ſes troupes, les renvoya dans leurs poſtes, & les réſerva judicieuſement pour la défenſe des forts qui ſeroient attaqués.

Dès le lendemain, les Turcs tinrent un grand Conſeil de guerre, pour délibérer de l'endroit où l'armée s'attacheroit. L'Amiral Piali, ſuivant les ordres du Grand-Seigneur, vouloit qu'on fursît toute entrepriſe juſqu'à l'arrivée de Dragut, qu'on attendoit de jour en jour; mais le Bacha, auquel la crainte du ſecours dont lui avoit parlé le Chevalier de la Riviere, cauſoit une ſecrete inquiétude, ſoutint qu'avant que de ſonger à vaincre, il falloit, ſans perdre un moment de temps, prendre de

ſi juſtes meſures, qu'ils ne puſſent être ni ſurpris ni vaincus. Il ajouta que ſi l'armée chrétienne ſurvenoit à l'improviſte, la flotte du Grand-Seigneur ſe verroit bloquée dans l'anſe où elle s'étoit retirée, & qu'indépendamment de ce qu'on avoit à craindre de ce côté-là, elle n'étoit pas même à l'abri des vents orientaux; ainſi il opina que ſans différer, il falloit faire le ſiege du fort Saint-Elme, qui, ſelon ce qu'il expoſa, ne devoit pas durer plus de cinq à ſix jours. Il ajouta que par ſa priſe ils ſeroient maîtres du port de Marſa-Muſcier, où ils feroient entrer toute leur flotte; & qu'après l'avoir miſe en ſûreté, ils attaqueroient avec plus de confiance les autres forts, & les différentes places de l'iſle. Cet avis paſſa à la pluralité des voix, & le ſiege du fort Saint-Elme fut réſolu. Jean de la Valette.

Ce fort, comme nous l'avons dit, étoit ſitué ſur la pointe d'un rocher à l'extrêmité d'une langue de terre qui ſépare les deux ports : c'étoit l'ouvrage du Prieur de Capoue; mais il l'avoit fait trop petit : & ſoit que la Religion en ce temps-là ne fût pas en état de fournir à la dépenſe néceſſaire pour le rendre plus grand & plus régulier; ſoit que le Prieur, en le plaçant à la pointe du rocher, n'eût eu en vue que le côté de la mer, & de ſe ſervir de bat-

Jean de la Valette.

teries pour défendre l'entrée des ports ; la ſuite fit voir qu'il n'avoit pas fait aſſez d'attention à la défenſe même du fort du côté de la terre, & qu'il l'avoit placé dans un endroit dont le terrein étoit ſi étroit & ſi reſſerré, qu'on n'avoit pu ajouter au dehors les ouvrages & les fortifications néceſſaires. Cependant, comme tout le fond de l'iſle n'eſt qu'un roc recouvert ſeulement en quelques endroits de deux ou trois pieds d'un terroir pierreux, les Ingénieurs Turcs prévirent que ce ne ſeroit pas ſans un travail long & pénible qu'on pourroit ouvrir & conduire la tranchée, d'autant plus que ce fort étoit garni d'une nombreuſe artillerie ; qu'ils ne pourroient même empêcher que le Grand-Maître, à la faveur de légeres barques, n'y fît paſſer du ſecours par le port Muſciet, & qu'il ne rafraîchît & ne changeât de temps en temps la garniſon. Ce qui augmentoit encore leur inquiétude, c'eſt que le Vice-Roi de Sicile répandoit des bruits, quoique avec plus d'oſtentation que de diligence, qu'il viendroit au premier jour à la tête de la flotte du Roi ſon maître, livrer bataille, & combattre celle du Sultan.

Mais le Général Turc, grand Capitaine, ſe roidiſſant contre toutes ces difficultés, réſolut de pourſuivre ſon deſſein. Après avoir été lui-même re-

connoître la place, il fit avancer ſes troupes, l'inveſtit du côté de la terre, marqua la place de ſon camp, & les différents endroits où il vouloit faire dreſſer des batteries. Ses troupes travaillerent enſuite à faire leurs approches par des tranchées; & quelque dur que fût le terrein & le roc ſur lequel le fort étoit placé, à force de Pionniers, dont le Bacha prodiguoit la vie, & malgré le feu continuel de la place, ils ne laiſſerent pas en pluſieurs endroits de ſe mettre à couvert : & dans ceux dont on ne pouvoit entamer le roc, il fit conſtruire des parapets qui tenoient lieu de tranchées, & qui étoient formés avec des pourtres & d'épaiſſes planches, garnies par derriere de terre qu'on alloit querir bien loin, & qu'on détrempoit enſuite pour la liaiſon : on la mêloit avec des joncs & de la paille; ce qui formoit une eſpece de muraille qui couvroit le ſoldat. Jean de la Valette.

Les Turcs, avec le ſecours des bœufs qu'ils avoient pris dans l'isle, couduiſirent enfin leur canon juſqu'au mont Saint-Elme; & après avoir dreſſé leurs plates-formes, leurs gabions & leurs mantelets, le Bacha commença à faire tirer le 24 Mai avec dix canons qui portoient quatre-vingt livres de balle. Il avoit outre ces canons deux coulevrines de ſoixante, & un baſilic d'une énorme

Jean de la Valette.

grandeur, qu'on prétend qui tiroit des boulets de pierre de cent ſoixante livres de peſanteur. Cette artillerie faiſoit un feu terrible; & quoique celle de la place y répondit, comme ce fort étoit petit & étroit, il n'y avoit point de coup qui ne portât, & qui ne ruinât quelque partie des dehors & des défenſes. Les Infideles ayant augmenté leurs batteries, le Bailli de Négrepont qui commandoit dans la place, & qui ne pouvoit réſiſter à un feu ſi continuel, vit bien qu'au défaut des fortifications, il ne conſerveroit ſa place que par le nombre & le courage de la garniſon.

Dans cette vue il envoya le Chevalier Lacerda au Grand-Maître pour lui demander du ſecours : & pour l'obtenir, cet Officier que la peur rendoit éloquent, exagéra le péril où il dit qu'étoit la place ; le Grand-Maître en parut ſurpris, & encore plus indigné contre ſon Envoyé, de ce qu'en préſence d'un grand nombre de Chevaliers il avoit été aſſez imprudent pour lui dire qu'il ne falloit pas qu'il s'attendît qu'on pût tenir dans une auſſi méchante place plus de huit jours. *Quelle perte avez-vous donc faite*, repartit le Grand-Maître, *pour crier au ſecours ? Seigneur*, lui répondit Lacerda, *le château doit être conſidéré comme un malade exténué &*

ſans force, qui ne peut ſe ſoutenir que par des remedes & des ſecours continuels. J'en ſerai moi-même le médecin, lui dit le Grand-Maître, avec un dépit ſecret ; *& j'y en conduirai d'autres avec moi ; s'ils ne peuvent pas vous guérir de la peur, ils empêcheront bien au moins par leur valeur, que les Infideles ne s'emparent du château.* Jean de la Valette.

Ce n'eſt pas que ce Prince ſe flattât de pouvoir conſerver long-temps une place ſi foible, contre les attaques continuelles des Turcs, & il déploroit même, dans le fond de ſon cœur, le ſort des Chevaliers qui étoient dans un poſte ſi dangereux ; mais le ſalut de l'iſle entiere dépendoit de la durée de ce ſiege : & comme il falloit par une courageuſe réſiſtance donner le temps au Vice-Roi de Sicile d'avancer à ſon ſecours, il réſolut de ſe jetter lui même dans la place, & de s'y enſevelir plutôt que de ſouffrir que par une foible défenſe & une compoſition précipitée, on mît les Infideles en état de s'attacher au Bourg & au château Saint-Ange, la derniere reſſource des Chevaliers & de la Religion. La Valette ſe diſpoſoit à conduire ce ſecours dans le fort ; mais le Conſeil & tout le Couvent s'y oppoſerent, & il ſe préſenta en même temps un ſi grand nombre de Chevaliers qui demandoient

Jean de la Valette.

avec empreſſement cette commiſſion, qu'il n'y eut d'embarras que dans le choix qu'il en fallut faire. Le Grand-Maître mit à la tête de ce ſecours les Chevaliers Gonzales, de Médran & de la Motte, avec les compagnies d'infanterie qu'ils commandoient : pluſieurs Chevaliers obtinrent la permiſſion de ſe joindre à eux, & l'hiſtoire a conſervé le nom d'un Jean de Sola, Navarrois, ſervant d'armes & brave ſoldat, qui en conduiſit pluſieurs autres auxquels il avoit inſpiré ſa fermeté & ſa réſolution, & qui, à ſon exemple, ſe firent tous tuer en différentes occaſions. Ils furent depuis remplacés par pluſieurs Chevaliers de différentes nations, Anglois, Français, Flamands & Allemands, qui, par l'éloignement de leurs provinces, n'arriverent en Sicile que depuis le débarquement des Turcs à Malte, & le ſiege du château Saint-Elme. La plupart, ſans attendre une eſcorte, & dans l'impatience de partager les périls de la guerre avec leurs freres, ſe jettoient dans de légeres barques ; & ſuivant les occaſions qu'ils en trouvoient, paſſoient à la file les uns après les autres. Après avoir abordé au Bourg, & obtenu la permiſſion du Grand-Maître, à la faveur des barques ſans mâts & ſans voiles, de peur d'être découverts, ils traverſoient le port Muſcier,

& ſe jettoient dans la place aſſiégée. Le Grand-Maître pour favoriſer leur paſſage du château Saint-Ange qui étoit ſur une hauteur, battoit continuellement le camp ennemi. Un boulet de canon partit de cet endroit, qui tomba dans la tranchée, & ſur une pierre, la mit en pieces; un éclat alla frapper l'Amiral Piali, qui viſitoit les travaux, & le bleſſa dangereuſement. On le crut mort; & pendant que dans tout le camp, & principalement ſur la flotte, on n'étoit occupé que de cet accident, le Grand-Maître pour avancer le ſecours de Sicile, & pour empêcher la perte du fort, dépêcha la nuit le Chevalier de la Valette Cornuſſon, ſon neveu, & le Commandeur Salvago, Génois, pour conjurer le Vice-Roi de Sicile de hâter le ſecours que le Roi ſon maître lui avoit fait eſpérer; & il le prioit de lui envoyer en même temps deux galeres de la Religion qui étoient revenues de courſe avec tous les Chevaliers aſſemblés à Meſſine, qui, à la faveur de la flotte d'Eſpagne, eſpéroient rentrer dans le port. Le Commandeur de la Valette lui remit en même temps un mémoire exact de la route que devoit tenir la flotte chrétienne avec le double des ſignaux qu'il faudroit faire de part & d'autre, ſoit au Goze, ou aux cales voiſines où l'on

Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

pourroit débarquer. Le Vice-Roi lui renvoya auſſi-tôt un courier avec aſſurance d'un prompt ſecours qu'il feroit partir au plus tard dans le quinze de Juin ; & il l'exhortoit juſqu'à ce temps-là de faire filer de nouvelles troupes dans le fort Saint-Elme, pour empêcher les Turcs de s'en rendre les maîtres. La Valette, pour encourager la garniſon, lui fit part des nouvelles qu'il avoit reçues du Vice-Roi. Le Chevalier de Médran, qui y avoit conduit le dernier ſecours, fit une ſortie, ſe jetta dans la tranchée, ſurprit les Turcs ; & favoriſé de l'artillerie du château, qui faiſoit un feu continuel, tailla d'abord en pieces tout ce qui ſe préſenta devant lui. Mais les Turcs, revenus de la ſurpriſe qu'il leur avoit d'abord cauſée, s'étant rallié, retournerent en foule à la charge ; & après un combat fort opiniâtre, regagnerent la tranchée, & forcerent les Chrétiens de ſe retirer dans la place. Malheureuſement pour les aſſiégés, il faiſoit un vent violent qui repouſſoit la fumée de l'artillerie : cette fumée, comme un nuage épais, ſe raſſembla ſur la contre-eſcarpe. Les Turcs, à la faveur de cette obſcurité, s'en emparerent, y firent un logement avec des arbres, des poutres & des ſacs de laine & de terre, dont ils avoient fait proviſion ; & ils

y dreſſerent en même temps une batterie. Jean de la Valette.

Ces ténebres paſſageres étant diſſipées, on vit du fort, avec beaucoup de ſurpriſe, les enſeignes des Turcs arborées ſur cet endroit, d'où ces Infideles commencerent à battre le ravelin. Cette piece n'étant pas aſſez élevée, ſe trouva même expoſée au feu de leur mouſqueterie; en ſorte qu'il ne paroiſſoit aucun des aſſiégés qui ne fut tué auſſi-tôt par les Janiſſaires qui tiroient avec beaucoup de juſteſſe; ce qui donna occaſion au Capitaine de Lacerda, ſous prétexte qu'il craignoit, diſoit-il, que les Infideles ne ſe logeaſſent dans cet ouvrage avancé, de propoſer de le miner, & de le faire ſauter. Mais on rejetta ce conſeil qui ne lui fit pas beaucoup d'honneur, & qu'on ſoupçonna venir d'un homme qui pâtiſſoit dans le péril, & qui eût ſouhaité, quel que fut le ſuccès du ſiege, d'en voir au plutôt la fin.

Pendant que les Chrétiens & les Infideles étoient tous les jours aux mains, on vit arriver dans la flotte des Turcs le renégat Uluccialy, fameux Corſaire, avec ſix galeres qu'il avoit amenées d'Alexandrie, & neuf cents hommes de débarquement; & peu de jours après Dragut, Vice-Roi de Tripoli, y en amena ſeize cents ſur treize galeres

Jean de la Valette.

& deux galiotes. Nous avons dit que le Grand-Seigneur, prévenu d'eſtime pour ſa valeur & ſa capacité, avoit expreſſément défendu à ſes Généraux de terre & de mer, de rien entreprendre ſans ſa participation. Son mérite & le crédit ſur-tout qu'il avoit à la Porte, le fit recevoir par toute l'armée au bruit de l'artillerie & avec toutes ſortes de marques de déférence & de diſtinction; il ne fut pas plutôt débarqué, qu'il voulut viſiter le camp & les principaux endroits de l'isle.

Quelques meſures d'honnêteté qu'il gardât avec les Généraux, il témoigna qu'il ne pouvoit approuver qu'on eût commencé cette entrepriſe par le ſiege du fort Saint-Elme; il prétendit qu'on auroit dû d'abord s'attacher au château du Goze, & enſuite à la Cité notable, qui fourniſſoit des vivres au Bourg & au château Saint-Ange. Il ajouta que par la priſe de ces deux places, non-ſeulement on auroit coupé, diſoit-il, les mamelles qui nourriſſoient le reſte de l'isle, mais ce qui étoit bien plus important, qu'on auroit fermé aux Chrétiens le chemin du ſecours qu'ils prétendoient faire entrer dans l'isle. Le Bacha, quoique revêtu de la dignité de Général, mais qui redoutoit le crédit du Corſaire, lui repréſenta que pour mettre la flotte du Grand-Seigneur à

l'abri des vents, & même à couvert de l'armée des Chrétiens, il n'avoit pu ſe diſpenſer d'attaquer d'abord le fort, dont la priſe lui ouvroit une libre entrée dans le port Muſciet ; qu'après tout, ce ſiege n'étoit pas encore ſi avancé, qu'on ne pût le lever s'il le jugeoit à propos, & tranſporter l'armée au Goze & devant la Cité. *Ce ne ſeroit pas le parti le moins prudent*, repartit Dragut, *ſi l'affaire n'étoit pas trop engagée ; mais après l'ouverture de la tranchée, & pluſieurs jours d'attaque, on ne pourroit lever le ſiege ſans commettre la gloire de Sa Hauteſſe, & peut-être même ſans décourager le Soldat.* Ainſi il conclut à employer toutes les forces de l'armée pour ſortir avec honneur de cette entrepriſe : & pour faire voir qu'une baſſe envie, & cette malignité ſi ordinaire parmi les courtiſans, n'avoit eu aucune part à la liberté qu'il avoit priſe de dire ſon ſentiment, depuis qu'on eût réſolu de continuer le ſiege, il s'y employa avec autant de courage & d'aſſiduité, que s'il eût été reſponſable du ſuccès. On n'avoit guere vu d'Officier Général plus intrépide : il étoit les jours entiers dans la tranchée ou aux batteries. Parmi ſes différents talents, perſonne n'entendoit mieux que lui la direction & la conduite de l'artillerie ; c'étoit ſon premier métier, Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

comme nous l'avons dit dans le livre précédent. Par ſon ordre, le premier de Juin, on dreſſa une ſeconde batterie, parallele à la premiere, mais plus proche du fort ; & pour entretenir un feu continuel, elles tiroient l'une après l'autre contre un cavalier qui couvroit le fort. Il plaça quatre canons du côté du port Muſciet, qui battoient du même côté, & on mit ſur la contre-eſcarpe deux autres canons qui plongeoient dans le foſſé, & battoient la caſemate ; & ſur la pointe de l'entrée du port Muſciet, qui a retenu depuis ce temps-là le nom de *cap* ou *pointe de Dragut*, il y fit amener de ſes galeres quatre coulevrines qui battoient le flanc du ravelin, du cavalier, & tout le côté du fort qui regardoit l'Occident.

Les Ingénieurs Turcs, à la faveur de leurs mouſquetaires qui tiroient continuellement contre le ravelin, ſortirent de la tranchée. Pour reconnoître l'effet de leurs batteries, ils s'avancerent hardiment, & tout à découvert juſqu'au pied de ce ravelin, ſans que perſonne leur en défendît les approches, ſoit que la ſentinelle eût été tuée, ou qu'elle fût endormie ; ſoit auſſi par la faute des Officiers qui laiſſoient aux ſimples ſoldats le ſoin de faire les rondes. Ces Ingénieurs, à la fa-

veur de ce profond ſilence, reconnurent tout à leur aiſe cet ouvrage détaché du fort, & qu'on ne pouvoit y aller du cavalier que par une eſpece de pont compoſé de quelques planches. Ils découvrirent en même temps une canonniere placée dans un endroit ſi bas, qu'un de ces Ingénieurs étant monté ſur les épaules d'un autre, apperçut les ſoldats Chrétiens couchés négligemment, & enſevelis dans un profond ſommeil. Les Turcs firent auſſi-tôt venir des troupes, qui, ayant poſé des échelles, entrerent par la canonniere dans le ravelin, s'en rendirent les maîtres, & couperent la gorge à la plupart des Chrétiens. Ceux qui s'éveillerent les premiers, voyant cette foule d'ennemis, s'enfuirent; & pluſieurs, pour éviter le ſabre des Turcs, ſe précipiterent du pont dans le fond du foſſé. Les Turcs, profitant de leur avantage, ſe jetterent ſur le pont pour paſſer dans le cavalier; mais ils furent arrêtés par Guerare, Sergent-Major, qui, au bruit qu'ils faiſoient, y étoit accouru avec quelques ſoldats. Il fut bientôt ſecondé par les Chevaliers de Vercoyran & de Médran, qui s'y rendirent à la tête de leurs compagnies; on vit enſuite arriver le Bailli de Négrepont, avec pluſieurs autres Chevaliers. Le combat devint alors plus égal; & Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

même les Chrétiens repouſſerent les Infideles. Comme le ravelin n'avoit point de défenſe du côté du cavalier & du fort, à la faveur de deux canons qu'on braqua contre cet ouvrage, & dont les coups écartoient les Turcs, on eſpéroit de le reprendre, & de les en chaſſer : mais leur Général, de ſon côté, fit avancer différents corps d'infanterie, qui, ſans crainte du feu, ſe jetterent dans le ravelin ; & ayant fait venir des pionniers, des ſacs de laine & des ſacs à terre, avec des barriques & des planches, ils s'y logerent, en ſorte que tout l'effort des Chrétiens ne les en put chaſſer.

Ils pouſſerent encore plus loin leur entrepriſe, & voyant que le Bailli & les Chevaliers, pour ſe retirer dans le cavalier, avoient pris leur chemin par le bas du foſſé, avec une audace que l'eſpérance d'une entiere victoire leur inſpiroit, ils s'y jetterent l'épée à la main, les pourſuivirent opiniâtrément, & ne furent arrêtés que par l'artillerie du fort, & par une grêle de feux d'artifices, de pierres, de coups de mouſquets, & de canonnades qui tuerent les plus hardis, & qui en mirent un ſi grand nombre hors de combat, qu'ils furent obligés d'abandonner leur pourſuite, & de ſe retirer même hors du foſſé. Après s'être ralliés, & avoir reçu un

nouveau renfort, ils y revinrent par une brêche qui étoit à la contre-eſcarpe, & par le moyen des échelles qu'ils placerent au pied du fort, ils y monterent en foule avec un courage ſi déterminé, qu'on ne ſait pas quel auroit été le ſuccès de cette derniere attaque, ſi heureuſement les échelles ne s'étoient pas trouvées trop courtes. Ils furent obligés d'en deſcendre, & de les abandonner; ce ne fut pas ſans perdre beaucoup de monde. On prétend que cette action, qui dura depuis la pointe du jour juſqu'à midi, leur coûta près de trois mille hommes des plus braves de leur armée. La Religion de ſon côté, outre la perte du ravelin, eut vingt Chevaliers de tués, & près de cent ſoldats. Le Bailli de Négrepont, le Sergent-Major Guérare, le Chevalier Adorne, & la Roche-Péreyra, jeune Chevalier Caſtillan, furent bleſſés. Jean de la Valette.

On rapporte que le Chevalier Abel de Bridiers de la Gardampe, ayant reçu un coup de mouſquet dans le corps, & voyant que quelques-uns de ſes confreres ſe préſentoient pour le relever, & le conduire dans un endroit où il pût être panſé, après les avoir remerciés affectueuſement de leur bon office : *Ne me comptez plus*, leur dit-il, *au nombre des vivants ; vos ſoins ſeront mieux employés à défendre vos autres Freres.*

Jean de la Valette.

Il ſe traîna enſuite juſqu'à la chapelle du château, & après s'être recommandé à Dieu, il expira au pied de l'Autel, où on le trouva mort. A la faveur de la nuit, & avec la permiſſion du Grand-Maître, on tranſporta les bleſſés dans le Bourg pour les y faire panſer; en leur place, & par la même voie, on ramena cent hommes commandés par le Chevalier Vagnon. L'artillerie du fort, les batteries du château Saint-Ange & de l'isle de la Sangle favoriſoient ce paſſage: & quoique les Turcs euſſent deux canons ſur le haut de la grotte d'Alicata, qui battoient l'endroit par où l'on pouvoit entrer dans le château, & que les Janiſſaires, excellents arquebuſiers, & qui ne ſe ſervoient que de mouſquets d'un gros calibre, & qui portoient fort loin, tiraſſent continuellement ſur le rivage le plus voiſin du fort; ils n'avoient pu encore empêcher cette communication, & le paſſage de ces petits ſecours que le Grand-Maître y envoyoit.

c

Ce fut par le retour de ces bleſſés, qu'il apprit avec douleur le détail de la perte du ravelin, & tout ce qui s'étoit paſſé dans cette derniere action: mais ce qui ne lui cauſa pas moins d'indignation, c'eſt qu'il découvrit que Lacerda, ſous prétexte d'une légere bleſſure, dont à peine on voyoit la marque, s'étoit mêlé parmi les bleſſés. Cet-

te lâcheté dont juſqu'alors il n'y avoit point eu d'exemple dans la Religion, affligea ſenſiblement la Valette ; & quoiqu'il eût pitié de ſa foibleſſe, il ne laiſſa pas de le faire arrêter, & de l'envoyer en priſon ; châtiment encore trop doux pour un homme qui, pendant tout le ſiege, n'avoit fait paroître d'habileté & d'adreſſe que pour s'éloigner du péril. Jean de la Valette.

Le Bailli de Négrepont, le Commandeur de Broglio, quoique bleſſés, & tous deux fort âgés, refuſerent avec beaucoup de courage la permiſſion que le Grand-Maître leur avoit envoyée de revenir au Couvent ; pour toute réponſe, ils lui manderent qu'ils vouloient mourir dans leurs poſtes & au lit d'honneur. Ces Chevaliers ſi reſpectables, toujours ſous les armes, les viſages brûlés & défigurés par l'ardeur du ſoleil, ne partoient point des endroits où il y avoit le plus de péril : & quoique d'une vieilleſſe preſque caduque, ils portoient eux-mêmes de la terre dans les endroits qu'il falloit fortifier, ou ſecouroient les autres Chevaliers qui, dans une place ſi étroite, étoient à tout moment bleſſés. On ne voyoit que des boiteux, des bras en écharpe, & même des membres ſéparés du corps, épars confuſément, & qu'on n'avoit pas le temps de couvrir de terre, & ces hommes, dont la plupar-

Jean de la Valette.

n'étoient plus que la moitié d'eux-mêmes, conſervoient un courage entier, ſervoient l'artillerie, ſe traînoient juſques ſur les brêches, & préſentoient par-tout un front redoutable.

Le Grand-Maître leur faiſoit paſſer ſucceſſivement tous les ſecours que la place pouvoit contenir ; mais comme par le feu continuel des ennemis il n'y avoit preſque point de jour qu'on ne perdît un grand nombre de Chevaliers & de ſoldats, il fit partir la nuit une barque pour la Sicile, qui porta de ſa part des lettres au Vice-Roi, par leſquelles il lui faiſoit part de l'extrêmité où le fort étoit réduit. Il lui marquoit expreſſément qu'il étoit ſurpris qu'il n'eût pas encore tenté de faire paſſer à Malte, ſur les deux galeres de la Religion, les Chevaliers qui n'attendoient que cette occaſion pour ſe rendre à leur devoir ; il lui demandoit en même temps un ſecours particulier de mille ſoldats pour remplacer ceux qui périſſoient journellement dans le fort. Comme, par la conduite que tenoit ce Vice-Roi, & par le peu d'empreſſement qu'il avoit à raſſembler les différentes eſcadres du Roi d'Eſpagne, il craignoit qu'il ne ſe déterminât jamais à tenter le ſort d'un combat naval, il lui marquoit à la fin de ſa lettre que, pourvu qu'il voulût ſeulement débarquer

quer huit mille hommes dans l'isle, il se flattoit, avec ce qui lui restoit de troupes, de faire lever le siege, & de forcer les ennemis à se rembarquer. Le Vice-Roi lui renvoya sur le champ Salvago, qui, par ordre du Grand-Maître, étoit resté auprès de lui pour hâter le secours, & il le fit accompagner par un autre Chevalier, appellé Mirande, des premiers de l'Ordre, & des plus zélés. Il les chargea d'assurer le Grand-Maître qu'il ne perdroit pas un moment de temps pour rassembler tous les vaisseaux & les galeres nécessaires pour lui porter le secours qu'il attendoit; mais qu'il n'en avoit pas encore un assez grand nombre pour hasarder une bataille contre la flotte des Turcs; qu'il avoit besoin de celles de la Religion; & que pour accélérer l'embarquement de troupes il ne pouvoit les envoyer trop tôt. Jean de la Valette.

Les deux Chevaliers se jetterent dans un léger brigantin, escortés de deux galeres de la Religion que le Vice-Roi avoit retenues dans le port de Saragosse *; ils doublerent le Cap de Pessaro, d'où après avoir envoyé ses galeres, qui ne pouvoient pas avancer plus près du port sans être découvertes, ils entrerent dans celui de Muscet, à la faveur de la nuit, & gagnerent le rivage le plus prochain du fort Saint-Elme.

* C'est l'ancienne Syracuse, appellée aujourd'hui dans la langue du pays Sarragoça.

Jean de la Valette. Ils s'y retirerent pendant le jour ; & la nuit ſuivante, après avoir viſité exactement les différents poſtes de cette place, & en avoir reconnu le mauvais état, ils ſe rembarquerent, & ſe rendirent au Bourg auprès du Grand-Maître. Il fut fort ſurpris qu'ils arrivaſſent ſans aucun ſecours, ſur-tout ſans les deux galeres de la Religion, & que le Vice-Roi, non content de les retenir, demandât encore les cinq autres, dont les ſoldats & la chiourme travailloient continuellement à fortifier différents poſtes du Bourg & de l'iſle de la Sangle. Cette conduite le confirma dans le ſoupçon qu'il avoit que le Vice-Roi, malgré ſes promeſſes, & l'oſtentation d'un puiſſant ſecours, n'oſoit haſarder une bataille, & que par ces délais affectés, & la demande hors de ſaiſon qu'il faiſoit des galeres, il ne cherchoit qu'un prétexte pour ſe diſpenſer de venir attaquer la flotte des Turcs. Il lui renvoya Salvago, Chevalier plein de zele, & qui, au péril d'être pris par les Infideles, paſſa & repaſſa pluſieurs fois pendant le ſiege au travers de l'armée ennemie. Le Grand-Maître le chargea de repréſenter au Vice-Roi qu'il ne pouvoit lui envoyer les galeres de la Religion ſans une eſcorte ſur chacune au moins de cinquante ſoldats, & un bon nombre d'Offi-

ciers pour contenir la chiourme & les esclaves qui pourroient se révolter ; & que bien loin de se défaire des uns & des autres, il ne croyoit pas pouvoir conserver l'isle, si en attendant le grand secours qu'il lui faisoit espérer, il ne lui fournissoit de nouvelles recrues pour résister aux attaques continuelles des Infideles. Avant qu'il partît, il lui remit d'amples pouvoirs de sa part & de celle du Conseil pour le Prieur Gatinare, par lesquels cet ancien Commandeur, des premiers de l'Ordre, étoit autorisé à emprunter des sommes considérables aux banques publiques ; ramasser & recevoir les responsions ; acheter des munitions de guerre, & envoyer le tout incessamment à Malte avec les deux galeres, & tous les Chevaliers qui, pour y passer, s'étoient rendus à Messine, & attendoient avec impatience le départ de la grande flotte. Jean de la Valette.

Salvago partit seul pour la Sicile : Lamirande plein de zele demanda au Grand-Maître, & en obtint la permission, de se renfermer dans le fort assiégé ; il y fut reçu avec la considération qui étoit due à sa valeur : c'étoit un ancien Chevalier également révéré par sa piété & par son courage, & qui s'étoit signalé en plusieurs occasions. Tous les Chevaliers de la place, de concert, lui déférerent la charge de Ma-

Jean de la Valette.

jor ; il s'en acquitta avec ſa valeur & ſa capacité ordinaire ; ſon expérience, ſa préſence dans tous les endroits où il en étoit beſoin, & ſur-tout ſon exemple, augmenterent le courage du ſoldat ; il leur apprit la maniere de ſe mettre à couvert des coups de canon ennemis, & en même temps de pouvoir, ſans ſe découvrir, y répondre par le feu de la place. Par ſes ſoins il fit entrer une grande proviſion de vin, de vivres, & de remedes pour les bleſſés & pour les malades : c'étoit le pere des ſoldats ; rien n'échappoit à ſon attention, que le ſoin particulier de ſa perſonne & de ſa propre conſervation.

Dragut, pour empêcher ces ſecours continuels, & la communication du Bourg avec le fort, propoſa dans le Conſeil de dreſſer une nouvelle batterie ſur la pointe du grand port, ſituée à l'Orient, & à l'endroit où on avoit élevé les fourches patibulaires. Mais Muſtapha lui repréſenta que cet endroit étoit trop éloigné du camp, & trop voiſin du Bourg ; que les Chevaliers enleveroient le canon, ou du moins l'encloüeroient ; qu'on ne pourroit conſerver cette batterie, ſi on n'établiſſoit dans le même endroit une eſpece de camp, & un corps conſidérable de troupes pour s'oppoſer aux ſorties & aux attaques des aſſiégés ; que ſon armée

étoit trop affoiblie par les pertes & les fatigues du ſiege, pour pouvoir la partager ; mais qu'il falloit remettre ce deſſein à l'arivée du Vice-Roi d'Alger, qu'on attendoit tous les jours avec toutes les forces de ſon gouvernement, & qui ſeroit ravi qu'on le chargeât de cette entrepriſe. Le Conſeil s'arrêta à cet avis ; cependant les Turcs continuerent jour & nuit leurs batteries du côté du port Muſciet ; & en même-temps, avec des faſcines, de la terre, & des ſacs de laine, ils éleverent le ravelin au-deſſus du parapet de la place, d'où ils découvroient tout ce qui s'y paſſoit : après y avoir fait monter deux canons qui tiroient continuellement, & par le feu de la mouſqueterie, ils empêchoient les ſoldats d'approcher du parapet. Pour pénétrer juſques-là, ils étoient réduits à s'y conduire par des tranchées & un ſouterrein qui y aboutiſſoit. Le Bacha voulant ruiner cette défenſe, fit avec des arbres, des antennes de vaiſſeaux, & de groſſes planches, conſtruire un pont ſi large, que ſix hommes y pouvoient paſſer de front ; & de peur que les Chrétiens ne jettaſſent deſſus des feux d'artifice pour le brûler, on le couvrit de terre juſqu'à une certaine hauteur. Par ce pont, & à la faveur du feu continuel du ravelin, les Turcs pénétrerent

Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

jusqu'au parapet, s'y attacherent, & joignirent la sape à la mine. Lamirande qui se portoit par-tout où il y avoit le plus de danger, ayant reconnu leur dessein, n'eut pas beaucoup d'inquiétude de la mine que les Infideles tâchoient de pousser dans un endroit où il savoit bien qu'ils trouveroient le roc vif, & trop difficile à entamer.

Mais comme par la sape ils ruinoient insensiblement le parapet, derriere cet ouvrage il en fit construire un second fortifié d'un bon fossé, & garni d'artillerie : la nuit suivante, il fit une sortie à la tête des plus braves soldats de la garnison. Pendant que par une fausse attaque une partie feignoit de se vouloir jetter dans la tranchée, les autres se glisserent sous le pont, y mirent le feu, & ne s'en retirerent qu'après l'avoir vu embrasé de tous côtés. Les Turcs, travailleurs infatigables, le rétablirent dès le lendemain, & sur le soir firent la descente du fossé, & poserent des échelles au pied de la muraille, comme s'ils eussent fait dessein de monter à l'assaut. Les Chevaliers se présenterent aussi-tôt sur la breche avec leur intrépidité ordinaire. Les Infideles, qui n'avoient fait ce mouvement que pour les obliger à se découvrir, se retirerent brusquement, en même-temps que leur artillerie, chargée à car-

touche fit un feu ſi terrible, que la Religion y perdit plus de Chevaliers qu'elle n'avoit fait juſqu'alors, & dans les attaques les plus vives. Jean de la Valette.

Ceux qui reſtoient, voyant le ravelin pris, qui découvroit tout le fort, la plupart de l'artillerie démontée, les défenſes ruinées, de grandes breches, & peu de ſoldats pour les défendre, députerent au Grand-Maître pour lui repréſenter l'état déplorable de la place, & demander que, pour empêcher qu'on ne les emportât d'aſſaut, il leur envoyât des barques pour les repaſſer dans le Bourg. Les aſſiégés choiſirent pour une ſi fâcheuſe commiſſion le Chevalier Médran, eſtimé du Grand-Maître par ſa valeur, & dont le rapport ne pouvoit être ſuſpect de foibleſſe ni de lâcheté. Il déclara franchement à ce Prince que la place n'étoit plus tenable, & que quand on s'opiniâtreroit à y reſter encore quelques jours, une défenſe auſſi inutile ne ſerviroit qu'à faire périr le reſte de la garniſon; qu'il ne pouvoit même arriver rien de plus avantageux pour les Turcs, que de faire paſſer de nouveaux ſecours dans une place ſi ruinée, qui conſumeroit inſenſiblement les troupes néceſſaires pour la défenſe des autres fortereſſes de l'iſle. Il ajouta qu'il étoit chargé cependant, quelque parti qu'il prît, de l'aſſurer de l'o-

Jean de la Valette.

béïſſance aveugle des Chevaliers & de la garniſon.

Le Grand-Maître fit part au Conſeil du ſujet qui avoit fait venir au Bourg le Chevalier de Médran, & de l'état où ſe trouvoit le fort & la garniſon. La plupart des Grands-Croix qui compoſoient le Conſeil, opinerent à abandonner une ſi mauvaiſe place, qui dévoroit, pour ainſi dire, ſes défenſeurs, & qui peu-à-peu, ſous prétexte de ſecours, laiſſeroit les autres fortereſſes ſans reſſource. Le Grand-Maître, malgré de ſi juſtes motifs, fut d'un avis contraire; il convint qu'à la vérité il ne croyoit pas la place tenable, & il avoua même qu'il ne pouvoit s'empêcher de plaindre le ſort des Chevaliers qui étoient expoſés dans un poſte ſi dangereux, à périr tous les jours; mais il ſoutint qu'il y avoit des occaſions où il falloit haſarder les membres particuliers pour ſauver tout le corps; qu'il étoit bien averti que ſi le fort étoit pris ou abandonné, le Vice-Roi avoit déclaré qu'il ne haſarderoit point, pour la défenſe du reſte de l'iſle, la flotte & les troupes du Roi ſon maître; qu'ainſi le ſalut entier de Malte dépendoit abſolument de la durée de ce ſiege, & que quoi qu'il en coûtât à la Religion, il falloit le prolonger auſſi long-temps qu'on pour-

roit. Tout le Conſeil revint à ſon avis ; & de concert avec eux il chargea Médran de repréſenter de ſa part aux Chevaliers qui s'étoient enfermés dans le fort, que la conſervation ou la perte entiere de l'isle, & peut-être de l'Ordre, dépendoit du plus ou du moins de temps qu'ils tiendroient dans cette place ; qu'ils ſe ſouvinſſent des vœux qu'ils avoient faits à leur profeſſion, & qu'ils étoient obligés de ſacrifier leurs vies pour la défenſe de la Religion ; qu'on ne laiſſeroit pas de leur faire paſſer du ſecours autant que la petiteſſe du fort en pourroit contenir, & qu'il étoit réſolu, quand il en ſeroit beſoin, de ſe jetter lui-même dans la place, & d'y mourir avec eux. Jean de la Valette.

Médran ayant rapporté cette réponſe, pluſieurs Chevaliers, & ſurtout les plus anciens, proteſterent de s'enſevelir ſous les ruines du fort, plutôt que de l'abandonner ; mais le plus grand nombre, & des Officiers de la garniſon, trouverent cette réponſe dure, & même cruelle : ils ſe plaignirent que le Conſeil, & des gens qui ne partageoient pas le péril, les expoſoient ſans aucune apparence d'utilité à la boucherie, & à une mort inévitable. Une mine que les Turcs tâchoient de pouſſer ſous le premier parapet, augmenta leurs murmures : ils écrivi-

Jean de la Valette.

rent au Grand-Maître pour lui demander la permiſſion de ſe retirer dans le Bourg, & par leur lettre, ſignée de cinquante-trois Chevaliers, ils lui déclarerent, que ſi la nuit ſuivante il ne leur envoyoit pas des barques pour les tirer d'un endroit où ils alloient tous périr, ils ne prendroient alors conſeil que de leur déſeſpoir, qu'ils feroient une ſortie l'épée à la main, & qu'ils ſe feroient plutôt tous tuer que d'être étouffés ſous des ruines, ou de ſe voir égorger comme des bêtes, & expoſés aux tourments que la cruauté ingénieuſe des Barbares ſauroit bien inventer, dès que le fort ſeroit emporté d'aſſaut.

Le Commandeur du Cornet fut porteur de cette lettre, que le Grand-Maître ne vit qu'avec beaucoup de trouble & d'indignation; mais comme il avoit un courage ſupérieur aux plus fâcheux événements, il leur écrivit que pour mourir avec honneur, comme ils prétendoient, il ne ſuffiſoit pas de périr les armes à la main, mais que ce devoit être encore ſous le mérite de l'obéiſſance qu'ils lui devoient, & dans les occaſions qu'il leur preſcriroit; que s'ils abandonnoient le fort, & qu'il les envoyât reprendre avec des chaloupes, on ne pouvoit plus eſpérer de ſecours du Vice-Roi; que les Turcs

ne manqueroient pas auſſi-tôt d'inveſtir & d'aſſiéger le Bourg, & qu'ils y trouveroient également la fin de leur vie, & la mort qu'ils ſe flattoient d'éviter par une honteuſe déſertion du poſte dont la Religion leur avoit confié la défenſe ; qu'au reſte, ils n'avoient rien à craindre des mines dans un fort conſtruit par-tout ſur le roc. Pour tâcher de les raſſurer, ou pour mieux dire, dans la vue de gagner du temps, il y envoya trois Commiſſaires *, pour lui faire un rapport fidele de l'état de la place, & combien de jours elle pouvoit encore tenir. Jean de la Valette.

Ces Commiſſaires étant arrivés, parlerent avec beaucoup de politeſſe & de douceur à tous les Chevaliers qui s'étoient aſſemblés pour les recevoir : ils donnerent même beaucoup de louanges au courage & à la fermeté qu'ils avoient fait paroître juſqu'alors, & ils les exhorterent à ne pas ternir leur gloire & leur réputation par une retraite précipitée. Ceux des Chevaliers qui avoient écrit au Grand-Maître exigerent, avant que de leur répondre, qu'ils viſitaſſent les différents poſtes de la place. Ils leur firent voir qu'elle étoit abſolument commandée par l'exhauſſement des Turcs, depuis qu'ils étoient maîtres du ravelin, y avoient ajouté ; que ce fort étant ſerré & étroit, il ne

* Le Commandeur de Médine, Eſpagnol, le Chevalier de la Roche, Français Chevalier Caſtriot, Italien.

Jean de la Valette.

ſe paſſoit point de jour qu'on ne leur tuât beaucoup de monde ; & que pour en mieux juger, il falloit avoir éprouvé toute la furie de leur canon & de leur mouſqueterie ; qu'après tout, plus on y enverroit de monde, & plus on en perdroit, n'y ayant plus même de terre dont ils puſſent ſe couvrir.

Deux des Comiſſaires, gens ſages & habiles, & qui, par leur complaiſance, vouloient amener les Chevaliers mécontents à leur ſentiment, avouerent qu'ils ne comprenoient pas de quelle maniere on avoit pu tenir ſi longtemps dans ce petit fort, & ſi ruiné ; qu'il ne paroiſſoit plus que le cadavre défiguré d'une place de guerre : mais ils ajouterent qu'il ne déſeſpéroient pas que de ſi braves Chevaliers ne trouvaſſent dans leur valeur des reſſources pour s'y maintenir encore quelques jours, & pour donner au Vice-Roi le temps de les venir dégager, & de faire lever le ſiege. Le troiſieme de ces Commiſſaires s'appelloit Conſtantin Caſtriot, Prince Grec, & deſcendu, à ce qu'on prétendoit, de la même maiſon que le fameux Scanderberg, le Héros de l'Albanie & de toute la Chrétienté. Caſtriot tout brûlant de zele & d'un caractere impétueux, ſans avoir recours aux ménagements de ſes confreres, ſoutint hautement que la place

n'étoit point réduite à une ſi grande extrêmité, qu'il ne fût poſſible de s'y maintenir encore quelque temps; qu'il y avoit différents moyens de mettre le fort à couvert de l'artillerie du ravelin; qu'en deçà des breches on pouvoit faire des coupures bordées de paliſſades & de bons retranchements; d'ailleurs, que perſonne n'ignoroit qu'une place bâtie ſur le roc ne pouvoit être minée. Jean de la Valette.

Les Chevaliers auxquels ce diſcours s'adreſſoit, le prirent pour une injure, comme s'il leur eût voulu reprocher, ou qu'ils ne ſavoient pas leur métier, ou qu'ils n'avoient pas aſſez de courage pour recourir aux remedes périlleux de l'art militaire. Ce fut aſſez pour exciter de fâcheuſes conteſtations; chacun ſoutenoit ſon ſentiment avec ardeur; la diſpute s'échauffa, quelques-uns des plus vifs s'écrierent qu'il falloit retenir un ſi habile homme dans la place, & l'obliger de mettre lui-même en pratique ſes leçons: quelques autres coururent à la porte du fort pour s'en rendre les maîtres, & pour la fermer. Un tumulte pernicieux, & dont les Turcs pouvoient ſe prévaloir, commença à s'élever: pour l'appaiſer, le Bailli de Négrepont, & Lamirande, firent ſonner l'alarme; ce qui fit courir tous les Chevaliers chacun à leur poſte.

Les Commiſſaires de retour au Bourg

Jean de la Valette. rendirent compte au Grand-Maître du mauvais état où ils avoient trouvé la place, & lui déclarerent franchement qu'ils ne croyoient pas que la garnison pût soutenir un assaut. Castriot, au contraire, soit par attachement pour son premier avis, & peut-être aussi par ressentiment de ce qui s'étoit passé entre lui & les Chevaliers, prétendit que la place n'étoit pas hors de défense ; & il offrit au Grand-Maître, s'il vouloit lui permettre de lever quelques troupes dans l'isle, de s'enfermer dans le fort, & de s'y maintenir jusqu'à l'arrivée du secours contre tous les efforts des Infideles.

Il y avoit peut-être dans ces promesses plus de courage & de résolution que de connoissance du véritable état de la place ; & le Grand-Maître lui-même savoit bien à quoi s'en tenir : mais comme il avoit un intérêt essentiel à prolonger le siege à quelque prix que ce fût, il accepta les offres de Castriot, dont il prétendoit faire plus d'un usage : il lui donna même en public de grandes louanges ; & l'Evêque de Malte, de concert avec lui, & plein d'un zele si convenable à sa dignité, avança de son argent les sommes nécessaires pour faire les nouvelles levées, qui devoient relever les Chevaliers. On battit aussi-tôt le tambour dans le bourg & dans tou-

tes les places. Un grand nombre d'habitants de la campagne, & même des principaux de la ville, prirent parti ; chacun à l'envi vouloit ſe faire enrôler. Les Chevaliers qui étoient dans le fort n'en apprirent la nouvelle qu'avec une ſurpriſe mêlée de chagrin : & ce qui l'augmenta encore, c'eſt que le Grand-Maître leur écrivit depuis, d'un ſtyle dur & ſec, & plein de hauteur, qu'il leur donnoit volontiers leur congé ; que pour un Chevalier qui leur paroiſſoit rebuté de ſoutenir plus longtemps le ſiege, ils ſe préſentoient dix braves ſoldats pleins de courage & d'ardeur, & qui demandoient avec empreſſement la permiſſion de ſe jetter dans le fort. Il ajoutoit qu'il feroit partir inceſſamment ſur des barques cette nouvelle garniſon ; qu'ils pouvoient remettre leur poſte aux Officiers qui la conduiroient, & que pour eux ils ſe ſerviſſent de la même voie pour ſe rendre au Bourg. *Revenez au Couvent, mes Freres*, leur diſoit-il, *vous y ſerez plus en ſûreté ; & de notre côté nous ſerons plus tranquilles ſur la conſervation d'une place importante, & d'où dépend le ſalut entier de l'iſle & de tout notre Ordre.* Jean de la Valette.

Les Chevaliers mécontents ſentirent vivement l'indifférence, & même le mépris que ce peu de mots renfermoit.

Jean de la Valette.

En remettant la place à des recrues & à de nouveaux ſoldats, ils ſe repréſentoient avec douleur la confuſion dont ils alloient ſe couvrir à la face de tout l'Ordre. *Comment*, ſe diſoient-ils les uns aux autres, *ſoutiendrons-nous la vue du Grand-Maître, & les reproches de nos confreres? & s'il faut que cette nouvelle garniſon ſoit aſſez heureuſe pour ſe maintenir dans la place juſqu'à l'arrivée du ſecours, quel endroit de la terre pourrons-nous trouver, aſſez éloigné du commerce des hommes, pour y aller cacher notre honte & notre douleur?* Pleins de ces triſtes réflexions, ils réſolurent de ſe faire tous tuer plutôt que de céder leur poſte à cette milice, ou d'abandonner la place aux Turcs, & ils prierent le Bailli de Négrepont & le Commandeur Broglio, de faire connoître au Grand-Maître leur repentir, & la diſpoſition où ils étoient de répandre juſqu'à la derniere goutte de leur ſang pour la défenſe de la place. Comme il étoit encore jour, & qu'on vouloit prévenir l'arrivée des barques, le Gouverneur lui dépêcha auſſitôt un habile nageur. Il lui marquoit par ſa lettre l'heureux changement qui s'étoit fait dans les eſprits, & il lui demandoit de la part des mécontents le pardon de leur faute, & la permiſſion de l'effacer par une fermeté & un cou-

rage à l'épreuve des plus grands périls. Jean de la Valette.

C'étoit à ce repentir que le Grand-Maître attendoit les mécontens ; & quoiqu'il l'eût prévu, & même préparé par l'émulation & la jalousie qu'il avoit excitée dans les esprits, il ne laissa pas d'abord de rejetter la priere du Gouverneur ; il lui marquoit par sa lettre qu'il préféreroit toujours une nouvelle milice bien disciplinée à de vieux guerriers qui prétendoient se rendre arbitres de leur devoir. Les Chevaliers consternés de sa fermeté lui demanderent grace dans les termes les plus soumis. Comme il eût été dangereux de les réduire au désespoir, il se laissa fléchir, & il voulut bien être appaisé : les nouvelles levées furent congédiées, & on renvoya chaque habitant au poste qui lui avoit été assigné avant le projet & l'entreprise du Seigneur Castriot.

Pendant ces mouvements le Commandeur Salvago étoit repassé en Sicile, & avoit débarqué à Sarragosse : au défaut du secours dont le Vice-Roi différoit le départ sous différents prétextes, il ordonna de la part du Grand-Maître au Commandeur de Cornusson, neveu de ce Prince, & au Commandeur de S. Aubin, tous deux Capitaines des galeres de la Religion, qui étoient dans le port de cette ville, de s'embarquer incessamment, & de conduire à Malte tous les Chevaliers & les aventu-

Jean de la Valette.

riers qui s'étoient rendus dans ce port, avec une compagnie d'infanterie, levée des deniers de la Religion, & commandée par le Chevalier Auguſtin Ricca. Les deux galeres chargées de ce petit ſecours, après avoir fait différentes manœuvres, gagnerent l'isle du Goze. Leur deſſein étoit de débarquer dans l'anſe ou cale de Malte, qui leur paroiſſoit la plus ſûre. Mais elles furent prévenues par Dragut, qui, ayant été averti de leur départ par des eſpions qu'il entretenoit en Sicile, avoit mis différentes eſcadres le long des côtes, pour empêcher les vaiſſeaux chrétiens d'en approcher.

Les Chevaliers, Capitaines des deux galeres, ne croyant pas devoir haſarder contre celles de Dragut, & contre des forces ſi ſupérieures, le ſecours qu'ils portoient à Malte, prirent le parti de retourner à Sarragoſſe. Le Grand-Maître, qui, pour réparer les pertes continuelles qu'il faiſoit à la défenſe du fort, comptoit ſur ce ſecours particulier, fut ſenſiblement touché de leur départ. Il en fit par ſes lettres de ſéveres réprimandes à ſon neveu. Il lui marquoit avec un eſpece de mépris qu'il étoit rare qu'avec tant de circonſpection un Capitaine pût acquérir beaucoup de gloire; & il ajoutoit qu'un Chevalier de Malte, ſur-tout, devoit plus oſer que tout autre guerrier.

Par le même courier il écrivit au Com-

mandeur de Salvago, qui, pour hâter le grand ſecours & le départ de la flotte, réſidoit auprès du Vice-Roi, de repréſenter de ſa part à ce Seigneur l'extrêmité où le fort de Saint-Elme ſe trouvoit réduit, & de le conjurer, s'il n'avoit pas encore raſſemblé toutes ſes forces, de lui renvoyer aux moins les deux galeres de la Religion; d'y en vouloir bien joindre deux autres de l'eſcadre de Sicile, & d'embarquer ſur ces quatres galeres ce qu'il y avoit à ſa cour & dans les ports de l'isle de Chevaliers & d'aventuriers, & d'y ajouter un régiment d'infanterie pour remplacer les ſoldats de la Religion morts ou hors de combat par leurs bleſſures. Jean de la Valette.

Le Vice-Roi, toujours magnifique en promeſſes, & qui, pour intimider les Turcs, ne parloit que de la grandeur des préparatifs qu'il faiſoit pour le ſecours de Malte, ſe ſeroit en quelque maniere démenti s'il en eût refuſé un ſi petit; ainſi pour ſoutenir toujours aux yeux du public les bruits avantageux qu'il répandoit de ſes forces, il déſigna les deux galeres qui, de conſerve avec les deux de la Religion, devoient précéder le grand ſecours; & il ordonna en même-temps à Melchior Robles, Meſtre-de-camp du terze de Sicile, de s'embarquer ſur ces galeres avec ſon régiment. Mais ſous différents prétextes, & par la lenteur affectée des Officiers de

Jean de la Valette.

terre & de mer, cet embarquement ſe différoit de jour en jour ; & le Vice-Roi, qui eût bien voulu ne point partager ſes forces, ne laiſſoit pas de ſe faire un mérite de ce ſecours particulier, dont cependant, par des ordres ſecrets, il empêchoit l'exécution.

Quoique tout ſemblât s'oppoſer au ſecours du fort, le Grand-Maître ne relâchoit rien de ſes ſoins & de ſon activité ordinaire : par ſes ordres, & à la faveur de la nuit, on faiſoit continuellement paſſer aux aſſiégés des recrues, des vivres, des munitions de guerre, & des feux d'artifice. Il en avoit même inventé pour un aſſaut d'une nouvelle eſpece. C'étoient des cercles d'un bois très-léger qu'on trempoit d'abord dans l'eau-de-vie, ou qu'on frottoit avec de l'huile bouillante. On les couvroit enſuite de laine ou de coton ; qu'on imbiboit dans d'autres liqueurs combuſtibles, mêlées avec du ſalpetre & de la poudre à canon : après que cette préparation étoit refroidie, on recommençoit juſqu'à trois fois la même opération, & dans un aſſaut, quand ces cercles étoient enflammés, on les prenoit avec des pincettes, & on les jettoit au milieu des plus épais bataillons. Souvent deux ou trois ſoldats ennemis ſe trouvoient embarraſſés dans des cercles brûlants ; & ils étoient expo-

sés eux-mêmes à brûler tout vifs, à moins qu'ils ne se précipitassent promptement dans l'eau, & qu'ils n'y restassant jusqu'à l'extinction du feu. Les Chevaliers qui défendoient le fort avoient bien besoin de ces différents secours contre leurs redoutables ennemis. Jean de la Valette.

Depuis le dix-sept de Juin jusqu'au quatorze de Juillet, on en vint tous les jours aux mains; comme ce fort n'étoit guere bien flanqué, il n'y eut point de jour que les assiégeants ne tentassent de l'emporter par escalade; mais ayant toujours été repoussés avec une grande perte de leurs plus braves soldats, le Bacha, honteux d'être arrêté si long-temps devant une si mauvaise place, résolut d'y venir le seize avec toutes ses troupes, & d'y donner un assaut général. Pour faciliter cette attaque, le quinze fut employé à battre en breche, & son artillerie n'ayant point cessé de tirer, rasa la muraille jusqu'au roc sur lequel elle avoit été construite.

Le seize de Juin, jour destiné pour l'assaut, les galeres des Turcs, dès la pointe du jour, s'étendirent vis-à-vis de ce château, du côté de la mer, & le battirent avec toute l'artillerie des vaisseaux, pendant que celle de terre, composée de trente-six gros canons, foudroyoit & réduisoit en poudre ce qui restoit sur pied de fortifications. Les

Jean de la Valette. Turcs au ſon des tambours, de leurs nacaires, & d'autres inſtruments barbares, entrerent dans le foſſé qu'ils avoient preſque comblé ; & le ſignal de l'aſſaut ayant été donné par un coup de canon, ils y coururent avec un courage déterminé. Ils étoient favoriſés par quatre mille archers ou arquebuſiers, qui de la tranchée tiroient continuellement contre ceux qui paroiſſoient ſur la breche. Elle étoit bordée par pluſieurs rangs de ſoldats Chrétiens ; mais pour les ſoutenir & les encourager on avoit placé dans ces rangs, & entre trois ſoldats un Chevalier. C'étoit l'unique force & toute la reſſource du château ; ces généreux guerriers, armés de piques & d'eſpontons, compoſoient comme une nouvelle muraille, impénétrable à tous les efforts des ennemis : on en vint bientôt aux mains. Depuis le commencement du ſiege il ne s'étoit point fait encore d'attaque ſi vive ; ſouvent le Chrétien & le Turc, après avoir eſſuyé le feu l'un de l'autre, briſé leurs épées, & rompu leurs piques, ſe prenoient corps à corps ; & alors le poignard décidoit du ſort du plus vigoureux, ou du plus adroit. Le feu de l'artillerie & celui de la mouſqueterie continuoient des deux côtés, & de part & d'autre on lançoit des feux d'artifice. Ce fut en cette occaſion que les Chevaliers ſe ſer-

virent utilement de ces cercles enflammés dont nous venons de parler : il les jettoient au milieu des ennemis, & la plupart de ceux qui s'y trouvoient pris brûloient tout vifs. Les cris de ces malheureux, ceux des combattants, les plaintes des bleſſés & des mourants, le tonnerre & le bruit du canon & de la mouſqueterie, tout cela répandoit de part & d'autre une eſpece de terreur, ſans cependant que les Turcs reculaſſent ; & auſſi ſans que les Chevaliers euſſent encore abandonné un pouce de terrein. Jean de la Valette.

Du château Saint-Ange, & même du Bourg, qui n'étoit éloigné du fort Saint-Elme que de la largeur du port, on découvroit diſtinctement tout ce qui ſe paſſoit dans une action ſi terrible & ſi meurtriere. Les Chevaliers & le peuple ſpectateurs de ce furieux combat, inquiets & agités pour le ſuccès, ſe paſſionnoient comme s'ils euſſent eux-mêmes ſoutenu l'aſſaut ; & on voyoit tour-à-tour dans leurs cris & dans les différents mouvements de leurs viſages, une image naturelle des avantages ou des pertes de l'un & de l'autre parti. Le Grand-Maître ſur-tout, auquel la grandeur de ſon courage & ſon habileté ne permettoient pas d'être ſpectateur inutile, des batteries du fort Saint-Ange, du Bourg & de l'iſle de la Sangle, faiſoit tirer continuellement contre les aſſiégants

Jean de la Valette.

Pendant que l'isle entiere étoit pour ainsi dire en feu, trente Rais Turcs ou Officiers de galeres, voyant que toutes les forces des assiégés s'étoient portées dans l'endroit où se donnoit l'assaut, entreprirent de se rendre maîtres d'un boulevard qui étoit moins défendu. Ils poserent des échelles au pied, & gagnerent sans obstacle la pointe de ce bastion. Mais le Grand-Maitre s'en étant apperçu, fit aussi-tôt braquer deux canons de ce côté-là, & de la premiere décharge en tua vingt. Les dix autres épouvantés se jetterent bien vîte dans leur tranchée.

Les Turcs n'eurent pas un succès plus favorable au grand cavalier qui couvroit la tête du fort; ils l'avoient battu longtemps avec toute leur artillerie, sans avoir pu ébranler cette masse énorme de terre qui se soutenoit par son propre poids. Ils présenterent ensuite l'escalade, & y montoient l'épée à la main avec beaucoup de courage; mais le Chevalier Jean-Antoine Guignio, Italien, qui commandoit dans ce poste, secondé par plusieurs autres Chevaliers, & surtout par un Frere-Servant de la ville de Marseille, appellé Chanault, jettoient avec tant d'adresse ces cercles de feu dont nous avons parlé, que les Turcs, épouvantés de ces machines, abandonnerent l'attaque. Le Janissaire le plus intrépide,

intrépide, & qui le ſabre à la main attaquoit hardiment le plus brave Chevalier, à l'aſpect de ces cercles brûlants, abandonnoit ſon poſte, & s'enfuyoit avec précipitation, ſans que les prieres, les menaces, & même les coups qu'il recevoit de ſes Officiers puſſent l'arrêter. Enfin les Chevaliers, après avoir ſoutenu un aſſaut pendant ſix heures entieres, quoique couverts de bleſſures, brûlés par l'ardeur du Soleil, & épuiſés par une ſi longue réſiſtance, eurent la conſolation de voir les Turcs abandonner les premiers l'attaque. Le Bacha, après y avoir perdu plus de deux mille hommes, fut contraint à la fin de faire ſonner la retraite. Les Chrétiens du fort en pouſſerent mille cris de joie, auxquels le peuple du Bourg ſervit d'écho, & répondit par de vives acclamations. Jean de la Valette.

Un ſi heureux ſuccès, dont on n'eût oſé ſe flatter dans une ſi mauvaiſe place, fut dû uniquement au généreux déſeſpoir de la plupart des Chevaliers qui s'étoient en quelque maniere dévoués à la mort, & ils vainquirent parce que pendant le combat ils cherchoient moins à vaincre qu'à venger leur mort par celle de quelque ennemi.

La Religion dans cet aſſaut perdit dix-ſept Chevaliers, qui furent tous tués ſur la breche. On regretta particuliérement le Chevalier de Médran, qui après avoir arraché à un Officier Turc

Jean de la Valette.

ſon enſeigne, fut tué d'un coup de mouſquet. Le Grand-Maître pour honorer ſa mémoire, ordonna qu'il fût enterré parmi les Grands-Croix : dignité qui étoit bien due à ſa rare valeur, & qu'il auroit obtenue avec juſtice, s'il n'eût pas péri dans cette occaſion. On perdit encore le Chevalier de Vagnon, celui de la Mothe, qui mourut de ſes bleſſures deux jours après l'aſſaut, & le Commandeur de Morgut, qui, pour ſe faire panſer, paſſant du fort au Bourg, eut la tête emportée d'un coup de canon. On comptoit, outre ces Chevaliers, plus de trois cents ſoldats tués ou mis hors de combat. Le Grand-Maître pour les remplacer y en envoya cent cinquante, la petiteſſe du fort ne comportant pas qu'il y en fit paſſer un plus grand nombre, & il ne choiſit même pour défendre un poſte ſi dangereux & ſi meurtrier, que les Officiers & les ſoldats qui s'y offrirent volontairement.

Le Bacha jugeant que ces recrues qui filoient continuellement du Bourg au fort, pourroient faire durer le ſiege autant de temps qu'il y auroit des Chevaliers dans les autres endroits de l'iſle, réſolut de tout tenter pour interrompre & pour couper cette communication. Dans cette vue, il tint dans la tranchée une eſpece de Conſeil de guerre avec Dragut, un Sangiac, & ſon principal Ingénieur.

Dragut, ſoit par ſon intrépidité na-

turelle, soit que, comme les vieux soldats, à force de se trouver dans les plus grands périls, il s'en fût fait une habitude, s'étant avancé au dehors de la tranchée & à découvert, pour reconnoître la disposition du terrein, fut atteint à côté de l'oreille droite de l'éclat d'une pierre qu'un boulet de canon parti du château saint-Ange avoit brisée; du même coup le Sangiac fut tué sur le champ. Dragut n'étoit guere en meilleur état : il en perdit connoissance, tomba évanoui, & jettant des ruisseaux de sang par la bouche, par le nez & par les oreilles, le Bacha, pour ne point épouvanter le soldat, fit jetter sur lui une couverture; & après l'avoir fait porter dans sa tente, d'un air tranquille & intrépide, il s'avança en sa place, & au même endroit fit ses observations, & convint avec l'Ingénieur, que, pour empêcher le secours qu'on envoyoit dans le fort, il falloit dresser une batterie sur le mont Calcara, & étendre en même temps les lignes qui étoient au pied du château, & les pousser, si on pouvoit, jusqu'au rivage de la mer. Jean de la Valette.

Ce poste, comme nous l'avons dit, avoit été réservé pour le Vice-Roi d'Alger & pour ses troupes; mais comme il n'étoit point encore arrivé, Mustapha le fit occuper par un bataillon de Janissaires, qui s'étendirent sur-tout du côté de la mer, depuis la pointe des Fourches, & le

Jean de la Valette.

long de la Renelle, juſqu'à la pointe du Salvador. On dreſſa ſur la colline du Calcara, qui étoit compriſe dans cette étendue, une nouvelle batterie : & les Janiſſaires y joignant le feu continuel de leurs longues carabines, tuoient tout ce qui ſe préſentoit au paſſage. Mais ils ne reſterent pas long-temps dans ce poſte, & avant qu'ils y euſſent pu faire des logements & s'y retrancher, le Grand-Maître, qui en prévoyoit les ſuites, fit ſortir du Bourg le Maréchal Copier, à la tête d'un bon nombre de Chevaliers & de ſoldats les plus braves de l'isle : & le Maréchal chargea ſi rudement ces Infideles, qu'après en avoir tué une partie, il contraignit les autres à s'enfuir & à chercher leur ſalut derriere les retranchements de leur camp.

Le Bacha qui n'avoit alors pour objet que d'empêcher ceux du fort de recevoir le ſecours du Bourg, par le conſeil de ſon Ingénieur, fit faire une eſpece de chemin couvert derriere la tranchée, qui étoit au-deſſous de la contre-eſcarpe, & qu'on pouſſa enſuite juſqu'au rivage & au bord de la mer qui regarde la Renelle. On garnit cette ligne d'un grand nombre d'Arquebuſiers ; en ſorte que par cet ouvrage, auquel les Turcs travaillerent jour & nuit, le fort ſe trouva à la fin inveſti & enfermé de tous côtés, ſans qu'il en pût approcher aucune barque qui ne fût auſſi-tôt arrêtée ou coulée à fond.

Le Grand-Maître jugea bien qu'à moins d'un puissant secours, & capable de faire lever le siege, le fort ne pourroit plus tenir long-temps. Il en écrivit aussi-tôt au Commandeur Salvago, son Résident auprès du Vice-Roi de Sicile : avec ordre de renouveller ses instances auprès de ce Seigneur, pour le départ du secours. Quoique ce Chevalier lui représentât l'extrêmité où le fort étoit réduit, qu'il le fit ressouvenir des promesses tant de fois réitérées qu'il avoit faites au Grand-Maître, & que pour le toucher il réclamât la parole expresse & si respectacle du Roi Catholique, Garcie inquiet & incertain eût bien voulu différer encore. Mais se voyant pressé par le Seigneur Gatinare, Prieur de Messine, & par plus de quatre-vingt Chevaliers qui étoient abordés de différentes contrées à Messine, & qui demandoient avec de grands cris, que si la flotte entiere n'étoit pas encore en état de mettre à la voile, il leur fournît seulement quelques vaisseaux pour les passer à Malte : ce Seigneur pour se débarrasser de ces Chevaliers qui le tenoient comme assiégé dans son palais, & vaincu par la honte plutôt que par leurs prieres, consentit à la fin qu'ils pussent s'embarquer sur les deux galeres que le Chevalier de Cornusson, neveu du Grand-Maître, avoit ramenées de Sarragosse. Il y en joignit

Jean de la Valette.

Jean de la Valette.

deux autres, ſur leſquelles il fit embarquer un régiment d'infanterie Eſpagnole : il donna le commandement de cette petite eſcadre à Jean de Cardone ſa créature ; & par des ordres ſecrets, il lui commanda, s'il apprenoit que le fort de ſaint-Elme fût pris, de revenir ſur le champ ſans mettre à terre & ſans débarquer les troupes qu'il lui confioit. Cardone ſe mit auſſi-tôt en mer, il s'avança dans le canal de Malte ; mais ſous prétexte des vents contraires, ou de vouloir éviter les eſcadres des Turcs répandues le long des côtes, au lieu de débarquer en quelque cale, il conſumoit le temps par différents mouvements, la plupart inutiles, & il ſembloit qu'il fût plutôt patri de la Sicile pour montrer de loin le ſecours, que pour le débarquer.

A ne conſidérer que la conduite du Vice-Roi, on auroit cru qu'il manquoit ou de courage ou de fidélité pour ſes promeſſes, & ſa lenteur affectée à ſecourir Malte l'avoit même rendu ſuſpect & odieux à la plupart des Chevaliers. Mais on ne faiſoit pas réflexion qu'avant toutes choſes ce Seigneur devoit répondre ſur ſa tête de la conſervation & de la défenſe de la Sicile ; qu'il étoit à craindre, ſi les Turcs ſe rendoient maîtres de Malte, qu'ils ne vinſſent enſuite l'attaquer dans ſon gouvernement, & qu'il avoit des ordres du Roi d'Eſpagne, en

voulant ſecourir le Grand-Maître, de ne pas haſarder témérairement ſa flotte & ſon armée, en quoi conſiſtoit la défenſe des royaumes de Naples & de Sicile, & même des côtes d'Eſpagne. Jean de la Valette.

Les Turcs profiterent de cet excès de précaution; le vingt & un ils revinrent en foule à l'aſſaut : toute leur armée étoit dans les tranchées ou au pied des murailles. Le Bacha eſpérant enfin d'emporter la place, ne ménagea point ſes ſoldats : ils trouverent dans toutes les attaques le même courage & la même réſiſtance de la part des aſſiégés. Les Infideles quitterent & reprirent juſqu'à trois fois ce terrible aſſaut; un grand nombre de Chevaliers périrent dans ces combats continuels; & ſi la nuit qui ſurvint ne les eût fait ceſſer, ils n'étoient plus en état de ſoutenir les efforts de cette foule d'ennemis dont ils étoient preſſés. Cette nuit, qui leur procura un peu de relâche, leur fit voir en même temps la grandeur de leur perte; ils la paſſerent parmi les gémiſſements de ceux qui ſe mouroient, & à panſer les plaies les uns des autres. Le Bailli de Négrepont, Lamirande, le Chevalier du Mas, & les principaux chefs, par les ſecours charitables qu'ils donnoient aux pauvres ſoldats, s'acquitterent dignement, & en véritables hoſpitaliers, des devoirs de leur profeſſion. Dans cette extrêmité, pour ne manquer en-

Jean de la Valette.

core à rien de ce qui pouvoit contribuer à leur ſalut, ou du moins différer leur perte, ils ſe ſervirent d'un excellent nageur qui traverſa le port, & qui repréſenta au Grand-Maître l'état déplorable de la place, & qui étoit perdue, lui dit-il, avec ce qui y reſtoit de Chrétiens, ſi on ne trouvoit moyen d'y faire entrer un puiſſant ſecours.

Le Grand-Maître fut moins ſurpris d'une ſi triſte nouvelle qu'il avoit bien prévue, qu'il fut touché de compaſſion pour la perte que l'Ordre alloit faire de ſi braves guerriers. Il chercha encore tous les moyens de leur faire paſſer quelques ſecours; on ne laiſſa pas par ſon ordre d'armer promptement cinq grandes barques, où un grand nombre de Chevaliers, tous brûlants de zele & de courage, ſe jetterent en foule. Mais quelques efforts qu'ils fiſſent ils ne purent pénétrer juſqu'au fort. Muſtapha avoit fait border le rivage de ſon artillerie, & d'un corps de mouſquetaires; & l'Amiral Turc, de concert avec lui, avoit fait avancer à l'embouchure du por de Muſciet quatre-vingt galeres; & pour plus grande ſûreté, il avoit encore jetté au-devant de ſa flotte quinze barques, de légeres frégates, & des brigantins chargés d'excellents arquebuſiers, qui, par un feu continuel, forcerent les Chevaliers à ſe retirer.

Ceux qui défendoient le fort ayant perdu toute eſpérance de ſecours, ne

ſongerent plus qu'à finir leur vie en bons Chrétiens & en véritables Religieux. Pendant la nuit, tous s'y préparerent par la participation aux Sacrements de l'Egliſe ; après s'être tendrement embraſſés, & n'ayant plus qu'à rendre leurs ames à Dieu, chacun ſe retira à ſon poſte pour mourir au lit d'honneur, & les armes à la main. Ceux que leurs bleſſures empêchoient de marcher, ſe firent porter dans des chaiſes juſques ſur le bord de la breche ; & armés d'une épée qu'ils tenoient à deux mains, ils attendirent avec une fermeté héroïque que des ennemis qu'ils ne pouvoient aller chercher les vinſſent attaquer. Jean de la Valette.

Le lendemain vingt-trois de Juin les Turcs, dès la pointe du jour, monterent à l'aſſaut avec de grands cris, & comme allant à une victoire qu'on ne pouvoit plus leur diſputer. Mais le ſoldat Chrétien ſe défendit avec un courage invincible ; il ſembloit même que la certitude qu'il avoit d'une mort prochaine & commune avec les Chevaliers, les eût rendus égaux en courage & en valeur ; les uns jettoient des pierres & des feux d'artifices ; d'autres s'avançoient fierement au-devant des ennemis, & avec la même audace que s'ils en euſſent été victorieux. Ceux qui ne pouvoient marcher, ſe battoient à coups de mouſquet, & après avoir par un feu continuel conſumé toute leur poudre, ils en cher-

Jean de la Valette.

choient encore jusques dans les fournitures de ceux de leurs camarades qui avoient été tués à leurs côtés. Enfin, après un assaut soutenu pendant quatre heures entieres, ils se virent réduits, pour défendre la breche, à soixante personnes. Mais c'étoient plus que des hommes, qui, par un généreux mépris de la mort, faisoient encore trembler leurs ennemis. Le Commandeur de Lamirade, de la langue de Castille, grand Capitaine, qui s'étoit signalé pendant tout le siege, se voyant près d'être forcé par les Turcs, appella quelques soldats Chrétiens qui s'étoient maintenus jusqu'alors sur le cavalier qu'on avoit construit au-devant du fort. Le Bacha voyant la breche fortifiée de ce petit secours, fit cesser tout-d'un coup l'assaut, comme s'il eût été encore une fois rebuté par une résistance si opiniâtre, & il feignit de se retirer. Mais ce ne fut que pour faire occuper par des Janissaires, non-seulement le cavalier qu'on venoit d'abandonner, mais encore tous les postes supérieurs à la breche, & qui voyoient le dedans du fort à découvert.

Les assiégés employerent ce moment de relâche à bander leurs plaies, moins pour conserver un reste languissant de vie, que pour pouvoir combattre encore quelques moments avec plus de force. A onze heures du matin ils virent revenir les Turcs à l'assaut avec une nouvelle fureur, & les

Janiſſaires, du haut du cavalier & des autres poſtes, avec leurs mouſquets choiſiſſoient ceux qu'ils vouloient tuer. La plupart périrent par le feu ennemi; le Bailli de Négrepont, le Chevalier Paul Avograde, Lamirande, & la plupart des Chevaliers, avec ce qui lui reſtoit de ſoldats accablés par la multitude, ſe firent tous tuer ſur la breche, & ce terrible aſſaut ne finit que faute de combattants & par la mort du dernier Chevalier. Jean de la Valette.

La flotte des Turcs entra enſuite dans le port de Marza-Muſciet comme en triomphe, & au bruit du canon, des trompettes & des autres inſtruments militaires: tout retentiſſoit des cris de joie des Infideles. Quelques Officiers de Dragut étant accourus à ſa tente lui annoncer la priſe du fort, le trouverent à l'extrêmité; mais quoiqu'il eût perdu la parole, il ne laiſſa pas d'en témoigner ſa joie par quelques ſignes extérieurs, & levant les yeux au Ciel comme pour l'en remercier, il expira un moment après: Capitaine d'une rare valeur, & même plus humain que ne le ſont ordinairement les Corſaires.

Le Bacha entra dans le fort, & jugeant par la petiteſſe de cette place, combien le Bourg lui donneroit de peine, s'écria: *Que ne fera pas le pere, puiſque le fils qui eſt ſi petit nous coûte nos plus braves ſoldats!* On convint en effet que les Turcs dans le ſiege particu-

Jean de la Valette.

lier de ce fort, perdirent au moins huit mille hommes, ce qui affoiblit considérablement leur armée. Mustapha, naturellement cruel & sanguinaire, pour s'en venger, & pour intimider en même temps les Chevaliers qui étoient dans le Bourg & dans les autres forteresses de l'isle, fit prendre ceux qu'on trouva parmi les morts, & qui respiroient encore. Par son ordre on leur ouvrit l'estomac; & après leur avoir arraché le cœur, par une barbarie & une cruauté qui n'avoit point d'exemple, & pour insulter à l'instrument de notre salut dont ils portoient la marque, on fendit leurs corps en croix, on les revêtit de leurs soubrevestes, & après les avoir attachés sur des planches, il les fit jetter dans la mer, espérant, comme il arriva, que la marée les porteroit au pied du château Saint-Ange, & du côté du Bourg.

Un spectacle si triste & si touchant tira des larmes des yeux du Grand-Maître: la colere & une juste indignation succéderent à sa douleur; par représailles, & pour apprendre au Bacha à ne pas faire la guerre en bourreau, il fit égorger sur le champ tous les prisonniers Turcs; & par le moyen du canon, il en fit jetter les têtes toutes sanglantes jusques dans leur camp.

Fin du Tome quatrieme.

C 33767
SW
Biblioteca Nazionale V. E. III. NAPOLI

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le quatrieme Tome.

A

Africa, ville d'Afrique, sa situation, 157. Dragut s'en empare, 161. Elle est assiégée & prise par l'armée de Charles-Quint & les Chevaliers de Malte, 169 & *seq.* & offerte par ce Prince à la Religion, 334 & *seq.*

Alger envahi par les Barberousses, avec hommage au Grand-Seigneur, 52, 53. Malheureuse expédition de Charles-Quint contre cette ville, 123.

L'Angleterre consent au schisme par complaisance pour Henri VIII, 45, & tombe ensuite dans l'hérésie, 313.

Aramon (Gabriel d') Ambassadeur de Henri II à la Porte, est prié par le Grand-Maître d'Omedes de se rendre à la flotte Ottomane devant Tripoli, pour en empêcher le siege, 222. Il ne réussit point, & est retenu par le Bacha Sinam, 227, 228. Il procure la liberté au Gouverneur & à quelques autres prisonniers, 263. Revient à Malte, où le Grand-Maître d'Omedes répand sur sa conduite auprès des Bachas, des soupçons désavantageux, 253 & *seq.* Passe à Constantinople, 256. Le Roi en demande justice, & l'obtient par les soins de Villegagnon, 267. & *seq.*

Arraschild, fils de Muley Mahomet de Tunis, implore le secours de Barberousse, Roi d'Alger, 56. Barberousse l'engage à l'accompagner à Constantinople, où il le trahit, & le fait enfermer dans le Serrail, 58. Il se sert cependant de son nom pour s'emparer de Tunis, 60.

Ardinel (le Château d') pris par les galeres de la Religion, 32.

B

Barberousse, (Horruc) fameux Corsaire, s'empare du Royaume d'Alger, dont il fait hommage au

dition en Afrique, 191 & *ſeq.* Se défend encore de rien faire touchant Tripoli, 140. Renvoie Haſcen, Roi de Tunis, au Vice-Roi de Naples, 143. Alarmé des progrès de Dragut, il envoie contre lui Doria avec une flotte, 170, & des ſecours de Sicile & de Naples, 149. Africa eſt aſſiégée & enfin priſe, 159. Il fait pourſuivre inutilement Dragut, 184. Sa flotte ſe joint aux galeres de la Religion à Meſſine, pour s'oppoſer à l'armement du Grand-Seigneur, 178 & *ſeq.* Tâche d'attirer à ſon ſervice le Prieur Strozzi, 283. Fait offrir à la Religion la ville d'Africa, 331 & *ſeq.*

Chaſſe-Diables, aſſocié de Barberouſſe, prend le titre de Roi de Tachiora, & lui en fait hommage, 54, harcele la garniſon de Tripoli, 55. Eſt attaqué par Muley Haſcen, Roi de Tunis, 56. Eſt chargé de la défenſe du fort de la Goulette, 6. Conſeille à Barberouſſe d'égorger les eſclaves Chrétiens, 75. Echoue dans une tentative ſur Tripoli 92 & *ſeq.*

Chinuccy, Cardinal nommé par le Pape à l'évêché de Malte, contre le gré de l'Empereur & du Grand-Maître, renonce à ſes prétentions après la mort de Clément VII, 27 & *ſeq.*

Clément VII nomme le Cardinal Chinuccy à l'évêché de Malte, & ſoutient ſa nomination, 21 & *ſeq.* Ses galeres contribuent à la priſe de Moron, 28 & *ſeq.* & à la défendre l'année ſuivante, 33.

Commandeurs, uſage que la plupart faiſoient de leurs biens, 88.

Courtenai (le Prince de) pourquoi la Princeſſe d'Angleterre Marie ne l'épouſe pas, 316 & *ſeq.*

D

Doria (André) Commandant de la flotte de l'Empereur, prend Coron, 32 & *ſeq.* & la défend l'année ſuivante de l'attaque des Turcs, *ibid.* & *ſeq.* Commande l'eſcadre de l'Empereur dans l'expédition d'Afrique, 70. Défait avec le Grand-Prieur Strozzi une eſcadre Ottomane, 99 & *ſeq.* Eſt fait Généraliſſime de la flotte Chrétienne, liguée contre Soliman, 116. Les motifs qui l'avoient porté à quitter le ſervice de la France, pour s'attacher à Charles-Quint, 117. Il eſt cauſe par ſa politique du peu de ſuccès de cette ligue, 119. Détourne l'Empereur d'une ſeconde expédition en Afrique, 123. Reçoit ordre de pourſuivre Dragut, 153.

Doria, (Jeannetin) neveu d'André, fait priſonnier Dragut, & le relâche quatre ans après à la ſollicitation des Génois, 155, 156. A beaucoup de part à la priſe d'Africa, 162 & *ſeq.* Donne inutilement la chaſſe à Dragut, 184.

Dragut, chef des Corſaires de Barbarie, ſes premiers commencements, 151 & *ſeq.* Eſt pris par le jeune Doria, & relâché 4 ans après à la ſollicitation des Génois, 155. Succede à Barberouſſe dans le commandement de la flotte Ottomane, 156. Se rend maître d'Africa, 158, & *ſeq.* Indigné de la perte de cette place, il ſollicite le Grand-Seigneur à en tirer vengeance ſur la Religion, 180. Il eſt pourſuivi inutilement par Doria, 184. Fait tenter une deſcente dans Malte, 205. Vient pour le ſurprendre, & eſt repouſſé avec perte, 349. Fait ſa place d'armes de Tripoli, & ſe diſpoſe à en ſoutenir le ſiege, 361 & *ſeq.* Sollicite Soliman à faire la conquête de Malte, 409. Marques de l'eſtime que le Grand-Seigneur faiſoit de ſa valeur & de ſa capacité, 416. Il arrive au ſiege de Malte avec quelques ſecours, 447. Il y eſt bleſſé, 483, & en meurt, 491.

E

Edouard VI, fils de Henri VIII, & de Jeanne Seimours, ſa troiſieme femme, ſuccede à ſon pere, 310 & *ſeq.* Embraſſe la doctrine des Proteſtants, 313. Sa mort. Marie, fille ainée de Henri VIII, & de Catherine d'Arragon, lui ſuccede, 316.

Etienne (l'Ordre de ſaint) établi par Côme de Médicis, Duc de Florence, 385. Particularités qui le concernent, 359. & *ſeq.*

F

Ferdinand, frere de Charles-Quint, échoue devant Bude en Hongrie, 120.

G

Gelves: entrepriſe ſur cette iſle, heureuſe d'abord, mais enfin très-funeſte par la faute de Lacerda, 366 & *ſeq.*

Génois (les) alarmés de l'approche de Barberouſſe, s'en débarraſſent en lui remettant Dragut, 155.

Goulette (la) Fort ſitué à douze milles de Tunis, 67. aſſiégé & pris par Charles-Quint, 71 & *ſeq.* Qui le retient, 81.

Goze. Le Grand-Maître de l'Iſle-Adam pourvoit à ſa ſûreté, 1. Le Grand-Maître d'Omedes s'obſtine à ne la

point défendre, 196. Sa ſituation, 215. Elle eſt ravagée, & le château livré lâchement par le Gouverneur à la flotte Ottomane, 216.

Grand-Maître de S. Jean. Rang qui lui doit être déféré, 327. Il eſt invité au Concile de Trente, 396, où il envoie un Ambaſſadeur, *ibid.*

H

Hamida, fils aîné de Haſcen, Roi de Tunis, ſe ſouleve contre lui : ſous quels prétextes, 142 *& ſeq.* & lui fait crever les yeux, 147.

Haſcen (Muley). Comment il parvient au royaume de Tunis, 55. Eſt attaqué par Barberouſſe, & obligé de ſortir de ſa capitale, 56. Implore le ſecours de Charles-Quint, 63. Eſt rétabli : à quelles conditions, 78, 79. Demande du ſecours à la Religion, pour reprendre le port de Suze, 109. Paſſe à Naples pour ſolliciter du ſecours contre Barberouſſe, 141. Hamida, ſon fils aîné, ſe ſouleve contre lui pendant ſon abſence, & lui fait crever les yeux à ſon retour, 149 *& ſeq.*

Henri VIII. Excès où le porte ſa paſſion pour Anne de Boulen, 44. Ses dernieres actions, 309. Il meurt incertain de la véritable religion, 310. Suites de ſa mort, *ibid.*

J

Jean de Jéruſalem (l'Ordre de S.) contribue avec ſes galeres à la priſe de Coron, 31, & s'empare du château d'Ardinel, 31 *& ſeq.* Oblige, l'année ſuivante, les Turcs à ſe retirer de devant Coron 33 *& ſeq.* Un différend entre deux particuliers, & ſuivi de voies de fait, cauſe de grands troubles parmi les Chevaliers, 39 *& ſeq.* Vices qui s'étoient introduits dans l'Ordre, 44, qui eſt fort maltraité par Henri VIII, 48. Secours qu'il donne à Charles-Quint pour ſon expédition d'Afrique, 65. Les Chevaliers ſe diſtinguent à la priſe du fort de la Goulette, 71 *& ſeq.* Eloge de la libéralité & du courage de pluſieurs Commandeurs, 84, 85. 115 forment une entrepriſe ſur Suze, qui échoue par la faute du Général de l'Empereur, 110 *& ſeq.* Le Conſeil propoſe à l'Empereur ou de reprendre Tripoli, ou de la faire fortifier, 115. Il s'en défend adroitement, *ibid.* La Religion entre dans une ligue contre Soliman, qui ne réuſſit pas, 117. Perd un grand nombre de Chevaliers dans la malheureuſe expédition de l'Empereur contre Alger, 123 *& ſeq.* Fait encore de nouvelles inſtances touchant Tripoli, mais auſſi inutiles, 138 *& ſeq.* Valeur des

Chevaliers à la prise d'Africa, 177 & *seq.* La flotte de la Religion se joint à celle de l'Empereur pour s'opposer à l'armement du Grand-Seigneur, 188 & *seq.* Dont les troupes s'emparent de Tripoli 227 & *seq.* Il excite des divisions dans l'Ordre par la passion du Grand-Maître d'Omedes, 255 & *seq.* Générosité des Chevaliers, lorsqu'il s'agit de fortifier Malte, 288. Tertative sur Zoare, funeste à la Religion, 261 & *seq.* Qui rentre en possession de ses biens en Angleterre, 322. Pourquoi l'Ordre n'accepte point la ville d'Africa 334 & *seq.* Un différend au sujet de l'enlevement de quelques galeres cause de la division dans l'Ordre. 349 & *seq* Qui perd beaucoup de monde à la funeste expédition de Gelves, 363 & *seq.* Le Grand-Maître est invité au Concile de Trente, 386. L'Ambassadeur de la Religion y assiste, & prend séance parmi les autres Ambassadeurs des Princes Chrétiens, *ibid.* Et y soutient les droits de son Ordre, 397. Les galeres se joignent à la flotte de Philippe II pour la conquête du Pignon de Vélez, 400. Tous les Chevaliers sont cités. Malte menacée d'un siege par Soliman, 411 & *seq.* Le Grand-Maitre fait une revue exacte de ce qu'il avoit de troupes, & leur assigne leurs postes, 428 & *seq.* Leur valeur pendant ce siege, 447 & *seq.* Barbarie inouie des assiégeants exercée sur les corps de quelques Chevaliers après leur mort, 492.

L

Lacerda (Jean) Duc de Médina-Céli, Vice-Roi de Sicile, propose le siege de Tripoli à Philippe II, qui donne ses ordre pour cette expédition, 362 & *seq.* La Religion entre aussi dans ce projet, que Lacerda abandonne pour s'attacher à Gelves, 365, 366. Il s'obstine à ce dernier parti, malgré l'opposition du Grand-Maître qu'il trompe, 367. L'entreprise sur Gelves lui réussit après quelques difficultés, 368; Mais il se laisse surprendre par la flotte Ottomane qui tue ou fait prisonniers tous ceux que les maladies avoient épargnés, 380 & *seq.* Il se rend en Sicile, après avoir laissé la forteresse au Capitaine de Sande, 382.

L'Isle-Adam (le Grand-Maître Villiers de) pourvoit à la sûreté du Goze & de Tripoli, 1 & *seq* Tente l'exécution du projet sur la ville de Modon, qui échoue, 5 & *seq.* Il demande à l'Empereur, de concert avec le Pape, la nomination de Thomas Bosio à l'évêché

de Malte, 23. Suite de cette affaire qui ne finit que par la mort de Clément VII, 27, Prend de ſages précautions en cas d'attaque de la part de Barberouſſe. Tient un chapitre général où il fait divers réglements, 37, eſt extrêmement affligé d'un différend entre deux particuliers, ſuivi de voies de fait & de meurtres, 39 & *ſeq.* Autres ſujets de chagrin qui occaſionnerent ſa mort, 44. Son éloge, 49.

Londres (le Prieur de S. Jean de) avoit ſéance dans le Parlement en qualité de premier Baron, 48.

M.

Malte. La flotte Ottomane ſe préſente devant un des ports de cette iſle, 198; y fait une deſcente, & aſſiege Malte; quelques particularités touchant cette iſle, 205, 206. La valeur de Villegagnon, & un avis ſuppoſé d'un ſecours que Doria alloit amener, font lever le ſiege 223 & *ſeq.* Le Prieur Strozzi y fait faire quelques fortifications, 288 & *ſeq.* auſſi bien que le Grand-Maître de la Sangle, 344. Un ouragan furieux y cauſe une grande perte, 345 & *ſeq.* Soliman penſe à s'en rendre maître, 403. La priſe d'un gallion dans lequel ſes femmes étoient intéreſſées acheve de l'y déterminer, 404 & *ſeq.* Meſures que prend le Grand-Maître ſur cet avis, 414 & *ſeq.* Situation de cette iſle, 424. Différents poſtes occupés par chaque langue, & *ſeq.* La flotte Ottomane paroît enfin devant l'iſle, 433. Campe proche le village de Sainte-Catherine, 436, & commence l'attaque par le fort de St. Elme, 439. Particularités de ce ſiege, *ib.* & *ſeq.* où le fameux Dragut arrive enfin, 447, & eſt tué, 491.

Marie, fille ainée de Henri VIII, & Catherine d'Arragon, eſt d'abord déclarée bâtarde, & enſuite reconnue par ſon pere à l'article de la mort 309. Son caractere, 311. Elle ſuccede à ſon frere Edouard VI, 314. Epouſe Philippe, fils de l'Empereur Charles-Quint, 219 & *ſeq.*, mais ne le peut faire reconnoître pour Roi d'Angleterre, 210 Elle éteint le ſchiſme & proſcrit l'héreſie, *ib.* & 221. Reſtitue les biens eccléſiaſtiques, & particuliérement ceux de l'Ordre de St. Jean, 122.

Médicis (Alexandre de) ſe rend odieux, & eſt poignardé par les conjurés, à la tête deſquels étoit Strozzi, 102.

Médicis (Côme de) ſuccede à Alexandre de Médicis, à l'âge de ſeize ans, 103. Se ſaiſit des auteurs de ſa mort & en tire vengeance, 105. Etablit l'Ordre de Saint-Etienne, 385. Evénement tragique de ſa famille, 386 & *ſeq.*

Modon. Entrepriſe malheureuſe ſur cette ville, 5 *& ſeq.*
Muſtapha (Officier Turc), ſon caractere, 416. Reçoit la conduite de l'expédition contre Malte, *ibid.*

N

Noailles (Antoine de) Ambaſſadeur de Henri II en Angleterre, traverſe le mariage de la Princeſſe Marie avec Philippe II, 318. Réuſſit à empêcher qu'il ne ſoit reconnu Roi d'Angleterre, 320.

O

Omedes (Jean d') Grand-Maître, de la langue d'Arragon, parvient à cette dignité par intrigue : préjugés fâcheux de ſon gouvernement, 98. Rejette avec entêtement les avis du péril qui menaçoit les Etats de la Religion, & s'obſtine à ne point pourvoir à leur défenſe, 192 *& ſeq.* Refuſe au Gouverneur de Malte aſſiégée les ſecours qu'il lui demandoit, 217 & *ſeq.* Artifice dont il couvre la lâcheté du Gouverneur du Goze, ſa créature, 219. Il engage d'Aramon, Ambaſſadeur de France, à empêcher le ſiege de Tripoli, 222, 223. La perte de Tripoli, dont il craint d'être accuſé, lui fait prendre le parti d'en rejetter la cauſe ſur d'Aramon, Ambaſſadeur de France, & le Gouverneur de Vallier, 251 *& ſeq.* Il fait ſoupçonner le premier d'intelligence avec les Turcs, *ibid & ſeq.* Et s'obſtine à perdre le dernier, 256. Suites de cette affaire, où il met tout en œuvre, 257 *& ſeq* Le Commandeur de Villegagnon lui réſiſte ſeul, 261 *& ſeq.* Mauvais traitements dont il uſe à l'égard du Prieur Strozzi, 279 *& ſeq.* La jalouſie qu'il en conçoit lui fait propoſer une tentative ſur Zoare, qui eſt très-funeſte à la Religion, 191 *& ſeq.* Sa mort, ſes bonnes & mauvaiſes qualités, 323.

P

Philippe II, fils de Charles-Quint, épouſe Marie, Reine d'Angleterre, ſans pouvoir en être reconnu Roi, 319 *& ſeq.* Approuve l'entrepriſe du Vice-Roi de Sicile ſur Tripoli, & donne des ordres pour l'exécution, 363 *& ſeq.* Suites funeſtes de cette expédition, où il périt plus de 14 mille hommes, 384. Il s'empare du Pignon de Vélez, avec le ſecours de la Religion, 401 *& ſeq.* Inquiété de l'armée du Grand-Seigneur, il donne ſes ordres pour la défenſe de Malte, 419, 420.
Pialy, Amiral de la flotte Ottomane : comment parvenu à cette dignité, 415. Eſt fait chef de l'expédition contre Malte, *ibid.*

Pie IV fournit une ſomme pour ſecourir Malte menacée d'un ſiege, 420.

Pignon de Vélez, forteresſe dans le Royaume de Fez, conquiſe par la flotte de Philippe II, & de ſes confédérés, 401 *& ſeq.*

Polus, perſécuté dans ſa perſonne & dans ſes parents par Henri VII, 47 *& ſeq* Eſt créé Cardinal, *ibid.* Eſt fait Légat, 319.

Pont (Pierre du) Grand-Maître; ſon caractere, 50. Se rend à Malte, 51. Sollicite Charles-Quint de paſſer en Afrique contre Barberouſſe, 62. Preuves de ſon attachement à l'obſervance de la regle, 84. Sa mort, *ibid.*

R

Romégas (Commandeur de) le plus fameux Chevalier de ſon temps, ſon caractere, 391. Ses principales priſes, 392, 404.

S

Saint-Jailles (Didier de) Grand-Maître, meurt en chemin pour ſe rendre à Malte, 97.

Sangle (Claude de la) de la langue de France, & Grand-Hoſpitalier, eſt élu Grand-Maître; joie de ſon élection à Rome où il réſidoit en qualité d'Ambaſſadeur, 326. Comment il eſt reçu à Meſſine, 328, 329. N'accepte point la ville d'Africa que l'Empereur lui offre, 333 *& ſeq.* Fait ajouter de nouvelles fortifications en différents endroits de l'iſle, 344 Sa mort, 356.

Sande (Alvare de) Capitaine fameux, laiſſé par Lacerda dans Gelves, y ſignale ſon courage, 382. Eſt fait priſonnier, 384.

Siméoni (Paul) Commandeur de Turin, & eſclave de Barberouſſe, fait révolter ſes compagnons, & oblige ce Corſaire d'abandonner Tunis, 78 *& ſeq.* Eſt fait Général des galeres, 108

Sinam le Juif, aſſocié de Barberouſſe, 55. Eſt chargé de la défenſe du fort de la Goulette, 68. Diſſuade à Barberouſſe d'égorger les eſclaves Chrétiens, 76. S'oppoſe à la flotte Ottomane dans Malte, 106.

Soliman reçoit l'hommage de Barberouſſe pour le royaume d'Alger, 53. Forme un armement extraordinaire pour la conquête de Tunis, qu'il confie à ce Corſaire, 57. Eſt attaqué par une ligue des Princes Chrétiens, & déclare la guerre aux Vénitiens, 111, 118. Succès de ſes armes en Hongrie, 120. Donne le commandement de ſa flotte à Dragut après la mort de Barberouſſe, 152. A la ſollicitation duquel il arme

puiſſamment contre la Religion, 187 & *ſeq.* Dénombrement de ſa flotte, 188. Elle ravage les côtes de Sicile, 187. Se préſente devant Malte, où elle fait quelques tentatives que la valeur de Villegagnon & un avis ſuppoſé rendent inutiles, 199 & *ſeq.* Elle ravage l'iſle du Goze, 216 & *ſeq.* & va à Tripoli, 223, qu'elle prend par trahiſon & la lâcheté de ſes habitants, 238 & *ſeq.* Il donne des ordres pour ſecourir Tripoli, 371. Sa flotte bat l'armée des Princes Chrétiens, 380. Il penſe à conquérir Malte, 403 La priſe d'un gallion auquel s'intéreſſoient ſes femmes acheve de l'y déterminer, *ibid.* & *ſeq.* Mahomet, le plus ancien des Bachas, s'y oppoſe, 412, mais inutilement; & Soliman diſpoſe tout pour cette guerre, 414, dont il donne la conduite a Pialy & a Muſtapha. Qualités de l'un & de l'autre, 415. 416. Dénombrement de ſa flotte, qui paroît enfin devant Malte, 433 Débarque en bonne ordonnance, & campe proche du village de ſainte-Catherine, 436 L'attaque commence par le fort de ſaint-Elme, 419. Particularités de ce ſiege. *ibid & ſeq.*

Strozzi, Prieur de Capoue, & Général des galeres, défait, avec André Doria, une flotte Ottomane auprès de Corfou, 99 & *ſeq.* Paſſe en Italie, & de-là en France, pour venger la mort de ſon pere cauſée par la maiſon de Médicis, 102 & *ſeq.* Quitte le ſervice de la France, & ſe trouve très-embarraſſé, 278. Mauvais traitements que lui fait le Grand-Maître d'Omedes, *ibid & ſeq.* Il revient à Malte, & travaille a y faire quelques fortifications, 287 & *ſeq.* Eſt défait avec une grande perte dans une nouvelle tentative ſur la ville de Zoare, 291 & *ſeq.* Eſt encore fait Général des galeres, 307. Pourquoi il n'eſt point élu Grand-Maître, 324 & *ſeq.* Le Roi de France lui offre le généralat de ſes galeres, 336. Il ſe démet du généralat des galeres de la Religion, 339. S'embarque pour paſſer en Toſcane, & eſt tué en allant découvrir une place dont il voulut s'emparer, 341. Son corps eſt inhumé à Portercole, & enſuite déterré & jetté dans la mer, 342.

T

Tolede (Dom Garcie de) fils du Vice-Roi de Naples, conduit un puiſſant ſecours au ſiege d'Africa, 167 & *ſeq.* Eſt fait chef de l'entrepriſe heureuſe ſur la forteresſe du Pignon de Vélez, eſt chargé par Philippe II de ſecourir Malte, pour préſerver la Sicile, dont il étoit Vice-Roi, 417. Sa lenteur affectée à exé-

cuter ſes ordres le rend ſuſpect à la plupart des Chevaliers, 486 & *ſeq.*

Tripoli, ville ſituée ſur les côtes d'Afrique. Chaſſe-Diables eſſaie inutilement de la ſurprendre, 91 & *ſeq.* Le Conſeil, par l'avis de Botigella, propoſe à l'Empereur, ou de reprendre cette place, ou de la faire fortifier, 113. La Religion y fait faire quelques ouvrages, après un ſecond refus de l'Empereur, 140 & *ſeq.* Elle eſt aſſiégée; état où elle ſe trouvoit, 225 & *ſeq.* & priſe par capitulation par la lâcheté & la trahiſon de ſes habitants, 338 & *ſeq.*

Tunis, Capitale du royaume de ce nom; ſa ſituation, 59. Ouvre ſes portes à Barberouſſe, qui ſe diſoit le vengeur des droits de l'aîné du dernier Roi, 61. Elle eſt repriſe par Charles-Quint, dont l'armée y exerce d'horribles cruautés, 71 & *ſeq.* La couronne en eſt rendue à Haſcen avec hommage au Roi d'Eſpagne, 81.

Turcs (les) ſont battus par l'eſcadre de l'Empereur, commandée par André Doria, & les galeres du Pape & de la Religion, 15 & *ſeq.* auprès du port de Suze, 109, & de Tripoli, 225 & *ſeq.* Remportent de grands avantages ſur la Religion dans l'entrepriſe de Zoare, 291, & dans celle contre Gelves ſur l'Eſpagne & les autres confédérés, 380 & *ſeq.* Leur flotte paroit devant Malte, 433, & commence le ſiege par l'attaque du fort ſaint Elme, 439. Particularités de ce ſiege, *ibid* & *ſeq.* Dragut y arrive avec quelques renforts, 447.

V

Valette (la) Commandeur de la langue de Provence, eſt fait Gouverneur de Tripoli, 249. Prend des meſures ſages pour s'y défendre, *ibid* & 152.

Valette (Jean de la) élu Grand-Maître, 363 Il remédie aux abus touchant la perception des reſponſions dans l'Allemagne & l'Etat de Veniſe, 358 & *ſeq.* Décharge le Maréchal de Vallier des accuſations formées contre lui, 361. Propoſe, de concert avec le Vice-Roi de Sicile, au Roi d'Eſpagne le ſiege de Tripoli, 362. S'oppoſe à celui de Gelves, 364. Engage le Vice-Roi à repaſſer en Italie, 399 Donne avis à Doria que la flotte Ottomane s'avançoit, 379. Philippe II lui demande la jonction des galeres de la Religion pour s'emparer du Pignon de Vélez, 400. Informé du deſſein du Grand-Seigneur ſur Malte, il pourvoit à tout & *ſeq* Il ſe diſpoſe chrétiennement au ſiege, 323. Fait la revue exacte de ce qu'il y avoit de troupes, & leur

assigne leurs postes, 428 & *seq.* Veut lui-même passer dans le fort de saint-Elme, 443.

Valier (Gaspard de) Maréchal de l'Ordre, & Commandant dans Tripoli, odieux au Grand-Maître d'Omedes, & pourquoi, 223. Se distingue au siege de cette place par sa valeur, sa piété & sa fermeté, 214 & *seq.* Est mis en liberté à la priere de l'Ambassadeur de France, 249. Le Grand-Maître entreprend de le perdre, Villegagnon prend sa défense, 255 & *seq.* Il est absous par le Grand-Maître de la Valette, 359.

Véga (Dom Jean de) Vice-Roi de Sicile, conduit en Afrique le siege d'Africa, 167 & *seq.* Honneurs qu'il rend au Grand-Maître de la Sangle, 328, 329.

Vénitiens (les) refusent d'attaquer les Turcs, 29, & d'entrer dans une ligue contre Soliman, qui leur déclare néanmoins la guerre, 117.

Villegagnon (Nicolas Durand de) Chevalier de saint Jean, se distingue au siege d'Alger, 128. Quelques particularités qui le concernent, 189 & *seq* Il rend de grands services, tant pour prévenir que pour rendre inutile la descente de la flotte Ottomane dans l'isle de Malte, 181, 192, 193 & *seq.* Prend la défense du Maréchal de Valier, 259.

Z

Zoare, ville de la province de Tripoli. Tentative du Prieur Strozzi sur cette place, très-funeste à la Religion, 291 *seq.*

Fin de la Table du Tome quatrieme.